ex-libris
Pce a. de Broglie

BIBLIOTECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lespiondanslesco04turk

SUITE
DE
L'ESPION
DANS LES
COURS
DES PRINCES
CHRÉTIENS,
OU
LETTRES ET MEMOIRES d'un Envoyé secret de la Porte dans les Cours de l'Europe. Où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'est trouvé, avec une Dissertation curieuse de leurs Forces, Politique & Religion.

Par * * * * *.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME QUATRIE'ME.

A COLOGNE, Chez ERASME KINKIUS.

M. DCC X.

BIBLIOTHECA

D
246
.M3
1710
v. 4
Coll Spec.

AVERTISSEMENT.

QUelques ſuperfluës que ſoient les Prefaces à les regarder d'un certain côté, elles ne laiſſent pas d'avoir leurs commoditez. Les Lecteurs ſont bien aiſes de ſçavoir dés l'abord dequoi il eſt queſtion ; & pourvû qu'on ne leur diſe rien de trop, c'eſt un ſoulagement & un plaiſir pour eux, de voir en abrege l'eſprit & ſommaire de l'ouvrage qu'on leur donne. C'eſt uniquement à cela que celle-ci eſt deſtinée.

Ce Tome contient des évenemens dont pluſieurs perſonnes ſe ſouviennent encore, & l'on

verra dans les suivans des choses dont on trouveroit presque autant de témoins que de gens d'un âge un peu avancé. En efet plusieurs y ont eu part personnellement. Les uns y ont agi, les autres y ont souffert: D'autres y ont fait leur fortune, & d'autres enfin s'y sont ruinez Un détail de cette nature ne peut qu'être agreable aux gens sages, parce que rien ne donne plus de plaisir aux hommes que de refléchir sur le passé.

Hæc olim meminisse juvabit.

Celui-ci est à peu prés de la nature des précedens. L'Auteur a eu soin d'informer les Ministres de la Porte de tout ce qui se passoit de remarquable dans l'Europe: Et pour égayer ses lettres, il a entremêlé des morceaux de mo-

rale fort ingenieusement habillez, des maximes de politique, & par ci par là quelque peu de Philosophie; ce qui fait une fort agreable variete. Lorsqu'il y a eu Paix entre les Princes Chrétiens, & qu'il a eu par consequent peu d'évenemens à écrire, il a fait des remarques sur les Etats & sur les Cours, sur les coûtumes, les mœurs & les loix de diverses nations, sur les intrigues des politiques, & en un mot sur tout ce qui lui paroissoit digne de consideration.

Au reste comme cet Auteur n'a pas plus de privilege que les autres, & qu'il n'y a point d'ouvrage au dessus de la censure, on ne se mettra pas fort en peine de répondre aux objections de certains

critiques. On n'a pas assez d'espace pour le faire ici, sans compter qu'on n'auroit jamais fait si l'on vouloit relever tout ce qui se dit d'un livre dans le public. Les demi-connoisseurs mettent souvent sur le compte de l'Auteur jusques aux plus petites fautes d'impression, lorsqu'ils ne trouvent pas autre chose à critiquer: Mais tant que les gens de bon goût liront ce livre avec quelque plaisir, on auroit tort de trouver mauvais que les autres en disent tout ce qu'il leur plaira. D'ailleurs on est toûjours à temps de répondre; ce qu'on fera dans la Preface du dernier Tome, supposé qu'il y ait quelque chose qui le merite.

L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRE'TIENS.

OU

MEMOIRES POUR servir à l'Hiſtoire de ce Siécle, depuis 1654. juſqu'à 1660.

LETTRE I.

Au Moufti.

Il ſe plaint de n'avoir pas d'aſſez amples inſtructions ſur diverſes choſes, & le conſulte en particulier ſur le jeûne du Ramezan.

LA premiere fois que je vins à Paris mes inſtructions n'étoient ni aſſez amples ni aſſez particulieres, pour me diriger dans tout ce qui pouvoit m'arriver. On laiſſoit pluſieurs choſes à ma conduite & à ma prudence, ſoit pour le civil, ſoit pour les matieres de Religion. Ainſi je croi qu'on m'auroit excuſé s'il m'étoit arrivé de faire quelque faux pas, puiſque ſçauroit été moins ma- 1654

1654. faute, que celle des Ministres qui resident à l'auguste Porte. Je les ai souvent priez de me donner des instructions plus circonstanciées sur certains cas particuliers que je leur proposois : Mais ils ont toûjours été avares de conseils. Il est vrai qu'il y a environ cinq ans, que je reçûs du grand Visir d'alors, & du Kaimakam, comme aussi de ta Sainteté, des ordres positifs d'écrire aux Grands en toute liberté. Cet ordre accompagné des autres instructions qui me vinrent alors, m'ont été d'un grand usage. Cela m'arma d'un nouveau courage, & m'empêcha d'aprehender la vengeance de ceux dont on censure les vices. Loüé soit Dieu, le Roi du jour du Jugement, de ce que je n'ai accusé personne injustement. Je n'étois pas neanmoins sans aprehension lors même que je faisois mon devoir; aprehension d'autant plus grande & plus juste, que je sçavois qu'on n'aime pas à voir publier ses fautes, & qu'on poursuit avec fureur ceux qui les découvrent ou qui les reprennent. Mais à present toutes mes craintes se sont évanoüies à cet égard; & il en est venu d'autres d'une toute autre nature, & telles, qu'il n'y a que l'infaillible guide des Fidéles qui puisse les dissiper.

Depuis que je reside ici, j'ai ponctuellement observé tous les préceptes de nôtre sainte Loi, autant que la sûreté & le succés de ma commission l'ont pû permettre. Car j'ai été forcé de dire plusieurs mensonges & de faire plusieurs faux sermens pour me cacher. J'ai fait pareillement quantité d'autres irregularitez pour le bien de la cause dans laquelle je suis engagé. De tout quoi tu as eu la bonté de m'acorder dispense. Il reste une chose sur laquelle j'ai besoin de ton avis.

J'ai ponctuellement observé jusqu'ici le jeûne du Ramezan, au tems que l'observent tous les Musulmans. Tu sais que cette fête avance tous les ans d'onze jours, & que par consequent elle passe par toutes les saisons dans l'espace de trente-quatre ans. Cette variation anuelle est cause que cette solemnité tombe quelquefois dans le même tems que les plus celebres fêtes

des

des Nazariens : telle est par exemple celle qu'ils appellent Noël, qui est une fête de quatorze jours. Ainsi je crains d'être découvert si je ne celebre pas le Ramezan dans le tems où tous les Francs en general ont accoûtumé de celebrer ces fêtes solemnelles, & de me rendre suspect à ceux que je frequente ; ce qui me seroit desavantageux, & pourroit enfin me perdre. 1654.

Je m'adresse donc à toi qui est le plus sage des sages, pour te demander conseil sur cela, te supliant de me dire nettement ce que je dois faire.

Je sai que les malades, les blessez, ou les voyageurs sont dispensez d'observer la sacrée Lune. Les portes du Paradis sont alors ouvertes, & des faveurs invisibles répanduës sur les devots observateurs de ce précepte. Les avenuës de l'Enfer au contraire sont barricadées, & tous les Démons enchaînez ne peuvent sortir ni faire aucun mal dans le monde. Je sais, dis-je, l'indulgence qu'on a pour ceux qui sont dans ce cas, pourvû qu'ils satisfassent à la loi, & qu'ils jeûnent dans un autre tems plus convenable à leur santé, ou autres necessitez. Sur ce pied-là j'aurois pû te taire les allarmes de ma conscience, & m'empêcher de t'importuner, sachant comme je sais qu'on accorde toûjours la même liberté à un Musulman qui est en païs étranger, & à plus forte raison à celui qui est en païs infidéle.

Mon intention est donc d'être informé, si pour mieux me déguiser, & travailler plus utilement à avancer les interêts du Grand Seigneur, je ne puis pas toûjours celebrer la fête du Ramezan dans le tems précisément que les Chrétiens font leur Carême : alors je ne me rendrois point suspect, & il n'y auroit personne qui ne me prit pour Chrétien, & pour Chrétien Catholique. Que dis-je pour Chrétien Catholique, jeûnant ainsi tous les jours dans une telle conjoncture, & jeûnant à la Mahometane, je m'aquerrois un crédit considerable parmi les Chrétiens de ma connoissance, qui me feroient passer pour un saint, ou du moins pour un parfait devot. Car le jeûne des

1654 Chrétiens est une fête en comparaison de la rigoureuse abstinence des Musulmans. Les premiers s'abstiennent à la verité de toute sorte de chair; mais ils couvrent leurs tables de toutes sortes de poissons & autres délicatesses, & n'ont pas la patience d'attendre midi pour manger; au lieu que les Mufulmans ne goûtent de rien durant le Ramezan que le Soleil ne soit couché & que les étoiles ne commencent à paroître; même dans les deserts brûlans de l'Arabie, où l'on est sur le point de mourir de soif, personne n'oseroit porter la main vers le pot à l'eau, & en prendre pour se rafraîchir, que l'ombre de la terre n'ait penetré bien avant la haute region de l'air, & n'ait bani les moindres rayons du Soleil. Quand donc les Frânes me verront jeûner leur Carême avec tant d'austerité ils diront que je suis un homme très-mortifié, & un Catholique très-devot, car ils jugent entierement par l'exterieur. Si donc quelque chose de fâcheux m'arrivoit, je trouverois des amis parmi les devots: les indiferens mêmes ne paroîtroient pas mes ennemis, & les méchans qui par la noirceur de leurs crimes sont devenus afreux à eux-mêmes & abominables aux autres, ne laisseroient pas de me craindre. Ainsi tout contribuëroit à m'empêcher d'être découvert, & à tenir secretes les afaires de ma commission.

Il y auroit bien plus de satisfaction pour moi si je pouvois sûrement celebrer ce jeûne, comme font principalement tous les bons Musulmans, dans la même Lune où l'Alcoran fut apporté du Ciel. Mais j'ai appris qu'il ne faut pas trahir, ou seulement hasarder, les afaires de mon grand Maître pour une pure pointille de Religion. Dieu est le misericordieux des misericordieux, & il veut que l'Empire des vrais fidéles étende ses limites tant que la Lune ou le Soleil brilleront sur la terre.

Grand Oracle des Musulmans, Docteur de foi & de verité, il dépend de toi d'afermir ou d'ébranler ma résolution sur ce point; car il n'y a point d'apel de ton jugement.

LETTRE II.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Remarques sur la mort du Roi des Romains. Epitaphes curieuses.

TU m'apprens que le Roi des Romains eſt mort, & que ſa mort a été précédée de divers prodiges. Il m'eſt venu d'autres avis qui portent que l'Empereur même d'Allemagne mourut le neuviéme de la précedente Lune. Quoiqu'il en ſoit je ferai paſſer ta nouvelle à la ſublime Porte. Pour l'autre je ne ſuis pas d'avis de me preſſer, parce que je ne compte gueres ſur les bruits de la renommée, pleins d'incertitude & ſouvent faux. 1654.

Les Rois & les Empereurs meurent comme les autres hommes. La mort eſt un tribut que tout le monde doit à la Nature, & qu'il faut payer tôt ou tard. Perſonne n'a jamais été diſpenſé de cette loi commune, à la reſerve d'Enoc, d'Elie, & de Jeſus fils de Marie. Ils ont été de grands Prophétes & de parfaits Saints, exempts du peché originel, & par conſequent ils ont été affranchis de la mort, qui eſt un éfet du peché. Quoique ceux de ta nation, auſſi-bien que les Chrétiens, faſſent profeſſion de croire que le dernier de ces trois eſt mort ſur une Croix.

Tous les autres hommes ont été ou conſumez par la maladie, ou emportez par une mort ſubite. Les uns par un coup inviſible du Ciel, les autres par les mains des mortels leurs compagnons; des millions par l'épée & par la lance, & dix millions par le coup plus promt & plus inévitable de la fléche & du boulet. Pluſieurs ont trouvé la mort dans les mêmes Elemens qui les faiſoient vivre. Le feu que rien ne peut moderer en a fait rentrer quelques-uns dans les

1654 premiers atomes d'où ils avoient été tirez, & a confondu leurs cendres avec celles de leurs maisons & de leurs lits de repos : L'eau principe tout contraire a éteint en d'autres les flâmes de la vie, s'il m'est permis de parler ainsi. Il n'y a qu'un chemin pour entrer dans la vie, mais il y en a mille pour en sortir ; & le plus grand des Monarques peut aussi-bien tomber par la pointe d'une épine que par celle d'une épée. Toutes les fois que je prens mon repas je me ressouviens de la destinée de celui qui fut étoufé par un grain de poivre, & de celle d'Anacreon qui fut étranglé par un pepin de raisin.

Cependant je ne me mets gueres en peine de choisir ou d'éviter un certain genre de mort ; persuadé que je suis que toute la prudence humaine ne sauroit empêcher les decrets de la Providence. Je prens bien plus de plaisir à penser (tant mon ambition est grande) que de quelque maniere que je décende au tombeau, je n'y serai point inferieur aux Alexandres, aux Cesars, aux Tamerlans, & aux plus grands des mortels. Dans ce païs d'Anarchie où tout le monde est dans la poussiere, on ne fait point de difference entre le noble & le roturier ; comme Diogene sçût fort bien le dire à Alexandre le Grand. Ce Monarque voyant ce Philosophe qui consideroit attentivement des os de morts entassez les uns sur les autres, lui demanda ce qu'il faisoit là ? *Je regarde*, répondit le Philosophe, *les os de ton pere Philipe ; mais je ne puis les distinguer d'avec ceux de ses Esclaves.* C'est peut-être cela qui a donné lieu à la coûtume d'écrire des Epitaphes sur les tombeaux des personnes éminentes. J'en ai lû quelques-unes entr'autres, composées par d'illustres morts mêmes durant leur sejour temporel, qui pour la singularité de la pensée ont été jugées dignes d'être inserées dans l'histoire. Telle est celle-ci.

1655 Je Sabbas de Milan, Castillan d'origine, Moine & Chevalier de Jerusalem, souhaite à mes cendres

une heureuse resurrection. Pendant que j'ai vécu parmi les mortels, je me suis contenté de peu. A present que je suis mort, & que je suis seul dans mon tombeau, je me contente de moins. Je ne me suis jamais connu moi-même, & je ne te conseille pas de te mettre en peine de me connoître. Passant, qui que tu sois, si tu as de la pieté, prie pour moi, & passe. Adieu, songe à la mort. Etant encore en vie j'ai fait cette Epitaphe, sçachant qu'il me faudroit mourir. 1614.

La naissance & la vie des mortels ne sont rien que fatigue & mort.

Telle a été cette autre du More Heliodore qui se fit enterrer proche les colonnes d'Hercule, avec cette inscription sur son tombeau.

Je, Heliodore insensé Carthaginois, ai ordonné par mon testament & derniere volonté, qu'on m'enterrât dans ce bout du monde, pour voir si quelqu'un aussi insensé que moi viendroit si loin visiter mon sepulchre.

Mais l'Epitaphe de Semiramis est une satire complette contre les vivans. La voici.

Je, Semiramis, n'ai jamais eu besoin d'argent tant que j'ai vécu; cependant j'ai toûjours eu pitié du pauvre. A present que je suis morte, mon tombeau est mon tresor. Si quelqu'un de race Royale se trouve dans la disette, qu'il ouvre ce dortoir, & il trouvera du secours.

Darius ayant fait la conquête de Babilone, & ayant entendu parler de cette Epitaphe, fit par un principe d'avarice ouvrir ce tombeau en sa presence. Mais au lieu d'argent on y trouva une petite table de bronze sur laquelle étoient gravez ces mots.

1654.

» Mon Epitaphe est une énigme. En voici l'ex-
» plication. Je n'ai jamais été avare : Je n'ai pitié
» que de ceux qui sont pauvres, & c'est pour cela
» que j'ai donné cette leçon comme un trésor à
» ceux qui auront la hardiesse de violer mon tom-
» beau par interêt.

» Si tu pilles les vivans, ne pille pas au moins
» les morts, de peur qu'ils ne te fassent honte
» comme j'ai fait.

Tu me dis que l'Empereur ne paroît pas fort affligé de la mort de son fils le Roi des Romains. Son affliction est peut-être si grande qu'elle ne peut éclater. Les passions violentes & extraordinaires s'attachent au cœur & gardent le silence, & ce ne sont que les mediocres qui éclatent par les cris & par les larmes.

Un certain Roi d'Egipte qui fut vaincu par Cambises Roi de Perse, & fait prisonnier avec tous ses enfans, dit quelque chose de memorable. Le cruel vainqueur voulant se divertir du malheur de ses prisonniers, & insulter à leur misere, commença par faire faire à la fille du vaincu, & devant ses yeux, les plus vils ofices de ses autres Esclaves : Il fit ensuite brider son fils, & mener comme un cheval, avec un lourd fardeau sur le dos. A ces deux tristes spectacles le pauvre Prince Egiptien ne jetta pas une larme : Mais voyant un homme qui avoit été autrefois son Domestique, réduit à une grande pauvreté, il pleura abondamment. Cambises lui ayant demandé pourquoi il paroissoit si peu sensible au malheur de ses enfans, & au contraire, si touché de la mauvaise fortune d'un étranger ? » Fils
» de Cyrus, répondit-il, la desolation de ma famil-
» le me cause une si profonde douleur, que je ne
» puis l'exprimer par des larmes. Mais comme la
» compassion que j'ai pour ce domestique affligé n'est

pas si violente, elle éclate aussi plus aisément par mes yeux. 165

Je ne te souhaite, Nathan, ni trop de joie, ni trop de tristesse, car elles sont toutes deux nuisibles au cœur.

LETTRE III.

A Muhammed Hodgia, venerable Hermite de la Caverne pleine de merveilles.

De ses infirmitez. Passage remarquable de Clearque, devot d'Asie.

QUand je considere l'innocence de ta vie, où l'on ne voit pas même l'ombre du vice, je ressemble à un serpent éveillé en sursaut par un vent frais, ou par le bruit d'un passant. Mon ame est toute émûë, & se démêlant de tous les assoupissemens de la sensualité elle s'étend tout de son long. Surprise & confuse de sa lethargie, elle se retire promptement dans un sombre réduit pour se dérober à la lumiere de ses propres facultez, & aux reflexions de ton esprit plus brillant, plus lumineux encore, & penetrant comme les rayons du Soleil.

Je ne maudits pas incontinent, ni moi-même, ni l'heure de ma naissance, ni mes amis, qui m'ont fait concevoir par leurs flâteries une idée trompeuse de ma vertu, ni enfin mes ennemis qui m'ont engagé dans le vice par divers artifices. Une telle imprecation n'est suportable que dans la bouche d'un Juif, ou d'un Libertin : car ce n'est pas en maudissant les méchans que nous parvenons à la perfection, mais en imitant les bons.

Je benis au contraire l'heure de ma conception, l'influence de mes bons astres, & les constellations d'une plus heureuse horoscope, le moment que j'eus

1614. l'honneur de toucher de mes levres dans cet asile de la saintetè le sable de tes pieds. Or toi Patron de bonnes intentions, sincere reformateur des erreurs des hommes, modèle éclatant des pieux, la gloire des sages, le plus excellent des excellens, & le Phœnix du Siecle.

Loüange à Dieu, qui est le premier & le dernier; paix aux Anges qui sont autour de son trône, & aux Prophètes qui se réjoüissent en sa presence. Jubilé universel à tous ceux qui sont en Paradis, & bonheur éternel sur la terre au saint qui demeure au desert, & dont l'ame est aussi étenduë que le firmament.

Je suis ravi qu'il ne se trouve personne sur la terre qu'on puisse égaler à toi. Quand tu auras été enlevé du monde, adieu le miroir des mortels, la fleur de la nature humaine. Les arbres du desert pleureront ta mort, parce que ta presence les faisoit fleurir, & produire leur fruit en leur saison. A ton départ l'herbe des champs se fanera & deviendra seiche, parce qu'elle fait que tes merites font décendre du Ciel la rosée & la pluie, qui rendent l'Arabie fertile en herbages.

Les bêtes languiront faute de pâture, & les hommes déploreront la sterilité de la terre, sachant que la vie du juste lui fait produire une abondante moisson.

Mais personne ne sera affligé comme moi, qui puis me vanter de ta bienveillance particuliere. Quand je te perdrai ce sera comme si je perdois la lumiere du Soleil, ou l'air du matin, ou l'avantage du feu & de l'eau. Car ton amitié fait en moi le même éfet que les Elemens, sans lesquels nous ne pouvons vivre.

C'est pourquoi toutes les fois que je tourne visage vers la cité sanctifiée par la naissance de nôtre saint Prophète, je fais des vœux au Ciel pour ta longue vie, priant Dieu pour le bien universel de la nature, puisque je le prie de laisser sur la terre un homme, dont le vêtement de l'ame est composé des rayons dardez de tous les heureux astres.

Dis-moi, ô le plus saint des saints d'Orient, favori des Anges, ami secret de l'Eternel, Envoyé extraordinaire du Tout-puissant, Agent *incognito* de la Cour celeste ! Dis-moi par le secours de quelle Carte je fournirai la carriere de cette vie, aussi incertaine que la mer, & batuë d'autant d'orages ? Je sens manifestement en moi du penchant à la vertu & à tout ce qu'on apelle bien : cependant je me trompe à choisir les moyens de parvenir à mon but. Je voudrois être parfaitement pieux, juste & sage, mais je ne sai comment le devenir. Il arrive toûjours quelque chose qui rend mes éforts inutiles. Un ami ou un ennemi, un parent ou un étranger, accidens au dehors, mes passions au dedans traversent le commencement & le milieu de la glorieuse carriere, qu'on ne peut fournir sans de nobles agonies. 1654.

Alors je prens haleine, & me réveillant avec une nouvelle vigueur, je recommence gayement le combat, où le vainqueur est couronné d'une couronne immortelle. Mon courage est grand, & ma résolution fixe à la premiere attaque : Je gagne au pied incontinent, & les roues de mon chariot sont pour quelque tems comme celles du char du Soleil, dont les mortels n'aperçoivent point les progrés continuels. Mais avant que je sois parvenu à la moitié de ma course, un mal habile Phaëton, je veux dire une pensée erronée ou une passion fougueuse me renverse. Ou mes vieilles habitudes, ou des tentations nouvelles m'empêchent de remporter le prix dans l'exercice de la vertu.

Ainsi souvent vaincu, je me retire avec ma honte & ma foiblesse. Et comme je ne trouve rien en moi capable de reparer ma honte, je cours vers toi qui as été créé pour être le Directeur du monde.

Ce seroit t'ofenser que de faire des repetitions, & de te demander encore ton conseil : Je tâcherai desormais de suivre ton exemple, qui est sans contredit le plus parfait modéle de la vie religieuse. Mais en ce cas je pourrai servir ici le Grand Seigneur,

1654. Donne-moi donc la solution d'un doute. M'est-il permis d'abandonner mon devoir, & de me retirer dans un desert ? Si je ne le puis pas, je bâtirai une solitude au milieu de cette grande Ville, & je ferai de mon cœur un Hermitage. Si je ne puis parvenir à la perfection que je me propose, je tâcherai du moins de faire tout le bien que je pourrai. Il y a une religieuse dexterité par le moyen de laquelle on peut se faire un chemin à l'innocence, & se garantir de la contagion generale au milieu du monde même. Si je ne puis faire aucun bien de consequence & d'éclat, je prendrai garde au moins de ne faire aucun mal énorme & criant, je ne ferai pas même la moindre mauvaise action sans la bonne intention, qui comme le Moufti m'a assuré, sanctifie quelquefois le crime. Si je ments ou jure à faux, ce sera pour servir mon grand Maître. Si je dissimule ma Religion & contrefaits le Chrétien, je ne le ferai que pour le grand bien de la foi Musulmane. Ainsi quelque fin plus noble dirigera toûjours mon intention & mes démarches.

Mais si tu me dis aprés tout que ce n'est pas là le chemin du Paradis, j'abandonnerai toutes les afaires du monde, où je trouve tant d'embarras, pour me retirer dans une caverne, ou dans la fente d'un rocher, ou dans le trou d'un arbre, & y finir le reste de mes jours dans la meditation de la premiere Essence, & de tout ce qui en resulte. Je dirai un éternel adieu à ce siecle perfide, à la vaine generation des mortels qui y sont, à la societé desquels j'aurai sujet de préferer celle des bêtes, beaucoup plus innocentes & moins débauchées que les hommes. Les lions & les tigres dans le fort même de leur fureur ne déchirent point les animaux de leur espece. L'homme est le seul Canibale qui devore son frere, & avale avec avidité le sang de celui qui porte la même image que lui.

Je ne parle point des anciens Scithes, Massagetes ou Tartares, ni des Sauvages de l'Amerique plus

modernes, qui rempliſſoient leur pance de chair humaine. Leur barbarie a paſſé dans les Empires & Etats les plus civiliſez, & elle n'a rien perdu de ſa cruauté pour avoir changé de forme. 1694

Je n'attaque pas non plus l'Epicuriſme plus excuſable de ceux qui pillent tous les Elemens pour en tirer des friandiſes, dont les tables ſont chargées de carcaſſes d'oiſeaux, de bêtes, & de poiſſons; les maiſons ſoüillées d'une extravagante profuſion du ſang des creatures que l'intelligence eternelle a formées pour vivre, & joüir auſſi-bien que nous des fruits de la terre.

Mais j'en veux aux oppreſſeurs des hommes, à ces Canibales maſquez, qui mêlent leur pain avec la moüelle du pauvre, & dont les plus grandes délicateſſes ſont des ragoûts compoſez du ſang des Veuves & des Orphelins; qui ruïnent des familles entieres pour ſoûtenir une vaine grandeur, une pompe paſſagere qui s'évanoüit preſqu'auſſi-tôt qu'elle a paru.

Cependant ces gens s'imaginent appaiſer le Ciel en bâtiſſant des Temples & des Oratoires ſuperbes, & en donnant leur bien aux Convents & aux Hôpitaux; comme ſi le Tout-puiſſant pouvoit être corrompu, ou qu'il aimât les preſens, qui ne ſont que des fruits de la rapine & de l'injuſtice. Les ſacrifices des Infidéles ſont-ils plus agreables à Dieu pour être faits ſur ſon Autel? Ou les prieres des Muſulmans mêmes ſont-elles mieux reçûës pour être prononcées dans des Moſquées, bâties du plus fin marbre, parſemées de pierres précieuſes, & enrichies de tapis, & des plus riches étofes d'argent & de ſoie? Les anciens Payens pourroient nous faire ſur cela de plus excellentes leçons.

Je ne croi pas t'ennuyer ſi je rapporte ici un paſſage dont je viens tout preſentement de me reſſouvenir, au ſujet d'un certain grand homme d'Aſie, qui poſſedoit de grands troupeaux de bétail, & qui avoit de coûtume de faire de riches oblations

1654. aux Dieux. Ce grand personnage fit un jour un pelerinage à Delphes, celebre dans ce tems-là par l'Oracle d'Apollon. Il emmena avec lui cent Taureaux dont les cornes étoient enchassées en or, & comme il étoit extraordinairement devot, il se proposoit de faire à ce Dieu un honneur tout particulier. Arrivé sur le lieu tout glorieux de ses riches presens, & enflé des flâteries des gens de sa suite, il s'approcha hardiment du Temple, s'imaginant qu'il n'y avoit pas d'homme au monde plus digne que lui de la bienveillance des Dieux, demanda à la Pithienne (car c'est ainsi qu'on apelloit la femme qui rendoit les Oracles) qui d'entre les mortels faisoit les plus agreables sacrifices? Il se retiroit ne doutant pas que l'on ne lui donnât la préeminence, lorsqu'il entendit la Pithienne qui répondoit *que Clearque de Methidrium étoit le plus devot de tous les hommes, & le plus cher aux Dieux.*

Surpris au dernier point d'une réponse si peu attenduë, le vain Bigot résolut de trouver cet homme, & de savoir de lui comment il avoit fait pour plaire à la Divinité. Pour cet éfet il court en diligence à Methidrium, & en étant à vûë il mépriſa la mediocrité du lieu, & crût qu'il étoit impossible qu'un Citoyen, ou même toute la Ville, pût faire aux Dieux des ofrandes plus magnifiques que les siennes. Ayant donc trouvé Clearque il lui demanda, quels sacrifices il faisoit d'ordinaire à Apollon? Je suis un pauvre homme, lui répon-
» dit Clearque, & quand je vais à Delphes je n'y ap-
» porte ni argent ni or, mais seulement une corbeil-
» le de fruits, des plus excellens que je recüeil-
» le: Je les ofre de bon cœur aux puissances qui
» gouvernent toutes choses, & qui me donnent
» tout ce que j'ai. Au reste je garde les Fêtes in-
» stituées, & mes voisins plus pauvres que moi,
» ne sortent jamais chagrins de ma table. Je n'ai
» jamais rien tué, ni n'ai fait à personne ce que
» je ne voudrois pas qu'on me fit. J'invoque Ju-

piter tous les matins avant que le Soleil se leve, & le soir quand il se couche. J'ai soin de tenir net moi & ma cabane. En toute autre chose je vis comme les bêtes, c'est à dire selon la Nature. [1654]

Tu verras par là, pieux Hermite, que la simplicité & l'innocence sont les sacrifices qui plaisent le plus à l'Etre souverainement misericordieux, & que le Trés-haut ne prend point plaisir à la fumée des ofrandes, ou aux riches presens des Grands, mais seulement aux pures flâmes d'un cœur devot, à l'integrité du juste, exempt de fraude & de déguisement.

En toi, illustre Muhammed, je confirme la verité de ces choses. Dieu te mette à couvert sous les aîles de ses misericordes jusques au moment de la transmigration, & au delà du dernier periode du tems.

LETTRE IV.

Au Kaimakam.

Sieges de Stenai & d'Arras. Illustre exemple de valeur & magnanimité de la garnison de Merdin.

ON ne parle à present que de deux choses. L'une est Stenai, place forte de Flandres que les François ont assiegée, & l'autre Arras que les Espagnols viennent d'investir.

La presence de tant de personnes illustres, rend ces sieges considerables. Du côté des François le Roi, le Cardinal Mazarin, & tous les Grands de la Cour sont au camp; & du côté des Espagnols

1654. l'Archiduc Leopold, le Prince de Condé, François Duc de Lorraine, & autres personnes de la premiere qualité.

On attaque & on défend de part & d'autre les deux places avec une vigueur extrême, comme s'il s'agissoit de la destinée des deux Royaumes. Il me semble que la France court le plus de risque, car si les Espagnols réüssissent dans la résolution qu'on dit qu'ils ont prise de secourir Stenai; s'ils donnent bataille & qu'ils la gagnent, rien ne les empêchera de penetrer jusques dans le cœur de la France. On dit que plusieurs places de ce Royaume leur ouvriroient les portes, parce que le Prince de Condé est à la tête de l'armée Espagnole, & qu'il fait tout au nom du Roi de France. Sa rebellion même a pour prétexte la délivrance du Roi captif entre les mains du Cardinal Mazarin & de ses Adherans. Plaisant moyen pour débaucher les peuples de l'obeïssance qu'ils doivent à leur Souverain: Les Parisiens & le reste des François sont divisez en cabales & factions: Les uns épousent les interêts du Prince de Condé, pendant que d'autres témoignent une fidélité à toute épreuve pour leur Souverain. J'aprouve la Morale des derniers, & je ne laisse pas d'avoir une joie secrete de la perfidie des premiers, dont je souhaite que les querelles intestines continuënt jusqu'au jour du Jugement.

Le Juif Echimilia suit la Cour, qu'on devroit plûtôt appeller le camp dans la conjoncture presente. Ses affaires particulieres l'y appellent. Il me donne souvent avis de tout ce qui s'y passe de plus important. Il m'écrit que la presence du Roi au siege de Stenai, donne aux troupes une vigueur extraordinaire, & que ce Prince y donne tous les jours des preuves de la grandeur de son courage. Il fut toute nuit à cheval pour donner ses ordres aux ingenieurs. Le lendemain il fit sommer le Gouverneur. Il fit une réponse vigoureuse, résolu de tenir jusqu'à la derniere extrémité; & pour faire

voir qu'il parloit tout de bon, il fit une sortie à la 1654.
tête d'un parti de gens résolus, qui tuërent prés de quatre mille des Assiegeans.

Mais ces Infidéles ne sont braves que quand ils sont bien nourris. Ils ne savent ce que c'est que de soufrir les rigueurs de la faim, & autres incommodi.ez insuportables. Dans toutes les histoires d'Occident on ne sçauroit trouver une action de valeur digne d'être comparée à ce que fit la garnison de l'imprenable forteresse de Merdin, celebre dans nos Annales pour avoir soûtenu un siege de sept ans contre l'invincible Armée du fameux Tamerlan. Ce fleau de Dieu pour épouventer les Assiegez, & leur donner des preuves de sa résolution, fit couper tous les vieux arbres des environs de cette place, & en fit planter de jeunes en beaucoup plus grand nombre. Il fit en même-tems savoir aux Assiegez, qu'il ne leveroit pas le siege que ces arbres ne « fussent assez vieux pour porter du fruit. Ce tems « étant venu, il envoya un present de ces fruits au Gouverneur de la Place, & en même-tems de la chair de mouton, & lui fit dire » qu'il avoit pitié d'un si brave homme, craignant qu'il ne « mourût de faim. «

Le Gouverneur n'eut pas plûtôt reçû ces presens, qu'il dit au porteur : » Retourne t'en vers ton Maître, & lui dis que je le remer- « cie de ses fruits : Mais pour la chair, nous « nous en passerons tant que nos brebis nous « fourniront assez de lait pour entretenir toute « la garnison. Et afin que ton maitre ne doute « pas que nous ne manquons point de lait, je « veux lui envoyer des fromages. Pour cet éfet « il fit donner quatre fromages à l'Envoyé de Tamerlan. Il n'eut pas plûtôt appris la réponse du Gouverneur, qu'il desespera de réduire la place, quoi qu'il l'eût tenuë assiegée sept ans moins deux mois. Mais s'il avoit sçû quelle sorte de

1654. fromages c'étoit, il eſt certain qu'il n'eût pas changé de réſolution ; car il ſemble qu'ils étoient de lait de chiennes. C'étoit-là toute la nourriture qui reſtoit à la garniſon, à la réſerve de la chair même de ces animaux impurs.

Croi-moi, ſage Miniſtre, il eſt très rare de voir de pareils exemples de patience & de grandeur d'ame. Exemple d'autant plus remarquable, que ce fut la premiere place où cet invincible General fut repouſſé.

LETTRE V.

A Dinet Golou.

Pour lui apprendre comme il paſſe le jour de ſa naiſſance. Reflexions ſur la vanité des hommes à cet égard.

C'Eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance. Je ne le celebre pas comme font les autres en pareille occaſion, par des réjoüiſſances, des cadeaux, & des concerts de Muſique. Ma chambre n'eſt point parfumée d'encens d'Arabie, ni d'aucunes odeurs extraordinaires : Elle n'eſt point ornée de fleurs, de laurier, ou autre verdure. Je n'ai point acheté d'huiles précieuſes pour allumer quantité de lampes, & faire des illuminations, comme on fait aux jours de Fête. Je laiſſe ces pompeuſes vanitez à ceux qui ont peut-être plus de ſujet que moi de ſe réjoüir en ce monde où je ſuis continuellement penſif & meditabond.

Je ne paſſe pas au reſte cette journée dans une triſteſſe extrême & inutile : Mais conſervant une indif-

indifference d'esprit, je la consacre au service de 1654
ma raison & à la contemplation, qui sont les seules choses considerables dans un homme mortel.

Au moment que je me suis éveillé ce matin, j'ai commencé à mediter sur moi-même & sur la nature humaine. Mon esprit chagrin est allé au-delà du moment de ma naissance, & je l'ai laissé refléchir sur la prison où j'étois dans le ventre de ma mere, de laquelle neanmoins je n'ai pas la moindre memoire. Et c'est ce que j'ai de commun avec tous les hommes. Nous ne savons comment nous sommes sortis de ce tenebreux sejour pour passer dans le païs de la lumiere : Nous ne savons que nous ayons été si reserrez que par ce que nous en disent nos parens, & parce que l'experience nous aprend, que c'est-là le partage de tous les mortels. Le moyen donc de savoir en quel état nous étions avant nôtre conception ? Si nous étions au rang des choses qui existent, ou si nous étions cachez dans le sein du neant ? Cette pensée m'a causé de grandes inquietudes. Je me donne mille peines pour savoir mon origine. Je voudrois bien qu'on me dit, si ce qu'on apelle l'ame est une substance distincte du corps, ou seulement la partie la plus pure de la matiere, la quintessence des Elemens. Si l'ame est une substance distincte du corps, comme j'ai sujet de le croire, ce seroit un bonheur singulier d'être content du lieu où elle étoit avant que d'être unie à la machine, composée de chair & d'os. Je voudrois fort aussi qu'on me dit, si cette union de l'ame avec le corps est volontaire ou forcée ; car j'avouë de bonne foi que je suis dans les tenebres à tous ces égards. Je me joins quelquefois avec les Platoniciens, & je conclus que les ames humaines sont *des particules de la Nature Divine, des rayons du Soleil éternel :* Et qu'encore que nôtre lumiere soit maintenant obscurcie, & couverte du voile de la matiere terrestre, nous avons neanmoins brillé autrefois d'un éclat qui n'a point reçû de diminution ;

1654. mais seulement lors que nous étions incorporez dans un air plus resplendissant, ou dans la substance plus subtile du firmament. Je m'imagine qu'il se peut faire, que pour quelques fautes commises dans cet état superieur, nous ayons été envoyez pour nous punir dans ces corps comme dans des prisons : Et alors je me plains de l'infidélité de ma memoire, qui n'a retenu aucune idée de ma condition passée.

Dans d'autres tems (car comme les autres je suis sujet au changement) j'embrasse le sentiment de Pithagore, qui comme tu sais, est generalement reçû par tout l'Orient. Croyant donc la Transmigration des ames d'une creature vivante à l'autre, je ne puis m'assurer si j'ai été Elephant, Chameau, ou Cheval, ou peut-être quelque animal plus contemptible : Car sur ce pié-là je puis avoir passé par toutes les differentes metamorphoses dont Ovide a fait mention.

Qu'il en soit au reste ce qu'il pourra, je ne vois aucun sujet de faire une extravagante solemnité pour être né ce que je suis, c'est-à-dire homme, persuadé que je suis, qu'entre toutes les creatures de Dieu les hommes sont les seuls fous & les seuls miserables.

Nous nous vantons des arts & des sciences : Cependant les plus sages des mortels sentent trés-bien qu'ils ne savent rien. L'un bâtit une superbe maison, un lieu de repos & de refuge pour lui & pour sa famille : L'autre vient & la renverse, & démolit par ce moyen le seul & unique monument de la prudence de son frere, ou pour mieux dire de sa folie : Car peut-être avoit-il dépensé la plus grande partie de son bien à élever ce riche édifice ; au lieu qu'avec toutes ses sciences s'il eût seulement apris à se connoître soi-même, une petite & commode chaumiere lui eut suffi durant cette courte vie, & par-là il auroit pû éviter les atteintes de l'envie.

Pour moi, cher ami, je ne saurois bâtir d'au-

tes à la fortune, ni encenser le luxe exterieur des 1654.
riches & des grands. Je hais également d'être flâté, & de flâter ceux qui invitent leurs amis à solemniser le jour de leur naissance.

Quoi que je regarde ces hommes exterieurs avec mépris, cela n'empêche pas que je n'aye un trés-grand respect pour moi-même; respect que je fais consister à empêcher que ma raison ne souffre aucune atteinte ou ne soit prophanée par des coûtumes extravagantes & ridicules.

LETTRE VI.

Au Selictar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur.

Stenai rendu, & Arras secouru. Remarques sur les signes qui précederent la mort du Roi des Romains. La Reine Christine vient à Anvers.

IL semble quelquefois que nous dormons à Paris faute de nouvelles. Mais les Postes venuës depuis peu les unes sur les autres, nous ont tiré de cet assoupissement. Les unes portent la nouvelle que Stenai s'est rendu au Roi de France, les autres que Barcelone a secoüé l'obeïssance des Espagnols. Il y a une nouvelle de plus fraîche datte, & à cause de laquelle les ruës de Paris ont été illuminées toute la nuit passée de feux de joie; c'est celle du secours d'Arras, où les François ont remporté une glorieuse victoire. On ne sait pas encore jusqu'où va le nombre des morts; mais on dit qu'il est fort grand. On donne pour certain que les vainqueurs ont fait plus de sept mille prisonniers, qu'ils ont pris soixante pieces de canon, cinq mille chariots, & au-

1654. tant de chevaux, avec toute la vaisselle d'argent & les riches meubles du Prince de Condé, de l'Archiduc Leopold, de François de Lorraine, & autres Grands de l'armée Espagnole. En un mot les François sont maîtres de la Ville & du champ de bataille, & les Flamans ne paroissent guere en état maintenant de les leur disputer.

Le Prince de Condé a fait tout ce que pouvoit faire un grand Capitaine, & ce Prince n'est jamais plus grand que dans les grandes & perilleuses actions. Il a fait une retraite qu'on estime autant que la victoire du Vicomte de Turenne; & c'est cette retraite qui a sauvé les restes de l'armée Espagnole. On dit que le Prince de Condé & Turenne ne sont pas ennemis, ou qu'au moins celui-ci a traité l'autre en ami. Le Prince de Condé qui favorisoit la retraite des Espagnols à la tête d'un corps de Cavalerie, se retira le dernier en trés-bon ordre au petit galop, & passa même assez prés de la Cavalerie de Turenne. L'Officier qui la commandoit voyant un beau coup à faire, poursuivit à grand pas le Prince de Condé. Un homme qui a vû l'action m'a dit que la Cavalerie du Prince fatiguée se seroit mal tirée d'afaire contre un corps qui n'avoit presque pas donné, & qui étoit déja à ses talons, si Turenne qui vit ce mouvement n'eût en personne piqué à toute bride sur les siens pour les faire revenir de la poursuite du Prince de Condé, qui selon toutes les apparences, auroit été défait, & peut-être même fait prisonnier. Pour moi je croi que Turenne a fait par prudence ce que quelques-uns veulent qu'il ait fait par ménagement pour le Prince. Il est de la sagesse de ne rien hasarder. Turenne avoit la victoire, que pouvoit-il demander de plus? Quand l'ennemi se retire il faut lui faire un pont d'or; & quelquefois pour vouloir tout gagner, on perd tout.

Ces progrés continuels affermissent beaucoup le crédit du Cardinal Mazarin, qui paroît mainte-

nant au dessus des atteintes de la mauvaise fortune 1654
ou de la malice. Cependant personne ne peut se dire heureux qu'à l'heure de sa mort, qui nous met à couvert de toutes les miseres humaines.

Je reçûs il y a quelques jours une lettre de Nathan Ben Saddi, qui m'aprend la mort du Roi des Romains, & m'informe en même tems de divers prodiges qui la précederent, & qui furent vûs à l'heure même qu'il rendit le dernier soupir.

Au commencement de sa maladie, il s'éleva un violent orage, qui emporta la croix du clocher d'une Eglise. Cette tempête fut suivie d'un terrible tremblement de terre, qui ébranla toute la Ville, en sorte qu'on eut dit qu'il en alloit transporter les fondemens. Le jour qui préceda la maladie du Roi, une vieille Aigle domestique du Palais Imperial, où elle avoit demeuré plusieurs années, s'envola & n'est pas revenuë depuis. Les cloches de la Chapelle Imperiale sonnerent trois fois d'elles-mêmes. Le Juif m'assure que tout cela est vrai. On ajoûte que durant la maladie de ce Prince, on vit autour de Vienne des apparitions surprenantes. Une Procession funebre fut vûë aprés minuit dans les cours du Palais; & qu'en plein midi il tomba dans les ruës une pluye de sang chaud. Mais je ne te donne ceci que sur la foi de la renommée, qui comme tu sais, ne dit pas toûjours vrai.

Je te prie, aussi-bien que tous les autres Ministres, de distinguer entre les faits que j'assure, & ceux que je tire de relations douteuses de la multitude. Dans les choses de cette nature on penche à la superstition, & l'on aime à être Auteur des nouvelles où il entre du merveilleux. Mais tu peux compter sur ce que dit le Juif, car il n'affecte jamais de donner dans la fable.

On pourroit demander quelle étrange vertu secrete produit ces signes extraordinaires? Si les mortels sont gardez par des êtres invisibles, qui apprennent aux Elemens & aux autres creatures, à prediro

1654 les évenemens futurs de la destinée : Ou si toutes ces choses qui paroissent si étranges & si surprenantes ne sont que des éfets du pur hasard, des accidens qui arrivent selon le cours de la nature, & qui ne sont remarquables qu'à cause de la conjoncture ? Qui sait si le bon volontaire des cloches ne procede pas du mouvement de la tour où elles sont penduës, causé par le tremblement de terre ? Ou pourquoi s'étonner qu'un violent orage ait emporté une Croix ou un Croissant du faîte d'un haut Minaret ?

Tout cela me paroît aussi naturel, que les bleds renversez dans les campagnes par une grosse pluye : & je n'en suis pas plus surpris que quand je vois un orage déraciner des arbres, renverser des maisons, & faire mille autres violences. Je ne vois rien d'extraordinaire non plus dans la fuite de l'Aigle. Ce Roi des oiseaux peut s'en être allé par un caprice dont il ne s'étoit pas encore avisé. Tout le prodige consiste en ce que cela est précisement arrivé dans une telle conjoncture. Si cela s'étoit fait dans un autre tems, personne n'y auroit peut-être pris garde, & l'on n'en auroit pas fait plus de cas que des tremblemens de terre de Naples qui sont communs en ce païs-là, où la terre est fort caverneuse ; ce qui vient des veines de souphre qui y entretient un feu continuel. On a senti plusieurs tremblemens de terre à Naples & à Rome depuis deux mois : mais on n'en a pas eu beaucoup de mal.

Nathan m'apend aussi que l'Ambassadeur de Venise à Vienne, a distribué de grosses sommes d'argent, en réjoüissance de la derniere victoire que la Republique a remportée contre les Musulmans. C'est pour moi un veritable prodige, que les Ottomans qui sont invincibles par terre, sont toûjours les perdans par mer.

On attend ici bien-tôt la Reine Christine de Suede. Elle arriva à Anvers en habit d'homme ; ce qui donne lieu à diverses censures. Les François l'apellent la savante Amazone : En effet elle est bien

verſée dans pluſieurs langues & ſciences. Ils parlent 1654
magnifiquement de ſes vertus & perfections, & la nomment le Phenix du Siécle. Tous les Nazariens d'Occident ſont grands admirateurs du ſexe. Un de leurs fameux Sages qu'on apelle Henri Corneille Agrippa, a fait un livre à la loüange des femmes, où il tâche de prouver qu'elles ſont plus excellentes & plus nobles que les hommes. Il trouveroit peu de Proſelites en Orient.

Il eſt certain qu'il y a eu dans tous les Siecles des Femmes très celebres, & ce ſeroit porter l'envie trop loin que de leur refuſer les loüanges qu'elles meritent. Telles furent, par exemple, Didon Reine de Carthage, Lucrece de Rome, les Sibilles, Theana femme de Pithagore, & Dama ſa fille, Sapho la Muſe, & une infinité d'autres d'Orient & d'Occident, fameuſes par leur vertu, par leur ſavoir, & par leur valeur dans la guerre. Mais il ne s'enſuit pour cela que les femmes vaillent plus que les hommes.

Gardons le rang où Dieu & la Nature nous ont placez, ſans être brutaux ou éfeminez. C'eſt-là le vrai moyen d'aquerir & de conſerver l'eſtime de ce ſexe délicat, qui hait le ruſtique & mépriſe le radoteur.

LETTRE VII.

A Pestelli Hali son frere, grand Maître des Doüanes, à Constantinople.

Il l'exhorte à ménager le tems, & à ne pas l'employer au jeu. Infortune d'un Capitaine Chinois.

JE puis me faire voir à toi sans masque. Pour les autres, je fais comme nos femmes Turques, je ne leur parle que sous le voile. Quand j'écris aux grands de la Porte, il est bon que je dissimule plusieurs choses, & que j'en feigne quelques-unes, pour en faire croire d'autres, & pour ne me rendre pas suspect en tout. Mais avec toi, je ne veux ni artifice ni déguisement. Tu as une espece de droit naturel sur mes secrets, au delà de ce que peut prétendre un frere. Je dois avoir en toi une entiere confiance en faveur de nôtre amitié, & il me semble que je me fais tort, lorsque je te cache mes sentimens. Car outre les liaisons du sang, nous avons partagé ensemble les avantures de la jeunesse, & les bons offices que nous nous sommes rendus mutuellement, ont serré les nœuds de nôtre affection bien plus fortement que n'a fait nôtre naissance. Nous n'avons jamais été assez malheureux que de souffrir que les petites émulations qui se rencontrent d'ordinaire entre les enfans d'une même mere, ayent donné la moindre atteinte aux efforts plus solides & plus genereux d'un veritable amour. Nôtre amitié crut avec nos années: l'intérêt & affection en furent le ciment, & je regarde Pestelli comme moi-même sous une autre figure. Si tu me regardes sur ce pied-là, je suis heureux. Continuons à cherir cette noble passion. La moindre froideur ou la moindre reserve, me

paroîtroit de l'heure qu'il est plus odieuse qu'une 1654
rupture, & plus terrible que la mort.

Il est juste qu'entre tant de services que nôtre grand Maître exige de nous, nous employons pour nous-mêmes une partie de nôtre tems & de nos soins. Nous devons beaucoup au Sultan : Mais lui & nous devons encore plus à la nature, sans la bonté & la sagesse de laquelle nous n'aurions jamais eu l'honneur d'exister, & lui jamais le profit de nôtre existence. Il a plus reçû que nous de la fortune. Mais pour la nature nous sommes tous égaux. Elle est la creanciere universelle du genre humain. Nous lui sommes redevables de tout ce que nous avons : Cependant il me semble que rien ne rehausse tant nôtre compte, que le mauvais usage que nous faisons du tems. C'est en cela que nous sommes toûjours en arriere : Les minutes courent la poste, & ne se recouvrent plus : Cependant nous ne nous mettons pas en devoir de les arrêter ; nous n'imprimons pas seulement sur aucune d'elles la moindre marque passagere de vertu ou de sagesse. Ainsi nôtre vie s'écoule sans avoir fait aucun profit, & nous n'avons plus qu'un pas à faire pour tomber entre les griffes de la mort, lorsque nous nous appercevons que nous sommes des banqueroutiers, & que la nature ne veut pas nous confier un moment de plus.

Il est donc tems, cher frere, que toi & moi songions à nous-mêmes. Et puis qu'il nous est impossible de payer entierement, composons au moins avec la nature, & considerant que nous ne pouvons pas rapeller le tems passé, profitons jusqu'à la derniere minute de celui qui nous reste, & satisfaisons par ce moyen à une partie de nôtre dette.

Ne t'imagine pas que mon dessein soit de te conseiller de te faire Dervis, ou de passer tout ton tems en prieres. Une devotion si austere est incompatible avec un homme de ta profession. Mais permets-moi de te conseiller, cher Pesteli, de n'élever point des autels à la fortune, & de ne point employer les heures

1654. de ton loisir à son service. J'apprens que tu est devenu grand joüeur, non seulement d'Echecs, mais aussi de jeux de hasard. Le premier est le plus innocent : Mais comme il y a de l'embarras, & qu'il y faut trop de meditation, c'est plûtôt une affaire qu'un divertissement. Il fait une espece de violence à l'esprit, & il faut qu'il y soit aussi abstrait & aussi attentif, que s'il s'agissoit de faire le plan d'une bataille ou d'un siege. Mais les autres ont de plus fâcheuses influences sur nos passions. L'esperance, la joie, & le chagrin, sont des desirs immoderez qu'ils excitent en nous, pures bagatelles, fondées sur les incertaines productions du hasard. C'est pour cela que nôtre saint Prophête les a défendus. Aussi seroit-ce mal louër un Musulman que de dire qu'il est adroit à manier les cartes ou les dez.

Quand tu voudras délasser ton esprit, je te conseille plûtôt de faire quelque exercice de santé qui rafraîchisse ton sang mélancolique. La coûtume de nos Peres étoit en semblable occasion de se divertir à l'arc & à la fléche, à la chasse, à la lute, & autres recreations dignes de l'homme. Par ce moyen leurs divertissemens particuliers étoient utiles au public, puis qu'ils servoient à les former dans la discipline militaire, & à endurcir leurs corps à la fatigue, lors même que leurs esprits cherchoient à se reposer.

Tu me diras que Claude Cesar se devoüa au jeu des dez, & qu'il fit un livre à la loüange de cette folie: Que l'Empereur Domitien, & Theodoric Roi des Goths passoient les jours & les nuits à ce jeu de rien. Mais je te répondrai, que tu ne trouveras point de tels exemples parmi les illustres enfans des Ottomans. Nos glorieux Sultans ne se sont jamais amusez à ces badineries, & quand ils l'auroient fait, leur exemple ne justifieroit pas un sujet qui les imiteroit en cela. Tu n'aimerois pas le jeu comme tu fais si tu considerois les malheurs qui accompagnent d'ordinaire les adorateurs de la fortune. Des Etats entiers ont été dissipez aux dez en une nuit, des familles

ruïnées, & le joüeur même a été mis en prison le 1654
lendemain. Tels avoient hier de grands biens, & étoient reçûs dans la compagnie des Princes, qui sont aujourd'hui destituez de tout, & contraints de mendier. Malheureux effet de cette maudite vanité !

Les Chinois sont si enchantez de l'amour de joüer, qu'aprés avoir perdu tout ce qu'ils ont, ils se joüent eux-mêmes, aussi-bien que leurs femmes & leurs enfans; desorte que si la fortune leur est contraire, ils demeurent tous esclaves du gagnant. Il y a en cette Ville de Paris un Moine de l'ordre des Jesuites, nouvellement arrivé de la Chine. Entr'autres savans que je frequente, je suis quelquefois avec lui. Il dit plusieurs jolies choses de ce peuple; mais il y en a une de tragique dont il dit avoir été témoin oculaire.

Il dit que dans la Province de Quicintong; un certain Gentilhomme qui avoit servi, & aquis beaucoup de gloire & de réputation, fut envié par un de ses voisins, qui comme lui avoit été Capitaine, & en grande faveur à la Cour. Leur émulation les porta à se rendre plusieurs mauvais offices, & enfin à se défier ouvertement l'un de l'autre. L'Empereur s'étant apperçû de l'aversion que ces deux Officiers avoient l'un pour l'autre, & ne voulant pas que leur fureur précipitât leur perte, devint mediateur entr'eux, leur commanda de s'embrasser, & de manger ensemble; ce qui est dans ce païs une marque assûrée de reconciliation & d'amitié. Ils obeïrent à leur Souverain. Mais ayant presque passé une nuit à joüer aux dez, le Capitaine eût le malheur de perdre tout ce qu'il avoit. Au desespoir de sa mauvaise fortune, & esperant que la chance tournant il pourroit regagner ce qu'il avoit perdu, il envoya querir sa femme & trois jeunes fils qu'il avoit, & ayant pris sur eux & sur lui-même une somme considerable, il se remit au jeu tout de nouveau : Mais la destinée lui fut cruelle, & il perdit encore tout. Son desespoir alors étant sans ressource, il poignarda sa femme &

1634. ses trois enfans, & se jetta enfin sur la pointe de son épée, aimant mieux mourir lui & sa famille, que d'être esclave de son ancien ennemi.

Dis-moi, cher Pesteli, si tu avois vû cette Tragedie, ne te feroit-elle pas prendre la résolution de ne joüer de ta vie? Certainement nôtre saint Prophête regarde de son Paradis d'un œil de colere ceux qui violent ses loix. Il connoissoit nos passions, & savoit lesquelles étoient les plus dangereuses, & c'est aussi pour cela qu'il a défendu tout ce qu'il a cru le plus propre à nous porter à la violence, & à un desordre irreparable. Si tu veux remplir les devoirs d'un bon Musulman, tu ne dois pas outrepasser ses defenses, & les regarder comme quelque chose de petit & d'indiferent. Souvien-toi de ce qu'a dit le saint Docteur & le conducteur des armées Ottomane, je veux dire le chaste Osman, *qu'il ne faut qu'une petite étincelle de feu pour réduire en cendres toute une Ville.* Le Satirique des Romains a remarqué, *qu'on ne devient pas méchant tout d'un coup.* Songe donc en toi-même, que c'est pour cela que l'Envoyé de Dieu a défendu le jeu aux vrais fidéles, non comme une chose naturellement mauvaise en elle-même, mais seulement mauvaise moralement, en ce qu'elle est un acheminement aux plus grands vices. Car pendant que nous nous rendons esclaves du hasard nous ne sommes plus les maîtres de nos passions. Un incertain coup de dez nous soutient ou nous fait tomber. Nous sommes esclaves des plus foibles desirs; & si nous ne réüssissons pas, nous devenons furieux, scelerats & impies: Banissant toute prudence, temperance, & équité, nous devenons impudens, & capables des crimes les plus noirs.

Ne trouve point mauvais les salutaires admonitions d'un frere, qui te témoigne son amour en te reprenant sans flâterie. Uses-en de même à mon égard, si tu apprens que je m'abandonne à quelque vice inutile; je dis inutile, parce que le service du public change certains vices en vertus.

LETTRE VIII.

Au Reis Effendi premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Il se plaint de la vieille rancune que Keinan Bassa avoit contre lui, &c.

JE croi que tu veux m'éprouver, & voir si je suis 1654.
à l'épreuve de la colere. Autrement pourquoi renouveller l'affaire de Keinan Bassa, ensevelie qu'elle est il y a plus de quatre ans ? Je n'examine point quel grand interêt tu prens à ce qui touche cet Officier, qui t'oblige à épouser encore sa vieille querelle, comme si c'étoit la tienne propre. Tu sais tes affaires mieux que personne. Mais permets-moi de te dire que ton crédit n'en augmentera pas de beaucoup pour être trouvé partial. J'ai pour toi tout le respect qui est dû à un Ministre de ton rang, & je puis même dire que ma veneration va un peu dans l'excés. Je sai qu'on doit estimer & aimer ses amis sans s'embaraſſer de la ceremonie : mais je sai aussi qu'on doit avoir quelques égards pour soi-même. La conservation de soi-même est un principe enraciné dans le centre de la nature ; & il y a bien peu de gens éclairez qui portent la complaisance jusqu'à se perdre. Je ne sai que penser ou qu'écrire, tant ta derniere lettre a émû mon esprit. Mille imaginations comme autant de tourbillons troublent mes plus solides pensées, & les déchirent s'il faut ainsi dire jusques aux racines. Je suis dans un état aussi triste que le seroit celui d'un homme durant un tremblement de terre : il court par-ci par-là, & ne sait où assurer son pied.

Si je continuë à te donner le nom d'ami, peut-être m'accuseras-tu de présomption. Si je change

1654. de stils, & que je ne donne un autre caractere, on m'accusera d'ingratitude. Si je veux me justifier, je passerai pour opiniâtre, & pour foible si je me reconnois coupable. C'est bien plus; toute la terre me regardera comme un étourdi si je prens pour mon compte une faute que je n'ai jamais commise. Que faire donc? Je suis naturellement pensif & mélancolique. Les paroles qui viennent de ressentiment s'attachent fortement à mon esprit, & lui font tirer mille consequences. La crainte active & penetrante me fait voir des menaces dans les expressions les plus artificieuses. Je me regarde comme une victime qu'on a résolu d'immoler à quelque heure. La volonté de la Providence soit faite. Je ne me détournerai jamais de mon chemin pour fuïr ma destinée, persuadé que je suis que ce seroit mal ménager le temps, de vouloir s'éloigner des joies ineffables du Paradis, en prolongeant un petit nombre de jours ou d'années qu'on passe avec tant de misere.

Quant au Tresorier & à mes autres accusateurs, je veux qu'ils sachent que je continuërai à rendre mes devoirs au Grand Seigneur, sans que ni la crainte ni la faveur soient jamais capables de me faire détourner ni à droit ni à gauche.

Mais si faute d'argent les services secrets que je dois rendre ici, sont sacrifiez & censurez que ce soit sur le compte de ceux qui ont ordre de m'envoyer ce qui est necessaire à un homme de mon caractere: car desormais je ne m'attirerai plus de reproches pour demander ma pension.

Ne t'imagine pas qu'il soit aisé d'être toûjours masqué, & de n'avoir jamais l'esprit détendu; de faire en même-tems deux personnages opposez; d'être vrai & faux; Musulman & serviteur du Grand Seigneur dans le fond, & en apparence Chrétien & sujet de la France. Mon esprit est perpetuellement à la torture pour composer ce que je dis, & pour inventer de nouveaux expediens, de

peur qu'une parole mal digerée, ou une action mal 1654.
concertée ne faſſent tomber mon maſque, & que je ne paroiſſe tel que je ſuis.

N'eſt-il donc pas juſte que ceux qui m'emploient ayent ſoin de ma ſubſtance, pendant que tant de ſoucis occupent toutes mes facultez? Que les Miniſtres de la ſublime Porte ne ſe chagrinent point contre moi ſans ſujet: car je jure, ſereniſſime Baſſa, que je conſens que Dieu partage mon ame en dix mille parties immortelles, ſi je trahis jamais la confiance qu'on a en moi. Mais un ſoupçon inutile & mal fondé ſeroit capable de porter un homme à la trahiſon.

LETTRE IX.

Au venerable Mouſti.

De la maladie du Pape, & de ſa derniere volonté. Caractere de Dona Olimpia ſa Belle-ſœur. Guerre des Moſcovites & Polonois. Pertes du Grand Seigneur par Mer.

LE Pape a été long-tems malade, & le bruit court à preſent qu'il eſt mort. On parle d'un Exprés venu au Chancelier de France, pour lui en confirmer la nouvelle, & pour le conſulter ſur la prochaine élection. Mais on n'en croit rien ici, & l'on ne regarde cette nouvelle que comme une fable ou comme un artifice des Eſpagnols, pour ſonder à l'avance les inclinations de cette Cour, & ſe mettre en état de former une faction contre elle, lorſque le Pape ſera éfectivement mort. On ne s'attend pas qu'il vive long-

1654 tems ; car il est fort vieux, & de plus usé par les soucis & par les maladies.

Il est certain qu'il a fait son Testament, & qu'il a donné deux millions d'or au Tresor fondé par ses prédecesseurs, pour être employé au service de l'Eglise dans des besoins extrêmes. Mais de mille Pontifes il est rare qu'il s'en trouve un seul qui ayant succedé à la Chaire Papale, n'explique par sa science infaillible les besoins extrêmes de l'Eglise par ses propres besoins, ou par ceux de ses Neveux, & alors ce prodigieux amas de richesses se dissipe infailliblement.

Il a fait aussi de grands legs à sa Belle sœur qu'on appelle Dona Olimpia, & à plusieurs autres de ses parens & creatures. On croit que cette Dame se payera au double par ses mains, parce qu'elle a l'administration de toutes les affaires. On peut dire à la verité que toute l'Eglise Romaine a été gouvernée par une femme sous ce regne. Car ce Prélat n'a jamais rien fait sans la consulter.

Elle est née d'une maison obscure, mais elle a l'esprit élevé. Elle aime fort à gouverner, & il faut avouër qu'elle a de grandes qualitez. Elle est extrêmement avare & subtile, sachant tourner tous les évenemens à son profit. Elle disposoit de toutes les charges, & vendoit à son mot les Evêchez, les Abaïes, & autres dignitez Ecclesiastiques, à qui elle vouloit. En un mot quiconque avoit quelque affaire auprés du Pape, la faisoit par son canal. Par ce moyen elle avoit entassé des richesses prodigieuses, & elle passe pour la plus riche Dame de l'Europe. On croit qu'elle auroit vendu le Pape & Rome même, qui est le siege de l'Empire Chrétien, si elle avoit trouvé marchand à son gré, plûtôt que de refuser une offre d'argent qui lui revenoit. Cela auroit été une marchandise digne du Grand Seigneur, si la conquê-

te de toutes choſes n'étoit pas un prix reſervé 1654.
à ſes victorieuſes armes.

Les François prennent ce ſemble beaucoup de part aux cruautez & aux deſordres que les Moſcovites font en Pologne. On aſſure qu'ils ont pris d'aſſaut la ville de Vitebsko, où ils ont paſſé au fil de l'épée, hommes, femmes & enfans. Ils ſe ſont encore emparez de diverſes autres Villes & Places fortes, & ont brûlé tous les Bourgs & Villages des environs de Smolensko: de ſorte qu'on ne voit que ruïnes & deſolations à plus de cent milles à la ronde de cette Place, qui eſt de plus aſſiegée & ſerrée par les forces du Cſar. Si ces Infidéles Septentrionnaux continuënt, & font de ſi bruſques & violentes ſaignées par tout où ils paſſeront, il ne leur faut pas beaucoup de tems pour traverſer l'Europe, & pour la dépeupler. Mais il y a à eſperer que les Tartares qui viennent d'entrer en ligue avec la Pologne, arrêteront les cruelles victoires des Moſcovites, & châtieront la perfidie des Coſaques, qui ſe ſont joints à eux contre la foi qu'ils avoient donnée au Roi de Pologne.

On dit que quatre Grands de Tartarie ſont venus en ôtage à Warſovie, & que le même nombre de Seigneurs Polonois a été envoyé pour la même raiſon à la Cour du Cham, qui pour faire mieux connoître ſes bonnes intentions, a relâché tous les eſclaves Polonois qui étoient dans les terres de ſon obeïſſance, & a renvoyé les Ambaſſadeurs Coſaques ſans nez & ſans oreilles, pour témoigner qu'il eſt outré de leur infidélité, & qu'il n'en reviendra jamais.

Cependant je ſuis extrêmement affligé d'apprendre que nous ſommes toûjours les perdans par mer. On dit ici que plus de ſix mille Muſulmans ont été tuez dans le dernier combat de l'Helleſpont, & que nous y avons perdu ſeize Galeres outre les Vaiſſeaux de Guerre. On di-

1654. roit que cet Element est fatal à l'Empire Ottoman. Nous n'avons été gueres plus heureux par terre cette campagne. Cependant le Visir Azem Chusaein, & nôtre General en Candie a fait des actions très-heroïques. Pour parler en homme desintéressé, & rendre à nos ennemis l'honneur qui leur est dû, les Maltois, les Venitiens ; & les François ont fait tout ce que de braves gens pouvoient faire : ce qui est d'autant plus glorieux aux Musulmans, qu'ils ont tiré l'épée non contre des Hibous & des Pigmées, mais contre la fleur de la Chrétienté. Les Persans sont ces Hibous & ces Pigmées lorsque nous en venons aux mains avec eux ; car ou ils n'osent soutenir l'éclat & le choc de nos invincibles arbres, ou s'ils l'osent ils y succombent d'abord.

En nommant ces Heretiques je crache contre la terre en détestation de leurs erreurs : car ils sont pires que les Zindikites * & les Giafres. J'ai plus de charité pour un Chrétien ou pour un Juif que pour cette vermine de la terre. Je souhaiterois enfin qu'ils fussent extirpez de la terre, & qu'aprés cette vie ils fussent metamorphosez en pourceaux ; creature qui comme tu sais, est en abomination à tous les gens de bien & aux Anges, & à laquelle les Persans ressemblent déja du côté de l'impureté ; ou qu'ils fussent en Enfer les âmes des Juifs, & condamnez à porter la charge durant mille ans.

* *Heretiques Mahometans tels à peu prés qu'étoient les Saducéens, si ce n'est qu'ils ne reconnoissent d'autre Dieu que les quatre Elemens. Vid. Ricaut. Hist. de l'Emp. Ottom.*

LETTRE X.

A son frere Pesteli Hali grand Maître des Douanes du Grand Seigneur.

Il lui mande qu'Oucoumiche sa mere, & son Cousin Fousi sont arrivez à Paris.

LE Dieu de nos Peres te donne à chaque minute de ta vie autant de joie, que j'en ai à l'heure que je t'écris. Veux-tu savoir le sujet d'un transport si extraordinaire ? A peine puis-je me croire moi-même, dans le tems que je te parle de la plus surprenante avanture qui me soit jamais arrivée depuis que je suis en cette Ville. Peut-être regarderas-tu comme un Roman ce que je vais te dire; mais sois assûré comme d'une verité que nôtre mere Oucoumiche & nôtre Cousin Fousi sont de l'heure qu'il est à Paris. 1654.

Que mille douces passions fassent tressaillir ton cœur quand tu liras ces nouvelles, comme le mien a tressailli d'abord qu'à la porte de ma chambre j'ai vû & reconnu le visage de celle qui m'a porté, & que je croyois morte il y a long-tems ; car il y a onze ans que je n'en avois eu aucunes nouvelles. Bon Dieu ! une vûë si peu attenduë & une surprise si agreable déconcerta presque mes sens, qui sont les dehors de l'ame. Je fus quelque tems immobile, étonné & tremblant de ravissement & de joye. Je ne savois d'abord si je voyois un mortel, ou l'esprit d'un mortel : car on dit qu'on paroît sous la forme qu'on avoit étant vivant. Ni l'âge, ni la longueur du voyage, ni toutes les autres infirmitez & traverses de la vie humaine, n'avoient pas fait un si grand changement en elle, que je n'aye aisément distingué les traits de l'air de ma mere. Je conclus donc

1654 qu'il falloit que ce fut elle, ou son fantôme, si tant est qu'il y ait de semblables apparitions.

Voilà qu'elles furent mes premieres pensées dans ce prompt saisissement. Mais sa voix & la maniere dont elle parla me tirerent bien-tôt hors de doute. Impatiente de me voir immobile comme si j'avois été frapé d'un coup de foudre, elle courut à moi les bras ouverts, pleurant de joie, & s'écria d'un ton & d'une afection par où les femmes savent se distinguer. *Vis-tu encore, mon fils? Est-ce bien toi que je vois, ou n'est ce point que je songe.*

Je ne fus pas moins ravi qu'elle, & à peine savois-je comment en user, ou ce que je devois dire ou faire. Cependant la peur que j'avois que quelqu'un de la maison ne nous entendit, & ne tirât de fâcheuses consequences de cette passionnée entrevûë, m'aprit une leçon de prudence & de moderation. Je fis donc quelques mouvemens pour lui faire entendre qu'il falloit cacher sa passion, & parler par signe, comme on fait à la misterieuse Porte. Ces muettes expressions de nôtre amour mutuelle, de nôtre joie, & de nôtre admiration, n'étoient pas moins significatives pour n'être pas conçûës en paroles. Tu sais que ce langage muet est assez éloquent. Il est vrai que nous nous étions parlé Arabe; cependant je n'avois pas laissé de prendre ombrage des paroles, & de craindre que quelqu'un ne nous entendit.

Après que les premiers mouvemens de nôtre amitié & de nôtre tendresse furent passez, & que mon cousin Fousi en eût pris & reçu sa part (car nous étions tous mutuellement ravis de nous voir dans cette pepiniere d'Infidéles) je commençai à songer à la sûreté de nous trois, & me mis en devoir de chercher un logis convenable pour ma mere & pour mon cousin. Pour cet effet nous allâmes voir le Juif Echimilia, qui nous régala à la mode des Orientaux. Nous déliberâmes de nos affaires avec cet honnête Hebreu, dont j'ai souvent éprou-

vé la fidélité & l'amitié. En un mot, il les prit tous 1654.
deux chez lui, comme deux Grecs de sa connoissance; jugeant que c'étoit le plus sûr pour s'empêcher d'être découverts, ou même soupçonnez. Il y a cinq jours qu'ils y sont sans que personne ait demandé qui ils sont. Je vais les voir tous les jours, & nous passons plusieurs heures à raconter nos differentes avantures, & parler de nos amis d'Arabie, de Grece, & d'ailleurs, & à concerner les meilleurs moyens de nous servir les uns les autres, jusques à ce que la mort nous separe de nous-mêmes, aussibien que de nos amis, & nous mette au rang des êtres invisibles, dont la condition & les qualitez nous sont inconnuës.

Mais je croi que tu es dans l'impatience de savoir quel motif ou quel hasard les a conduits dans un païs aussi éloigné que la France, païs qui n'est habité que par des Infidéles? Je te dirai en un mot, que c'est l'amour à l'égard de ma mere, & le desir de la nouveauté à l'égard de mon cousin.

Nôtre cousin Fousi a eu dés sa jeunesse un violent desir de voyager. Cette inclination a augmenté avec son âge, & s'est beaucoup fortifiée par le commerce qu'il a eu à Constantinople avec les Grecs, les Armeniens, les Francs, & certains Musulmans, qui ont vû plusieurs païs étrangers tant en Orient qu'en Occident.

Les relations qu'ils faisoient des curiositez qu'ils avoient vûës, & de leurs propres avantures, échauferent son jeune sang, & lui firent former la résolution de partir de Constantinople à la premiere commodité, dans le dessein de visiter tous les païs du monde, si sa vie & sa santé pouvoient le lui permettre. Je t'ai dit autrefois qu'il avoit parcouru la plus grande partie de l'Asie. Aprés avoir achevé ses voyages dans cette partie du monde, il vint en Afrique, où il visita l'Egipte, la Barbarie, l'Empire de Maroc & de Fez, celui d'Ethiopie, & plusieurs autres païs de la Zone torride, dont il feroit

1654 maintenant ennuyeux de te faire le détail, parce que j'écris à la hâte. Je t'entretiendrai plus au long dans la suite de remarques qu'il a faites sur tous ces païs-là, & tu verras qu'il n'a pas tout-à-fait perdu son tems.

Aprés s'être enfin contenté sur tout ce qu'il crût digne d'être vû & connu dans cette partie Meridionale du monde, il partit de Fez dans le dessein de passer en Europe. Certaines lettres de change l'obligerent en chemin faisant de passer au grand Caire, où il rencontra ma mere. Elle s'étant aperçûë qu'il vouloit s'embarquer directement pour France, résolut de profiter d'une occasion si favorable de me voir encore une fois avant sa mort. Lui ayant donc communiqué son dessein, Fousi offrit de lui rendre tous les services qu'il pourroit. Elle n'eût pas plûtôt reglé ses affaires au Caire, empaqueté son argent, ses bijoux, & autres choses necessaires, qu'ils prirent le chemin de Scandaron, où ils arriverent en peu de tems. Ils s'habillerent à la Grecque, & comme Fousi parloit assez bien cette langue aussi-bien que celle des Francs, ils convinrent avec un Maître de Vaisseau qui étoit alors à ce Havre, & chargé pour Marseille. Ils s'embarquerent donc, & arriverent sains & saufs à Marseille sous la protection & la faveur de Dieu, & sont maintenant en cette Ville.

Quelque plaisir que me donne la presence de ma mere je ne suis pas neanmoins sans apprehension, que quelque malheureux accident ne fasse connoître qu'elle n'est pas Chrétienne : car en ce cas il y auroit à craindre pour elle & pour moi.

Quant à Fousi, il ne se propose de demeurer à Paris qu'autant de tems qu'il en faut pour s'informer de ce qu'il y a de plus remarquable, & satisfaire au dessein d'un voyageur. Aprés qu'il aura vû les principales Villes de France, il parle d'aller en Flandres, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, & autres Etats de l'Europe. Pour l'Espagne ou le Portugal,

il n'y pense aucunement, soit qu'il craigne l'Inquisi- 1654.
tion, qui est extrémement severe dans ses païs-là, ou qu'il n'aime pas une nation qui a chassé les Mores, dont il raconte des choses fort tragiques, qui lui ont été dites durant le sejour qu'il a fait à Maroc & à Fez. Il dit qu'un Espagnol est un metis, qui tient de l'homme & du diable. La societé des François lui revient en ce qu'ils parlent naturellement, & avec une liberté sans reserve; ce qui leur sied, dit-il, fort bien. Mais il n'a encore parlé qu'à des voyageurs, qui ont été employez à autre chose qu'à étudier les artifices & les déguisemens des Courtisans. S'il fait un sejour de trois mois en ce Royaume, il verra qu'il y a des François aussi affectez que les autres peuples. Il trouvera de nouveaux François dans chaque Province. Car la Nation Françoise est un bizarre composé des autres Nations. Les François ne sont pas moins differens pour le langage que pour les mœurs. A peine les Gascons & les Bretons peuvent-ils se faire entendre des habitans de Paris & de Blois, & païs circonvoisins. Les Septentrionaux, & sur tout les François, ne s'embarassent gueres de conserver la langue de leurs Peres: au contraire chaque Siecle introduit quelque changement dans leur idiome. Ils sont aussi peu soigneux de conserver leur genealogie. Il n'en est pas de même en Orient, où comme tu sais, le langage ne se corrompt jamais. La langue qu'on y parle aujourd'hui est la même qu'on parloit il y a deux mille ans, c'est-à-dire depuis la confusion de Babel. Les Arabes ont le même soin de leurs tribus & de leurs familles.

Fils de ma mere, quand tu liras les deux incluses, & que tu verras l'écriture de la chere Ouzoumiche, & de nôtre cousin Fousi, que ton cœur comme la valée d'Admoïm sente l'Aromate; car tes yeux te convaincront que je n'écris que la verité.

LETTRE XI.

Au Juif Donaja, prisonnier à Rome.

Il le blâme de se mêler de la Religion des Romains, & lui donne un moyen pour s'évader.

CElle-ci te sera renduë par un ami fidéle, & tu peux compter sur tout ce qu'il te dira. De dire que j'ai de la douleur du contretems que j'apprens qui vient de t'arriver, ce seroit exprimer foiblement ma passion. Il n'est pas aisé de te la faire connoître par des paroles. Je suis aussi triste qu'un Antelope, lorsque le Soleil est en conjonction avec Saturne. Cet Antelope est une espece de bête qui ne veut ni manger, ni boire, ni dormir durant ce morne aspect.

Dis-moi au nom de Dieu, comment t'est-il arrivé d'être si peu maître de ta langue parmi les Romains? Ou qui t'a obligé de te mêler de leur Religion & de leurs Loix? N'étoit-ce pas assez que toi & tous les autres Juifs de Rome, eussiez la liberté de frequenter vos Sinagogues, & d'y maudire les Chrétiens en vieux Hebreu? Falloit-il encore les invectiver en Italien? Que vous importe que les Romains soient Idolâtres ou non, tant qu'ils vous permettent d'adorer un seul Dieu, createur de toutes choses? Ou dequoi vous mettez-vous en peine, qu'ils fassent entr'eux mille injustices & mille extravagances, pendant que vous pouvez vivre en paix sous la protection de leur Gouvernement? j'ai honte, Donaja, de la méchanceté de ceux de ta Nation. Je rougis de vôtre ingratitude, de vôtre orgueil & de vôtre malice. Il est certain que si les Nazariens

Nazariens étoient bien persuadez de la doctrine 1655.
dont ils font profession, ils vous sacrifieroient tous aux Manes de leur Messie, qu'ils disent que vous avez crucifié. Ils ne laisseroient pas un Juif vivant dans la Chrétienté, & feroient tous leurs efforts pour vous exterminer de la terre. Je ne dis pas cela parce que je le souhaite ; mais seulement pour vous reprocher vôtre impertinence & vôtre vanité, de provoquer étourdiment comme vous faites des gens qui vous laissent vivre, & joüir des Elemens.

Le Prophête Moïse, vôtre Legislateur, vous a laissé une autre régle, une leçon d'honnêteté, quand il a dit, *ne blasphemez point les Dieux des nations.* Si toi & tes Compagnons aviez obeï à ce precepte, vous auriez pû avoir la liberté : mais il est triste de tomber entre les mains de l'Inquisition. Je suis au reste bien aise d'apprendre, que tu n'as point été transferé au Château Saint Ange. Ce transport auroit été quelque chose de tragique dans la conjoncture presente. Mais selon les avis que je reçois, il n'y a rien à craindre pour aucun de vous : car on dit que la coûtume est, que tous les prisonniers de Rome sont mis en liberté aprés la mort du Pape, à la reserve de ceux qui sont dans cette fatale forteresse. Tout le monde croit que le bon vieux Pontife n'a pas long-tems à vivre : & l'on n'a jamais accoûtumé de transferer les prisonniers qu'on veut faire mourir, que les Medecins ne desesperent entierement de la vie du saint Pere.

Neanmoins comme il n'y a rien de certain dans les affaires humaines, mais au contraire une vicissitude & circulation perpetuelle d'évenemens, & que par un malheureux caprice de la Fortune, tu peux demeurer prisonnier, ou être à l'avenir dépoüillé de ta liberté, je t'envoye une liqueur chimique, qui peut te servir dans la plus forte prison du monde. Je tiens cette recepte de ma mere, qui l'a appriſe d'un Egiptien du Caire. Ne la mépriſe point

1655 parce qu'elle vient d'une femme : car j'en ai fait l'experience, & en ai été content. Cette liqueur rend le fer aussi fragile que le verre, & a plus de vertu que l'eau du fleuve Stix, que rien ne peut contenir que le sabot d'un Mulet. Tu peux faire sauter en mille pieces les plus grosses barres, chaînes, & verroux, comme si tout cela étoit de Porcelaine, aprés que tu y auras apliqué cette liqueur, & que tu l'y auras laissée une heure.

Cela ne te surprendra pas, si tu considere les prodigieuses & innombrables inventions de ceux qui recherchent les secrets de la nature, & qui ont le bonheur de les trouver. C'est aprés tout à la Chimie que nous devons les plus grands prodiges des arts & des sciences. C'est de cette misterieuse connoissance dont se piquoient principalement les premiers Egiptiens, & c'est d'eux que l'ont aprise toutes les autres Nations. Et si Moïse même n'avoit pas été instruit dés sa jeunesse dans toutes les sciences des Egiptiens ; il auroit peut-être été embaraſſé lors qu'il calcina le Veau d'or, & en donna la poudre aux Israëlites pour la mêler dans leur boisson, comme la seule chose qui pouvoit expier leur idolâtrie. Ce secret entr'autres passa sans doute de generation en generation depuis Philemon, le bon Sacrificateur, qui fut du nombre de ceux qui furent sauvez du deluge dans l'Arche de Noé, & dont Mazar le petit fils fut le premier Roi d'Egipte aprés le déluge.

Philemon pour mieux afermir l'état de sa posterité, lui revela plusieurs secrets, lui aprit les Hierogliphiques des Dgebel Pharan, ou des Piramides, avec tous les misteres des Talismans, & des préparations Chimiques de Moncatam ; les eaux fortes & les essences, & les poudres & autres ingrediens, par le moyen desquels on rendoit le marbre aussi maniable que la cire ou la bouë. Il avoit apris ces secrets de ceux qui perirent par le déluge. Il retint la sagesse des Anciens ses prédecesseurs ; &

laissa les rudimens d'une si profonde science à ses 695.
décendans, comme un tresor inestimable dont on ne pouvoit jamais les priver. Par ce moyen la science devint hereditaire aux Copittes, ainsi apellez à cause de Coptim, fils de Masar, premier Roi d'Egipte, depuis que l'arc-en-ciel commença de se faire voir. Et c'est d'un homme de cette maison que ma mere a apris cet admirable secret.

Ne te fie pas à ce que je dis, mais fais-en l'experience. La recepte te donnera toutes les directions necessaires. Cependant je te conseille de n'avoir pas ce secret si fort en tête, & de ne pas faire comme celui qui ayant trouvé l'art de rendre le verre maniable, & propre à en faire au marteau toutes les formes ou figures que les Orfévres font d'or ou d'argent, voulut absolument reveler son secret au Prince, dans l'esperance d'en être richement récompensé. Ce fut tout le contraire, car il y perdit la tête, le Prince regardant comme une grande injustice, que tant de gens qui gagnoient leur vie à faire des verres communs, fussent tous ruinez pour l'amour d'un seul.

Use enfin de ce secret pour toi-même, ou pour la cause où tu est engagé : mais ne le confie à personne, qu'aux mêmes conditions que je fais à toi, qui cours plus risque que personne à le divulguer.

LETTRE XII.

A Mehemet autrefois Eunuque Page dans le Serrail, & maintenant relegué au grand Caire en Egipte.

Que le vin est permis. Dispute sur cela entre Noé & le Diable. De la prison de Joseph. Du Païs d'Alphion. Histoire d'Agar mere d'Ismaël, & autres matieres.

NE t'imagine pas que j'aye été chagrin, lorsque j'ai appris que tu avois été banni du Palais Imperial & de la Ville ; ou que j'aye eu de ta destinée les sentimens que les amis ont d'ordinaire en semblables occasions. Bien loin de cela, j'en ai eu de la joye, mais non une joye d'ennemi. Je trouve que ta disgrace n'est telle qu'en apparence. Je la regarde plûtôt comme un bien que comme un mal, puisqu'elle te délivre d'un veritable malheur, dans lequel autant que j'en puis juger, les Domestiques de la vieille Reine ta Maitresse, ne tarderont pas à être envelopez.

Tu es redevable à Bacchus de cette heureuse calamité. Elle a, j'en conviens, eclipsé ta gloire pour quelque tems ; mais il faut convenir aussi, qu'il n'y avoit que ce seul moyen qui pût te sauver la vie.

En te faisant autrefois la Relation de mon empriſonnement en cette Ville, & de la maniere dont je fus régalé par mon Geolier de toutes sortes de vins ; lorsque dans ma lettre je faisois l'Avocat du jus de la grape, j'avois peu d'esperance que tu fisses

jamais l'experience d'une liqueur dont on a de si 655.
terribles idées : Quoi que je n'ignore pas, qu'il eſt commun dans le Serrail même, de boire ſecretement du vin, pour chaſſer par ce moyen la mélancolie, compagne inſeparable de la contrainte & de la ſervitude.

Je ſai auſſi la feinte maladie de ceux, qui pour l'amour de cette joye dérobée ſe mettent à l'Infirmerie, pour pouvoir ſe réjoüir en liberté, & boire ſans ſe rendre ſuſpect à la ſanté du Grand Seigneur.

Sans la commode ſituation de cet appartement, & la faveur du Boſtangi Bachi, il ſeroit impoſſible de faire entrer du vin dans le Serrail, outre celui qu'il faut pour l'uſage du Grand Seigneur. Mais ſes eſclaves le boivent à preſent avec autant de joye que lui : & je ne ſuis pas fâché que tu ſois du nombre. C'eſt une ſuperſtition ſans fondement, de refuſer ce que la liberté de Dieu nous donne, & de nous priver de l'uſage d'une plante, qui a été faite pour réjoüir le cœur des mortels. Nos ſaintes traditions mêmes, & tous nos Docteurs reconnoiſſent tacitement, que le vin eſt permis, puiſque la vigne fut un des Vegetables que Noé ſauva dans l'Arche ; & que nôtre ſaint Prophête maudit le Diable pour l'avoir dérobée. L'hiſtoire ne t'en déplaira peut-être pas.

Quand Dieu commanda à Noé, & à ſes compagnons de ſortir de l'Arche en paix, ils ſe bâtirent des maiſons, & commencerent à exercer l'Agriculture. Ils ſemerent du bled, & des graines d'autres Vegetables ; Ils planterent toute ſorte d'arbres, mais quand ils vinrent à chercher la vigne, ils ne purent la trouver. L'Ange dit alors à Noé, que le Diable l'avoit dérobée, comme y ayant quelque prétention. Noé au nom de Dieu aſſigna le Diable à comparoître devant l'Ange pour y répondre de ſon larcin. L'Ange ordonna

1655 que le vin seroit partagé entr'eux en trois parties ; dont le Diable en auroit deux, & Noé une. Les parties aquiescerent à ce jugement. Il paroit évidemment par là que l'homme a quelque part au jus de la grape. Car l'Ange Gabriel decida, qu'aprés que les deux tiers de la liqueur de ce fruit se seroit évaporée en boüillant sur le feu, il seroit permis à Noé & à sa posterité de boire le reste : & tu sais que tous les Musulmans en general obeïssent à cette Loi, & préparent leur vin.

Que le Diable ait donc sa part de ce fruit charmant, & en ce cas il ne peut être injuste que nous ayons la nôtre. Car quand ce qui enivre est separé du reste par le moyen du feu, cette liqueur devient pure, sainte & benie. C'est-là le jugement des Anciens, les auditeurs immediats de l'Envoyé de Dieu, comme on peut s'en convaincre par la lecture des manuscrits qu'ils ont laissez, qui tout rares & tout difficiles à trouver qu'ils sont, ceux qui aiment la sageste ne perdront point leur peine de les chercher avec soin. Abu Beker Eben Mahumet s'est donné beaucoup de peine à recueillir les memoires de l'Antiquité. Il étoit un savant Docteur, mon compatriote, & de la maison de Sulpha. Voilà tout ce que j'en sais. Qu'il repose sous le Parasol du Paradis.

Mais dis-moi je te prie, cher Mehemet, si tu le sais, d'où vient que tu as eu seul le bonheur de tomber dans cette heureuse disgrace ? Ou si tu ne le sais pas, je m'en vais te le dire. Il semble que le reste de ta compagnie fut découverte aussi-bien que toi dans cette réjoüissance nocturne ; cependant tu as été le seul puni. On diroit qu'on a reservé tes camarades pour les sacrifier à une plus impitoyable vengeance. L'évenement justifie cette conjecture, puisqu'en un mois de tems non seulement eux, mais aussi toutes les creatures de la Sultane Kiosem ont peri par le cordon.

Je dis donc encore une fois que tu es heureux, &

doublement heureux d'avoir été exilé, puisque tu 1655.
as échapé par là la main du bourreau, & que tu est à present en Egipte, qui est le païs du monde le plus heureux. Ayes-en obligation à ton heureuse destinée, & à la faveur de Soliman Kisiar Aga, qui prévoyant le carnage qu'on feroit des domestiques de cette vieille Reine, s'est servi de cette occasion pour t'accuser auprés du Grand Seigneur, & te sauver la vie par ce moyen. Car ce fut à sa priere que tu fus relegué dans cette heureuse Province, qu'on apelle la Nourrice de toutes les nations. Profite de ton exil, & tette de cette Nourrice le lait d'intelligence dont elle a nourri autrefois toute la terre. Ne sois pas ingrat à ton liberateur, car il est un ami fidele & constant lorsqu'une fois il a donné son affection. Il t'a fait une faveur singuliere. C'est de lui que j'ai aptis la nouvelle de ta delivrance, car c'est-là le veritable nom qu'il fait donner à un exil. Prie Dieu pour sa santé & prosperité, puisque tu est dans un païs où les prieres des Musulmans sont exaucées dans certains lieux particuliers, comme si elles étoient faites sur le tombeau du Prophête.

Je te conseille d'aller voir la prison de Joseph, qui est le Dongeon du Château du Caire. C'est un lieu de grande dévotion parmi les fideles, & il a été tel dans tous les siecles depuis la mort de ce Patriarche. Le Prophête Moïse qui mourut, dit-on, entre les bras de Dieu, faisoit là ses oraisons, aussi-bien qu'Aron son frere, dans le tems qu'ils faisoient leurs miracles en Egipte. Jesus fils de Marie & sa mere visiterent ce lieu, qui est le centre des benedictions du Createur. Ils y firent leurs devotions lorsqu'ils fuyoient la persecution d'Herode. Autant en ont fait les Prophêtes, les Apôtres, & tous les vrais fidéles qui ont été en Egipte. Quelques Infideles mêmes ayant entendu parler de ce Sanctuaire, y ont fait des prieres lorsqu'ils se sont trouvez dans une extréme affli-

1655. ction. Les prieres y sont infailliblement exaucées, sur tout si elles sont faites aprés que le Soleil a traversé le Meridien, tems où dorment les méchans Demons qui vont & viennent jusqu'à Midi, & font tout le mal qu'ils peuvent.

Quand je pense, cher ami, au païs où tu es, j'ai de la peine à m'empêcher de te regarder d'un œil d'envie. C'est un païs de prodiges & de miracles. C'est l'appui des hommes, & le grenier du monde. Ses habitans sont gais & complaisans, & ceux qui en sortent desirent perpetuellement d'y retourner. Ses rivieres sont claires, & les eaux douces & belles comme le vin. L'œil de Dieu est sur ce païs, & fait inonder le Nil aux saisons accoûtumées. De-là vient qu'il est fertile plus que tous les païs de la terre. Le Nil est une des rivieres que Dieu fit décendre des sources du Paradis sur les aîles de l'Ange Gabriël, & il en a caché la décente entre les inaccessibles hauteurs des Montagnes.

On dit plusieurs choses surprenantes du païs d'Alphiom, & de la maniere avec laquelle il fut premierement cultivé par Joseph, n'étant avant lui qu'un marais. Il y a aussi l'histoire d'Agar mere de tous les Ismaëlites, qui n'est pas desagreable : tu la trouveras dans les Chroniques d'Egipte. Cette femme étoit Egiptienne, de la maison des Coptites. Charoa fille du Roi d'Egipte la donna à Sara, femme de nôtre pere Ibrahim. Aprés que Sara l'eût chassée, elle alla à la Meque, d'où elle fit savoir au Roi d'Egipte l'état de ses affaires, & la naissance de son fils Ismaël, implorant au reste son assistance, attendu qu'elle étoit dans un païs sterile en toutes choses. Alors le Roi d'Egipte fit couper un canal depuis le Nil au pied des montagnes d'Egipte qui sont à l'Orient jusqu'à la mer rouge, & envoya des Vaisseaux chargez de grains, de fruits & de toutes sortes de provisions necessaire à Agar,

Si tu te jettes aux pieds des Docteurs, les vé- 1655.
nerables Prélats du Caire, ils t'apprendront quelque chose de plus surprenant encore. C'est un noble exercice de contempler le Royaume des Cieux & de la terre, d'examiner les merveilles & les prodiges, de suivre à la trace les Nations anciennes, & les traditions qui ne connoissent point d'origine.

Je suis exilé aussi-bien que toi, cher Mehemet; ainsi puis que nous sommes dans la même condition, continuons à nous aimer comme auparavant, & à nous rendre mutuellement tous les bons offices dont nous sommes capables. Quand aux disgraces de la vie humaine, soûtenons-les avec un esprit égal; car elles finiront bien-tôt aussi-bien que nous.

Veüille ce grand Dieu, qui du tems de Gog & Mogog enleva de la terre le grand Alcoran, & les cayers de science, la pierre noire, & la chasse de Moïse, avec les cinq rivieres, te mettre sous sa sainte protection à l'heure du danger & en tout tems.

LETTRE XIII.

A Kerker Hassan, Bassa.

Mort du Pape. Ambition du Clergé Romain.

TU peux dire au Divan comme un fait bien avéré, que le premier Moufti des Chrétiens est mort. Ce qui fait faire de nouveaux efforts de politique à toutes les Cours de l'Europe.

Après qu'il fut monté sur la Chaire Pontificale, il prit le nom d'Innocent X. car son veritable nom étoit Pamphilio. Mais il y a des gens qui disent, que les Papes ont changé de nom depuis qu'un certain Prêtre, qui s'appelloit *Bocca de porco*, ou visage de pourceau, fut élevé à cette dignité. Il eut honte de ce vilain nom dès qu'il fut sur la Chaire de Pierre, & prit celui de Sergius. Cependant tous ses successeurs n'ont pas observé cette régle.

Ces Papes ont plus d'autorité que nôtre premier Moufti; car les Rois & les Empereurs leur rendent obeïssance. Et comme on ne les estime gueres moins que des Dieux en terre, tout ce qu'il y a de Cardinaux, de Princes, de Prélats, & de Ministres étrangers à Rome, les adorent solennellement le jour de leur couronnement. Et pour cet effet ils sont assis sur l'Autel, que les Nazariens appellent le Tabernacle & l'habitation de leur Dieu.

Si je ne me trompe dans mes remarques, ces Caliphes Romains prétendent être souverains sur tous les Rois & Princes. Ils veulent que ce qu'ils appellent Hierarchie, soit une Monarchie Souve-

raine & indépendante à laquelle tous les Gouver- 1655
nemens du monde rendent hommage & soient sujets.

Cela me fait souvenir d'un certain Prédicateur de Naples. Le Juif Donaja y étoit alors, & se trouva à l'Eglise où prêcha ce Prédicateur. Cet homme après avoir fait un discours élaboré pour persuader au peuple que les Prêtres étoient au-dessus des Rois, finit par cette exclamation passionnée. » O vous Princes Chrétiens, vous êtes des Pharaons, & nous Prêtres nous sommes vos « Dieux. Vous Pharaons, obeïssez à vos Dieux. « Vous ne pouvez que commander à la Creature, « mais nous pouvons quand il nous plaît faire dé- « cendre le Createur sur nos Autels. J'ai trouvé ce « fait dans les voyages d'Italie du Juif Donaja. Il y a des Docteurs Italiens qui soutiennent que le Pape a non seulement le pouvoir d'excommu- « nier le plus grand Prince de la terre, mais aussi « de tirer un Saint du Paradis, & de l'envoyer « en Enfer. « «

Si les Papes pouvoient faire accroire aux Princes Chrétiens & aux peuples qu'ils ont un pouvoir si exhorbitant, peut-être pourroient-ils les réduire avec le tems à l'aveugle superstition des anciens Rois d'Egipte, & si infatuez de leurs Prêtres, que quand celui qu'on appelloit Cater, ou Maître des influences celestes, commandoit au Roi de se tuër, & lui faisoit entendre que c'étoit la volonté du Ciel, le Monarque bigot n'avoit pas l'assurance de resister à l'ordre qu'il avoit reçû, mais par une sorte obeïssance il se rendoit son propre bourreau.

Ces Prêtres Egiptiens étoient à la verité fort savans, profonds Astrologues, excellens Mathematiciens, & parfaitement bien versez dans les secrets de la magie naturelle. Ils faisoient des choses qui surpassoient de beaucoup les forces de la nature; & par-là il leur étoit aisé de se faire

1655 redouter des ignorans. Mais pour les Prêtres Nazariens, tout ce dont ils peuvent se vanter est, d'avoir lû les Histoires des premiers tems, & de pouvoir parler de la Philosophie & des autres sciences, sans avoir la puissance de faire aucuns prodiges : à moins qu'on ne veüille dire que c'en est un de faire craindre comme ils font leur autorité à tant de nations belliqueuses, sous le simple prétexte de pouvoir convertir en Dieu un petit morceau de pain.

Nonobstant tout cela il y a neanmoins quantité de pauvres Prélats, & autres Ecclesiastiques, qui sont revêtus de vains titres, & qui n'ont que peu, ou point de revenu. La pauvreté de quelques-uns est si remarquable, qu'elle a passé en proverbe, & qu'il n'est rien plus ordinaire que d'entendre dire aux Romains : *La Mule du Pape fait meilleure chere que l'Evêque d'Orviete.*

Vis, illustre Bassa, dans la foi d'un Musulman, & dans la faveur du Grand Seigneur. Car en ce cas tu pourras mépriser les plus puissans de ces Ecclesiastiques infidéles.

LETTRE XIV.

Au Kaimakam.

Il blâme Kisur Dragmelec, Secretaire des affaires des Nazariens, de ne lui donner pas à tems les avis qui lui seroient necessaires. Violente peste en Moscovie. Des Boëmiens ou Egiptiens.

JE croi que le Secretaire des affaires Nazariennes 1655
me prend pour un Magicien, & s'imagine que je puis deviner tous les changemens qui arrivent à la Porte, ou que j'ai quelque miroir magique qui me fait voir de suite les évenemens éloignez, & tout ce qui se passe à la Cour Imperiale, au camp, & à la Ville : Car autrement ses dépêches ne seroient pas si lentes, & il ne m'envoyeroit pas de nouvelles si imparfaites. Je suis souvent contraint d'agir par conjecture, incertain que la personne à qui j'écris soit dans le poste où elle étoit il y a quelques semaines : si elle est vivante ou morte ; si je dois adresser mes lettres à Constantinople, ou aux champs Elisées.

Je suis souvent plus redevable de ce que j'aprens des affaires Musulmanes, aux Marchands François qui trafiquent en Levant, ou aux Exprés dépêchez par les Ambassadeurs qui residents à Constantinople, qu'à ce Secretaire, qui devoit avoir soin que je fusse informé à tems de tout ce qui arrive dans l'Empire des Osmans.

Certainement Kisur Dragmelec a quelque dessein contre moi, & ce n'est qu'à cela que j'attribuë sa lenteur & sa negligence. A peine ai-je de ses nouvelles une fois tous les ans ; au lieu qu'il a ordre de ses Superieurs & des miens de m'écrire tous

1655. les mois. Encore quand il m'écrit, les relations qu'il me fait sont si estropiées, & ses nouvelles si defectueuses & si peu suivies, qu'il faudroit un commentaire pour entendre sa lettre.

Il y a environ quatre ans que je le blâmai modestement de sa negligence, & j'avois raison d'en user ainsi pour me justifier auprés de Minezim Aluph Bassa. Kosur en eut avis, & en fut en trés-grosse colere. Il m'écrivit une lettre pleine d'injures; j'y répondis avec une espece d'indifference, mêlant la plaisanterie à mes justes ressentimens. Je ne sai l'éfet qu'elle produisit en lui; mais la reserve où il a toûjours été depuis, me fait conclure qu'il songe à s'en venger, & que pour y réüssir il me tient le plus qu'il peut dans l'ignorance de tous les grands changemens qui arrivent à la misterieuse Porte. Il sait que ce seroit un crime guere moindre que capital, de ne point m'écrire du tout. Une pareille desobeïssance volontaire le feroit passer pour traître, puis qu'entre autres instructions qui lui ont été données en le mettant dans la charge où il est, celle d'écrire souvent à tous les Agents du Grand Seigneur soit secrets ou publics qui sont aux Cours des Princes Nazariens, & de leur donner avis de ce qui se passe, n'est pas une des moindres. Il sent qu'un tel mépris manifeste de l'autorité souveraine le ruïneroit de fond en comble. Et c'est ce qui fait aussi qu'il marche plus bride en main: car il écrit, mais trés-rarement à la verité. Et même quand il écrit, il a recours à l'artifice; car ou il ne dit rien des plus considerables évenemens, ou s'il en parle il les déguise, & ne remplit sa lettre que de bagatelles & de ridicules relations qui me sont inutiles. Il croit m'attirer par-là l'indignation des Grands, à cause des bévûës que je pourrai faire faute d'être mieux instruit.

Quoi qu'il en soit, je suis quelquefois dans un étrange embarras; je ne sai que penser, ou qu'écrire à mes Superieurs; je ne sai comment je dois

en uſer au milieu de tant de bruits differens qui 1655
ſe répandent continuellement dans l'Europe, au ſujet des affaires du Serrail, de la Ville Imperiale, & autres lieux de l'Empire Ottoman, pendant que Kiſur me laiſſe dans l'incertitude de toutes choſes.

Il n'y a que quelques jours que je ſai la deſtinée du Capitan Baſſa, qui fut étranglé il y a environ un an à cauſe de ſa lâcheté & mauvaiſe conduite contre les Venitiens. Je n'avois rien ſû non plus de l'avanture & de la fuite de ſes fils. J'ignorois auſſi que le Baſſa de Bube eut ſuccedé à cette importante charge; & n'étois pas mieux informé de tant d'autres changemens qui ont été faits tant par mer que par terre.

On fait de l'heure qu'il eſt courir mille bruits en cette Ville ſur les affaires d'Orient. Les uns diſent que Chuſacin Baſſa a été étranglé, & que le Capitan Baſſa a été fait Viſir Azem en ſa place. D'autres veulent que ce premier Miniſtre ait ſeulement été dépoſé, & que les ſeaux lui ayent été ôtez; mais qu'il eſt toûjours General des forces du Sultan en Candie. D'autres enfin ſoutiennent qu'il a eu deſſein de ſe faire Chrétien, & qu'il entretient des correſpondances ſecrettes avec le Patriarche de Jeruſalem, par le moyen duquel, & à la faveur d'une revolte generale des Grecs, des Armeniens, & autres Chrétiens ſoûmis à l'obeïſſance du Grand Seigneur, il a voulu trahir le ſang Ottoman, & s'élever à l'Empire.

Je ne ſaurois jamais croire qu'une ſi monſtrueuſe perfidie ait pû entrer dans le cœur de ce Heros, cependant je ne ſai comment ſoutenir le contraire, parce que je ne ſai pas au vrai ce qui en eſt.

On dit encore que Capello Baile ou Reſident des Venitiens à l'heureuſe Porte, s'eſt poignardé, au deſeſpoir de la longueur de ſa priſon, & du cruel traitement qu'il avoit reçû des Muſulmans. Dieu ſait ſi cela eſt vrai ou non. Il ſeroit plus ſatisfaiſant

1655 pour moi d'avoir des avis particuliers de tout cela ; & de tout ce qui arrive d'important. Car comment puis-je m'aquitter de mon devoir pendant que je suis ainsi dans les tenebres ?

On parle ici d'une violente peste qui regne en Moscovie, & l'on dit qu'à Moscou seul il est mort plus de deux cens mille personnes, sans compter des millions d'autres qui ont été emportées dans les Provinces de ce vaste Empire. Des gens qui ne se connoissent pas eux-mêmes, & qui ne connoissent du tout point la nature humaine, veulent neanmoins penetrer dans les desseins du Tout-puissant, & disent que Dieu châtie les Moscovites des cruautez qu'ils ont commises en Pologne. Il est certain que les dispensations de la Providence sont impenetrables.

Cependant nous sommes ici accablez d'une foule de vagabonds, qu'on appelle Boëmiens ou Egiptiens ; parce qu'ils prétendent être décendus d'Egipte. Ils sont répandus par tout, & devorent comme des chenilles les fruits de la terre. Ils se piquent de savoir à fond la Chiromancie, la Phisionomie, & autres sciences, dupant les peuples dont ils reçoivent de l'argent, sous prétexte de dire la bonne fortune, comme on parle. Personne ne sait d'où ils viennent, ni où ils vont : Car ils sont aussi incertains que le vent. Vilaine engeance, & à charge à la terre même : S'il y a quelques creatures qui soient obligées à ces malheureux, ce sont les souris & les rats ; avec lesquels il semble qu'ils ayent fait alliance, car ils tuënt & mangent tous les chats qu'ils peuvent attraper.

Je prie Dieu, illustre Ministre, de vouloir te garentir de toute sorte de peste & de vermine, & principalement des monstres qui ont la forme humaine.

LETTRE XV.

Au même.

Divers sentimens sur l'origine des Boëmiens. Du Conclave, & du Cardinal de Rets.

JE meurs, ces Boëmiens m'ont enchanté. Je ne 1655.
puis me les ôter de l'esprit, & peut-être ne sera-t'il ni inutile ni ennuyeux, de te faire un peu connoître ces gens-là.

Il y a divers sentimens sur l'origine de ces Coureurs, & on les a jugez dignes d'être mis dans l'Histoire. Les uns disent qu'ils sont venus de Tartarie ou de Scithie, & qu'ils commencerent à paroître en ces quartiers vers l'an 1417. de l'Egire Chrétierne. Ce fut alors qu'ils entrerent par troupes en Saxe, avec passe-port de Sigismond Roi de Hongrie, & fils de Charles IV. Ils avoient aussi des lettres de recommandation de divers autres Princes qui les regardoient comme de saints Personnages, ou comme des Prophêtes. Ces Puissances prétendoient que ces Boëmiens avoient reçû ordre de Dieu d'aller par tout l'Univers, & de n'avoir en proprieté ni maisons ni terres : Qu'il leur étoit enjoint par maniere de peine, d'expier le peché de leurs Ancêtres, qui demeuroient en Egipte du tems de Jesus fils de Marie, le Messie des Chrétiens, & qui refuserent de recevoir ce saint Prophête & sa mere, qui s'y retirerent pour se dérober à la persecution d'Herode.

D'autres croyent qu'ils sont Persans d'origine, de la race de ceux qui adorent le feu, & qui furent contraints de sept en sept ans de décimer leurs peuples, & d'en envoyer plusieurs Caravanes chercher fortune dans les païs étrangers, parce que la Perse

1655. ne pouvoit pas nourrir un si grand nombre de gens.

D'autres enfin soutiennent qu'ils sont décendus des dix Tribus Juïves, qui furent emmenées captives par Salmanasar Roi d'Assirie. Personne ne sait au vrai ce qu'ils sont, ou d'où ils sont. Ils ont le teint basané, & s'envelopent dans des Mantes de coton ou de laine. Ils parlent sept langues, se piquent de savoir trois sciences, & font profession de n'obeïr qu'à un Roi, ou General, qui voyage toûjours avec eux. Les Italiens les appellent *Cingari*, d'un mot de leur langue qui signifie une espece d'oiseau aquatique, qui n'a point de nid fixe, mais est forcé de chercher tous les soirs un nouveau gîte : De même ces Egiptiens courent d'un lieu à l'autre. Les Allemans les appellent Zingener, du mot zindel, qui est le nom que ces coureurs donnent toûjours à leur Roi ; comme les anciens Egiptiens appelloient leurs Rois Pharaons, & les Romains leurs Empereurs Cesars. Ils ressemblent en plusieurs choses aux Torlakins & Faquirs d'Orient, & se vantent d'avoir des lumieres extraordinaires & une constante familiarité avec Dieu. Quelques savans Nazariens neanmoins les regardent comme une troupe de fourbes & d'hipocrites, aussi-bien que nos Santons Orientaux, qui font, disent-ils, mille scelerateries sous le masque d'une sainteté extraordinaire.

Dieu peut juger mieux que personne des uns & des autres : Mais pour ces Egiptiens comme on les apelle, soit qu'ils le soient effectivement ou non, ils ne paroissent pas fort sains, en ce qu'ils sont extrémement sales. Ils se lavent rarement ou jamais, & se veautrent comme cochons dans toute sorte d'ordure, mangent des viandes défenduës, & se servent des femmes en commun, qui sont les deux sources de toute sorte d'impureté.

Quant aux Faquirs d'Orient, ils sont de rigides observateurs de la loi de l'abstinence & de la propreté, soit qu'ils soient Musulmans, ou Payens des

Indes. Quant aux autres choſes, il eſt fort rare 1655
qu'ils y manquent. En ce cas ils ne font que ce que font tous les hommes, qui comme tu ſais, ont un penchant naturel à l'erreur, & ſont ſujets à mille foibleſſes & à mille bévüës. Nous ſommes tous hommes, & Dieu ne ſe promet pas que nous vivrons comme les Anges. Son repos eſt en lui-même, & s'il prend quelque plaiſir aux choſes du monde, c'eſt de voir que quelque choſe agit ſelon ſa nature. La forme & la ſimmettrie exquiſe d'une Abeille, d'une Araignée, ou d'une Fourmi, l'inimitable conſtruction des deux premieres, & l'admirable prévoyance de la derniere peuvent autant que j'en puis juger, lui donner autant de plaiſir que la plus fameuſe beauté, la force la plus prodigieuſe, la ſcience la plus profonde, & tout ce que les hommes peuvent faire de grand. Car ſa puiſſance & ſa ſageſſe éclatent également en toutes choſes. Chaque creature eſt parfaite en ſon eſpece. Il n'y a que le méchant qui ſoit une tache dans l'Univers.

Veux-tu ſavoir ce qui occupe le plus maintenant les Nazariens d'Occident ? C'eſt l'élection d'un nouveau Pape. Il doit être élû par le College des Cardinaux, qui ſont les Princes de l'Egliſe Romaine. On les renferme tous dans un lieu qu'on apelle Conclave. C'eſt une certaine Galerie qui eſt dans le Palais du Vatican à Rome, où chaque Cardinal a ſa cellule ou appartement à part, & pour toute ſuite deux Domeſtiques. Le Conclave eſt environné par la milice Romaine, pour prévenir tout concours de lettres entre ceux de dehors, & ceux de dedans : Les plats mêmes qui ſont ſervis ſur les tables des Cardinaux ſont exactement viſitez, de peur qu'on n'y cache quelques lettres. Les derniers Couriers venus de Rome nous aſſurent que quand ils en ſont partis il n'y avoit pas moins de ſoixante-ſix Cardinaux ainſi renfermez. Ils ſont obligez de paſſer là les jours & les nuits ſans

1655. prendre l'air, ou sans voir personne jusques à ce qu'ils soient d'accord pour l'élection. On renferme avec eux deux Medecins, un Chirurgien, & un Apotiquaire, pour les secourir en cas qu'ils soient malades.

Le Cardinal de Rets est un de ceux qui composent le Conclave. Il s'est sauvé des prisons de ce Royaume, & est allé chercher de la protection à Rome. Il a écrit de là aux Archevêques & autres Prélats de France. Cet écrit a été regardé comme un libelle seditieux contre le Roi & le Gouvernement, & enfin il fut publiquement brûlé par ordre du Roi vers la fin du mois passé, & toutes les copies ont été défenduës.

Le Roi a aussi envoyé des instructions secretes aux Cardinaux de son parti, afin d'avoir l'œil à la conduite du Cardinal de Rets, & le traverser en tout.

Il n'y a parmi ces Infidéles qu'intrigues & cabales. Ils sont bons pour le stratagême, & savent mieux se contreminer les uns les autres, que faire tête à leurs ennemis en pleine campagne : Caractere qui convient mieux à des femmes qu'à des hommes. Tu sais que nos Heros d'Orient n'en usent pas ainsi, & qu'ils ne savent aller à la gloire, à la victoire, & à l'Empire, que par le chemin du courage & de la valeur, & en soûmettant tout par la force de leurs armes. Mais quand Dieu separa les Nations de la terre, & divisa les enfans de Noé, il assigna à chacun differentes constellations, selon l'influence desquelles le genie de chaque peuple est disposé. Ils obeïssent tous aux préceptes de leurs astres particuliers, & aux ordres de la Providence éternelle.

C'est pourquoi, sage Ministre, puisque Mars est la Planete des enfans d'Ismaël, & l'ascendant de l'Empire Ottoman, il n'est pas besoin que nous abandonnions l'astre de nôtre bonne Fortune, pour nous attacher à Mercure qui ne protege que les fourbes & les scelerats.

LETTRE XVI.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Hiſtoire de Helal, Medecin Arabe, D'Avicenne, & de Thabet Eben Abrahim.

JE t'aurois écrit autrefois avec la même liberté que je pourrois écrire à Geri Boinou, ſur qui repoſent les faveurs de Dieu, ou comme je puis maintenant écrire à Dinet Golou, à Peſteli Hali mon frere, ou à quelqu'autre de mes familiers amis. Mais quand je conſidere le poſte éminent que tu occupes, en ce que la vie & la ſanté du puiſſant Empereur ſont confiées à ton ſavoir & à tes ſoins, je ne ſai ſouvent ſi je dois t'écrire ou non. Il me ſemble qu'il y a en toi un rayon de la majeſté de celui dont tu as ſouvent l'honneur de toucher la main, pour connoître par le mouvement de ſon pous les maladies internes dont il eſt attaqué. Cependant je ſais que tu as toûjours la même douceur, & que tu ne mépriſeras jamais ceux que tu as une fois jugez digne de ton amitié. 1655.

Permets-moi donc de t'entretenir avec une liberté Philoſophique, c'eſt-à-dire, ſans formalité & ſans reſerve.

Je ſai qu'il n'importe que je ſois ſain ou malade, pourvû que le Grand Seigneur ſoit ſervi. Que ſignifie la langueur, ou les douleurs plus aiguës d'un eſclave, tant qu'il eſt en état de faire des affaires de ſon Maître ? Nous ne ſommes pas nez pour nous-mêmes ſeulement ; la condition même de nôtre nature nous oblige à conſacrer nôtre vie au ſervice d'autrui. C'eſt un devoir mutuel dont perſonne n'eſt diſpenſé. Chacun doit quelque choſe à ſes parens, plus à ſes amis, & preſque tout au public.

1655. Je ne me plains donc point de mon sort, ni ne murmure point contre les decrets de la destinée. Je n'accuse point les astres de ma naissance, & ne déclame point contre leurs cruels aspects : Mais je me contente de ma fortune bonne ou mauvaise, & je suis resigné à la volonté de Dieu.

Comme la nature m'a donné un corps foible, infirme, & sujet à mille maladies, de même mon esprit est harassé d'une infinité de langueurs. Je suis travaillé entr'autres d'une espece de fievre spirituelle, d'un desir perpetuel de connoissances, que tous les livres & toutes les conversations du monde ne peuvent satisfaire. Mes doutes & mes scrupules n'ont point de fin. Toutes choses me paroissent aussi ambiguës que les réponses de l'Oracle de Delphes. Et pour tout dire en un mot, je suis une énigme à moi-même.

Aprens-moi, cher Hali, ce qu'il faut que je fasse pour guerir cette hidropisie de l'esprit, & je ne t'importunerai point des petites maladies du corps. J'ai une haute opinion des Medecins, & j'aurai plus de confiance en ton avis qu'aux décisions du Moufti. Ne cache point les secrets de ton art à un homme qui t'admire avec le même respect qu'il a pour la memoire d'Avicenne, d'Al-Rasi, Helal, & autres excellens Medecins, dont nos Historiens Arabes ont fait mention.

Puisque ces ornemens de nôtre nation se presentent à mon esprit, permets-moi de ne plus te parler de moi-même. Il vaudra mieux parler de ces illustres sujets. Ce ne sera au reste tout au plus qu'une innocente digression.

En lisant les vices de ces hommes fameux, j'ai rencontré des endroits fort agreables. Tu as peut-être la même chose. Il ne sera pas neanmoins mauvais de le rapeller à ta memoire.

J'ai lû dans un certain manuscrit, écrit par Ibrahim fils d'Elal, celebre Medecin à Radgat, ce memoire de son pere. » Un jour, dit-il, mon pere avoit

donné une medecine à l'Empereur Tuzun, pour 1655.
laquelle on lui fit present d'une veste Royale, & « de cinq mille Piastres, & par ordre de l'Empereur « il fut porté dans les ruës avec magnificence. Je « remarquai qu'il fut pensif au milieu de tous ces « honneurs, & que son esprit ne fut pas en bonne « assiete, dans un tems où je croyois qu'il avoit tous « les sujets du monde d'être joyeux. Cela m'obligea « de lui dire : D'où vient, mon pere, que vous êtes « triste dans un tems où tout le monde vous croit « joyeux ? Il répondit : Mon fils, celui qui m'a fait « ces honneurs est un fou, qui fait les choses sans « raison & à contre-tems. Ainsi je ne puis avoir de « joye des faveurs qu'il m'a faites mal à propos, fa- « chant que je suis redevable à son ignorance, & « nullement à son jugement. Je lui ai donné une « potion Cathartique, qui a fait en lui un effet si « violent, qu'elle lui a écorché les boyaux, & fait « sortir le sang. De sorte que j'ai été contraint de « prendre une autre route pour guerir ce mal, & « pour arrêter la violence de ce flux de sang. Ce- « pendant comme il est ignorant, il a crû qu'une « si grande évacuation de sang l'avoit gueri, & c'est « pour cela qu'il m'a fait faire tous ces honneurs. « Mais ce qui m'aflige est, que je crains que la mê- « me ignorance ne lui fasse faire à quelque heure « une faute toute contraire, & qu'il ne vienne à « s'imaginer sans fondement que je lui ai fait un « outrage, & que dans cette ridicule prévention il « ne me fasse mourir. «

Dis-moi, cher ami, ce Medecin n'avoit-il pas raison d'agir & de parler comme il fit ? Il étoit un fort habile homme, il savoit en perfection plusieurs sciences, & les Princes & Nobles d'Arabie avoient une haute estime pour lui.

Tu ne perdrois pas ta peine de lire souvent la vie d'Avicenne, écrite par lui-même. Tu verrois la methode qu'il avoit pour aquerir une profonde connoissance des sciences : comme il fut d'abord

1655. embaraſſé dans la Metaphiſique, & comme il deſeſpera d'y pouvoir réüſſir, juſques à ce qu'un ſonge lui eût dévelopé tout ce qu'il y avoit de dificile. Lors qu'il ſe trouvoit en peine dans quelque recherche, ſa coûtume étoit d'aller aux Moſquées, où il faiſoit d'ardentes prieres juſques à ce que la ſource des lumieres ſpirituelles lui eût revelé ce qu'il cherchoit. Il ſe couchoit tard, & avoit toujours une lampe allumée dans ſa chambre, où il s'occupoit aux livres & à la contemplation. Voilà ce qu'il fit juſques à ce qu'il fut conſommé dans tous les arts liberaux; ce qui arriva à la dix-huitiéme année de ſon âge.

Mais de tous les Medecins dont les noms enrichiſſent nôtre Hiſtoire, il n'y en a aucun, ce me ſemble, qu'on puiſſe comparer à Thabet Eben Abrahim, qui par les divers mouvemens du pous indiquoit à coup ſûr les cauſes de la maladie. Voici le témoignage que lui rend Abul Pharai, ſon contemporain & ſon ami. » Etant un jour, » dit-il, avec Thabet Eben Abrahim d'Harrain, » chez le Viſir Abu Mohammed, où le Poëte Abu » Adalla Ebn'Ol Hejai étoit auſſi, ce dernier donna la main à Thabet, le priant de lui tâter le » pous; ce qu'il fit, & lui répondit incontinent, *tu t'eſt nourri groſſierement & as mangé trop de lait aigre avec du veau.* Le Poëte repliqua qu'il étoit » vrai: Et comme toute la compagnie étoit en admiration, Abul Abbas l'Aſtrologue lui tendit auſſi » la main. Aprés que Thabet lui eût tâté le pous, » *pour toi*, dit-il, *tu as trop mangé des choſes froides; car autant que j'en puis juger, tu as mangé environ onze Grenades.* Abul Abbas s'écria » d'abord: *Certainement il eſt Prophéte, & plus que Medecin; car il dit la verité au juſte.* Tout » le monde fut ſurpris d'un ſavoir ſi merveilleux, & je le fus plus que les autres. Quand » nous fûmes ſeuls, je lui dis: *Mon cher Thabet, nous étudions tous deux la Medecine; ainſi ne me*

cachez

cachez rien, & me dites franchement par quel art vous avez pû dire, que le Poëte a mangé du lait aigre avec du veau & non avec du bœuf ou du mouton, & que l'Astrologue a mangé au juste onze Grenades? Mon esprit m'a suggeré cela, répondit-il, & a obligé ma langue de le dire. Je le priai alors de me faire voir le plan de sa nativité; ce qu'il fit chez lui. Je le considerai avec attention, & remarquai que la Planéte de Jupiter dominoit sur son horoscope. Je lui dis alors: *C'est ceci qui parle, cher ami, & non vous, toutes les fois que vous faites ces heureuses conjectures.* 1655.

Dieu sait si les Astres ont ou n'ont pas une pareille influence sur les hommes dans leur naissance. Pour moi je ne suis pas crédule sur ce point. Ni l'autorité des Anciens, ni le caractere des Mages Persans & Chaldéens, ne sont pas capables de me faire croire des choses si douteuses. Qui sait dequoi sont faits les Astres, ou à quelle fin ils ont été créez? Cependant il faut convenir qu'il y a des gens qui semblent être nez avec des facultez que d'autres ne sauroient jamais aquerir avec tout l'art & toute l'industrie du monde. L'un est Poëte naturellement: L'autre a un genie propre à la Medecine: Un troisiéme excelle dans les Mechaniques. Chacun a son don particulier. Et peut-être aussi les astres n'y ont-ils aucune part. Quoiqu'il en soit, s'il y a quelque verité dans l'Astrologie, les Persans, les Chaldéens, les Arabes & les Indiens, sont de tous les peuples de la terre les seuls qui semblent être sous une constellation, propre à entendre parfaitement cette science. On ne sait que croire au milieu de tant d'apparences de vrai & de faux. Et comme ce que nous pouvons penser de ces matieres de speculation, n'est pas de grande importance, qu'il en soit ce qu'il voudra. On ne nous demandera point au jour du jugement, quels progrés nous avons fait dans la Logique, dans la Metaphisique, dans l'Astronomie, ou dans les au-

1565. tres sciences ; mais si nous avons vécu selon nôtre nature, c'est-à-dire, comme hommes doüez d'intelligence & de raison. Il nous vaudroit mieux alors avoir jetté par charité une poignée de farine dans un nid de miserables Fourmis, que de pouvoir montrer toute l'armée des Cieux, & nommer toutes les Etoiles par leurs noms. Car les astres mêmes disparoîtront alors, le Soleil & la Lune ne donneront plus de lumiere, & la forme de la nature s'évanoüira. Mais nos bonnes & mauvaises actions seront enregistrées dans les archives de l'éternité, où elles demeureront éternellement.

Si tu juges de cette maniere d'écrire que je suis un mélancolique, & que tu veuilles aussi dire les causes & le remede de cette maladie, tu me feras plus que mille Avicennes, Hela's, Thabets, ou que tous les Medecins & Astrologues d'Orient. Car de pareilles idées sont tristes comme l'ombre de la mort.

LETTRE XVIII.

A Asis Bassa.

De la peine extraordinaire que l'Electeur de Saxe avoit fait souffrir à un homme du Vvirtemberg, qui lui avoit tué une bête fauve. Avanture d'un Capitaine Arabe.

JE ne sai si tu loüeras ou condamneras la sentence que l'Electeur de Saxe vient de rendre contre un pauvre malheureux qui lui a tué une bête fauve. Comme il y a quelque chose de singulier dans ce jugement, je te dirai le fait tout tel que je l'ai reçû de Vienne du Juif Nathan Ben Saddi.

Un habitant de Wirtemberg fut accusé dans la Lune de Cheval, devant l'Electeur de Saxe, d'a-

voir tué une de ses bêtes fauves en chassant dans 1655.
la forêt. Le Duc enragé fit monter l'accusé sur un cerf vivant, les mains enchaînées aux cornes de la bête, & les pieds attachez sous le ventre, & voulut qu'on lâchât le cerf, & qu'on le laissât courre où il voudroit avec ce fardeau. Le cerf épouvanté n'étant pas accoûtumé à cette charge, & effrayé d'ailleurs par le bruit des chaînes, courut à toutes jambes par monts & valées, au travers des halliers, des ronces & des buissons, sans s'arrêter qu'il n'eût couru plus de trente-trois lieuës d'Allemagne. Alors il tomba n'en pouvant plus d'une si longue course. Dans le même-tems passoit prés de là une Caravane venant de Silesie. Le pauvre malheureux monté sur le cerf, & presque mort des douleurs qu'il avoit souffertes par un mouvement si long & si violent, tout brisé & déchiré par les brossailles des forts où le cerf s'étoit jetté, s'écria priant quelqu'un de la Caravane d'avoir pitié de lui, & de finir ses souffrances en achevant de le tuër. Mais soit qu'on craignit d'offenser le Duc, ou qu'on eût quelqu'autre raison, on lui refusa cet office de charité. Le cerf s'étant reposé quelque tems, & repris de nouveaux esprits, se mit à courre tout de nouveau, & courut jusques à ce qu'il fut arrivé à un certain Monastere de Religieux, à la porte duquel il heurta de ses cornes jusques à ce qu'un des Dervis eut ouvert, & l'eût laissé entrer. Les Moines surpris de voir cet homme ainsi lié sur un cerf, le visage, les bras, les jambes, & tout le corps sanglant, & prêt à rendre le dernier soûpir, lui apporterent d'abord des cordiaux & autres rafraîchissemens, pendant que quelques-uns d'eux travailloient à défaire ses chaînes. Mais ayant apris de sa propre bouche le sujet d'une condition si triste, ils commencerent à songer à le renchaîner, de peur de se faire une affaire auprés du Duc. S'étant neanmoins laissé vaincre à l'importunité de ce miserable, & comptant sur leurs privileges Ecclesiastiques, (car en Occi-

1655. dent les Convens sont en general autant d'asiles pour toute sorte de criminels) ils le prirent sous leur protection : Mais il expira la nuit même.

Il est difficile de décider si le Duc ou les Dervis avoient raison ou tort. Les François qui ont apris depuis peu à être durs, justifient le procedé de ce Prince, en disant que la pitié est la passion des femmes, des enfans & des fous. Ils regardent comme une marque de grand esprit & digne de Sceptre, non d'être touché des gemissemens ou des larmes d'un miserable, mais de froncer le sourcil ou de rire des malheurs d'autrui. C'est, disent-ils, le seul moyen d'endurcir les gens à la guerre, & de les rendre tels qu'il faut pour conquerir & pour piller. Les vainqueurs selon eux doivent aller à la gloire & aux richesses sur les corps des vaincus ; le sang humain seul peut étancher la soif de leur ambition, & ils ne doivent triompher qu'au milieu du carnage & des pompes funebres.

Ces principes & ces actions sont tolerables à la verité dans des gens d'épée qui sont aux mains, & qui combatent pour leur Prince & pour leur Patrie. Mais cela n'empêche pas que la clemence & la compassion ne soient des vertus bienseantes aux plus grands Princes, & aux plus vaillans Generaux, aprés que le sort des armes a réduit leurs ennemis à baiser la poussiere de leurs pieds, & à leur demander grace, ou lors qu'en tems de paix leurs Sujets tombent dans quelque crime pour lequel on peut avoir de l'indulgence. Certainement les Infidéles d'Occident jugent mal de l'humanité, lorsqu'ils soûtiennent que la cruauté est ou un signe d'un naturel noble, ou un degré à la felicité, puisque les Tirans les plus durs auront à quelque heure besoin de compassion, sur tout dans la maladie & à l'agonie de la mort, qui les fera peut-être plus souffrir que les bons & genereux. Les Histoires parlent d'Al Hejai Eb'n Hesha'm, fameux Capitaine Arabe, & disent qu'étant dans une fievre maligne, il

demanda de l'eau à boire qui lui fut refusée par 1655.
ses Medecins *C'eſt aſſez*, dit-il, *Rueno'ddaula autrefois mon Lieutenant, à qui j'ai pardonné trois trahiſons, & qui eſt mort d'une mort naturelle, m'a rafraichi dans cet inſtant d'une liqueur inconnuë, puiſque c'eſt le vin de Paradis.* Dés ce moment, dit l'Hiſtorien, il commença de ſe porter mieux, & vécut encore pluſieurs années, racontant ſouvent juſqu'à ſa mort cet endroit de ſa vie à ſes familiers amis.

Mais ou les infidéles ne ſavent pas ces exemples, ou s'ils les ſavent, l'orgüeil les empêche d'apprendre la juſtice & les bonnes mœurs. Ils ſont deſtinez pour la plûpart à être incrédules juſques au jour du Jugement. Combien de Prophêtes Dieu a-t'il envoyé à toutes les nations pour leur enſeigner la voie des juſtes, & non celle de ceux qui ne lui ſont pas agreables. Cependant elles ne ſe convertiront pas pour cela. Elles regardent les Apôtres & les Ambaſſadeurs de l'Eternel avec des yeux de cochon; elles groignent ſous le faix de leur ſenſualité, & comme ces ſales animaux elles retournent toûjours à leur bourbier. Cependant Dieu qui eſt ſouverainement miſericordieux ferme les yeux à leurs fautes, & leur renouvelle ſes bienfaits tous les matins. Mais elles mettent les doigts dans leurs oreilles, & ſe détournent de lui par mépris comme on ſe détourne d'un mendiant. Elles rejettent le Roi de toutes choſes comme un fugitif & vagabond.

Attirons par une devotion & une vertu continuelle les divines teintures de cette agreable eſſence, la douce odeur de laquelle eſt répanduë ſur les Elemens, juſques à ce que nos cœurs étant changez en encens, & convertis en ce corps d'Aromates, nos ames expirent comme le Phœnix, pour reſſuſciter dans les joies du Paradis, & par les mouvemens d'un amour qui ne finira jamais.

LETTRE XVIII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Continuation du sujet précedent. Remarques sur les Indiens, & sur la Loi de Moïse.

1655. JE ne m'étonne de rien, & beaucoup moins des extravagans caprices des Tirans, que de toute autre chose. Il me semble qu'il ne paroît rien de nouveau dans les évenemens modernes. Je trouve au contraire que ce n'est qu'une repetition de ce qui s'est fait anciennement, sans autre changement que la forme. De tous les évenemens de ce siecle, il n'en est venu aucun à ma connoissance qui m'ait causé de la surprise. Je conviens neanmoins qu'il y a quelque chose de fort singulier dans la peine que le Duc de Saxe a infligé à l'homme dont tu me parles dans ta lettre. Si l'on peut en bonne justice, comme soûtiennent les Indiens, faire mourir un homme pour un semblable sujet, le Duc est fort ingenieux d'avoir choisi un tel Bourreau.

Les anciens Romains avoient une Loi, qu'ils appelloient la loi du Talion, par laquelle on punissoit les criminels en leur faisant le même mal qu'ils avoient fait à autrui, ou un mal fort approchant. Et tu sais que Moïse vôtre Legislateur vous a laissé quantité de telles loix, & qu'il ordonne qu'on perde œil pour œil, dent pour dent, bras pour bras, & ainsi du reste à proportion. Mais il semble que ce Prince ait suppléé à ce que ces Loix paroissent avoir de defectueux, & qu'il ait été très-ingenieux à se venger, comme il paroît par la destinée de ce malheureux chasseur qui ayant tué un cerf, trouve

son Bourreau dans un animal de la même espece. 1655.
Ce fut sans doute un mouvement capricieux de l'équité de ce Prince. S'il avoit fait cela dans la seule vûë de venger le sang du cerf tué, & non pour se venger soi-même, je ne saurois m'empêcher de dire que ce seroit un mouvement digne d'un Heros. Mais il punit ce miserable pour un meurtre qu'il fait souvent lui-même ; comme font aussi la plûpart des grands hommes de l'Europe, dont les tables sont autant d'autels de gloutonnie, tout fumans de chair & de sang, & sur lesquels on sacrifie des Hecatombes d'animaux à leur appetit vorace, l'idole des Occidentaux.

Il me semble donc qu'il eut été plus genereux & plus digne de la grandeur d'un Prince, de faire grace à ce malheureux, qui n'avoit peut-être que cette seule ressource pour s'empêcher de mourir de faim lui & sa famille. Et autant que j'en puis juger, il avoit selon la loi naturelle autant de droit de tuër un cerf que le proprietaire même. Mais faut-il parler de droit ou de tort lorsque la force domine ?

L'Inde est maintenant le seul païs où l'on rend publiquement justice à toutes les creatures vivantes. C'est un crime capital d'y répandre le sang d'aucun animal, & on y est puni de mort comme si on avoit tué un homme. Il est vrai que les Princes & les Nobles renferment dans des parcs des bêtes fauves & autres innocentes creatures, non en vûë de les tuër quand ils voudront, mais afin de les défendre contre la violence d'autrui. Ces heureux animaux vont & viennent comme bon leur semble dans l'enceinte de ces enclos, où ils trouvent dequoi manger à couvert de toute sorte de dangers, & ne craignant que la mort naturelle quand l'heure est venuë de payer ce tribut à la nature. Ils bâtissent aussi des Hôpitaux pour la même fin, & font tous les ans de grandes dépenses pour empêcher de tuër un certain nombre de bœufs

1655. & de vaches : Car ils regardent comme une barbarie & cruauté, de tuër ces creatures qui sont le soûtient de nôtre vie.

La loi de Moïse oblige si je ne me trompe tous ceux de ta nation à une tendresse speciale pour les animaux muets. Le Prophête Esaïe qui étoit d'une race illustre parmi les Juifs, dit, » que celui qui » tuë un bœuf, est comme s'il tuoit un homme, & » celui qui sacrifie un agneau, comme s'il décoloit » un chien. Le même Prophête dit en un autre lieu en la personne de Dieu : » Que me fait le grand » nombre de vos Sacrifices ? Je suis choqué de la » fumée de vos holocaustes, & dégoûté de l'odeur » de vos graisses brûlées. Je ne prens point plaisir » au sang des taureaux, des agneaux, ou des boucs. » Qui a requis ces choses de vous ? N'apporte plus » de vaines offrandes que mon ame hait.

Il semble par ces expressions que le Prophête introduit Dieu desavoüant d'avoir jamais commandé qu'on lui fit aucuns Sacrifices de cette nature, & protestant contre l'éfusion du sang comme contre une abomination. Où est donc la réputation des écrits qui paroissent sous le nom de Moïse ? Car ces victimes sanglantes y sont expressément commandées. Dieu ne peut pas se contredire. Sans contredit une grande partie de la vraie Loi qu'il donna à Moïse, se perdit durant les captivitez de ceux de ta Nation, lorsque vos Villes & vos Provinces furent entierement dépeuplées, vos peres emmenez par les victorieux Monarques d'Orient, & vos meilleurs Memoires ruïnez. De sorte que ce qu'il en reste à present n'est qu'un recüeil de fragmens compilé par Esdras, & autres savans Ecrivains, auquel ils ont donné le titre specieux de loi de Moïse, pour pouvoir mieux contenir dans l'obeïssance le peuple chancelant.

Mon dessein, Nathan, n'est point de te seduire. Examine toutes choses. Ne croi ni moi, ni tes Rabins. Fie-toi seulement à ta raison, que tu posse-

deras au jour du jugement, où toutes les autres 1655.
choſes te ſeront ôtez.

LETTRE XIX.

A Dgebe Naſir, Baſſa.

Des ſectes & des diviſions des Chrétiens; & principalement des guerres qui ſe font en Piémont entre les Catholiques & les Proteſtans.

LEs Nazariens auſſi-bien que les partiſans du Prophête, ſont diviſez en une infinité de ſectes. Il en eſt de même de toutes les Religions. Les hommes ne peuvent pas penſer de la même maniere. La nature même ſe plaît à la varieté. Dieu a diverſifié les facultez de nos ames, comme il a fait la conſtitution de nos corps. Le devot eſt ſujet à la colere; le bigot à la mélancolie; le libertin eſt d'un temperament ſanguin; & pour les autres, ils ne ſont qu'autant de maſſes de flegme qui marchent & qui parlent. Voilà la diviſion phiſique des hommes, qui comprend les divers temperamens qui réſultent du different mélange des quatre principes radicaux. Nous ſommes redevables de cette remarque à Hipocrate & à Galien.

Mais ſi nous conſultons les Aſtrologues, ils nous diront qu'il y a autant de differens temperamens, qu'il y a d'aſtres dans le Ciel, ou au moins qu'il y a de differentes conſtellations. Ils vous parleront du Taureau & de l'Ourſe, & Dieu ſait quels contes celeſtes ce ſont. Le Dragon ſorti de poiſon ſur la naiſſance de l'un, & donne à l'autre un dangereux coup de queuë. Si nous ajoûtons foi à tout ce qu'ils

1655. disent, il n'y a point d'herbe dans les champs qui n'ait son étoile particuliere, dont les influences la font croître & prosperer, quoi que Moïse nous dise que tous les vegetaux parurent sur la terre avant que les étoiles fussent créées.

Mais soit qu'il y ait quelque verité dans l'Astrologie, ou qu'il n'y en ait point du tout, il est toûjours certain que les hommes sont aussi differens pour la Religion, que pour les traits exterieurs du visage. La Phisionomie de la foi varie à l'infini. L'un croit en Moïse, l'autre en Jesus fils de Marie, & un troisiéme en Mahomet nôtre saint Legislateur. Ces trois mêmes se subdivisent en une infinité de sectes. Les Juifs ont soixante-dix éminentes factions de Religion. On compte soixante-une secte parmi les Chrétiens, & soixante-deux parmi les Musulmans. Toutes ces sectes sont à deux de jeu pour les paroles & pour l'exterieur des ceremonies, si zelées pour la charité & pour la paix, qu'elles se font pour cela même une guerre continuelle, & s'égorgent les unes & les autres pour l'amour de Dieu. Champions si vigoureux de la verité, qu'ils ne font aucun scrupule de dire dix mille mensonges pour la défendre.

Les differens qui divisent les Grecs & les Armeniens, les Nazariens, les Nestoriens & les Jacobites, ne sont point inconnus aux Ministres de la Porte, non plus que les autres sectes d'Orient. Mais tu ne sais peut-être pas les nouveaux schismes d'Occident.

La plus considerable division qu'il y ait à present dans la Chrétienté, est entre les Catholiques & les Protestans. Les premiers obeïssent au Moufti Romain, & se vantent d'une succession non interrompuë de Caliphes depuis Pierre, Vicaire du Messie, jusqu'au Pape present. Les derniers suivent les sentimens de Luther & de Calvin, gens qui se piquoient de je ne sai quelles nouvelles lumieres, & qui prétendoient être en droit de

reformer les erreurs de leurs peres dans la foi & 1655
dans le culte. Dieu sait qui de ces deux partis a raison ou tort. Ce qu'il y a de vrai est, qu'ils ont toûjours eu les armes à la main pour défendre respectivement leurs sentimens, & se sont persecutez & massacrez les uns les autres par un principe de conscience. Chacun en apelle à la loi écrite, aux Traditions Apostoliques, au témoignage des Anciens, aux decrets des Conciles, & à la pratique de ceux qu'ils apellent l'Eglise Primitive. Cependant les uns & les autres se contestent mutuellement le jugement necessaire pour expliquer ces memoires de l'antiquité, & l'autorité authentique de décider des controverses de cette nature. Ainsi il y a apparence que leurs disputes dureront jusqu'au jour du jugement dernier, ou toutes les querelles des hommes seront décidées devant le grand Tribunal.

Cependant ils n'oublient rien pour se faire sentir mutuellement les barbares effets de leur animosité & de leur malice, & cela sous prétexte de justice & de pieté. Les tragiques relations que nous recevons ici des meurtres & carnages horribles qui se commettent sur les Protestans en Piémond, & autres lieux de la dépendance du Duc de Savoie, nous donnent des allarmes continuelles. D'un autre côté il y a des gens qui disent que tous ces bruits sont faux, & que les maux qu'on fait aux Protestans ne sont que les peines dûës à leur rebellion selon les loix.

Il ne dépend pas de moi d'ajuster ces differens; aussi n'importe-t-il guere à un Musulman lequel des deux partis ait les loix de son côté. Cependant si j'avois à prendre parti, ce seroit celui des opprimez. J'abhorre la cruauté, & nôtre saint Prophête a défendu la violence en matiere de Religion, parce qu'il n'y a qu'un Dieu seul qui puisse faire rendre compte à la conscience.

Veüille ce grand Dieu, de l'unité duquel émanent

1655. toutes les differentes essences du monde, & toute la varieté qu'on voit dans la nature, nous faire la grace d'aimer toutes les creatures, & de ne répandre jamais de sang que dans le sacré combat.

LETTRE XX.

A Guillaume Vospel, Moine d'Autriche.

Du Tombeau du Roi Childeric. L'Espion lui fut present d'un cabinet de curieuses antiquitez.

JE te croyois mort, & ta lettre est venuë à propos pour m'assurer du contraire. Un si long silence entre amis feroit faire le même jugement à tout homme. Dix ans se sont écoulez entre ma derniere lettre & ta réponse. Je croi que tu ne comptes pas le tems comme font les sept Dormans. Peut-être que le Superieur de ton Convent t'avoit ordonné un silence de dix ans, & t'avoit defendu toute sorte de conversation. De semblables austeritez sont assez ordinaires dans les Societez Religieuses, où l'on s'occupe principalement à ateindre à la perfection. Les Monasteres d'Armenie sont beaucoup plus rigides. J'ai connu un homme qui pour avoir parlé inconsiderement fut condamné à garder le silence sous peine d'excommunication, durant vingt-deux ans, & qui fut ensuite absous en consideration d'une plaisanterie trés solide qu'il fit par signe du Patriarche. L'esprit trouve toûjours quelque endroit pour se manifester, ne fut-ce qu'au bout des doigts. Autant que j'en puis juger tu as obligé ton Abé par un semblable moyen à lever la censure. Il y avoit beaucoup de satire dans les gestes des anciens Romains, & il n'y a pas moins de Rhetorique dans les grimaces des Italiens modernes. Les farces des Scaramouches sont de parfaites satires, & Harlequin est burlesque par tout.

Tu sais que je te parle toûjours de quelque baga- 1695.
telle pour faire diversion à ta melancolie, & tes propres lettres me portent à cela. Il semble que tu étois de belle humeur quand tu les as écrites. Mais, dis-moi, ai-je deviné ou non la cause d'un si ennuyeux silence? As-tu été contraint durant tout ce tems-là de parler des mains, des pieds, du nez, de la tête, & des yeux, dont les mouvemens sont si énergiques? Si cela est, je croi que tu étois une excellente compagnie parmi tes graves & flegmatiques freres, & en beau train d'entendre le langage des bêtes, qui en sautant, rampant, tremoussant la queuë, & faisant plusieurs autres postures, expriment leurs differentes passions, leurs desirs & leurs necessitez, & les font aussi-bien entendre à ceux auprès desquels elles sont accoûtumées, que nous pourrions faire nous-mêmes par les paroles les plus élegantes.

Mais pour parler plus serieusement, si le Superieur de ton Convent t'a imposé cette peine par un principe de vertu, ou que tu ayes volontairement entrepris de faire un si difficile personnage par un principe de Philosophie ou de Religion, tu as fait voir en fournissant la carriere jusqu'au bout, que tu as de la sagesse & de la résolution. Un lâche en matiere de Religion n'est pas moins digne de mépris que celui qui lâche le pied dans les combats du monde. Il est glorieux de faire tête aux tentations, & d'en sortir victorieux.

Quant à ce que tu souhaites de savoir au sujet du Tombeau du Roi Childeric, je te dirai qu'il passe pour une piece fort ancienne. Ce Roi comme tu sais a été le quatriéme Roi de France. Il regnoit sur les Gaulois ou Francs en l'an 458. sous l'Empire de Severe & sous le Consulat de Severinus & de Dagalaiphus. A peine avoit-il regné trois ans, que ses Sujets le déposerent & bannirent, & éleverent sur le Trône un certain Egidius, Romain d'origine. Cet homme fut d'abord reçû des peuples avec applaudissement; mais peu de tems après choquez

1655. de son oppression, de son avarice, & de ses autres vices, ils le chasserent aussi, & rapelierent leur legitime Souverain. Aussi Egidius les avoit surchargez de taxes injustes, & leur avoit arraché plusieurs millions, qu'il fit sortir secretement du Royaume, & passer à Rome, & ailleurs chez ses amis, pour s'en servir à l'avenir, prévoyant qu'il auroit des revers à essuyer. Childeric donc étant remonté sur son Trône; en joüit paisiblement jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 484. A Childeric succeda Clovis le Grand, qui fut le premier Roi des François qui embrassa le Christianisme.

Ce n'est que depuis environ deux ans qu'on a trouvé le Tombeau de Childeric, en reparant l'Eglise Cathedrale de Tournai. En creusant dans le vieux Charnier, on trouva une grosse & longue pierre, qui donna de la peine aux travailleurs. Ils la rompirent enfin, & trouverent dessous le Squelete d'un homme dans toute sa longueur, avec quantité de medailles d'or dont les inscriptions étoient Grecques, & quelques autres curiositez du même métal, entre lesquelles il avoit une bague avec ces mots,

SIGILUM CHILDERICI REGIS.

Toutes ces Reliques furent d'abord possedées suivant les Canons, par ceux où elles furent trouvées. Depuis elles furent demandées par l'Archiduc d'Autriche, qui en est le dépositaire. Ainsi ceux qui t'ont dit, qu'elles sont entre les mains du Roi de France, ont été mal informez, ou ont voulu te tromper. Quelle apparence que la France & l'Espagne, qui sont à present en guerre, & qui ne perdent aucune occasion de se piller & ravager mutuellement, se fassent des honnêtetez de cette nature?

Je m'aperçois que tu est devenu grand Antiquaire, & pour te marquer l'estime que j'ai pour toi, je t'envoye un Cabinet d'antiquitez, telles que je

les ai amassées dans mes voyages, & durant le se- 1655
jour que j'ai fait en cette Ville.

On peut aisément juger du tems des Agates que tu trouveras dans le tiroir du haut, par les figures, qui sont toutes à la mode de Rome Payenne. Pour les coquilles du second tiroir, je t'en laisse juger. Tout ce que j'ai à te dire est, qu'elles ne sont pas communes. Le troisiéme tiroir contient un mélange de différentes antiquitez. Les couteaux dont les anciens Prêtres Romains se servoient dans leurs sacrifices. Les poids ont pour le moins douze cens ans, autant que j'en puis juger par les paralleles que j'ai vûs dans la Bibliotheque du Roi. Les Bagues sont de la manufacture des Parthes : & la fléche à laquelle elles sont attachées, a encore le même venin qu'elle avoit en Orient, comme tu pourras le voir en l'éprouvant sur un animal qui le merite. Mais aprés tout le tiroir du bas ne contient que des choses contrefaites : car ces médailles sont de la façon du Parmesan, qui est le plus fin Graveur du monde. Si tu ne sais pas son caractere, je te dirai en un mot, qu'il se rendit fameux en imitant les plus anciennes médailles avec tant d'exactitude, que les plus habiles Artistes mêmes ne pouvoient pas discerner les copies d'avec les originaux.

Reçois ces choses avec autant de bonne volonté que je les reçûs lorsqu'elles me furent données, & m'aprends si je puis te faire plaisir en quelqu'autre chose.

Vous êtes heureux, vous autres Moines, en ce que vous joüissez des avantages de la retraite & du repos. Vous êtes exempts des soucis qui tourmentent les autres hommes. Quand il faut prier Dieu & manger le son des cloches vous y apelle. Vous n'avez soin que de vos contemplations & de vos études. Il est sorti plusieurs grands hommes des ordres Religieux : & j'ose te dire, Pere Guillaume, que le monde seroit trompé si tu devenois une lanterne tenebreuse, & que tu ne fusses sage que pour toi-même.

LETTRE XXI.

A l'Illustrissime & trés-invincible Visir Azem, à la Porte.

Au sujet d'un ordre secret qui lui avoit été donné par ce Visir, & de la necessité d'envoyer un Ambassadeur à la Cour de France pour poursuivre cette affaire.

JE jure par le soleil que le Soleil fait en se couchant, que je ne me suis point trompé dans le jugement que j'ai fait de ta generosité, & la lettre dont tu m'as honoré me confirme entierement dans la parfaite confiance que j'avois en ta faveur & en ta protection.

J'obeïrai à tes ordres avec toute la diligence possible. Mais c'est une chose qu'on ne peut entreprendre sans une grosse somme d'argent. Et si je suis digne d'en dire mon amis à mes Superieurs, le meilleur moyen de reüssir, seroit d'envoyer un des principaux Ministres en cette Cour en qualité d'Ambassadeur, & avec un pompeux équipage. Car ce jeune Roi exige de grands honneurs de tous ceux qui recherchent son amitié & son alliance. Ainsi un Chiaoux seroit regardé avec mépris en cette occasion, & gâteroit tout. Je souhaiterois qu'on envoyât quelqu'un qui connut parfaitement le genie des François, & les vûës particulieres du Cardinal Mazarin.

Sous la protection d'un tel Ministre, je pourrois faire sans risque d'être découvert, tout ce qui seroit nécessaire pour faire reüssir la chose. Il y a ici quantité de Courtisans inutiles sur qui l'argent au-

roit beaucoup de force. Mais ni moi, ni tous ceux 1655
dont je pourrois me servir, ne pouvons pas faire de pareilles offres, à moins que le Grand Seigneur n'ait ici un Ambassadeur connu pour appuyer la chose. Car autrement on diroit incontinent qu'il y a ici quelque Agent secret. Cela donneroit lieu à mille soupçons chimeriques, & ainsi je courrois risque d'être encore arrêté, si le Cardinal venoit à se rappeller le sujet de mon premier arrêt. J'aurois beau dire alors que je suis de Moldavie, personne ne le croiroit, & ce seroit un miracle si l'on ne me visitoit pour voir si je suis circoncis. Ce qui étant verifié ruineroit toutes nos affaires.

Je ne me soucie pas de la peine qu'on pourroit m'infliger, non plus que de la perte de ma vie: mais je crains les consequences d'un tel éclat, qui exposeroit les secrets du Grand Seigneur aux mauvaises plaisanteries des Infideles.

Voilà les principales raisons que j'ai à te dire pour te faire voir qu'il est necessaire d'envoyer ici une pompeuse Ambassade. Quant à la personne que tu jugeras à propos de choisir pour un si glorieux employ, je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déja dit, qu'il faut que ce Ministre ait de l'experience dans les affaires des François, qu'il soit bien versé dans la politique des Chrétiens, dans les differens intérêts des Cours de l'Europe, & qu'il sache parfaitement quels avantages il peut tirer de l'élection du nouveau Pape; car après de longues contestations les Cardinaux en ont enfin élû un, qui a pris le nom d'Alexandre VII.

Il est difficile de juger à son premier avenement à cette souveraine Chaire, quels interêts embrassera ce Prélat; s'il sera François, ou Espagnol, ou neutre, & si en cette derniere qualité il traitera avec la même indiference tous les Princes Nazariens, qu'il appelle ses fils, s'il travaillera à accommoder leurs differens, & à unir leurs forces contre les Musulmans. Personne ne peut encore dire au juste de

1655. quel esprit sera le Moufti Romain. Les Cardinaux aspirans promettent ordinairement mille choses qu'ils ne tiennent jamais lorsqu'ils sont une fois parvenus à cette autorité souveraine. On met la dissimulation à la Cour de Rome au rang des principales vertus ; & celui qui ne sait pas dissimuler passe pour un sujet indigne de remplir aucune importante charge. Le Juif Donaja y a perdu sa liberté pour n'avoir sçu pratiquer un talent si necessaire. Il semble que ce Juif & quelques autres de sa nation invectivoient avec trop de passion & trop publiquement contre l'idolâtrie des Romains. J'espere tous les jours neanmoins d'apprendre qu'il a été relâché ; car j'ai reçû une lettre de lui, par laquelle il me mande, qu'il a été excepté du nombre de ceux dont la condamnation est irrevocable.

Je l'ai blâmé d'avoir ainsi brutalement parlé contre la Religion dominante du païs où il réside. Mais cette espece d'arrogance est un vice particulier à sa nation. Les Hebreux mépriſent toutes les autres nations du monde, & c'est en quoi ils sont condamnables ; car comme tu sais, Dieu est sans partialité, & n'a pas plus d'égard pour un peuple que pour l'autre ; mais au contraire il les regarde tous également comme l'ouvrage de ses mains. Et autant que j'en puis juger, il tolere les diferentes Religions qui sont dans le monde avec la même indulgence, qu'il dispense ses graces & ses benedictions à une infinité de gens, dont les visages sont si dissemblables.

La multiplicité dans l'univers fait l'éloge de l'Unité Divine, qui est la racine de tout. Supose qu'il y ait dix mille mondes, tout cela n'est que l'efet d'une seule cause, & tout cela finira : car Dieu est le premier de toutes choses, & il sera aussi le dernier.

LETTRE XXII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Il lui conseille de n'être pas trop dévot, mais de suivre gayement ses affaires.

LEs Egiptiens disent en proverbe, que celui qui ne pense en Dieu & ne le lui parle que quand il est mélancolique, sacrifie à la Planete Pharonis ou Saturne, & non au trés-haut & trés-grand Roi de toutes choses, qui est une source de joie pour les hommes & pour les Anges.

Je ne te conseille pas de te mettre au rang de ceux qui adorent les astres, parce qu'ils ont de fausses idées de la Divinité toûjours indulgente & misericordieuse. Ne t'imagine pas non plus que tu doives prendre moins de part à cette censure, parce qu'elle vient d'une nation qui a été autrefois ennemie des enfans de Jacob. Ne mépriſe point la sageſſe des Egiptiens, dont Moïſe même vôtre Legiſlateur a puiſé toute la sienne, & ausquels toutes les nations sont redevables des progrez qu'elles ont faits dans les sciences, ſi tant est qu'elles ne leur en doivent pas les premiers rudimens.

Tu peux voir par ce que je viens de dire, que je m'intereſſe à ton bonheur, & que je souhaiterois que tu te défiſſes des vaines craintes & des idées ſuperſtitieuſes, pures productions d'une rate mal conſtituée, qui est une maladie particuliere à ta nation. Que ton cœur soit toûjours gai, car Dieu aime tout ce qu'il a fait. L'univers regorge, s'il faut ainſi dire, des éfets de ſa bonté. Ne ſois point dévot par excez, & ne violente point les facultez qu'il t'a données pour te maintenir, & non pour te perdre.

J'aimerois mieux que tu m'apriſſes des nouvel-

1655. les, que de m'apprendre les fâcheux scrupules dont ton ame est tourmentée. Si tu ne veux pas embrasser la foi Musulmane, continuë d'observer la loi de Moïse, & fait tes affaires avec plaisir.

Tu as négligé en dernier lieu de me mander ce qui se passe à Vienne, & en d'autres lieux d'Allemagne. Le bruit court ici que l'Imperatrice Eleonor est morte, & que le même jour qu'elle mourut Leopold-Ignace-Joseph, fils de l'Empereur, fut élû Roi des Romains. Je ne sai ce que je dois en écrire aux Ministres de la Porte, jusques à ce que tu m'ayes fait savoir au vrai ce qui en est. Je te prie au nom de Dieu d'être plus diligent à l'avenir, & de m'informer de ce qui se fait à la Diette de Francfort. Reveille-toi, & banni les soucis superflus. Souviens-toi que comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a aussi qu'une seule Loi; mais qu'il y a une chose absolument necessaire à l'homme, c'est de vivre selon la raison. C'est une verité gravée dans le cœur de tout homme, & il ne faut point de Commentaire pour l'expliquer. Tu est assez grand Legislateur, grand Rabin, grand Docteur, & tu n'as besoin d'autre interprete que de toi-même. Ne t'en laisse point imposer par des fables.

Je t'aprens aujourd'hui une nouvelle bien certaine. Les François ont gagné Landreci, forte Place de Flandres. Elle se rendit le vingt-deux de ce mois, & le lendemain toute la garnison consistant en quinze cens hommes, outre trois cens blessez, sortit de cette Place.

Sur cette bonne nouvelle le Roi est allé en Flandres pour voir & pour assurer ses nouvelles conquêtes, car ce n'est pas la seule Place que les Espagnols ayent perduë. On parle de Maubeuge, de Bovines, & de Condé, & l'on dit tout nouvellement que ces Places sont entre les mains des François. Ce jeune Monarque a un bonheur surprenant.

Si tu peux m'aprendre que les peuples du Septentrion ayent fait des campagnes si heureuses, ne manque pas de le faire je te prie dans le tems. Car on ne nous a pas mis dans les postes que nous occupons pour siffler au moutons. 1655.

LETTRE XXIII.

A Mustapha Lulu Beamrilla, homme de Loi.

Il raisonne contre les fausses idées de la resurrection, communes aux Mahometans & aux Chrétiens. De l'apparition des os en Egipte.

JE souhaite de tout mon cœur d'aller en Paradis, aussi-bien que les autres Musulmans; & je serois fâché de penser, de dire, ou de faire quelque chose, qui pût préjudicier au titre de Musulman, & faire tort aux prétentions que j'ai au bonheur éternel. Ce desir est naturel à tous les hommes, & quand je te proteste que je l'ai, tu peux me croire sans jurer. Il me semble neanmoins que je ne voudrois pas aller au Ciel les yeux bandez; mais je souhaiterois fort m'avancer vers ce païs de benedictions, en me servant des avantages de mes sens & de ma raison.

Je crois l'Alcoran comme l'Oracle de Dieu, & il est si profondement imprimé dans ma memoire, que je pourrois le repeter mot à mot depuis le commencement jusqu'à la fin sans en oublier un seul verset. Je crois la doctrine de la resurrection, & j'ai un penchant naturel à desirer l'immortalité. Mais je ne saurois avoir de la resurrection les idées grossieres qu'en ont la plupart des Musulmans, qui croient

1655. que nôtre poussiere même ressuscitera, & redeviendra un corps organisé. Les Nazariens ont la même opinion. Mais il me semble qu'il n'est point besoin de faire violence à la nature. D'ailleurs ce sentiment répugne aux autres dogmes fondamentaux de la loi Musulmane.

On nous enseigne à tous de croire, que les ames des justes, des saints, & des Martirs montent immediatement au Ciel, aussi-tôt qu'elles sont separées de leur corps. Si cela est, il s'ensuit, ou qu'elles y sont sans corps, ou que la même Providence qui leur avoit donné leurs anciens corps, leur en a donné de nouveaux. Qu'il en soit ce qu'il plaît à Dieu: mais il paroîtroit une imperfection manifeste dans les ouvrages du Tout-puissant, & de l'indécence dans la nature, de dire qu'aprés qu'elles auront joüi de toutes les délices du Paradis durant tant de siecles, ou elles se dépoüilleront de leurs nouveaux corps, pour reprendre les restes pourris des premiers; ou elles n'auront besoin d'aucun corps aprés en avoir été si long-tems separées. Il n'y a point de raison en cela. Je ne doute pas que ceux qui ont crû que l'ame dormoit, & qui ont soutenu qu'elle étoit inseparable du corps, n'ayent été les premiers inventeurs de cette opinion. Car ne pouvant se consoler par aucune esperance probable de survivre à l'immortalité, ils se sont avisez de soutenir que comme l'ame dormoit dans le Tombeau avec le corps, aussi l'ame & le corps ressuscireroient conjointement au jour du jugement.

Peut-être aussi s'est-on servi de cette figure de nôtre resurrection, pour gliſſer la croyance d'un état immortel, dans les esprits grossiers de ceux qui étoient incapables de comprendre la préexistence des ames, leur subsistance par elles-mêmes aprés la mort du corps, ou leur transmigration dans d'autres corps.

Il me semble beaucoup plus aisé de croire, comme étant plus conforme aux operations les plus

ordinaires de la nature, qu'après la dissolution de 1655.
nôtre corps, nous prendrons un corps d'air, de feu, ou autre Element, ou que par une transmigration magnetique, nous serons unis à quelque vegetable ou animal: Il me paroît, dis-je, plus raisonnable de raisonner ainsi, que d'aller se mettre en tête de rassembler nos cendres dispersées durant tant de millions d'années, & répanduës peut-être dans tous les coins du monde.

Il est certain que nôtre saint Legislateur, & tous les autres Prophêtes qui ont parlé de la resurrection n'ont eu en vûë que de convaincre le monde, que l'ame étoit immortelle, & que par consequent les bonnes & les mauvaises actions étoient récompensées & punies aprés cette vie. Nous vivrons éternellement, vieux Jurisconsulte, & qu'importe que nous ayons nos mêmes corps ou d'autres, pourvû que nous soyons heureux? Si nous sommes metamorphosez nous ne laisserons pas d'être heureux, puisque toutes les creatures sont heureuses dans leur propre essence. Soyons donc Singes, Dromadaires, Chameaux, ou quelque autre chose, pourvû que nous ne soyons point Pourceaux, nous serons assez heureux. Le Pourceau est l'emblême de l'impureté, & par consequent un Musulman ne peut pas souhaiter de vivre dans une telle creature. Cependant nous ne savons pas la maniere dont se fera nôtre changement, & quelle sera la loi qui nous sera imposée en quittant cette vie mortelle. L'ame selon Pithagore & les Anciens peut prendre toutes sortes de formes.

Si tu veux savoir ce qui m'a obligé d'écrire sur cette matiere, je te dirai que c'est toi-même. Je me suis souvenu de t'avoir entendu dire, qu'au grand Caire en Egipte il aparoissoit des os d'hommes morts, en un certain tems de l'année, où la coûtume assemble un grand concours de gens, qui s'y rendent pour voir cette feinte resurrection,

1655 Je ne puis pas lui donner un plus favorable nom, puisque ce n'est selon toutes les apparences, qu'un effet de l'artifice des Chrétiens, qui veulent gagner de l'argent par le concours de cette populace credule. Ce qui me confirme dans cette persuasion est, une lettre que j'ai reçüe de Mehemet l'Eunuque exilé, qui reside à present au grand Caire. Il a eu la curiosité d'examiner entr'autres choses ce fameux miracle, & m'en a envoyé une Relation qui me convainc qu'il y a de la fourbe.

Il dit plusieurs autres choses de la superstition & de l'ignorance des Egiptiens, au sujet des Piramides, & des esprits qu'on dit qui en ont la garde. Il déplore en tout cela la condition des mortels, qui ont si fort dégeneré, & abandonné leur raison à des fables.

Tu est, sage Mustapha, de la race de ceux, qui ont conservé la science & la Philosophie. Ton ame est revêtuë de lumiere. Ne permets pas qu'une idée fausse & obscure de Dieu & de ses ouvrages fasse éclipser les lumieres de ton esprit.

LETTRE XXIV.

A Soliman Kuslir Aga, Gouverneur des Eunuques Noirs.

De l'élevation du Bassa d'Alep à la dignité de premier Visir.

TA lettre est venuë à propos; mais ce qu'elle contient m'a surpris. N'est-ce pas un étrange changement de la Fortune, que le Bassa d'Alep aprés tant de rebellions, soit à present le Favori du Sultan, & ait été élevé à la premiere dignité de

de l'Empire. Cependant qui sait si ce n'est pas le seul & unique moyen de ramener ce Ministre à son devoir, & d'en faire un ami d'ennemi qu'il étoit auparavant ? L'ambition est un vice qui approche tant de la vertu, un vice si subtil & si rafiné, que quand la passion qui le nourrit est une fois satisfaite par son propre objet, il devient incontinent une vertu : d'un Libertin il en fait un honnête homme, & d'un homme qui étoit hier au nombre des seditieux, il en fait aujourd'hui un Heros du premier ordre. 1656.

Sur ce pied-là je ne saurois m'empêcher d'aprouver le conseil de ceux qui ont porté le Grand Seigneur à choisir un Visir Azem d'une maniere si peu commune. L'Empire a souffert de n'avoir pas eu un habile homme dans cette premiere dignité, depuis que le très-illustre Chusaein Bassa en a été dégradé par la malice de ses ennemis. On ne pouvoit dans la conjoncture presente jetter les yeux sur personne plus capable de cette importante charge, que ce hardi Bassa, qui outre son experience militaire par mer & par terre, passe pour le plus brave homme du siecle. Quant à ces crimes passez, je les impute uniquement à son mécontentement & à son ambition, qui est maintenant suffisamment assouvie par la liberalité de nôtre Souverain. Ainsi la cause de ses fredaines étant ôtée, l'effet cessera de lui-même.

Mais permets-moi de te demander si l'on regarde de bon œil qu'il s'avance vers Constantinople avec une si formidable suite ? Tu me dis qu'il vient accompagné de quarante mille hommes, équipage digne d'un Prince Souverain. Peut-être n'est-ce qu'un effet de son belliqueux genie, qui le porte à vouloir paroître en Soldat. Ou ne seroit-ce point qu'il a senti du danger, & a veritablement soupçonné qu'on vouloit le sacrifier ? Si cela est, il n'y a pas lieu d'être surpris qu'il vienne se jetter aux pieds de son maître avec une si bonne garde, afin qu'en cas

1656. de besoin, son fils puisse venger sa mort aux dépens de Constantinople par quelque coup de desespoir. Il n'en sera que ce qu'il plaira à Dieu ; cependant il semble que le Sultan ait tout oublié, puisqu'il l'a reçû avec des marques d'estime & d'affection qu'on n'accorde que rarement à des Sujets. J'espere que l'évenement répondra à ses esperances. Cette nouvelle methode de clemence peut avoir un succés plus heureux que la severité des siecles passez. Les gens qui ont l'ame grande se laissent plûtôt vaincre par la faveur, que par la force & par la cruauté.

Je te suis extrêmement obligé de tes instructions : j'en profiterai, & ne manquerai pas d'écrire à ce premier Ministre. Tes sentimens s'accordent parfaitement avec les miens. Connoissant comme je fais l'esprit de ce Bassa, il est de la politique & même de la justice, de lui avoüer franchement ce que j'ai écrit contre lui, au lieu d'étouffer ma lettre de soûmissions flâteuses & basses, ou d'excuses rampantes. Il est brave, & il verra avec plaisir que je suis ferme & résolu dans mon devoir.

Quoi qu'il en puisse arriver, je suivrai les mouvemens de mon integrité. La verité a quelque chose de si satisfaisant, & l'honnêteté & la résolution ont de si grands avantages, que les petits & lâches plaisirs de l'artifice & de la dissimulation ne sont rien en comparaison. La vie me deviendroit ennuyeuse si j'étois contraint de la conserver par des tours si lâches & si effeminez. Je trouve neanmoins fort agreable pour moi que tes sentimens & les miens s'accordent si bien. Qu'est-ce que le monde, que nous y soyons si attachez ? Ou qu'est-ce que la vie, que nous soyons obligez de prendre tant de soins pour conserver ce souffle que mille accidens peuvent nous faire perdre à tout moment ? La mort & la vie ne durent proprement qu'un instant. Dés que nous commençons à soûpirer, nous commençons à mourir, & c'est par la vie que commence & finit la mort. Quant au plaisir & à la douleur, nous avons

en general autant de l'un que de l'autre. Il me sem- (656.)
ble donc qu'il est aussi avantageux pour ne pas dire plus, d'être quitte pour une bonne fois de la mort, que de prolonger la vie avec tant de peines, de soucis, & d'inquietudes.

Brave Soliman quand je considere ta vertu, elle m'inspire du courage contre les vains broüillards de la crainte, que l'enchantement de l'opinion a répandus sur les yeux des mortels. Je t'embrasse avec une ame qui se dilate, & te souhaite les deux plus grands biens qu'il y ait, c'est-à-dire, une joie parfaite en cette vie, & les felicitez immortelles du Paradis. Vis éternellement genereux fils de Cam.

LETTRE XXV.

Au trés-Illustre Visir Azem, à la Porte.

Il le felicite de sa nouvelle dignité, & lui demande récompense pour l'avoir autrefois accusé au Divan, d'entretenir correspondance avec les Venitiens.

JE jure par les ames de tous mes Ancêtres, que j'ai eu de la joye d'apprendre ton élevation à la glorieuse dignité de Visir Azem. Cependant lorsque tu étois Bassa d'Alep, & entretenois correspondance avec les Venitiens, je t'accusai au Divan, & ne rendit pas en cela un petit service à l'Empire Ottoman. Comme tu sais que j'ai prévenu par-là un grand desordre & une grande effusion de sang, il est de ton honneur de me récompenser. Il ne seroit pas bien au premier Ministre d'avoir des ressentimens particuliers ou de juger mal d'un fidéle esclave. En découvrant alors tes intrigues je ne fis que ce que mon devoir m'obligeoit de faire pour le Grand

BIBLIOTHECA

1656. Seigneur ton maître & le mien. Je fus même, comme tu le sais fort bien, l'heureux instrument qui te sauva la vie, que tu aurois pû perdre dans la perilleuse entrepriſe dans laquelle tu t'étois engagé. Quoi qu'il en soit tu est maintenant plein de vie, & instalé dans la plus illustre charge de l'Empire. Je le dis sans flâterie, on ne pouvoit pas remplir cette haute dignité d'un plus brave homme. Dieu vueilles que tu la posſedes long-tems, à la joie & à l'avantage de tous les Musulmans.

Tout le monde loüe ta valeur & ta hardieſſe; & sur tout les Nazariens, parmi leſquels le Baſſa d'Alep s'est rendu fameux. Ils font auſſi hautement l'éloge de ton équité, & tu trouveras dans les Regiſtres, que quand je donnai avis de ta révolte à mes Superieurs, l'envie ne m'obligea point à diſſimuler tes vertus.

Je te ſuplie donc de n'être point partial dans tes reſſentimens, mais de me regarder comme un fidéle eſclave, qui ne violera jamais les commandemens du miſterieux Divan, & ne ſe laiſſera jamais emporter par aucun motif ſiniſtre, quand ce ſeroit pour mon propre frere. C'est-là auſſi ce que mes Superieurs attendent de moi, & que tu en attendras toi-même.

Mais je croi qu'il n'est pas beſoin de te faire des prieres pour émouvoir ta generoſité. Ton équité naturelle te dira qu'encore que je t'aye accuſé en faiſant mon devoir, je merite plûtôt des récompenſes que des peines.

Comptant donc ſur ta bonté, & ſur ma propre innocence, je ne deſeſpere pas de trouver en toi la protection & la faveur que tous tes Prédeceſſeurs m'ont accordée depuis que je ſuis en cette Ville. Je croi même que je ſuis plus digne de l'honneur de ton amitié & de ton eſtime, que ne le ſont mille flâteurs.

Dans cette confiance je t'écrirai librement ſelon mes ordres, & t'informerai de ce que je penſe

sans crainte & sans reserve : car tu est parmi les Fidéles le juste Juge des Juges.

Je ne doute pas que tu n'ayes entendu parler du Duc de Lorraine, fameux Guerrier de l'Occident, & maintenant prisonnier d'Etat en Espagne. J'informai l'an passé Mustapha Barbier Aga du sujet & des circonstances de l'empriſonnement de ce Prince, & il n'est pas possible que tu n'en sois instruit, puisque toutes mes lettres sont publiques aux Ministres de l'heureuse Porte.

Le frere de ce Duc succeda incontinent au Commandement de l'Armée Espagnole en Flandres par ordre du Roi d'Espagne. On l'apelle le Duc François. Tout le monde a crû qu'il avoit consenti à l'empriſonnement de son frere, dégoûté qu'il étoit de son avarice, de son inconstance, & de ses autres vices. On a crû aussi que l'ambition avoit corrompu la fidélité & l'amour qu'il devoit au fils de sa mere, persuadé qu'il s'éleveroit par sa chûte à la dignité de General que son frere possedoit durant sa liberté.

Mais à present il paroît évidemment que le Duc François a dissimulé les ressentimens qu'il avoit de la disgrace de son frere ; car il vient d'abandonner le Roi d'Espagne, & a passé en France avec cinq mille Chevaux & Fantassins. Il a dit publiquement qu'il ne quitteroit jamais les armes qu'il n'eut fait relâcher son frere, ou qu'il ne se fut vengé des outrages qui lui ont été faits. Le Roi de France l'a reçû avec toutes les demonstrations d'amitié, & toutes les caresses imaginables. Toute la Cour lui fait de grands honneurs, & chacun tâche de se surpasser en cela. On a choisi les meilleurs quartiers pour ses Troupes. Les François reçoivent bien les Etrangers, & sur tout ceux qui recherchent leur amitié d'une maniere si extraordinaire, qui entrent dans leurs interêts, & s'engagent dans leurs querelles. Cependant ni la France, ni tous les Royaus

1656 mes de l'Europe ensemble, ne peuvent pas être comparez pour la bonté à la magnifique Porte, qui fait grace à ses plus implacables ennemis, qui se soûmettent & se repentent, & les reçoit avec des embrassemens publics.

Commandant des Grands de l'Empire Ottoman, tu n'est qu'un homme, & tu as fait voir que tu l'étois par les fautes que tu as faites. Te voilà maintenant dans une charge qui demande la fidélité & la prudence d'un Ange. Si tu reformes l'Etat, & que tu redonnes un veritable éclat aux affaires des Musulmans, nous aurons sujet de te comparer à Crassus à qui Cesar pardonna trois infidelitez, & qui devint ensuite l'homme de l'Empire Romain le plus fidéle & le plus necessaire.

LETTRE XXVI.

A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire.

Il se mocque de certains contes des Egiptiens, & fait un détail abregé du voyage de Domingo Gonsales à la Lune.

TU me dis des choses merveilleuses de l'Egipte, & telles qu'elles sont presque incroyables. Je vois que tu ne crois pas toi-même la resurrection annuelle des os, dont les voyageurs ont tant parlé. Mon Cousin Fousi s'en moqua d'une maniere qui pensa lui être fatale; car peu s'en falut qu'il ne fut tué par les bigots Coptites.

J'ai de la peine à m'imaginer qu'il soit resté dans ce païs, qui a passé par tant de révolutions, aucunes traces des premiers Egiptiens. Il semble neanmoins que les anciens Prêtres avoient particuliere-

ment soin de transmettre à la posterité une histoi- 1656
re exacte de leurs Rois avec le détail de leurs exploits, la construction des Piramides, le Palais des Statuës, le Miroir de la Magie, la ville de l'Aigle noire, le Château des Démons situé sur le sommet de la montagne de la Lune, le Palais d'aimant, & quantité d'autres raretez.

Je ne sai, cher Mehemet, comment croire tous ces contes fabuleux. Ma raison souffre quand j'entens parler d'un arbre de bronze qui a des branches & des crochets de feu, qui prennent les menteurs & les filoux, & les retiennent jusques à ce qu'ils ayent rendu justice à ceux à qui ils avoient fait tort. Aussi peu probable est ce qu'on dit de Gabda Pharoüis, Statuë élevée par le Roi Gariac.

Qui peut lire & croire ce qu'on dit de ce Monarque, qu'on peut avoir été enlevé dans l'air par des Aigles, peut croire aussi le Voyage fabuleux de Domingo Gonsales à la Lune. Si tu ne sais pas ce conte, je te dirai en peu de tems, que ce Gonsales étoit un certain Espagnol, qui passant aux Indes, & ayant fait naufrage fut jetté avec un Negre son esclave dans l'Isle de Sainte Helene. Ils se trouverent dans un si grand embarras, qu'ils furent contraints de diviser entre eux cette Isle dépeuplée & ruïnée, afin de pouvoir trouver des provisions suffisantes pour les empêcher de mourir de faim. Car il me semble que tout ce qui sert à l'usage de la vie étoit fort rare dans cette Isle.

Dans cet état la necessité qui est la mere de l'invention, leur apprit à entretenir correspondance l'un avec l'autre, quoi qu'ils demeurassent aux deux extrémitez de l'Isle, par le secours de certains Cignes sauvages qu'ils dénichoient tout petits, & élevoient à porter des lettres comme on fait les Pigeons à Alep.

Aprés que Gonsales eut fait, dit-on, de ses Oiseaux plusieurs experiences qui lui reüssirent toutes, il s'aviſa enfin d'en prendre vingt-quatre, & les ayant

1656 instruits & attachez ensemble, il s'abandonna à leur conduite pour voyager dans les airs. Un jour donc ces oiseaux ayant pris la volée, porterent leur Maître à la Lune. Il y fit un sejour considerable, vit plusieurs habitans de ce Globe voisin, & leur parla, visita les Cours de plusieurs Princes Lunaires; il y fut favorablement reçû, & même au Serrail du premier Empereur, ou du Grand Seigneur même. Aprés avoir été regalé de trois pierres d'une vertu incomparable & d'autres riches presens, il eut son audience de congé & revint sur la terre, où il publia une relation de ses voyages, d'où j'ai tiré cet abregé, n'ayant pas crû qu'il valut la peine de te faire le détail complet de ses ingenieuses visions qui ne feroient que t'ennuyer.

Il n'y a sans contredit rien de plus aisé que d'inventer des fables nouvelles & inouïes pour amuser les crédules, & leur en imposer. Je t'ai dit ceci pour le mettre en paralelle avec les monstrueuses fictions des Egiptiens. Telles sont par exemple le transport du Roi Ganeam dans un Pavillon porté par des Esprits: Ses Tables magiques, & le reste de ses glorieuses chimeres. Tel est encore ce qu'on dit de la Reine Borsa, qui s'asseyoit sur un Trône de feu, & demeuroit dans un Palais enchanté, dont les murailles étoient pleines de tuyaux qui lui portoient les remontrances de tous ceux qui se plaignoient, & leur raportoient le jugement qu'elle avoit rendu. Il faut mettre au même rang la Tour d'argent de Bardesir, & ce qu'on dit qu'il s'asseoit dans les nués du Ciel devant son Peuple. Joignons-y la fable de Bedoura, auquel on fait envoyer un Ange qui pousa un si horrible cri que la terre en trembla.

Qui peut sans rire lire la fable de l'Idole du Test qui connoissoit les filles débauchées & les vierges en leur touchant la main: C'est la même chose des Esprits qui gardent les Piramides. L'un ressemble, dit-on, à une femme nuë qu'on voit en l'air en plein Midi, & qui rend les hommes fous de l'amour qu'ils

ont pour elle. L'autre paroît sous la forme d'un 1656.
Vieillard, ayant une corbeille sur la tête, & un encensoir à la main. Un troisiéme est une femme noire qui tient entre ses bras un enfant monstrueux. Ces sortes de fables sont sans fin. Il n'y a point d'homme de bon sens capable de faire quelque attention à ces choses, & je me fais un plaisir de te voir dauber les opinions & les traditions qui repugnent à la raison.

Tandis que tu est en Egipte, souviens-toi, Mehemet, que tu es né en Arabie, où les sciences ont fleuri depuis mille ans.

LETTRE XXVII.

A Zornesan Mustapha, Bassa de la mer.

Il lui souhaite de bons succez contre les Venitiens. Caractere abregé de ce peuple. Conquête de la Jamaïque par les Anglois. De Cromvel, Protecteur de l'Angleterre. Leopold-Ignace-Joseph, élû Roi des Romains.

JE ne me pique pas de deviner, & je ne veux point te flâter en te promettant plus de bonheur contre les Venitiens, que n'en ont eu tes Prédecesseurs. Je croi neanmoins que tu as plus d'honnêteté & de valeur que quelques-uns d'eux, & je te felicite d'avoir été élevé à cette dignité.

Si les avis que je reçois sont veritables, l'Empire Ottoman n'a jamais eu une plus glorieuse flote que celle que tu commandes. Puisse le succés répondre aux esperances des Musulmans. Mais je t'avertis que tu as besoin d'être sur tes gardes, & que tu auras affaire à un ennemi vaillant & ruse.

1656. Les Venitiens ne sont pas comme le reste des Nazariens superstitieusement devoüez aux sentimens de leurs Prêtres. Cette sorte de bigoterie enchaîne l'esprit & rend les hommes efeminez. Elle les aveugle & les dépoüille de leur raison, & de leur vigueur naturelle. Les Venitiens sont au contraire des gens hardis & résolus qui ne craignent ni homme ni Diable. Ils sont encore artificieux & rusez comme le serpent. En un mot Venise est une Republique composée de Soldats & de Politiques, & tu ne peux pas esperer que la mer les fasse degenerer. Compte donc que tu seras reçû chaudement si jamais tu en viens aux mains avec ces Marins d'origine. Je ne te dis pas cela pour te décourager, mais pour t'obliger à prendre les précautions necessaires. Tu sais que le même Dieu qui les a faits, t'a fait aussi, & tous ceux qui sont sur ta flote. Tu as aussi le bonheur de servir l'Empire du monde le plus victorieux. Ne crains donc rien. Mais quand tu sortiras de l'Hellespont avec l'invincible flote, enrichie des enseignes d'une haute renommée, c'est-à-dire des heureuses Flames de Mahomet, & que tu entendras le bruit des trompettes & des tambours qui sont les préludes du combat, que ton noble cœur n'aye alors que des pensées de valeur & de résolution. Cependant qu'une fausse assurance de victoire ne te rende point temeraire, & ne te prive point de la prudence; qualité bien plus necessaire à un General que le courage. Considere que le sort des armes est incertain, & ne fait rien qu'avec précaution. Ne te fie pas à la force de ta commission, en ce que tu combats pour la Loi & pour la gloire du Prophête: mais souviens-toi du proverbe des Anciens, qui dit, *Que le Diable enleve souvent les Etendards du Dieu vivant.* Il peut y avoir sur la flote des traîtres devoüez aux Nazariens. Car j'aprens que les Spahis aussi-bien que les Janissaires se sont embarquez fort à regret, & Dieu sait ce que peut faire l'argent des Venitiens sur certains officiers.

Quoiqu'il semble que la liberalité de nôtre glorieux 1656
Souverain ait dissipé leur ressentiment, la moindre petite occasion est capable de réveiller leur ancien mécontentement, & les porter sur mer à des troubles plus dangereux que ceux dont ils se sont rendus coupables sur la terre, ou de les rendre au moins plus negligens & plus froids au service du Grand Seigneur.

Qu'il arrive ce qu'il voudra, si la flote ne réüssit pas, tout le mal retombera sur toi, & l'on mettra tout sur ton compte. Pardonne-moi donc la liberté que je prens de te donner des conseils. C'est une marque de l'affection que j'ai pour toi, & de la part que je prens à ce qui te concerne. Personne ne peut s'offenser avec raison qu'on l'avertisse des dangers qui le menacent. Je te souhaite en un mot le bonheur des Anglois qui viennent d'enlever aux Espagnols une Isle des Indes Occidentales qu'on appelle la Jamaïque.

Il semble que le Roi d'Espagne ait possedé cette Isle depuis les premieres conquêtes qu'il fit dans l'Amerique, où les Espagnols firent aux Americans naturels des cruautez si horribles. Ils en sont châtiez maintenant par cette nouvelle Republique qui se vante d'avoir été établie de Dieu pour reformer ou renverser tous les Royaumes de l'Europe.

Je supose que tu as entendu parler de Cromwel, le Souverain de l'Angleterre. Il ressemble à un autre Imgiz Cham des Tartares; il s'érige en Prophête, & fonde un nouvel Empire. Il a refusé la qualité de Roi, & les marques de la Royauté qui lui ont été offertes par les Etats d'Angleterre. Mais il a en vûë quelque chose de plus sublime, & jette le fondement de ses esperances sur une prétenduë modestie, n'ayant voulu prendre que la qualité de Protecteur. On dit qu'il parle de mener une Armée jusqu'aux portes de Rome, & qu'après qu'il aura subjugué le Pape, il fera voile vers

1656. Constantinople, & chassera le Grand Seigneur de son Serrail.

Croi-moi, ce sont des choses qu'on ne doit point mépriser, & dont il ne faut point rire. Ce Cromwel a la réputation de grand & d'invincible General, & je puis t'assurer que tous les Princes & Etats voisins recherchent son amitié. Je puis t'assurer enfin qu'il n'y a point de Prince en Occident qui fasse à present une plus redoutable figure.

Si tu prens plaisir en mer d'aprendre ce qui se passe en terre, sache que Leopold-Ignace-Joseph, fils de l'Empereur d'Allemagne, a été élû Roi des Romains en la place de feu son frere. Il y a aussi une Diete assemblée à Francfort, où les Infidéles sont trop occupez à ajuster leurs propes differens pour avoir loisir de machiner contre l'Empire des vrais Croyans. Ces Infidéles sont dans leurs assemblées comme les femmes; ils passent à se chicaner le tems qu'ils devroient employer à agir.

Il arrive tous les jours de grandes nouvelles de Suede, de Moscovie, & de Pologne. Nous aprenons par une Poste, que la peste fait de grands ravages à Moscou & dans d'autres Villes de Moscovie. Par une autre nous avons avis qu'on assiege & pille des Places, qu'on dépeuple des Provinces, qu'on fait un horrible carnage, & que les Suedois qui se sont déclarez pour les Moscovites, tâchent de faire leur partie en Pologne. Plusieurs Princes & Grands avec leurs Forteresses, Villages, & Vassaux abandonnent tous les jours l'infortuné Casimir, pour se soûmettre au Roi de Suede.

Quant à la France, ceux qui ne vont pas à la Guerre, font chez eux des Campagnes secretes. Il n'y a ici que duels & que massacres parmi les gens d'épée, pendant que les Ecclesiastiques se battent les uns les autres à coups de plumes, & les Jurisconsultes à coups de langues.

Les Suisses font rage au sujet de la Religion. On

a vû deux Aigles à Dantzic qui se bâtoient en l'air. 1656.
Et comme si toute la nature étoit en mouvement, les vents se sont broüillez dans les entrailles de la terre ; ce qui a causé de frequens tremblemens de terre en plusieurs endroits d'Allemagne. Le frere du Roi de Pologne, & la Reine Mere de Suede sont morts.

Nous mourons tous aussi à l'heure qui nous est marquée ; & la mort n'est terrible qu'en ce que nous nous la figurons telle. Les douleurs qui l'accompagnent ne sont pas plus grandes que celles qui suivent nôtre naissance. Lorsque nous mourons, chaque Element dont nous sommes composez reprend ce qui lui appartient, & ce qu'il y a de divin en nous, retourne à ce qu'il y a de divin dans l'univers.

LETTRE XXVIII.

A Pestelli Hali, son frere, grand Maître des Doüanes du Grand Seigneur.

Eloge de son Cousin Fousi. Son voyage en Moscovie. Il le prie de recommander Fousi à Kerker Hassan, Bassa. Remarques de Fousi sur l'Egipte.

NOtre cousin Fousi est parti pour Moscovie, aprés avoir visité tout ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Royaume. Il m'écrivit de Diepe, Ville maritime située vis à-vis les côtes d'Angleterre. Il étoit prêt à s'embarquer à ce qu'il me mande, lorsqu'il mit sa lettre à la Poste. Dieu veüille qu'il fasse un bon voyage, & qu'il soit heureux par tout où son genie ou le hasard le conduira.

Je suis trés-content de sa conversation. Tant qu'il a été à Paris je ne me suis jamais senti de ma me-

1656. lancolie, si ce n'est les soirs que nous étions obligez de nous separer. Il a une memoire excellente, & raconte toutes les avantures de sa vie sans embarras ni pour lui, ni pour ses auditeurs. Jamais il n'a été en peine de trouver sujet de parler, & jamais il n'a confondu une circonstance avec l'autre : Il dit tout en tems & lieu, & le dit avec une netteté & une grace qui me donne un singulier plaisir.

Il a au reste l'esprit present, l'imagination vive, & assez de jugement pour un homme de son âge. Je te dirai que les relations qu'il a faites de ses voïages, la régularité avec laquelle il s'est comporté à Paris; ce que je puis dire pour en avoir été le témoin oculaire, m'a fait concevoir des sentimens si avantageux de sa capacité, que je lui ai confié des instructions particulieres, pour établir entre nous une correspondance réglée dans toutes les Cours où il fera quelque sejour : Car en un mot je le trouve assez meur pour une affaire de consequence : Et il est dommage que ses talens demeurent ensevelis, sans être jamais employez à rien.

S'il s'aquite bien de la commission que je lui ai donnée, quand il sera arrivé à Archangel, qui est un Port de mer de Russie, & un lieu où il se fait un très-grand commerce, j'aurai sujet d'esperer quelque chose de plus important quand il sera arrivé à Moscou, la capitale de ceux qui adorent les yeux de leur Empereur. Il sera tems alors de faire connoître son caractere aux Ministres de la Porte. Tu ne manqueras pas en cela d'occasions pour faire l'office de parent & d'ami. Les personnes d'un même sang sont obligées de se servir ainsi les unes les autres avec sincerité & affection. Par ce moyen nous nous servons nous-mêmes, nous augmentons le crédit de nôtre famille, & nous trouvons dans le besoin des gens qui nous rendent la pareille. Comme tu as reçû des faveurs de Kurker Hassan Bassa, parce que tu étois son Compatriote, à plus forte raison tu dois témoigner de l'affection à Rousi, qui est du même sang que nous.

Il y a beaucoup de plaisir à faire du bien à un 1656.
étranger, ou même à un ennemi. L'homme est naturellement genereux, & celui qui n'agit pas selon ce principe s'est corrompu. Il est neanmoins vrai que la plûpart des hommes ont dégeneré. Ils ont une haine implacable pour les lions, les tigres, les ours & autres bêtes feroces : Ils ont une antipathie secrete contre les araignées, les crapauts, les serpens, & autres insectes venimeux. Cependant ils font tout cela, pour ne pas dire quelque chose de pis. Depuis qu'Astrée abandonna la terre, il y a eu dans le genre humain une étrange metamorphose. Les hommes ont pour la plûpart abandonné l'humanité, & changé de nature avec les bêtes sauvages. Que dis-je changé, nous portons plus loin qu'elles le vice & la cruauté : comme si la raison ne nous avoit été donnée que pour nous apprendre à rafiner sur l'impieté, & nous être un aiguillon plus exquis pour nous porter au vice.

Fousi a fait dans ses voyages plusieurs solides observations de cette nature, & sur tout dans ses voyages d'Afrique. Il dit que ce païs ne produit pas plus d'étranges & d'horribles bêtes, que de monstres, de brutes, & de démons, sous la forme humaine. Quoi qu'il dise quelque chose de beau des Indiens, & autres peuples de l'Asie, cela neanmoins est mêlé de tragedies & de faits si douloureux, qu'ils font une tache dans l'histoire de la nature humaine, & prouvent évidemment qu'il est difficile de trouver un homme de bien entre dix mille. Le monde n'est plein que d'oppression, de cruauté, d'avarice, de perfidie, & d'impudicité.

Il dit des choses surprenantes des antiquitez de l'Egipte. Il l'apelle le seul theatre des merveilles & des miracles de la terre. En efet ce païs a été de tout tems fameux parmi toutes les nations, par la sagesse & par le savoir de ses Prêtres, qui dans les premiers siecles du monde savoient tous les secrets des Elemens, les vertus des Planetes & des mine-

1656 raux, & entendoient parfaitement la science des astres, des esprits, & autres sciences misterieuses. On dit qu'ils faisoient des statuës & des images qui parloient, marchoient, couroient, & contrefaisoient toutes les actions de l'homme. Ils étoient aussi fort entendus à faire des Talismans & Miroirs miraculeux, comme aussi toute sorte d'operations magiques, par le moyen desquelles ils se faisoient craindre & respecter des peuples & même des Princes, qui admiroient leur savoir prodigieux & leur puissance, & défendoient en même tems leur patrie contre toute sorte d'invasion. Car l'ennemi ne paroissoit pas plûtôt sur la frontiere d'Egipte, que ces Prêtres en étoient incontinent avertis par les secrets de leur art, & dans leurs chambres mêmes qui en étoient peut-être éloignées de cent lieuës. Alors à la faveur de leurs enchantemens, où ils faisoient brûler les ennemis dans leur camp, où leur faisoient tourner leurs épées contre eux-mêmes, ou envoyoient une armée de serpens aîlez pour les détruire. Desorte que durant plusieurs siecles tous les Monarques qui prirent les armes contre les Egiptiens, furent toûjours malheureux.

Mais, cher frere, ne laissons point dégenerer nôtre raison, en ajoûtant foi à des fictions, quoi qu'avancée par nos compatriotes, comme Morat, Alzeman, Eb'n Abdalhokin, & autres.

Il dit aussi plusieurs choses remarquables des Piramides du Caire, du débordement du Nil, des Momies, & autres choses que je n'ai pas à present le tems de raconter, mais dans une autre lettre je te ferai un plus ample détail de ses observations.

Profite cependant du fruit de tes voyages en Orient. Si cette partie du monde n'est pas à comparer au Midi pour les prodiges & pour les rares inventions, elle le surpasse aussi-bien que tout le reste du monde pour la justice & pour les bonnes mœurs.

LETTRE XXIX.

A Ismael Kaidar Cheik, homme de Loi.

Des courses de la Reine Christine dans l'Europe. D'un Libelle Italien trouvé à la main de Pasquin.

TU passes pour grand Historien, & pour un homme entendu soit pour les évenemens passez, soit pour ceux qui arrivent de nos jours. Ainsi le nom de Christine derniere Reine de Suede, ne peut pas t'être inconnu. Je ne doute pas que tu n'ayes entendu parler de cette Princesse, si celebre par toute la terre pour son savoir, & pour ses autres grandes qualitez, & comment elle a volontairement résigné sa Couronne à un de ses Parens. Mais peut-être ne sais-tu pas les veritables Motifs qui lui ont inspiré un caprice si peu commun aux têtes couronnées. Je dis caprice, car je ne saurois mieux le nommer, comme tu le verras par la suite.

Par la mort de son Pere, qui par ses heureuses guerres & ses victoires perpetuelles, merita le titre de Grand Gustave, elle demeura en possession de son Royaume & de ses nouvelles conquêtes d'Allemagne. Mais durant son Regne, Piémentel, Ambassadeur d'Espagne à Stokolm, fit tant par ses fréquentes conversations avec cette Princesse, qu'il lui inspira du Pape & de sa Religion des sentimens plus favorables, que ceux qu'elle avoit eus auparavant: car il faut te dire que tous les Suedois en general sont élevez dans une aversion extrême pour ceux de la foi Romaine. Il n'est pas necessaire de t'expliquer ces distinctions de la creance des Nazariens: Tu sais leur histoire aussi-bien que la nôtre. Il sufira donc de te dire que cet Ambassadeur sçût donner à Chri-

1656. stine une si belle idée de la Religion Catholique, qu'elle abandonna sa Couronne, & n'a fait depuis qu'errer par ci par là dans l'Europe, resoluë d'éprouver la generosité des Princes Catholiques, dont Piémentel lui a si fort vanté les vertus.

Le plus habile Ecrivain auroit de l'occupation pour sept mois, s'il se mettoit en tête de raconter en détail la magnificence avec laquelle elle a été reçûë en Allemagne, en Flandres, en Alsace, à Inspruk, en Italie & à Rome, où elle est à present. Chaque Prince de l'Eglise de Rome par les terres duquel elle passa, voulut paroître prodigue de faveurs & de civilitez à cette illustre étrangere, en vûë peut-être d'échaper aux coups de son esprit, qui est, dit-on, fort satirique: Ou peut-être pour quelques autres raisons plus fortes & plus pressantes. Quoi qu'il en soit, les Satiriques de Rome ne l'ont point épargnée, comme tu verras par les vers suivans, qui furent trouvez à la main de Pasquin, & attachez à la porte du Palais Farnese, où elle fait sa résidence, le premier jour de la Lune de Janvier.

Pazza, Gobba, & Zoppa vienne dal Norte,
Del Monarcha invitto l'indegna figlia,
Mentre Pologna gente & si scompiglia,
Avane Pompe Roma apre le porte:
Contra questi applausi l'un grida forte,
Et in basse note l'altro bis Biglia,
Corre la Scioua gente, alza le Ciglia,
Ride Pasquin del Papa, & della Corte.
Su su venite voi Ruffiani snelli,
Et portate a Christina' stravagante
Di Venere il Scettro ne i Pazzarelli:
Vuol parer dotta, & e rozza pedante,
E in braccio a mangiator di Ravanelli
Vuol parer casta, & e putana errante

Je t'envoye ces vers en original, parce que je sai que tu est un critique de la langue Italienne; outre que tu ne les aurois pas trouvez si bons, si je les avois traduits en Arabe. Tu as été à Rome, tu

fais ce que c'eſt que Paſquin, & tu n'ignore pas le 1694.
genie de cette Ville.

Que les Satiriques & chagrins Italiens ne diminuent rien de la charité que tu dois avoir pour cette celebre Princeſſe : Regarde au contraire ſes extravagances comme une preuve de la grandeur de ſon ame ; & ſouviens-toi du vieux proverbe Romain, qui dit, *qu'il n'y a point de genie ſuperieur, qui n'ait un peu de folie.*

LETTRE XXX.

Au même.

D'une nouvelle Etoile qui paroiſſoit en Europe. Sentimens des Juifs ſur cette Etoile, & de leur Meſſie. Rebellion du fils du dernier Viſir Azem. Traité de Paix conclu entre les François & les Anglois.

COmme j'ai encore une heure de tems avant le départ du Courrier, je ne ſaurois m'empêcher de te donner avis qu'il paroît depuis peu en ces quartiers une nouvelle Etoile, qui va en droite ligne de l'Orient au Septentrion. Les Aſtronomes ſe ſont apliquez avec ſoin à y faire des obſervations, mais aprés tout ils ne ſavent que conclure : Les uns la mettent au deſſous de la Lune, d'autres la placent dans la ſphere des Etoiles fixes. L'un veut que ce ſoit un méteore, l'autre ſoûtient que c'eſt une Planéte ; pendant que les Juifs publient par tout, que c'eſt l'Etoile de Jacob, & un ſigne que leur Meſſie ne tardera pas à venir.

Nathan Ben Saddi, Juif de Vienne, me fait un étrange catalogue des prodiges qui precederont &

1656 accompagneront l'arrivée du Liberateur d'Israël, comme ils l'apellent.

Il dit qu'il viendra tout à coup des extrêmitez de la terre un peuple noir & d'un aspect si horrible que quiconque jettera les yeux sur quelqu'un de ces gens-là, mourra incontinent, comme s'il avoit été vû par un Basilic. Chacun d'eux aura deux têtes, & sept yeux ardens, & jettant des étincelles de feu aussi dangereuses que les coups du vent El' Samiel en Arabie. Ils seront encore aussi vifs que des cerfs. Qu'environ le même tems le Soleil jettera une chaleur extraordinaire, qui se répandant dans les Elemens, corrompra l'air, la terre & les eaux, & infectera tout ce bas monde : qu'un million de Gentils ; (c'est ainsi que les Juifs appellent tous ceux qui ne sont pas de leur Nation) mourront chaque jour : que les hommes seront dans une si grande consternation qu'ils courront par les ruës en criant, *malheur à nous, & à nos enfans !* Qu'ils feront leurs fosses & s'y jetteront volontairement pour attendre la mort : mais que durant tout ce tems-là les Juifs seront en sûreté, & joüiront d'une santé parfaite.

Ce Juif ajoûte que la lumiere du Soleil sera tout-à-fait éteinte durant l'espace de trois jours ; que pendant ces horribles tenebres, les Chrétiens & les Mahometans reconnoîtront leurs erreurs, & qu'il y en aura plusieurs qui embrasseront la Loi de Moïse ; & que Dieu émû de compassion pour ces nouveaux convertis rétablira cet Astre, & lui redonnera son premier éclat.

Ce qu'il dit ensuite est d'un malheureux présage pour les Romains, dont l'Empire, suivant cette tradition, s'étendra dans tous les païs de la terre durant l'espace de neuf mois. Que ce tems expiré, Dieu envoyera le premier Messie, le fils de Joseph, qui rassemblera les Tribus d'Israël dispersée & les reconduira à Jerusalem. Qu'il en sortira à la tête d'une armée victorieuse, ruïnera l'Empire Romain, saccagera Rome même, & transportera à Jerusalem les

richeſſes immenſes des Chrétiens & la ſeule crainte 1656
qu'on aura de lui réduira toutes les nations ſous ſon obeïſſance. Qu'il combattra Armillai Haraſca l'Antechriſt des Chrétiens, & défera deux cens mille de ſes ſectateurs; mais qu'enfin Armillai lui-même ſera tué, & les bons Anges emporteront ſon corps dans l'appartement des peres.

Les Juifs tiennent que cet Armillai ſortira d'une ſtatuë de marbre de la Vierge Marie qui eſt à Rome. Ils diſent que les plus ſcelerats & les plus débauchez d'entre les hommes ſe rendront amoureux de cette ſtatuë, & commettront la plus execrable impureté qu'on puiſſe nommer. Que le reſultat de ce commerce adultere ſera, que la ſtatuë deviendra enceinte par une vertu ſurnaturelle, & que ſe fendant en deux, elle accouchera de ce jeune Antechriſt, qui doit perſecuter les Juifs & leur faire plus de maux que ni eux, ni leurs peres, n'en ont ſouffert depuis le commencement du monde. Ils ſeront forcez de s'enfuïr dans les deſerts, & de ſe cacher dans les trous & dans les cavernes de la terre, n'ayant pour toute nourriture que de l'herbe & des feüilles d'arbres, juſques à ce que le grand Michel Archange ait ſonné trois fois de ſa trompette. Alors viendra le ſecond Meſſie, le fils de David, accompagné du Prophête Elie, qui les délivrera de toutes leurs afflictions, & les menera triomphans en Paradis.

Voilà ſommairement ce que Nathan, & en general tous les Juifs croient des derniers tems, qui ſelon eux ne ſont pas éloignez, comme il paroît par cette nouvelle étoile, accompagnée de tonnerres & d'éclairs horribles. Le grand Patriarche ou Prince des Juifs eſt venu de Jeruſalem à Vienne pour préparer ſes freres d'Occident aux grandes révolutions qu'ils croient être ſur le point d'arriver dans le monde. Tous les Juifs de Vienne ſont allez le recevoir à une lieuë de la Ville avec beaucoup de pompe & de ſolemnité,

1656. Cependant j'apprens que le fils du dernier Visir Azem cause des troubles à Constantinople, & dans les lieux circonvoisins, & qu'il est à la tête de cinquante mille hommes, sous prétexte de vouloir venger la mort de son Pere, mais dans la verité pour ravoir la belle Sultane Zamiouvre sa Maitresse, qui lui a été enlevée par ordre du Grand Seigneur. Les femmes & le vin, comme dit le proverbe des Francs, sont cause de tous les desordres qui arrivent dans le monde. Et sans rappeller les guerres de Troye, qui furent les malheureux éfets de la perfidie d'Helene, nous pouvons conclure que les femmes sont cause de plusieurs démêlez qui nous divisent.

Les François & la nouvelle Republique d'Angleterre ont nouvellement conclu un traité de paix. De là vient que le Roi exilé des Ecossois a été contraint de sortir du Royaume, qui a été son asile durant plusieurs années. Il se retira dés que la négotiation commença, & depuis il n'a fait qu'errer par ci par là en Allemagne, tantôt ayant une Cour de Roi, & tantôt vivant *incognito*, & en simple particulier, accompagné seulement de deux ou trois personnes. Ce pauvre Prince est trés-malheureux. On dit neanmoins qu'il soutient sa disgrace avec beaucoup de moderation, & avec une force d'esprit bien digne d'un Monarque: de sorte qu'on peut dire qu'il rompra plûtôt que de plier.

Le Pape regnant est un grand faiseur de paix. Il a envoyé des Nonces à tous les Princes Chrétiens qui sont du ressort de l'Eglise Romaine, ausquels il écrit pour les exhorter fortement à l'union & à la concorde, afin qu'ils soient en état de tourner leurs armes contre les Musulmans. Son Prédecesseur n'étoit pas de ce sentiment, & n'avoit jamais voulu se mêler des differens de personne. Un jour qu'il regardoit à la fenêtre de son Palais, accompagné de quelques Cardinaux, ils virent deux hommes qui se battoient dans la ruë. Sur cela les Prélats suplierent le saint Pere d'interposer son autorité pour acorder

les combattans. Mais il n'en voulut rien faire,& dit: 1656.
laissez les bien battre, ils seront bons amis aprés. Se tournant ensuite du côté de l'Ambassadeur d'Espagne, il dit: *il en sera de même de vôtre Maitre & du Roi de France. Aprés qu'ils se seront lassez de la guerre, ils écouteront volontiers des propositions de paix.*

Il y a ici de grandes rejoüissances pour la réconciliation qui vient de se faire entre le Roi & le Duc d'Orleans son Oncle, qui avoient été broüillez durant long-tems, le Duc ayant épousé les interêts du Prince de Conde. Mais à present il les abandonne, & il est déja revenu à la Cour.

Ces Infidelles sont aussi inconstans que les vents, qui varient à tous les points du Compas.

LETTRE XXXI.

A son Cousin Soliman, à Scutari.

Il le blâme de son inquietude, & l'exhorte par divers grands exemples à suivre son métier. Histoire de Diogene & de Platon.

JE vois que tu t'est abandonné à un esprit de mécontentement. Tu murmures contre la Providence, & parle mal des voies de Dieu; comme si l'ordre & l'économie de l'Univers devoient être changez pour l'amour de toi.

Tu avois autrefois des idées ridicules & mélancoliques de la Religion: aujourd'hui tu pestes contre ton métier, & tu est fâché de n'avoir pas été élevé à l'Academie. La vie méchanique, dis-tu, est ennuyeuse & chagrinante: outre qu'il est au dessous d'un homme de ta qualité, de n'être occupé qu'à faire des Turbans. Tu dis que tu aimerois mieux avoir été Courtisan, Soldat, ou enfin tout, à la reserve de ce que tu est.

1656. Ne te laisse point corrompre, Cousin, à l'orgueil & à l'ambition. Ne consideres-tu point que tous les vrais Croyans sont obligez de faire le même métier, & que le Sultan même n'en est pas exempt ? Le Prophète même ne l'a-t'il pas fait, & ne l'a-t'il pas commandé à tous ses sectateurs ? Ne sais-tu pas qu'il a dit, *qu'on ne peut rien manger de plus doux que ce qu'on gagne par son travail ?* Il est certain que tous les Prophètes & saints hommes ont gagné leur vie par un travail honnête. Adam étoit Jardinier, Abel Berger, Seth Tisserand, Enoch Tailleur, Noé Charpentier de Navire, Moïse, Saguib, & Mahomet, Bergers, Jesus fils de Marie Charpentier, Abubeker, Omar, Othman, Gali & Gabdorachaman, Marchands.

Te crois-tu d'un sang plus illustre qu'Adam, dont tu as tiré ton origine ? Oserois-tu te preferer à Noé le restaurateur du genre humain, à Jesus le Messie, à Mahomet nôtre saint Legislateur, & autres excellens personnages, qui n'ont pas crû qu'il fut au dessous d'eux de travailler de leurs métiers, & de gagner leur pain par leur travail ?

D'ailleurs à considerer les dangereuses intrigues de la Cour, as-tu assez d'esprit & d'adresse pour te garentir des ruses & des artifices des gens entreprenans ? Je n'ai point mauvaise opinion de ton habileté ; mais je crois aprés tout, que tu te tireras mieux d'affaire dans le poste où la Providence t'a mis, que tu ne ferois dans la perilleuse condition de ceux qui se soûtiennent ou tombent comme il plaît à autrui. Comme artisan tu est maître de toi-même, & pendant que tu n'est occupé qu'à tes affaires particulieres, tu n'as à craindre ni les tempêtes d'Etat, ni l'indignation de ton Prince. Plusieurs Monarques souverains ont regardé d'un œil d'envie des particuliers, lorsqu'ils ont vû avec combien de joye & de repos ils passoient le tems à l'ombre d'une vie obscure & privée. Ce bonheur n'est point pour la Cour où il n'y a qu'intrigues, que complots,

que

que trahisons, & où l'on tâche de ruïner l'autre pour s'établir sur ses ruïnes. La Cour est un theatre parfait de fraude, de dissimulation, d'envie, de malice, & de mille autres vices, qui y font leurs diferens personnages sous le masque de vertus apparentes. Il faut y flater les Grands, parler contre son sentiment, & souvent contre la verité, si l'on veut s'aquerir la bienveillance & la faveur d'un fou élevé à une éminente dignité. Y a t'il rien de plus bas & de plus lâche? 1656.

Cela me fait souvenir d'une plaisante réponse que Diogene le Philosophe fit à un Courtisan. Ce jeune homme passant prés de Diogene, assis dans un tonneau où il mangeoit des navets. *Si tu veux*, Diogene, lui dit-il par mépris, *apprendre l'art de flater, tu ne dois pas être dans un tonneau à mordre des racines. Et toi, glorieux homme*, lui répondit le Philosophe, *si tu veux aprendre à te contenter de la chere que je fais, tu ne dois pas t'abaisser à flater comme un Epagneul.*

Mais, Cousin, que cet endroit ne te fasse pas envier le genre de vie de ce Philosophe, car il avoit ses vices aussi-bien que les autres hommes. S'il n'étoit pas flateur, il étoit présomptueux & opiniâtre. La fin de toutes ses actions étoit de se faire applaudir, & par-là il apprenoit aux autres à devenir flateurs, quoi qu'il ne le fut pas lui-même. Sa prétenduë humilité, mortification & austerité, n'étoient qu'autant de démarches pour s'aquerir de la réputation. Platon plus grand Philosophe que lui, s'en apperçût. Un jour ce sage se promenant à la campagne avec quelques-uns de ses amis, ils lui firent voir Diogene qui étoit dans l'eau jusqu'au menton. La superficie de l'eau étoit gelée, à la reserve du trou que Diogene s'étoit fait. *Ne le regardez plus*, leur dit Platon, *& il en sortira bien-tôt: Car s'il ne nous avoit pas vû venir, il ne se seroit pas donné cette peine.* Diogene vint un jour chez Platon; & comme il marchoit sur les riches tapis qui cou-

1636. vroient le pavé de la Sale. Voyez, dit Diogene, comme je foule aux pieds l'orgueil de Platon. Oüi, répondit Platon, mais avec plus d'orgueil encore.

Il est certain que les plus grands Philosophes, les plus grands Docteurs, & même les plus grands saints ont leurs erreurs & leurs défauts. N'aye donc point d'envie de changer ta profession pour celle d'un Etudiant ou d'un homme contemplatif. La même inquietude qui te tient & qui t'incommode si fort dans l'état où tu est, t'incommodera dans la condition que tu souhaites. Tu ne sais absolument rien des insuportables angoisses ausquelles sont exposez les gens sages, & ceux qui s'appliquent à l'étude des sciences. Ils travaillent perpetuellement à aprendre, & plus ils savent, plus ils desirent de savoir. Ainsi les sages les plus accomplis ne sont pas plus contens de leurs lumieres aquises, que ceux qui n'ont jamais manié de livres.

Si leur esprit est si mal satisfait, leur corps est aussi peu favorisé. Il est toûjours travaillé de quelque maladie, qui ne vient que de la violente agitation de leurs esprits, de leurs profondes méditations, de leur perpetuel attachement aux livres, & de leur vie sedentaire.

Tout ce que je viens de dire n'est pas pour t'empêcher de travailler à te rendre savant: Je te conseille au contraire de lire, & je te donnai le même conseil la derniere fois que je t'écrivis. Mais vas-y avec moderation. Que tes études ne fassent aucun tort aux affaires de ta vocation. Lis les histoires, ou tels autres livres que tu voudras, quand tu n'auras pas autre chose à faire. Mais ne lis point avec la même application, que si tu aspirois à devenir un Historien ou un Philosophe achevé. Souviens-toi toûjours que tu est faiseur de Turbans, & apellé à cela par le decret de la Providence. Quand tu seras à ton ouvrage, il sera agreable de méditer sur ce que tu auras lû à tes heures de loisir. Tu te trouveras beaucoup plus heureux de mêler ainsi les étu-

des avec les nécessaires fonctions de ton métier, que 656
de t'abandonner tout entier à la contemplation. Au milieu de tes dégouts tu peux te consoler par cette reflexion, que tu n'est pas de la profession la plus mépriſable de celles qui ſervent aux neceſſitez du corps humain. Si ton métier étoit de faire des papouches ou ſandales dont on ſe couvre les pieds, tu pourrois avoir ſujet d'être mécontent, en ce que le pied eſt le membre le plus contemptible du corps. Mais puiſque tu paſſes ton tems à faire des ornemens pour la tête, qui eſt la partie la plus noble, & qui commande à tout le reſte, tu n'as aucun ſujet de te plaindre de ta deſtinée.

Si tu te réſous aprés tout à changer de genre de vie, je te conſeille de te faire Soldat, car alors il faudra que tu ſois content & patient par force.

LETTRE XXXIII.

A Melec Amet.

D'un More bâtiſé à Paris. De frere Ottoman de Malthe, de Dom Philippe fils du Dei de Tunis. Artifice du Cardinal Mazarin pour empêcher le Roi de Suede & l'Electeur de Brandebourg de ſe liguer contre le Roi Caſimir.

LEs Nazariens ſe vantent beaucoup des Muſulmans qu'ils ont nouvellement convertis à la foi de Jeſus fils de Marie. Le vingt-troiſiéme du mois paſſé on bâtiſa un More de Tripoli dans une Egliſe de cette Ville, & le jour ſuivant il fut oint du chrême, ou d'huile ſainte, comme on parle, qui a, dit-on, la vertu de le confirmer & affermir dans ſa nouvelle Religion. Le vingt-cinq on le promena en ha-

1656. bit blanc dans les ruës au son de plusieurs instrumens de Musique qui précedoient la procession. Les ruës étoient aussi jonchées de fleurs. Etant arrivé à la grande Mosquée de cette Ville un Prêtre lui donna ce qu'on prétend être le Corps du Messie ; mais qui n'est au fond qu'une hostie avec la figure d'un homme crucifié. Ces hosties sont faites par les Boulangers de la Ville qui les vendent aux Prêtres ; cependant ceux-ci ne laissent pas de faire accroire au pauvre peuple ignorant, qu'ils peuvent en faire un Dieu immortel moyennant quatre paroles qu'ils prononcent.

Le More Renegat paroît tout plein de zéle & de dévotion : Il frequente les Temples, & visite tous les saints lieux. Il va par les ruës avec des Chapelets à la main, ce que le peuple prend pour une marque de devotion pour la Vierge Marie, Mere de Jesus. Car quand les Nazariens l'invoquent, la coûtume est de compter leurs Oraisons sur le Chapelet. Ils ne considerent point qu'il est peut-être un Hipocrite par raport à leur Religion, & qu'au lieu de prier la Vierge, il ne prie que Dieu seul, comme font tous les vrais fideles, qui se servent de Chapelets en recitant les éjaculations divines, aussi-bien que les Chrétiens en repetant leur *Ave Maria*, qui est, disent-ils, la salutation que l'Ange Gabriel fit à la Vierge ; lorsqu'il entra dans son Oratoire.

Qu'il en soit ce qu'il pourra, il amasse roûjours bien de l'argent par ses dévotions. Les Francs sont éfectivement fort charitables, & donnent largement aux pauvres. Ils sont principalement liberaux envers les proselites, afin de les obliger par ce moyen à avoir pour leur Religion une affection ardente, & une veneration profonde.

Mais ce More n'est pas le seul converti dont ils se vantent. Ils obligent plusieurs captifs à se faire Chrétiens, ou par caresses ou par violence. C'est de cette maniere que celui qui fut pris il y a douze ans par les vaisseaux de Malte, & qui a passé chez les

Chrêtiens pour être fils du Grand Seigneur, s'eſt 1656
depuis peu fait Chrétien, & Moine, ayant ſolemnellement & publiquement abjuré la loi Muſulmane, maudit nôtre ſaint Prophête, & tous ceux de ſa race, & en un mot tous ceux qui croyent à l'Alcoran. Il eſt en train de parvenir aux grandes charges de l'Egliſe Romaine. On l'apelle pere Ottoman, & on ſe vante d'avoir converti le veritable heritier de l'Empire Turc, & d'en être le gardien.

Mais aprés tout le proſelite le plus celebre des Nazariens, eſt Dom Philippe, fils du Dei de Tunis, dont j'ai déja parlé dans quelques-unes de mes précedentes. Ce Prince eſt preſentement à Valence, ſous la juriſdiction du Roi d'Eſpagne, qui lui donne une penſion conſiderable, & lui a permis de ſe marier à une Princeſſe de ce païs-là, trés-belle & trés-ſpirituelle, mais peu riche. Il en a déja un fils, & l'on dit que le Roi d'Eſpagne a deſſein d'équiper une puiſſante Flote: de donner à ce Prince tout ce qui lui eſt neceſſaire pour une expedition militaire, & de l'envoyer enſuite à Tunis pour en demander le gouvernement, ou en cas de refus pour faire une décente en ce Royaume, & ſe le faire donner à la pointe de l'épée. Mais je croi que ce ne ſera qu'une rodomontade Eſpagnole. Les François & les Anglois lui ont taillé aſſez de beſogne dans l'Europe & dans l'Amerique, pour l'empêcher de faire une pareille entrepriſe en Afrique. Quoi qu'il en ſoit, les Chrétiens parlent de Dom Philippe, & les Eſpagnols ſe flatent de l'eſperance de conquerir par ſon moyen une grande partie de la Tartarie, parce qu'il y a pluſieurs amis & beaucoup de credit.

Tu peux dire au Divan que le Nain eſt encore en vie, & qu'il ſert la Porte avec un ſecret & un zele inviolable. Il y a deux jours qu'il a découvert une intrigue du Cardinal Mazarin, aux mouvemens duquel il eſt fort attentif. Il m'aſſure que ce Miniſtre a dépêché deux Agens, l'un au Roi de Suede, & l'autre à l'Electeur de Brandebourg, avec

1636 une lettre pour chacun de ces Princes, des papiers blancs & le sceau du Roi, avec ordre de remplir ces blancs, & de les sceller du sceau du Roi, suivant qu'ils verront ces Princes plus ou moins difficiles à traiter. Le principal but de cet artifice est de les empêcher de se liguer avec le Roi de Pologne, en employant pour cet effet toute la ruse dont ces Ministres peuvent être capables, en se conduisant selon la faveur de la conjoncture, & conformant leur lettres contrefaites aux difficultez & mesintelligences qui ne manquent jamais de survenir dans les négotiations de cette nature, afin que suivant les occasions ils puissent par ce moyen animer un parti contre l'autre, sans être obligez d'envoyer en France pour avoir de nouvelles instructions; ce qui consumeroit beaucoup de temps, & ruïneroit leurs desseins.

Tu peux voir par là que le Cardinal Mazarin n'est pas inferieur à Richelieu son Prédecesseur pour le manége des Cours étrangeres. Il est l'ame de toutes les grandes affaires de la Chrétienté.

Les François, & sur tout les Parisiens sont fort aïgris, parce qu'à la fin de l'année derniere le Roi publia certains ordres, portant que tout l'or & l'argent du Royaume seroient portez à la Monnoye, pour être convertis en nouvelles especes. Les Marchands commencerent à se plaindre de cette déclaration, & furent suivis par tous les artisans. Le Parlement enfin examina la chose, & s'opposa aux ordres du Roi. Sur cela ce Monarque bannit huit membres du Parlement, & a souvent défendu à ce corps de s'assembler, mais il n'a pas laissé de continuer ses assemblées, jusques à ce qu'un plus grand nombre de ses Membres ayent été releguez. Cette conduite violente au lieu d'intimider le Parlement, n'a fait que l'animer davantage. Le Clergé mécontent souffle le feu, de même que les amis du Prince de Condé. Le procedé du Parlement est fort hardi & fort absolu. Il a expressement défendu aux Bour-

geois de Paris d'obeïr aux ordres du Roi, & a arrêté qu'il ne se feroit rien dans l'assemblée, que les exilez ne fussent rapellez. 1656

Les choses étant en cet état, nous n'avons à attendre que soulevemens, massacres, & autres éfets de la fureur populaire. Les riches font de grands amas de grains, & d'autres provisions, comme s'ils attendoient un siege. Les pauvres se trouvent bien de tout cela, parce que les Grands du Parlement leur font de grandes liberalitez pour les engager dans leur parti. D'ailleurs tu sais que la populace aime toûjours la nouveauté & les troubles de l'Etat, dans l'esperance de piller, & de s'enrichir de la ruïne d'autrui.

Je ne sai quelle conduite me convient le mieux dans cette conjoncture, s'il seroit mieux de demeurer en Ville, ou de suivre la Cour, qui est presentement à la Fere en Picardie; ou si je dois me retirer dans quelqu'autre lieu moins exposé. Je suplie les Ministres de la Porte de m'envoyer d'amples instructions, qui m'apprennent ce que je dois faire en cette occurence.

Nous apprenons de Rome que le Pape & les Cardinaux sont dans une grande consternation, sur l'avis qu'ils ont reçû que les Anglois avoient dessein de faire une décente sur les terres de l'Eglise. Cette nation est devenuë l'épouvantail de toute l'Europe, depuis qu'elle s'est érigée en Republique.

Chaque Royaume & Empire a un tems pour s'élever, & un autre pour tomber. Mais qui peut marquer au juste le tems de la décadence du glorieux Empire Ottoman, qui n'est pas encore à son Zenith?

LETTRE XXXIV.

A Sedrec Al' Giraw'n, premier Tresorier du Grand Seigneur.

Il le félicite sur sa nouvelle dignité. De Keinan Bassa, que les Tartares trouverent sur un fumier en Moscovie, n'étant encore qu'un enfant. De la derniere sedition de Constantinople.

TEs vertus t'ont élevé enfin à une glorieuse dignité, qui te rend le dépositaire de richesses immenses. Tu est le gardien de Tresors auſquels l'Univers n'a rien de comparable. Dieu te faſſe les graces qui te ſont neceſſaires dans une charge expoſée à tant de tentations. J'eſpere que tu ne t'ofenſeras pas de la priere que je fais pour toi, quoique Keinan Baſſa ton Prédeceſſeur ait trouvé mauvais certains conſeils de cette nature, que je pris la liberté de lui donner en lui écrivant. Il y a des gens ſi coleres, qu'ils regardent comme autant d'ennemis ceux qui leur donnent de bons avis. Je ne fis que l'avertir de certaines fraudes qui ſe font ordinairement dans la Treſorerie, & dont tu ſais la verité auſſi-bien que moi. Et je te dirai de plus, que pluſieurs perſonnes du Serrail l'ont ſoupçonné de n'en avoir pas été plus exempt que les autres.

Quoiqu'il en ſoit, je m'aquittai de mon devoir en lui donnant les avis neceſſaires. Car mes Superieurs m'ordonnent de reveler hardiment les ſecrets de ceux qui fourbent le Grand Seigneur. Je ne l'accuſois pas de cela, & partant il n'avoit aucun ſujet de ſe formaliſer. Mais il y a des gens qui feroient

querelle à leur ombre. En un mot ce Grand s'ou- 1656
blia soi-même.

En disant cela je n'ai point dessein d'attaquer son origine, ou de lui reprocher qu'on le trouva étant encore enfant sur un fumier en Russie, ou les Tartares le firent prisonnier entre plusieurs autres, quand ils pillerent Tsinarow, & le vendirent treize piastres à Capa Agasi, à cause de sa beauté. Je ne veux point me rappeller les circonstances de sa jeunesse, puisqu'on voit souvent que les plus vils esclaves parviennent à une grandeur extraordinaire par leur merite, ou du moins par la faveur du Sultan.

Mais ce que j'ai en vûë est, de te faire remarquer, qu'en s'offensant des remontrances que je lui ai faites sur certaines intrigues secretes & dangereuses qui se pratiquent dans la Tresorerie, il oublia qu'il étoit aussi-bien que moi l'esclave du Grand Seigneur, & qu'il n'étoit pas par consequent au dessus des conseils.

Il semble à present qu'il ait été fait Capitan Bassa, & que tu lui succedes à son office de Tresorier. Je lui souhaite pour l'amour de nôtre grand Maître, & de l'Empire des Musulmans, toute sorte de progrez & de victoires par mer : & je te souhaite pour l'amour que j'ai pour toi & pour ton frere, que je sai que tu regarderas toûjours comme un ami, augmentation de richesses & d'honneurs, comme ton merite & tes services augmentent dans l'estime du Sultan & de tout le monde.

J'ai meilleure opinion de ce dernier souhait que de l'autre : Car quelle raison avons-nous de mieux esperer du courage ou de la prudence de Keinan, que de la valeur du brave Zornesan Mustapha, qui commandoit la flote l'année derniere ?

Cette malheureuse pensée m'a mis d'aussi mauvaise humeur que l'étoit Enée, lorsque la Reine de Carthage vouloit lui faire raconter les guerres de Troye. Car j'ai appris, que Cara Mustapha

1656 Bassa eut le commandement de la Flote aprés Zornesan, & qu'un mois aprés il redevint Mansoul, pour l'amour de Keinan Bassa, ou plutôt pour l'amour du soldat licentieux, qui, se semble, gouverne tout. J'ai sû aussi toutes les autres Tragedies qui se sont faites au Serrail depuis le second mois de l'année. Je sai la cause & l'origine de tant de carnage & d'éfusion de sang. Il ne paroît que trop que c'est un triste effet du desordre & de la corruption generale de la discipline des Janissaires.

J'en ai autrefois écrit à Kiaya Bei. Mais il semble que l'avarice, qui est la racine de tous les maux, l'ait rendu insensible.

N'est-il pas honteux que des Officiers corrompus retiennent la paye de ceux qui servent le Grand Seigneur dans ses armées, je ne dis pas trois ou quatre mois, mais cinq ou six ans ? Ils sont chez eux dans l'aise & dans l'abondance, se réjoüissant dans les Auberges, & faisant mille violences, pendant que les autres souffrent une infinité de fatigues éloignez de leurs demeures, & sont réduits à la derniere necessité, n'ayant pas seulement les vestes que le Sultan leur donne pour couvrir leur nudité. Nonobstant tout cela, s'ils se plaignent de leurs souffrances, au lieu d'y remedier, on les accable d'injures & de reproches, comme s'ils n'étoient pas dignes de manger le pain & le sel du Sultan, quoi qu'ils risquent gayement leurs vies pour son service. Doit-on s'étonner aprés cela que les Janissaires soient si éfrenez & si furieux ?

Cependant je ne saurois m'empêcher de déplorer la destinée de ces malheureux, qui ont été sacrifiez à la furie de cette insolente milice. J'ai sur tout un déplaisir extrême de la perte du brave Soliman Kisiir Aga. Les Janissaires lui en vouloient depuis long-tems. Ils ne lui ont jamais pardonné la violente querelle qu'il eut avec le Bostangi Bassa.

Ils ont voulu profiter de la conjoncture pour 1656.
s'en venger.

Pour Kiaya Bey, il semble que c'est un coup de la Justice Divine. Il avoit été cause de la sedition, il étoit juste qu'il y perit, & qu'il fut précipité en Enfer, pour expier le crime qu'il avoit commis, d'avoir fait perdre la vie à tant de braves gens.

On n'en peut gueres moins dire du Moufti, qui fut le Chef de ceux qui trahirent Sultan Ibrahim leur Maître. Pour te dire franchement ce que j'en pense, j'ai une veritable douleur de la perte de ceux qui ont été sacrifiez comme d'innocentes victimes: mais pour ceux qui ont eu part à la trahison, il me semble qu'ils ne meritent pas qu'on les plaigne. Et le Moufti doit remercier Dieu & ses bons Astres, de n'avoir pas perdu la vie avec les autres. On dit ici qu'il s'est sauvé en Egipte.

Mais qui étoit ce Gelep Assan, qui étoit à la tête des mutins? Je n'ai entendu parler de lui que ce qu'on m'a mandé de sa subite élevation, & de sa chûte également précipitée durant cette sedition. Il étoit, je croi, un fou passionné, dont le Diaphragme mal constitué faisoit quereller son cœur & sa rate. De sorte qu'il apprenoit par cette guerre intestine à mettre les peuples aux mains. Homme populaire, incendiaire, & qui savoit le moyen de ruïner le vulgaire à force de caresses. Qui peut rendre raison de ces choses? Ou qui peut penetrer les secrets de la destinée? Quoi qu'il n'y ait rien d'extraordinaire pour le particulier, il est neanmoins surprenant quant au general, que de si foibles instrumens ayent pû donner un si terrible coup à la forme d'un gouvernement ancien & puissant.

Gelep Assan n'avoit ni réputation ni caractere, cependant on peut dire que disposant seul de la renommée & de la gloire, il a donné la loi durant deux mois au Souverain du monde le plus grand & le plus absolu. Et s'il avoit sçû profiter de son

1656 crédit, il n'est pas improbable qu'il n'eût pû s'élever au-dessus de son Maître, & se mettre à l'avenir à couvert de toute atteinte. On m'écrit que durant la sedition il avoit amassé des sommes prodigieuses, qui n'étoient autre chose que les presens des Bassas & des autres Ministres de la Porte, qui adoroient tous cette nouvelle Cométe, & demandoient sa protection & sa faveur contre la barbare populace. Mais il semble que trop de gloire lui fit tourner la tête, l'empêcha de considerer que chacun n'attendoit que l'occasion de le perdre, & que ceux-mêmes de son parti seroient les premiers à le trahir, aussi-tôt que le desordre du soûlevement seroit passé. C'est presque toûjours le sort des chefs de parti. Lorsqu'une fois les esprits d'une faction se sont dissipez, le regret & la confusion qui en sont la matiere grossiere, retombent sur ceux qui ont été les premiers à les fermenter, & à les confondre avec le ressentiment de l'Etat.

Il en a coûté la vie à quantité de grands & de braves hommes. Mais le vieux Negidher étoit de leur cabale, & il les a conduits dans le précipice, comme il fit les Corcis de la Meque quand ils conspirerent contre la vie du Prophête. Ce Diable entra dans le Temple sous la forme d'un vieillard décrepit, & s'apuyant sur son bâton entra dans le temple où ils étoient assemblez. Et lorsqu'on lui commanda de se retirer, il répondit: *Qu'il étoit un vieillard qui avoit vû tous les siecles, & remarqué les occurences des tems; qu'il étoit expert à reveler les secrets, & à faciliter les choses difficiles.* En un mot il parla si bien, qu'il fut reçû dans l'assemblée. Mais toutes les résolutions qui s'y prirent eurent un malheureux dénouëment.

Ce malicieux Démon se trouve souvent dans les cabales des seditieux, & quoi qu'ils ne voyent point, il ne laisse pas de faire échoüer leurs complots, & de les exposer à la honte & au châtiment. Ce Démon est l'esprit de l'envie, & quoi qu'il soit

lui-même rebelle, & chef d'une faction dans le 1656.
Royaume de l'air ; il est neanmoins d'un naturel si malin, qu'il souffre rarement qu'aucune rebellion réüssisse sur la terre : non qu'il aime les Etats ; mais parce qu'il se fait un plaisir de faire toûjours du mal en quelqu'endroit que ce soit : aussi les Anges gardiens ne souffrent point qu'il entre dans les Divans établis d'un Empire.

Dieu par sa bonté te préserve de la malice des mauvais Démons, qui volent toûjours autour des Tresors d'or & d'argent.

LETTRE XXXV.

Au même.

Comment la chambre de l'Espion fut visitée, & ce qu'il fit pour sauver ces papiers.

LEs troubles de la sublime Porte me toucherent si fort, & l'honneur & la sûreté de l'Empire des Osmans me donnerent tant de chagrin & d'inquietude, que je n'eus pas le tems de considerer à quels perils je m'exposois en t'écrivant de cette maniere. Cependant je me suis jetté dans un gouffre de fâcheuses circonstances, & de dangereux accidens.

On voit ordinairement que quand un malheur arrive à un homme, il en a même toûjours quelqu'autre. De sorte qu'il y a des tems où il semble que nous soyons assiegez de maux, ou du moins si étroitement bloqués par une armée de calamitez, que tous les passages par où nous pourrions esperer ou du secours, ou des instructions, sont entierement fermez.

C'est l'état où je me suis trouvé depuis peu, &

1656. je ne doute pas que mille autres ne se soient trouvez dans la même condition à Paris, ville si grande & si peuplée. La rebellion du Prince de Condé est la cause de tout cela. Car le Roi ayant sujet d'apprehender une seconde conspiration de la part des amis que le Prince de Condé a ici & ailleurs, a fait faire une exacte recherche de tous les étrangers. Les Officiers vont dans toutes les maisons de leur jurisdiction, prennent les noms de tous les habitans, & se saisissent des personnes qui leur sont suspectes. Les prisons sont pleines de gens de tout rang, & l'on envoye les Nobles au Château du bois de Vincennes. On dit que le Roi a une liste de plusieurs milliers de personnes de Paris qui sont dans les interêts du Prince de Condé, & qui avoient dessein de prendre les armes pour ce Prince à un certain jour fixé pour cela. On assure même que tout le Royaume auroit suivi leur exemple.

Dieu sait ce que ces Infidéles ont au cœur : pour moi je puis dire avec sincerité que je ne sais du tout rien de leurs complots. Il est vrai que l'année passée je reçûs des instructions du grand Visir qui m'ordonnoit d'agir secretement pour le Prince de Condé, d'apuyer sa faction, & de faire tout ce que je pourrois pour lui faire un nouveau parti parmi les Courtisans. Mais je me secoüai d'un emploi si dangereux en lui representant les prodigieuses dépenses qu'il y faudroit faire, & la necessité qu'il y auroit d'envoyer en cette Cour un Ambassadeur extraordinaire qui favorisât l'affaire. Pour dire la verité, je regardai la chose comme impraticable, & comme un pur caprice de ce remuant Visir, qui avoit naturellement du penchant pour les rebelles, & qui se faisoit un plaisir d'avoir part aux entrepriſes difficiles, soit qu'il y eut ou n'y eut pas d'apparence de réüssir.

Mais il est mort ; heureux s'il a expié par sa mort toutes les rebellions qu'il fit du tems qu'il étoit Gouverneur d'Alep. Je n'aime point à accuser les morts,

Auſſi ce que j'ai à dire n'eſt que pour ma propre ju- 1656
ſtification ; car je n'ai jamais pû aprouver ſa chimere politique. Quand même elle auroit réüſſi, quel profit ou quel avantage en ſeroit-il revenu à l'Empire Ottoman ? Et ſi elle avoit été découverte j'aurois été non-ſeulement découvert, les Infidéles auroient ſû les ſecrets de ma commiſſion ; ç'auroit été même la honte éternelle de la ſublime Porte, qui ſe ſeroit trouvé avoir violé d'une maniere ſi publique la foi qu'elle avoit donnée à la plus ancienne & à la puiſſante Monarchie des Nazariens.

D'ailleurs je ne ſavois pas ſi ce Miniſtre n'avoit point une animoſité ſecrete contre moi pour l'avoir autrefois accuſé au Divan lorſqu'il entretenoit correſpondance avec les Venitiens, & s'il ne vouloit point prendre ce tour pour s'en venger, en m'embarquant dans une affaire où je n'aurois pû que perir. Quoi qu'il en ſoit je ſuis perſuadé que j'eus raiſon d'être ſur mes gardes, & de porter mes apprehenſions au pis. Cela m'obligea de lui écrire une lettre pleine de ſpecieuſes craintes. Je fis ſemblant d'approuver ſon deſſein, mais en même tems je lui repreſentai qu'il étoit ſi difficile à executer, qu'il n'y penſa plus.

Cependant aprés tout j'ai éfectivement couru riſque pour avoir été ſimplement ſoupçonné d'être entré dans le parti du Prince de Condé. Juge parlà de ce qui me ſeroit arrivé ſi j'avois donné dans le deſſein du Viſir.

Les Officiers établis comme je t'ai dit, pour examiner les étrangers, entrerent un jour dans ma chambre de grand matin, & me demanderent mon nom, mes affaires, & ma qualité. Je répondis que mon nom étoit Tite Durlach Nieki ; mais que pour la brieveté, & pour marquer mon païs, on m'appelloit communément Tite de Moldavie, & que ſous ce nom j'étois connu au Cardinal Mazarin, comme je l'avois été à Richelieu ſon Prédeceſſeur, & à d'autres Courtiſans de grande qualité.

1656. Je leur dis aussi que j'étois Clerc, que j'entendois quelques langues étrangeres, & qu'en cette consideration ces Cardinaux m'avoient souvent employé à faire des traductions du Grec & de l'Arabe en Latin & en François : que pour cet effet ayant été recommandé par le Cardinal de Richelieu, je m'étois fait connoître à plusieurs personnes de qualité, & que j'avois enseigné ces langues à leurs enfans, & qu'enfin on m'avoit promis la Cure de l'Eglise Saint Etienne, aussi-tôt qu'elle seroit vaquante.

Ils parurent fort satisfaits de ce que je leur avois dit ; mais ils me dirent de plus, qu'ils avoient ordre de visiter mon apartement, & de voir s'il n'y avoit point d'armes cachées, ou des papiers concernant la conjuration.

Il est impossible d'exprimer l'horreur où je fus quand je les vis faire le tour de ma chambre, dont ils visiterent tous les coins & recoins : ils foüillerent aussi mes cofres & bahus, & mon lit même. Ce n'est pas que je craignisse qu'on me trouvât des armes cachées, ou des papiers concernant cette conspiration ; mais j'étois en peine de ma boëte où j'avois les copies de toutes les lettres que j'avois écrites aux Ministres de la Porte. Pour d'armes ils ne trouverent qu'une vieille épée, que je leur dis avoir apportée de mon païs, & une paire de pistolets que j'avois porté en voyageant pour me défendre des voleurs, & autres gens qui auroient voulu m'insulter.

Ils trouverent, ce semble, mes armes fort curieusement faites. Ils les examinerent de tous les côtez, & ayant tiré mon epée du fourreau, & allongé une bote ou deux contre la muraille, à la maniere des François, ils la remirent dans le fourreau & me dirent, *qu'ils n'étoient pas en droit de m'enlever ces armes, puisqu'elles m'étoient necessaires pour ma défense.* Mais quand ils vinrent à la boëte de mes lettres, & les virent écrites en caracteres extraordinaires que personne d'eux ne pût lire, ils commencerent à se regarder les uns les autres & à

changer de contenance, comme s'il y eut quelque 1656.
chose de dangereux dans ces papiers, & que pour cet effet on les eut écrit en chifres.

Ils se retirerent à un bout de la chambre, se parlant à l'oreille, & faisant de la tête tous les signes de gens qui craignent & qui sont surpris. Je les interrompis enfin, & leur dis. » Vous ne devez pas, Messieurs, vous mettre en peine de ces papiers. « Un Marchand Juif de ma connoissance me les a « laissez, & ce sont des lettres de correspondance « entre lui & quelques autres Juifs de Rome, de Venise, d'Amsterdam, & d'autres endroits de l'Europe. De-là vient qu'ils sont écrits en caracteres « qui vous paroissent étranges, c'est-à-dire, en ca- « racteres Hebreux, qui est la langue naturelle des « Juifs. Ils ne contiennent que des affaires de com- « merce; ce sont des lettres de marchez & de factu- « res. Car comme vous savez, les Juifs sont les plus « grands Marchands, les plus grands Banqueroutiers, & les plus grands Banquiers du monde. «

Ces paroles & quelque argent que je leur donnai, dissiperent tous leurs ombrages, éclaircirent les nüages de leurs visages, & changerent leur air refrogné en soûris & en complimens. » Vous êtes un fort honnête homme, me dirent-ils, & nous « vous rendrons tous les services que nous pour- « rons. Là-dessus ils me dirent adieu. «

Tu peux voir par là quel est le pouvoir de ce charmant métal, qui a la vertu d'applanir les plus grandes difficultez. Car tout ce que j'aurois pû dire n'auroit servi de rien sans cela. Ces Idolâtres ne virent pas plûtôt mes Loüis, qu'ils devinrent indifferens; & quand ils les eurent une fois entre les mains, il n'y eut point de respect, point d'amitié qu'ils ne me témoignassent. Ils me promirent & jurerent qu'il ne me seroit fait aucun mal.

Mais je connoissois trop bien la legereté & l'inconstance de la foi humaine, pour compter sur la parole de ces gens-là. Ils ne furent pas plûtôt sortis

1656. que je portai mes lettres à Echimilia, qui pouvoit les cacher aisément dans quelque coin de sa maison. Je le priai de me donner de méchantes lettres écrites en Hebreu, afin que s'ils revenoient, & demandoient encore une fois à visiter ma boëte, dans le dessein peut-être de la porter à quelque Ministre d'Etat, j'eusse à point nommé ces lettres à montrer, qui renfermées dans la même boëte, seroient sans doute inconnuës à ces ignorans, qui n'entendoient non plus l'Hebreu que l'Arabe & le Chinois, & par ce moyen je me mettois à couvert à l'avenir de semblables embarras.

L'évenement répondit à mon attente : les mêmes gens revinrent trois jours aprés avec d'autres visages que je n'avois pas encore vûs, sous prétexte d'avoir de nouveaux ordres, & jurant qu'ils agissoient en gens desinteressez. Je fus donc forcé de les suivre chez un Cadi où ils me menerent avec ma boëte. Le Juge m'examina fort exactement, & me demanda mon nom, mon païs, ma Religion, & me fit je ne sai combien d'autres questions. Il parut satisfait de toutes mes réponses, & envoya querir enfin un Prêtre qui entendoit bien la langue Hebraïque, auquel il commanda de lire mes lettres. Aprés les avoir luës il assura le Cadi qu'il n'y avoit pas un seul mot qui regardât l'Etat, & qu'elles ne contenoient que des conventions particulieres, & des marchez conclus entre Marchands correspondans, des factures, &c. Desorte qu'on me rendit ma boëte & mes lettres, & l'on me renvoya honnêtement.

Quoi que cet orage eut été bien-tôt passé, j'étois neanmoins sur des écueils continuels à cause des persecutions de ton prédecesseur Keinan Bassa, de Kisur Dragmelec & de plusieurs autres Grands du Serrail. Le premier me retranchant la pension que le Grand Seigneur m'avoit assignée ; le second, ou ne me donnant avis de rien, ou m'écrivant des nouvelles de bagatelles, qui m'étoient tout-à-fait inutiles, & les autres me calomniant auprés des Ministres du Divan.

Je te prie de m'envoyer les arrerages de neuf mois qui me sont dûs, comme tu le verras par les regiſtres de la Treſorerie. Sans l'honnête Juif Echimilia, j'aurois peri en cette Ville faute d'argent. 1656.

Il n'eſt pas beſoin de t'en dire davantage. Tu ſais fort bien que l'argent eſt le grand Taliſman qui fait tous les miracles dans le monde,

---

LETTRE XXXVI.

A Dinet Golou.

Du hazard & de l'origine du mal. Des Deiſtes Européens, & de la ſincere fraternité dans laquelle vivoient les anciens Arabes.

QUi peut penetrer la miſterieuſe conduite de la deſtinée, & ſavoir ſi Dieu gouverne le monde par l'influence des Aſtres, ou par le miniſtere des Eſprits, ou par ſa puiſſance immediate ? Ou ſi toutes choſes ne ſont pas un effet du haſard, & ſi ce n'eſt pas le haſard qui en diſpoſe ? Qu'il en ſoit ce qu'il voudra, il y a toûjours quelque choſe d'adorable. Ce haſard même, poſant pour veritable le ſentiment d'Epicure, merite des honneurs ſuprêmes & des ſacrifices, d'avoir ſi bien fait le perſonnage de la ſageſſe & de la prévoyance infinie, en formant & conſervant l'Univers. Si j'étois dans les ſentimens de ce Philoſophe, tous les matins quand je verrois lever le Soleil, tous les jours à midi, quand je le verrois ſur le Meridien, & tous les ſoirs quand il prend congé de nôtre partie du monde pour aller viſiter nos Antipodes, je m'écrierois avec une trés-profonde veneration. O haſard éternel ! ô tout-puiſſant accident ! ô aveugle- «

1656. ment incomprehensible ! je t'adore, je t'encense, & » je fais tout ce qu'une espece de mortels plus grossiers croient qu'on ne doit faire que pour un Dieu » tout sage, tout bon, & tout puissant. C'est ainsi que je parlerois à ce mélange confus d'atomes, si je pouvois croire avec Epicure, que c'est une telle confusion incomprehensible qui a produit l'admirable beauté & l'ordre que nous voyons.

Tu connoîtras par là que je ne suis pas sans Religion, & que plûtôt que de ne pas adorer un Etre Suprême, je voudrois faire une Divinité de ce qui est pour les autres la source de l'Athéïsme. Et je suis persuadé que la raison est de mon côté. Car que ce monde ait été produit comme il voudra, soit par un concours casuel d'atomes, ou par un acte de l'Esprit éternel, soit qu'il existe de toute éternité, comme disent les Stoïciens, ou qu'il soit ce qui résulte naturellement des idées divines, comme veulent les Platoniciens, il ne peut être que juste que nous rendions à l'Auteur de tant de prodiges & de merveilles les trés-humbles actions de graces qui lui sont dûës.

Mais que dirons-nous ensuite de tout le mal qui paroît dans le monde ? Qu'il y a dans tous les Etres quelque chose qui ressemble au mal, confondu & rivé par maniere de dire avec leurs Essences, c'est ce qui paroît d'abord d'autant plus évidemment, que chacun a sa part de cette contagion épidemique. Mais qui peut me dire d'où cela procede ? Je ne suis pas le premier qui ait fait cette question. Il y a déja plusieurs siecles que les gens curieux se sont occupez à chercher l'origine du mal. Et il y a sur cela presqu'autant de sentimens que de nations sur la terre.

Les uns ont soûtenu qu'il étoit venu du Septentrion : D'autres du Midi, comme si les deux Poles étoient le centre & le siege naturel de cette maladie du monde. Mais il semble que les uns & les autres ne raisonnent gueres bien ; gens crédules, qui aiment mieux s'accommoder de tout, que de se donner la peine d'examiner.

Cependant ce sentiment s'est si fort répandu en Occident, que quand les Prêtres Nazariens celebrent leur Messe, ils sont au Septentrion de l'Autel pour lire l'Evangile, & tournent le dos à cette partie du monde. Quand on leur demande raison de cette ceremonie, ils disent qu'il est dit dans la Loi écrite ; *le mal vient du Septentrion.* Je les ai souvent entendus se servir de cet argument. Dieu sait s'il y a ou non un tel passage dans la Loi écrite ; ou s'il y est, pourquoi il faut le prendre en ce sens. J'avouë neanmoins que les Romains ont quelque raison de le croire, parce qu'ils ont souffert de grands maux des Goths & Vandales Septentrionnaux, qui sortirent autrefois de leurs climats glacez, & se répandirent comme un torrent dans l'Italie, & dans les autres parties de l'Europe, faisant par tout de grands ravages soit pour le civil ou pour le spirituel. Si c'est là-dessus qu'est fondée leur ceremonie, ils ont à present plus de sujet de changer de situation, & de tourner le dos au Sud-Est, puisqu'ils ont été beaucoup plus mal menez des victorieux Musulmans. Les anciens Persans soûtenoient qu'il y avoit deux principes de toutes choses, savoir le bien & le mal, & qu'il y a eu entre l'un & l'autre une guerre éternelle. Mais ils disent, que le premier aura enfin la victoire, & qu'il exterminera l'autre. Cette opinion fut reçûë par une secte de Chrétiens qu'on appella Manichéens. Le fondateur de cette Secte étoit Persan d'origine. Son nom étoit Manes, homme d'un trés-profond savoir, comme le témoignent les Archives de l'Orient. Cependant les Chrétiens le mettent au rang des plus pernicieux heretiques. Il enseignoit que le vin étoit le sang des Démons ; & partant il le défendit à ses Sectateurs. Il défendoit aussi la chair des bêtes. Il apprit cela des Prêtres d'Egipte, où il demeura long-tems. 1656.

Mais revenons aux sentimens des hommes sur l'origine du mal. Il y a des gens qui soûtiennent que Dieu en est l'Auteur : sentiment qui n'est pas éloigné

1456. du blasphême. D'autres disent que quand les Démons furent exterminez de la terre ils répandirent dans le monde pour se venger de la semence du mal. Mais l'opinion des Stoïciens me paroît la plus plausible. Ils disent que rien n'est mauvais de soi-même ; que la contrarieté qu'on voit dans le monde est trés-bonne, & qu'elle contribuë à établir l'ordre & l'économie de toutes choses.

Mon cher Dinet, ne me regarde pas comme un Athée, parce que je me donne la liberté de discourir de ces choses misterieuses. Il y a en Occident une sorte de gens qu'on appelle Deïstes, c'est-à-dire, faisant profession de croire un Dieu ; mais Sceptique en toute autre chose. Ils n'ont point une foi implicite pour la Religion historique ; ils croyent au contraire que le devoir des gens raisonnables est de donner des écrits des mortels aussi-bien qu'eux, quoi qu'ils ayent passé pour de trés-grands Prophêtes. Ils croyent sur ce pied-là que ce n'est pas un peché d'examiner les Livres de Moïse & des Prophêtes Hebreux, l'Evangile de Jesus fils de Marie, & l'Alcoran de Mahomet nôtre saint Legislateur ; de choisir tout ce qui est conforme à la raison, & de rejetter le reste comme fabuleux, & inseré ou par la fraude des hommes, ou par l'artifice du Diable.

Je te proteste qu'il ne me paroît aucune raison d'appeller ces gens-là Athées ou Infidéles. Ils meritent plûtôt la qualité de Philosophes, ou amateurs de la sagesse & de la verité. C'est d'eux que j'ai appris à ne m'en laisser pas imposer en matiere de Religion. Je leur trouve en tout de la probité & de la bonté, & ils vont beaucoup plus loin que les Bigots du siecle pour la veritable vertu : mais ce qu'ils font ils le font sans bruit. Ainsi pendant que la fragilité humaine se manifeste à tout le monde, leurs perfections se cachent sous le voile d'une incomparable modestie.

Tels étoient autrefois les associez de Zeid Eb'n

Raphaa mon Compatriote. C'étoit un homme d'un 1656.
esprit ardent, & d'un bon sens prodigieux élevé à la Loi Musulmane. Mais quand il fut parvenu à un âge où l'on examine d'ordinaire les fondemens de la Religion, il rechercha les plus savans hommes, & ceux qui étoient versez dans toute sorte de sciences. Après avoir eu quelques conversations avec eux, & les avoir reconnus pour gens de probité & de bon sens, il leur proposa de faire entr'eux des assemblées frequentes, où ils pussent parler de tout avec liberté, afin qu'étant unis par une amitié inviolable, ils pussent se perfectionner les uns les autres dans les sciences & dans la vertu, sans avoir égard ni aux Legendes ni aux harangues des Mollas. Cette Societé composa cinquante livres sur autant de differentes sortes de sciences. Ils les intitulerent *Echvvanoſſapha, ou écrits de la ſincere fraternité*, sans nom d'Auteurs. Ils traitoient sans menagement & sans précaution des matieres humaines & divines. Ils soûtenoient que la Religion Musulmane étoit corrompuë; qu'elle avoit degeneré de sa premiere institution, qu'il s'y étoit fourré plusieurs erreurs, & que le seul moyen de la rétablir dans son ancienne pureté, étoit d'y joindre la Philosophie des anciens. En un mot ils tâchoient de reformer tout ce qu'il y avoit de mauvais dans les dogmes & dans les mœurs des vrais Fidéles, en soûmettant tout à la raison.

Je ne sai si cette entrepriſe sera de ton goût ou non. Ce que je sai est, que tu sens aussi-bien que moi, qu'il y a des Bigots parmi les Sectateurs du Prophéte, & que ces Bigots meritent correction. Le Diable mettra le pied dans le Temple de Dieu. Mais ne suis pas ses traces. Si tu le fais, celui qui a fait le Diable veuille te ramener à ton devoir.

LETTRE XXXVII.

A Nazin Eschref, ou Prince des Emirs, à la Porte.

De la peste qui faisoit de grands ravages à Rome, à Naples, & pais circonvoisins. Les Espagnols secourent Valenciennes, & batent les François. Le Juif Donaja meurt à Rome.

1656. LEs Chrétiens disent que Dieu les aime lorsqu'il les châtie. Ils ne doivent donc point s'affliger, ou regarder comme un effet de sa colere la cruelle peste qui fait de si terribles ravages dans l'Etat Ecclesiastique, dans le Royaume de Naples, & en d'autres endroits de l'Italie. Cette contagion se fait si violemment sentir à Rome, capitale des Nazariens Occidentaux, que plus de cent mille personnes de divers rangs ont abandonné cette Ville. Le Palais du Pape est fermé, & l'on n'y laisse entrer personne, non pas même les Ministres étrangers, sans de grandes précautions; & quand ils ont permission d'entrer, ils ne sont accompagnez d'aucun de leurs gens.

On dit qu'il meurt tous les jours à Rome dix-sept cens personnes, & six milles à Naples. Il y a même des lieux où les vivans sufisent à peine pour enterrer les morts. Le grand Duc de Toscane pour empêcher que la contagion ne se répande sur ses terres, a défendu tout commerce à ses Sujets avec ceux du Pape, & ne veut pas même permettre qu'un Nonce passe par ses Etats.

Cette horrible mortalité a chassé la Reine Christine de Rome. Elle a envoyé demander passage au

Duc

Duc de Savoye, & à d'autres Princes, dans le deſſein de paſſer en France. Elle eſt déja en chemin, & le Pape pour fournir aux frais de ſon voyage lui a fait preſent de dix mille écus. On fait ici de grands préparatifs pour la recevoir. Le Roi a envoyé des ordres à tous les Gouverneurs de Places & de Provinces par où elle doit paſſer, de la recevoir avec la magnificence dûë à ſa dignité Souveraine, & digne de la grandeur de la France. 1656.

Cependant cette Cour eſt chagrine de la perte qu'elle vient de faire à Valenciennes en Flandres, place importante dont je t'envoye ici le plan. Les François avoient aſſiegé cette Place au commencement de la campagne, mais il y a quelques jours que les Eſpagnols l'ont ſecouruë. Ils ont tué ſur la place plus de deux mille François, fait cinq mille priſonniers, & pris tout le canon & tout le bagage. Entr'autres priſonniers de marque eſt le Maréchal de la Ferté Seneterre, General de l'armée Françoiſe On n'a pas encore les noms des autres. Le Maréchal de Turenne même s'eſt ſauvé avec peine en ſe retirant à propos avec ſa Brigade. Quelques-uns l'accuſent à cauſe de cela de poltronerie & de trahiſon, pendant que d'autres ſoûtiennent qu'il a fait le devoir d'un ſage Capitaine de ſe retirer comme il a fait, puiſqu'il étoit impoſſible de rétablir les affaires.

Nous aprenons de Suede que l'Electeur de Brandebourg a fait un traité avec le Roi de Suede, par lequel ces deux Princes uniſſent leurs forces contre le Roi de Pologne, & l'on dit que la premiere entrepriſe qu'ils feront ſera ſur Dantzic. Ce païs-là eſt dans une horrible confuſion. Les Seigneurs, les Gentils-hommes, & les Païſans ſont en armes: les uns abandonnent leur Souverain, & les autres demeurent attachez à ſes interêts. Le Roi Caſimir a inveſti Varſovie avec une armée de quarante mille hommes. Cependant les Hollandois ont envoyé une Flote de Vaiſſeaux de guerre dans la mer Baltique, mais on ne ſçait à quel deſſein, & on igno-

1656. re s'ils prendront le parti des Suedois, ou celui des Polonois. Les derniers neanmoins comptent sur un grand secours de ce côté-là, & fondent leurs esperances sur les mesintelligences survenuës depuis peu entre les Hollandois & les Suedois. Les Moscovites d'un autre côté sont entrez en Pologne avec une nombreuse armée, & les Tartares sont en marche pour venir au secours du Roi Casimir.

Ainsi la Pologne va devenir le Téâtre d'une très-sanglante guerre. De quelque côté que se tourne la victoire, ce malheureux païs en sera presque ruïné.

Le Juif Nathan Ben Saddi de Vienne, & Agent secret du Grand Seigneur, me mande que l'Empereur d'Allemagne a une armée en Silesie de trente mille Fantassins & de douze mille Chevaux, qui doit se joindre avec les Moscovites, pour entreprendre quelque chose de considerable contre les Suedois, dont les victoires continuelles & la grandeur allarment ces puissans Monarques. Il m'apprend de plus, que l'Empereur a dépêché un Courier au Prince de Transilvanie, avec des lettres & des instructions pour l'engager à demeurer neutre.

Mais le jeune Ragotski est d'aussi difficile composition que son Pere, & n'aime pas plus qu'il faisoit à se laisser mener par le nez.

Tu peux dire aux Ministres du Divan, que le Juif Donaja est mort à Rome de la peste, & qu'il avoit eu la précaution de m'envoyer tous les papiers qui concernoient la mistericuse Porte.

La Cour est à present à la Fere en Picardie, Province frontiere de la Flandre. Ce qui fait que le Roi reçoit plus souvent des nouvelles de son armée.

Prince de la ligne sainte, je t'envoye toutes les nouvelles qui se debitent à present, à la reserve de celles qui ne valent pas la peine d'être mandées à un Musulman, & à plus forte raison à toi, qui te distingues de la foule des vrais Croyans, en portant la sacrée couleur du Prophête.

1656.

LETTRE XXXVIII.

A Melec Amet.

D'un étrange accident arrivé à quelques lieuës de Paris.

IL eſt arrivé depuis peu un accident ſurprenant dans le voiſinage de Paris. Il a donné lieu à divers diſcours, & obligé les Philoſophes à de nouvelles recherches. Un certain Païſan ſe promenant un matin ſur ſes terres pour compter, ſelon ſa coûtume, ſes brebis & ſon autre bétail, ne trouva point une Grange ſituée dans un champ à quelque diſtance du lieu de ſon habitation. Surpris de cela, il ſe rendit au plus vîte au lieu où il l'avoit vûë le ſoir précedent. Il n'y fut pas plûtôt qu'il vit, bien étonné, que non-ſeulement la Grange, mais une grande partie du champ où elle étoit bâtie, avoit été engloutie dans la terre. Il courut incontinent, & apella quelques-uns de ſes voiſins pour voir cet étrange ſpectacle. Le bruit en fut d'abord répandu dans tout le païs. Pluſieurs ſavans & perſonnes d'eſprit ont été ſur le lieu pour examiner cet évenement prodigieux. Mais perſonne n'oſe s'en approcher d'aſſez prés pour le bien conſiderer ; parce que la terre continuë de ſe fendre & de s'engoufrer ; ce qui fait un bruit ſemblable aux ſalves des Janiſſaires, quand le Grand Seigneur fait la viſite de l'Arcenac.

On diroit à en juger par ſes ſimptomes extraordinaires, que la terre vieillit, & s'affoiblit ; que ſa force & ſa vigueur interieure décline, & que nous ſommes par tout en danger d'être engloutis. Je n'ai pas le tems de t'en dire davantage. Il eſt minuit, & la Poſte va partir.

Dieu tout-puiſſant & tout bon te tienne en ſa ſainte protection.

LETTRE XXXIX.

A Zornczan Mustapha, Beglierbei d'Erz'ram.

Il le félicite de s'être retiré des embarras & des dangers du Serrail. Reflexion sur les Auteurs des derniers troubles de Constantinople.

JE veux te feliciter du dernier changement de ta fortune. C'est décendre je l'avoüe des grands honneurs que tu possedois ci-devant dans l'Empire des Osmans : mais croi-moi moins de grandeur & plus de sûreté. Relegué en Egipte, & réduit à une petite pension durant ta vie, ce n'est pas être banni de la faveur du Sultan ; ce qui a été le sort de plusieurs Grands. Tu n'as fait que te retirer des intrigues d'Etat, des fatigues de la guerre, & des dangers auſquels est exposée à tout moment la vie d'un Courtisan, pour aller te mettre en possession de la douce retraite de la Campagne, d'une Province paisible, riche & fertile, où tu pourras passer tes jours dans une abondance & dans une felicité à laquelle personne n'aura rien à dire.

Je ne suis point surpris de la chûte de tant de grands hommes, & je n'ai pas beaucoup de regret à la mort de ceux qui étoient reconnus pour ennemis du Gouvernement. Mais je ne pense qu'avec douleur qu'on a confondu le sang des braves & des fideles avec le sang des traitres & des scelerats. Mais ces choses-là sont inévitables dans les soulevemens populaires, lorsque le Souverain se trouve obligé de sacrifier à la multitude tous ceux qui lui sont demandez. C'est ainsi qu'a peri l'illustre Soliman

VALENCIENNES
Ville forte des Païs-Bas du comté de Hainaut Située sur la Riviere de l'Escaut a 50. degrez 24. minut. de Latitude et 24. degr. 44. min. de Long. le Roy s'en rendit le Maitre dans ces dernieres guer.
Echelle
20 40 60 80 100 120
de 120 Tois.
Escaut R.
Escaut R.

entre les criminels Eunuques, quoi qu'il fut tout à [1656]
fait innocent. Mais il étoit Negre, & ce qui a fait son crime, est que les mécontens ne pûrent pas distinguer les belles qualitez de son esprit.

Maudit soit l'extravagant Chaban Calfa, & doublement maudite soit Mulkli Kadin, sa miserable Femme, qui a été la premiere cause de tout le desordre, qui a fait perir tant de braves gens. Je me souviens que le vertueux Soliman me dit un jour quelque chose des débauches que les femmes faisoient dans les apartemens de la Reine Mere. Mais il en parla avec tant de modestie & de retenuë, qu'à peine cela fit-il alors quelque impression sur mon esprit. Autrement j'en aurois fait part au Visir Azem, ou à quelques autres Ministres du Divan, car j'avois ordre d'en user de cette maniere dans les cas où il s'agissoit de l'honneur & de la sûreté du Grand Seigneur. Cet avis comme tu vois n'auroit pas été des moins importans. Il paroît que les femmes minoient le gouvernement du monde le plus sacré & le plus fermement établi. Non contentes de s'abandonner impunément à leur impieté, & de se veautrer par maniere de dire dans les plaisirs contre nature, elles vouloient s'ériger en modeles, & ont infecté par degrez l'Empire Ottoman de débauches d'une nouvelle espece. Comme cette débauche avoit été commencée & continuée par dissiper les Finances, par vendre les charges à des gens sans merite, à des Boufons, à des Maquereaux, & à des ânes, aussi auroit-elle fini par énerver nos gens de guerre, par corrompre tous les Fideles, & par livrer l'Empire en proye aux Infidéles.

Combien de Visirs, de Kaimakams, de Capitans Bassas, & autres Officiers avons-nous eu durant le cours de cette fatale année? Je ne saurois m'empêcher de dire un mot entr'autres de l'empoisonement de Chiaoux Bassa, aprés qu'il eut été fait Visir Azem, & de le regarder comme un coup de la

1656. Justice Divine, qui le voulut punir d'avoir trempé ses mains dans tant de noble sang, dans le tems qu'il étoit grand Visir. Dieu poursuit les cruels, & leur porte des coups invisibles.

Mais qu'étoit Achmet Bassa, qui profita des troubles domestiques de la Sultane, & des guerres étrangeres, pour brouiller dans son gouvernement en Asie, & pour exciter une rebellion, dont la Ville Imperiale même fut menacée ? Il semble à en juger par le cours de sa fortune, qu'il ne fut pas content de son gouvernement, & qu'il eut recours à la rebellion pour se procurer une plus haute dignité. Ne fut-ce pas pour cela qu'il fut fait Bassa de la mer en la place de Ouroos Kienan ? Le Bassa d'Alep fut le premier qui mit à la mode ce hardi moyen de s'avancer. Si le Grand Seigneur souffre cela, nous aurons sujet selon toutes les apparences, de faire la paix avec les Chrétiens, pour avoir un peu de répit, & pour être en état de tourner ses forces contre ses propres Sujets.

Parmi tout cela, rien ne m'afflige tant que la terrible perte qu'a fait nôtre Flote dans le dernier combat. On parle differemment de cette action, mais on convient en general, que les Musulmans ont perdu soixante & douze Vaisseaux & Galeres, & une infinité de monde : que les Venitiens ont pris les Isles de Tenedos & de Lemnos, & qu'ils s'avancent pour assieger Constantinople. Il y a long-tems que nous avons reçû ces nouvelles : de sorte que si elles sont veritables, & que les Venitiens ayent poursuivi leur victoire, la Ville Imperiale, l'asile du monde, est peut-être en cendre de l'heure qu'il est.

J'ai souvent representé la necessité qu'il y a d'élever des Plateformes tout le long de l'Hellespont, pour garder cette importante avenuë de la sacrée Porte. Si mon avis avoit été suivi, les Nazariens n'auroient peut-être pas sujet de triompher

à present. Mais ils sont aujourd'hui des banquets 1656
en pleine ruë : Toute la Chrétienté retentit des nouvelles de nôtre disgrace. Les ivrognes de l'Europe insultent ceux qui font profession de sobrieté. Au milieu de leurs débauches ils blasphêment nôtre Prophête, & chantent les loüanges de leur Dieu Bacchus. Ils menacent de conquerir l'Asie, & d'exterminer les Musulmans de la terre.

Enragé de ces vanitez profanes, je ferme les oreilles, & me tournant par un mouvement divin, je prie Dieu de confondre les Infideles.

LETTRE XL.

Au trés-celebre & tres-illustre Mahomet, Visir Azem, à la Porte.

Il le felicite sur son élevation, lui fait present des Portraits du Roi de France, du Cardinal Mazarin, de la Reine de Suede, & autres ; & d'une douzaine de Montres de sa façon. Reception de la Reine Christine à la Cour de France.

L'Incomprehensible Majesté qui n'a point de semblable, à la volonté de laquelle toutes choses sont disposées & ordonnées au Ciel & sur la terre, par la providence particuliere de laquelle tu as été élevé pour le bien de l'Empire des Osmans, à la glorieuse charge de Vicaire du Vicaire de Dieu, augmente tes graces & tes vertus ; & t'accorde une sagesse parfaite, & une tranquilité complete.

J'ai de la veneration pour toi, qui est consommé dans toute la science Morale & Politique. Tu est

1656. l'homme de l'Empire qui a le plus d'experience. Je me console des troubles & des desordres de Constantinople, quoi que les suites en ayent été fatales à quelques braves gens ; depuis que je sai que tu as été choisi pour la premiere dignité de l'Empire, & que les Musulmans peuvent esperer durant ton Ministere, non seulement que les choses seront plus tranquilles, mais aussi que tu couperas dés les racines les causes de ces maladies publiques, & de tous les autres maux dont est infectée la Monarchie destinée à la conquête & à la réformation de tout l'Univers.

Selon la coûtume d'Orient, je ne veux point t'aprocher sans te faire quelque present. Mais pardonne je te prie à ton esclave de ne pouvoir t'envoyer rien qui soit digne de ta grandeur. J'ai mis dans une caisse les portraits au naturel du Roi de France, du Duc d'Orleans son Oncle, du Duc d'Anjou son frere, & du Prince de Condé son Cousin. J'y ai ajoûté ceux du Cardinal Mazarin, & de la Reine Christine de Suede, qui est presentement à la Cour de France. Agrée aussi un petit cabinet que je te presente, contenant douze Montres, toutes faites differemment, selon la variation circulaire des Lunes dans l'espace de trente quatre ans. Elles sont de ma façon, c'est pourquoi je ne les loüerai point. Chacune est envelopée dans un morceau de toile de soye, sur laquelle est écrite en Arabe la maniere de s'en servir. Tu trouveras peut-être quelque plaisir à faire les experiences mentionnées dans ces tables. Quoi qu'il en soit, ne mépriſe point ce petit témoignage du respect que j'ai pour toi, mais considere que si je suis inferieur aux curieux Artistes de l'Europe, au moins mon travail est assez passable pour un Musulman, parmi lesquels on auroit de la peine à trouver un autre Horloger.

Si tu veux savoir pourquoi la Reine Christine est à la Cour de France, je te dirai qu'elle y arriva de Rome à la fin du mois passé. Elle prit la mer juſ-

qu'à Marseille, elle toucha à Genes ; & reçût de ma- 1656
gnifiques presens de cette République ; mais on ne voulut pas lui permettre de mettre pied à terre, de peur de la peste qui régnoit alors à Rome, & qui l'obligea d'en sortir pour venir à Paris.

Les François n'ont pas été si scrupuleux, & l'ont reçuë à bras ouverts elle & son train. Elle débarqua à Marseille le vingtiéme de la septiéme Lune ; & lors qu'elle y fit son entrée publique, les Consuls & toute la Noblesse allerent la recevoir en caroſſe ; elle fut saluée à coups de canon, & on lui fit tous les honneurs qu'on auroit pû faire en pareil cas à la Reine de France voyageant.

Elle fut reçûë de même à Aix, à Avignon, à Lion, & en un mot dans toutes les Villes par où elle passa ; Les clefs lui en furent données (car c'étoit l'ordre du Roi) & quand elle entroit dans une Ville, & qu'elle recevoit les complimens du Gouverneur, des Prélats, & autres personnes d'autorité, cela se faisoit sous un Dais de parade qu'on portoit sur sa tête. Elle fut aussi magnifiquement regalée par les Princes & par les principaux Ducs du Royaume. Le huitiéme de la derniere Lune elle fit son entrée à Paris à cheval & habillée en homme. Aprés y avoir fait quelque sejour elle alla à Compiegne voir la Cour qui y fait à present sa résidence.

On ne croit pas qu'elle fasse long sejour en France : on croit au contraire, qu'aussi-tôt qu'elle aura avis que la peste n'est plus à Rome, & dans les lieux circonvoisins, elle y retournera pour passer le reste de ses jours dans cette capitale, qui est le centre des Princes & des Prélats de la foi Nazarienne.

Un peu avant qu'elle partit de Rome, les Espagnols avoient fait dessein de se saisir de sa personne, & de la personne du Pape, d'égorger l'Ambassadeur de Portugal, de mettre le feu à la Ville. Mais la conspiration fut découverte, & les conspirateurs arrêtez : (Car il est à remarquer que les Nazariens ne condamnent jamais personne à la mort,

1656. sans leur avoir fait le procez dans les formes.

On parle ici comme s'il y avoit eu depuis quelques mois un grand embrasement à Constantinople, & qu'une grande partie de la Ville eut été consumée : Je m'étonne qu'aucun de mes amis, ou autres demeurant à Constantinople, ne m'ayent rien mandé d'un pareil évenement. Cela me fait esperer que ce bruit est faux.

Tout le monde assure que les Suedois & Brandebourgeois ont remporté à Varsovie une grande victoire sur les Polonois & Tartares. Les vaincus ont laissé plus de six mille hommes sur la place, avec toutes leurs munitions & tout leur bagage : Et que l'infortuné Casimir a été forcé de s'enfuir en Hongrie avec peu de suite.

Toute l'Europe avoit cru que les Moscovites & Allemans feroient quelque chose d'extraordinaire pour les Polonois, & arrêteroient par quelque action d'éclat les progrez & les triomphes des Suedois. Car l'Ambassadeur de Moscovie étant à Koningsberg pour détacher le Duc de Brandebourg des interêts de la Suede, fit les menaces les plus terribles en cas que ces deux Puissances ne donnassent pas les mains aux propositions de son Maître. Il prit un jour dans la fureur de son zèle un grand gobelet de vin en presence de l'Electeur, & l'ayant bû à la santé du Czar, il dit tout haut, *ainsi engloutira ses ennemis le grand Empereur des Moscovites.* Il semble à present que ce n'étoit qu'une vaine bravade, & que les Moscovites étoient résolus de demeurer simples spectateurs, & de voir qui auroit du meilleur. On en peut dire autant de l'Empereur, du Prince de Transilvanie, des Danois, & des Hollandois, qui se déclarent aujourd'hui pour le plus fort.

Magnanime Visir, si les presentes guerres de Dalmatie & de Candie, & les troubles domestiques de l'Empire Ottoman, n'occupoient pas entierement les armes des Musulmans, il seroit sans contredit aussi avantageux que glorieux, de secourir l'infortuné

Casimir, de changer le cours des conquêtes Gothiques, & d'obliger les Polonois à une fidélité & à une reconnoissance éternelle envers le Grand Seigneur. 1656.

LETTRE XLI.

A Abrahim Eli Zeid Hogia, Predicateur du Serrail.

Traité de Mahomet avec les Chrétiens. Passages Prophétiques de Mahomet. Conte d'une image noire en Espagne.

JE vais souvent à la Bibliotheque Royale. Le Cardinal de Richelieu qui s'étoit souvent servi de moi pour traduire des traitez curieux de l'Arabe en François ou en Latin, fut le premier qui m'accorda cette faveur. Il semble que les François font beaucoup de cas des manuscrits d'Orient quand ils en rencontrent quelqu'un; & ils n'en font pas moins des gens qui entendent les langues Orientales. Richelieu sur tout étoit fort curieux de s'instruire de la sagesse & du savoir de l'Asie. Il avoit quantité de livres Persans, Siriens, & Arabes, & protegeoit publiquement les gens savans dans les langues. Il étoit bien-aise de connoître des étrangers & des voyageurs pour s'informer des differentes Loix, Coûtumes, & Religions des païs étrangers & de tout ce qu'il y avoit de rare & de remarquable dans toutes les parties du monde.

De-là vient que je reçûs des marques visibles de son estime, aussi-tôt qu'il sçût que j'entendois le Grec, l'Arabe, l'Hebreu, le Turc, & l'Esclavon. Il s'est souvent servi de moi comme j'ai déja dit, & j'avois libre accés à sa Bibliotheque & à celle du Roi. Quoique le Cardinal Mazarin son Successeur ne s'applique pas aux études de cette nature, avec la

même atdeur qu'aux affaires d'Etat, il m'a continué neanmoins le privilege de visiter ce Tresor de savans livres, où je passe plusieurs heures.

Je jettai un jour les yeux sur un manuscrit, sur le dos duquel étoit écrit.

Original du Traité de Mahomet, Prophéte des Arabes, avec ceux qui font profession de la foi de Jesus.

Il y avoit au bas une note en Latin, qui portoit, *que ce manuscrit avoit été trouvé dans le Convent des freres Chrétiens du mont Carmel.* J'ai copié ce parchemin, & je te l'envoye ici inclus, afin que tu puisses juger s'il est veritable ou contrefait. Les Nazariens soûtiennent que cette convention a veritablement été faite avec l'Ambassadeur de Dieu, & nous reprochent en consequence que nous desobeïssons tous à nôtre Legislateur, & violons le traité qui a été signé & scellé par celui que nous appellons le sceau des Prophétes; traité dont nos quatre principaux Docteurs Abubeker, Osman, Omar, & Hali, ont été témoins.

Si tu te donnes la peine d'examiner cet écrit, tu connoîtras facilement si c'est nous ou eux qui avons violé cette foi. Supose que ce soit veritablement, comme on le prétend, le testament du Prophéte, il est certain qu'il accorde plusieurs avantages aux partisans de Jesus, comme de les laisser en paix, de les secourir, & de les aimer; de les exempter de taxes & d'impositions, de leur donner liberté de conscience, & permission de se marier comme ils l'entendent, &c. Il n'est pas moins certain cependant, qu'il ne leur accorda ces choses que sous cerraines conditions qu'ils étoient obligez d'observer de leur part, comme par exemple, qu'aucun d'eux ne logeroit les ennemis des vrais Croyans, n'entretiendroit correspondance avec eux, ou ne leur fourniroit secretement des armes, des chevaux, de l'argent, ou d'autres choses necessaires à la guerre: Mais qu'au contraire ils recevroient chez eux les Musulmans & les logeroient durant trois jours, &

les défendroient contre leurs ennemis. Si donc les 1696
Chrétiens venoient à contrevenir à quelqu'un de ces points, le Prophête déclare le traité nul, & eux déchus des avantages qui leur y sont accordez. Tu verras que les contractans s'obligent solemnellement & mutuellement à observer religieusement jusqu'au bout le contenu au traité.

La question est donc de savoir, si c'est nous ou les Nazariens qui avons les premiers violé ces articles? Car si l'on peut prouver que les Nazariens sont les agresseurs, ils n'ont aucun sujet de se plaindre de leurs malheurs ou d'accuser les vrais Croyans comme ils font ordinairement, d'oppression & de tirannie, puis qu'il est manifeste, qu'ils n'ont de maux que ceux qu'ils se sont attirez par la violation de la foi qu'ils avoient donnée. Leur infidélité a annullé la convention de Dieu & de son Prophête, & dérogé aux avantages qu'ils pouvoient prétendre s'ils l'avoient fidélement observée de leur part. Qu'il en soit ce qu'il voudra, le Prophête n'est point blâmable: Que la coulpe demeure sur ceux qui ont fait le crime.

Je ne sai pas d'où vient que les Chrétiens d'aujourd'hui pensent & parlent plus mal de nôtre saint Legislateur que n'ont fait leurs Peres qui ont vécu de son tems, ou immediatement aprés lui, & qui pouvoient par consequent être mieux informez des circonstances de sa naissance, de sa vie, & de ses fameuses actions. Il y a parmi les Nazariens des Auteurs anciens, qui parlent avec éloge de lui & de sa maison. Ils ne dissimulent point les signes qui furent d'abord les présages de son heroïque vertu, & de la grandeur à laquelle il étoit destiné. J'ai lû dans un certain Auteur Chrétien, que le Prophête n'ayant encore que neuf ans, Abu Taleb son oncle sous la direction duquel il étoit, mena son glorieux pupille à Damas: Que durant le sejour qu'ils firent à Bizer, un savant Moine nommé Bohira sortit de son Convent pour les aller trouver, & que prenant Mahomet

1556 par la main en presence de plusieurs Chrétiens, il » dit à haute voix. Ce jeune homme est né pour faire » de grandes choses. Sa renommée se répandra d'O- » rient en Occident : Car comme il approchoit de ce » lieu j'ai vû un brillant nüage décendre & le couvrir. Sultan David a aussi prophetisé de lui dans cette himne que les Chrétiens comptent pour le 50. Ps. v. 2. *Dieu*, dit ce Divin Poëte, *a proclamé de Sion l'Empire de Mahomet* Mais les Chrétiens donnent un autre sens à ce passage, quoi que l'original soit un témoin vivant contre eux. Moïse aussi profera un mistere dans le Pentateuque, lorsqu'il dit : *Dieu est venu de Sinai, il s'est levé de Sehir, & s'est manifesté du Mont de Paran.* Voulant signifier par-là, que la loi écrite de Moïse, l'Evangile de Jesus fils de Marie, & l'Alcoran de Mahomet alloient décendre. Le Messie dit aussi à ses Disciples, *Si je ne m'en vais, l'apellé de Dieu ne viendra point à vous.* Les Interprétes Chrétiens cachent volontairement ces choses au vulgaire, de peur que s'ils les voyoient leurs yeux ne fussent ouverts. Il paroît dans tout ce qu'ils font une malice & une ignorance obstinée.

Qui ne riroit pas de la folie des Espagnols qui ont de coûtume dans une certaine Ville toutes les fois qu'ils entrent à l'Eglise, ou en sortent, de cracher sur la statuë d'un homme noir qui est prés de la porte à cheval sur un âne. Un Ambassadeur de l'Empereur de Maroc étant en cette Ville, & remarquant cette vaine ceremonie du peuple, demanda au Roi, *qui cette statuë représentoit?* Il répondit, *Mahomet, le Prophête des Arabes. Cela ne peut pas être*, repliqua l'Ambassadeur, *puisque nôtre Prophête n'a jamais monté que sur des chameaux : C'est plûtôt la figure du Messie, qu'on dit éfectivement avoir monté sur un âne.* Le Roi embarrassé de cette réponse, consulta les Prêtres & les savans qui conclurent tous que l'Ambassadeur avoit parlé juste. Ainsi au lieu de continuer à faire des indignitez à cette image, ils se jetterent dans l'autre extrémité, & lui bâtirent une

Chapelle, encenserent l'image insensible, & lui ren- 1656
dirent les honneurs divins. Ainsi s'adresserent leurs prieres à ce qu'ils maudissoient peu de tems avant, & firent un Dieu d'une chose qu'ils regardoient comme presqu'aussi méchante que le Diable. Que les malédictions de Dieu tombent sur le Diable & sur ses adorateurs ; mais que ses benedictions se répandent sur le saint Prophète & sur ses serviteurs, & y demeurent jusques à la consommation de toutes choses.

LETTRE XLIII.

A Murat, Bassa.

Mort du Roi de Portugal. Couronnement de son fils. Peu de bonne foi du Comte d'Harcourt à l'égard du Roi de France. Bravoure du Maréchal de la Ferté.

COmpte à present que Dom Juan de Bragance, Roi de Portugal, est mort. Il quitta ce monde le sixiéme de la derniere Lune, aprés avoir été tourmenté de la pierre durant dix jours. La Reine son Epouse doit disposer de l'autorité Souveraine durant la minorité de son fils, qui s'apelle Dom Alphonse. Ce jeune Prince fut couronné peu de jours aprés la mort de son Pere, pour prévenir les complots des Espagnols, qui ont une puissante faction en Portugal, & ne sont pas encore hors d'esperance de faire rentrer ce Royaume sous l'obeïssance du Roi d'Espagne. On est toûjours occupé dans le monde, ou à regagner ce qu'on a perdu, ou à aquerir quelque chose qu'on n'a pas.

Le Maréchal de la Ferté que le Prince de Condé fit prisonnier à la bataille de Valencienne, ayant reglé le prix de sa rançon, avoit eu la liberté sur sa parole d'aller où il voudroit, d'envoyer la somme

1656. dont on étoit convenu, ou de revenir dans un tems fixé. Et comme on n'a pas fait de cas de lui à la Cour, il est résolu de tenir sa parole dans le tems, & d'aller se remettre entre les mains du Prince de Condé, qui ne manquera pas de donner un commandement honorable à un General de ce merite.

Cependant le Comte d'Harcourt ne va pas droit avec son Maître, & entretient des correspondances secretes avec l'Empereur d'Allemagne. C'est un homme utile ou dangereux selon le parti qu'il prendra : Aussi lui fait-on la Cour de part & d'autre. Il est presentement à Brisac en Alsace. Je ne saurois être l'admirateur d'un homme si ingenieux à inquieter son Prince ; homme au reste qui ne peut se vanter d'aucune action de merite & de valeur, que de ce qu'il a fait autrefois en Catalogne, dont il a été si suffisamment récompensé par les complaisances & par les faveurs du Roi. Ceux qui mettent son affaire en paralelle avec celle du Maréchal de la Ferté Senecterre, ne considerent pas que le dernier tomba entre les mains de ses ennemis par le pur hasard de la guerre ; au lieu que l'autre est un Deserteur volontaire s'il accepte les propositions de l'Empereur, dans un tems où rien ne l'y contraint & où l'honneur l'oblige au contraire de demeurer dans son devoir.

Nous avons avis du Nord que le Comte de Coningsmarc, Generalissime des forces Suedoises en Prusse, a été fait prisonnier par les Polonois, comme il alloit par mer à Wismar, & renfermé dans le Château de Weysselmundem, prés de Dantzic. Les habitans de cette Ville ont pensé prendre le Roi de Suede même. Il est certain qu'ils ont fait un grand butin sur les Suedois, ausquels ils ont enlevé dix-huit caisses pleines d'or, des coffres où étoient les bijoux du Roi, & autres richesses.

Le Roi Casimir demande que ceux de Dantzic lui remettent tout cela qu'ils lui payent de plus un million de Risdalles, & qu'ils fournissent à son armée toutes les munitions & provisions necessaires. Le

fardeau est pesant à la verité ; mais ces fidéles sujets 1656.
croyent ne pouvoir jamais faire trop pour leur Roi.

Les Moscovites assiegerent Riga dans la neuviéme Lune ; cette place appartient à la Couronne de Suede : Mais ils ont tout nouvellement levé le siege aprés y avoir perdu plus de dix mille hommes.

C'est-là tout ce que je puis t'écrire de nouveau, si ce n'est que les François ont pris Valence, Ville d'Italie.

Je souhaite d'aprendre d'aussi heureuses nouvelles que les dernieres que j'ai reçü de Candie, aprés tant de dépenses & tant de sang répandu. Mais la victoire est à la disposition de l'Ange du tems.

LETTRE XLIII.

A Hebatolla Mir Argun, Superieur du Convent des Dervis, à Cogni en Natolie.

De condoleance sur la mort de Brededin son prédecesseur. Il lui envoye la vraye éfigie du Messie. Abregé de l'histoire de Jean Baptiste.

IL seroit difficile de t'exprimer au juste le triste 1657.
état où m'a jetté la nouvelle de la mort de ton Prédecesseur, le celebre & venerable Brededin, qui comme tu me l'apprens, s'en est allé en Paradis. Je n'ai été ni passionné, ni insensible ; mais entierement disposé à la volonté du Ciel. J'ai consideré d'un côté ses immenses vertus, & de l'autre le cours de la Nature, sa merveilleuse vieillesse & ses actions plus merveilleuses encore ; sa vie également celebre par sa longueur & par sa prodigieuse pieté. Il n'étoit point du nombre de ceux qui passent leur vie sans faire la moindre bonne action, ou sans

1657. laisser aucune impression d'eux à la posterité. On dit vulgairement, *que le tems passe*; & moi je dis que le tems demeure, & que c'est nous qui passons, & qui sommes suivis de tout ce qui est sujet au changement. Nôtre erreur ressemble à celle de ceux qui sont à la voile, & qui s'imaginent que les arbres & les montagnes se meuvent, pendant qu'eux seuls sont emportez par le vent. Ou bien elle est comme la Philosophie de ceux qui comptans sur leurs sens grossiers, soûtiennent que le Soleil fait tous les jours le tour de nôtre monde, quoique suivant la raison & une meilleure Philosophie, ce globe de lumiere soit fixe, pendant que nôtre globe tourne sur son axe, & trompe nos yeux par ce moyen. Ainsi pendant que les mortels coulent sur les vagues incertaines de la vie humaine, & passent par les visibles & fixes bornes du tems, qui sont les jours & les nuits, nous nous imaginons que ces bornes se mouvent, au lieu que c'est nous qui nous mouvons. La nuit & le jour demeurent les mêmes; ils sont fermes & invariables dans la succession de leurs intervales, & ce n'est que les élemens & les corps qui en sont composez, qui sont sujets au changement.

Les minutes, les heures, les jours, & les années, ne sont pas proprement les mesures du tems, mais celles du mouvement & de la durée de tous les êtres corruptibles. Car le tems est infini, & est au-dessus de toutes dimensions. Ce n'est en un mot que par le nom simplement que le tems se distingue de l'éternité.

Tout ce que j'ai dit sur ce sujet est compris dans le proverbe Arabe, qui dit, *demain, c'est jamais.* Ce n'est sans contredit ni un paradoxe, ni une heresie de dire, *c'est toûjours aujourd'hui*, ou que cette heure, cette minute est éternelle. C'est cette verité qui a fait dire à quelques personnes contemplatives, que l'éternité n'est qu'un point ou un instant.

Mais revenons à Brededin le fidéle des fidéles. Puisse son ame reposer à l'ombre des misericordes

de Dieu, & sa memoire être en benediction. Que 1657.
l'Ange Gabriël l'ami des Prophêtes prie pour lui, aussi-bien que Michel Israphiel, le messager de la mort, & tous les Anges qui prierent pour le favori de Dieu, aprés qu'il eut été enlevé de ce monde. Aprés que toi & les Religieux qui sont sous ta conduite aurez fait les prieres & les expiations accoûtumées pour l'illustre Prélat defunt, il n'y a point de doute qu'il sera en état d'interceder pour vous, & pour tout l'Empire Musulman. Car il étoit un saint parfait, le bien-aimé de Dieu.

Sage & reverend successeur de ce saint homme, permets-moi de te dire, que ton nom Hebatolla, qui signifie *don de Dieu*, me donne de glorieux présages de ta vie & de ton administration dans ce fameux Colége, où l'incomparable Brededin a brillé durant tant d'années. Il est presentement avec Dieu dans les jardins de la retraite éternelle, & t'a laissé son siege sur la terre, rempli de la sacrée odeur de sa vertu.

Il a été le religieux imitateur du Prophête, & de tous les saints hommes en general, le devot admirateur du Messie, & le fidéle Disciple de l'Envoyé de Dieu. Il est maintenant assis avec eux dans les cabinets d'Eden, sur les bords immortels des rivieres de vin, de lait & de miel, qui coulent le long des allées du Paradis. C'est là la récompense de la vertu heroïque, la couronne des bonnes actions, les biens préparez pour les ames chastes & pures, qui n'emportent en quittant ce monde aucune tache de vice. Car rien d'impur ne peut être admis dans le monde des bienheureux.

Qu'y a-t'il dans ce monde obscur, Hebatolla, qui soit comparable aux joies du Ciel? Les plaisirs y sont épurez, & les biens solides & permanens. Nous goûtons cependant quelquefois de grandes felicitez sur la terre: Mais c'est seulement lors que les portes & les fenêtres du Paradis sont ouvertes, & qu'un vent celeste nous apporte des feüilles des

1657. arbre d'Eden, parfume l'air des incomparables odeurs de cet heureux païs, & nous fait passer des sons imparfaits, qui sont des fragmens d'une charmante Musique, & les Echos de la voix des bienheureux. C'est alors que les mortels sentent dans leur cœur une joie secrete & inexprimable, qui procede de cette divine source : Ce bas monde, s'il m'est permis de parler ainsi, est dans une extase de volupté. Cela n'arrive pas tous les jours, mais seulement lorsque Dieu se réjoüit, & que le Ciel fait fête à cause de quelques Saints particuliers ; dans le tems de l'immortel Jubilé, où Dieu prend plaisir à faire des faveurs extraordinaires & des liberalitez infinies à l'Univers.

Quant à nos autres biens, ce ne sont dans le fond que des mitigations des peines & des miseres qui accompagnent inseparablement la vie mortelle. Ce sont ces adoucissemens qui nous déterminent à attendre le moment de nôtre destinée, & qui nous empêchent de nous ôter la vie de nos propres mains avant que nôtre tems soit expiré. Mais ils ne meritent pas d'être mis au rang des veritables felicitez.

Nôtre patience neanmoins dans les tracas de la vie, nôtre indifference pour le plaisir & pour la douleur, pour la pauvreté ou pour les richesses, & pour tous les autres objets de la passion humaine, seront pour nous un grand sujet de merite, une puissante recommandation pour la vie à venir, & un excellent passe-port pour le Paradis. Car ceux qui sont insensibles de cette maniere, & qui renoncent ainsi volontairement aux insipides joies de la terre, seront infailliblement transportez quand leur heure & celle de la destinée sera venuë, dans un païs plus pur, & dans un lieu capable de contenter tous les desirs de leur ame. Les desirs sont l'ouvrage de la nature, qui ne les a pas faits pour ne pas les satisfaire.

C'est-là la vie qui a été si fort recommandée par

Jesus le fils de Marie ; duquel tu as le portrait dans 1657.
la Bibliotheque de ton Convent. Je t'en envoie un dans une boëte, qui passe pour le veritable chez tous les Nazariens. Je me souviens d'en avoir vû un autre semblable dans la Tresorerie du Grand Seigneur. Ces pieces sont extrêmement rares, parce qu'elles ne peuvent pas être copiées par les peintres ordinaires, mais par les plus celebres maîtres de l'Europe. On dit que l'original fut fait par le Messie même sur un mouchoir qu'il mit sur son visage, & sur lequel s'imprima son portrait au naturel.

Je ne puis te certifier la verité de cette tradition : Mais je puis bien te dire que la copie que je t'envoye est une de celles que les plus grands Monarques Chrétiens ont dans leurs cabinets. Ce sera un digne ornement pour ta cellule, sans courre risque ni de scandaliser, ni de commettre une idolâtrie.

Le pieux Brededin étoit avide de tout ce qui regardoit le Messie, soit que cela fut écrit en Hierogliphiques, ou selon les caracteres ordinaires du discours. Il auroit également estimé un portrait & un Poëme à la loüange de ce saint Prophête : Et je ne doute pas que tu ne lui ressembles en cela.

Il ne m'a pas été si aisé d'avoir le portrait de Jean surnommé le Batiseur : Mais je te donnerai ici en abregé l'histoire de sa vie. Ce fut un fameux Prophête, contemporain du Messie, & de la race des Sacrificateurs. Il demeuroit toûjours dans les deserts ; car il étoit Hermite, & faisoit sa residence dans la caverne d'une montagne de Judée. Quelques-uns des Juifs le prirent pour Elie, d'autres pour le Messie, & d'autres enfin pour Mahomet, dont l'avenement étoit prédit dans le livre de leur Loi, & dans les écrits de leurs Prophêtes.

Mais Jean nia qu'il fût aucune de ces personnes-là, & dit par modestie qu'il étoit une Voix, ou un Echo. Sa vie fut trés-austere. Il ne man-

1657. geoit que la tête de certaines plantes, & du miel sauvage, & ne buvoit que de l'eau d'une fontaine qui couloit à côté de sa caverne. Son habit étoit une veste de poil de chameau, & une ceinture de cuir.

Il venoit de Jerusalem & des Villes circonvoisines à la solitude de ce saint une grande foule de monde qui accouroit au bruit de sa sainteté qui s'étoit répanduë dans la Palestine & dans la Sirie.

Il bâtisoit lui-même ses Disciples des eaux du Jourdain. De-là vint qu'il fut apellé Jean Batiste, ou Jean le Batiseur. Il prêchoit tous les jours la repentance & les bonnes œuvres aux Juifs incrédules, & déclaroit ouvertement, que Jesus le fils de Marie étoit le Messie. Il semble que ce saint Prophête étoit un des Disciples de Jean, & qu'il en fut batisé au fleuve du Jourdain.

Enfin aprés avoir vécu plusieurs années dans la pratique d'une vertu & d'une pieté heroïque, il eut le cou coupé par ordre d'Herode, Gouverneur de Judée, pour avoir repris ce Tiran de s'être marié à la femme de son frere.

Voilà les meilleurs presens que je puisse te faire, en te felicitant d'être parvenu à la sainte Chaire que tu occupes à present. Des presens de cette nature étoient mieux reçûs de ton Prédecesseur que ne l'auroient été de l'argent, de l'or, ou des pierres précieuses. Il ramassoit avec soin les belles antiquitez, & les fragmens choisis de l'histoire. Il étoit aussi un liberal Protecteur de la Philosophie, & de toute sorte de sciences. Suis son exemple, & les vrais fidéles te seront éternellement obligez. Tu le peux commodement, puisque j'apprens qu'il y a dans ton Convent la meilleure & la plus belle Bibliotheque qui soit dans l'Empire Musulman : Et que d'ailleurs les Dervis qui sont sous ta conduite s'apliquent à l'étude des sciences. Il seroit fâcheux qu'une si noble inclination ne fut pas soûtenuë, pendant que les Infidéles sont occupez par

tout à fonder de nouvelles Academies, & à aug- 1657.
menter les vieilles. L'Electeur de Brandebourg en a érigé une tout nouvellement dans le Duché de Cleves, où s'enseignent les langues Orientales & les sciences.

Si les Nazariens sont ainsi curieux d'apprendre nos sciences, pourquoi ne le serons-nous pas d'apprendre au moins leurs langues & leurs histoires, puisque nous serons en état par-là de penetrer leurs plus grands secrets ?

Fais en sorte, sage Hebatolla, que les Infidéles n'ayent plus sujet de nous apeller barbares & ignorans : Mais souviens toi qu'en favorisant les belles Lettres, tu rendras un grand service au Grand Seigneur.

LETTRE XLIV.

A Selim Al'Mosel, venerable Imaum de la Mosquée de Sainte Sophie.

De Christophe Colomb qui fit la premiere découverte de l'Amerique, Lima & Calao deux villes du Perou, ruïnées par le tremblement de terre, & par le feu du Ciel.

GRaces à Dieu, seul Souverain du Zenit & du Nadir, Seigneur d'une infinité de païs, qui cache dans la paume de sa main le premier Meridien, les noms de Perou & de Mexique ne sont plus des noms inconnus dans l'Empire Ottoman, & principalement aux voyageurs & aux gens de lettres.

La premiere fois que nos Peres entendirent parler de l'Amerique, il falloit pour exprimer une partie du monde si inconnuë, user de circonlocution, & l'appeller la terre des mines d'or, à cause

1657 de l'abondance de ce metal que les Espagnols en apportoient, depuis les conquêtes qu'ils avoient faites en ces païs-là. Mais aujourd'hui ce n'est plus cela, & nous savons la Geographie de cet éloigné Continent. Le commerce a familiarisé toutes les Nations de la terre qui sont connuës. Et je me souviens que du tems que j'étois à Constantinople, les noms de Perou, de Mexique, de Floride, &c. étoient aussi communs dans les lieux publics, que les noms d'Indostan, de Turquistan, de Gurgistan, ou autres Provinces de l'Asie. De sorte qu'on se seroit moqué d'un homme, qui en parlant de l'Amerique se seroit servi de circonlocution, & l'auroit appellée l'Empire des mines d'or, le monde au-delà de la grande Mer, & semblables.

Cependant il faut convenir que si nous sommes devenus savans en cela, nous en sommes redevables aux Francs, qui navigeant dans ses païs éloignez, nous ont fait part à leur retour de ce qu'ils avoient appris & remarqué; & sans eux nous serions encore dans l'ignorance de l'histoire de ce nouveau monde.

Christophe Colomb Genois, en fit la premiere découverte l'an 1492. de l'Egire des Chrétiens. Cet homme avoit un genie heureux pour aprofondir le mouvement du Soleil & la fabrique de l'Univers. Il savoit l'étenduë de nôtre Continent, & la situation de toutes ses parties. Il avoit été souvent en mer, & avoit vû divers païs. Quand il étoit en Portugal, le païs de l'Europe le plus Occidental, il prenoit beaucoup de plaisir à se promener le soir sur la côte, & à observer principalement le coucher du Soleil. Cette habitude lui fit naître diverses pensées. Mais ce qui le frapa le plus, fut, que la raison lui suggera qu'il étoit impossible selon l'ordre de la nature, que le Soleil aprés avoir quitté nôtre monde, ne servit qu'à éclairer les poissons, ou à dorer les eaux de la mer Occi-

Occidentale. Cela lui fit conclure avec raison qu'il 1657.
falloit qu'il y eut quelque païs inconnu au-delà de ces grands trajets de mer, qui lavoit les bords Occidentaux de l'Europe & de l'Afrique.

Cette pensée lui donna de l'inquietude, & le fit résoudre d'entreprendre d'en faire la découverte. Il en fit la proposition à la Republique de Genes ; mais elle fut rejettée. Il passa ensuite en Angleterre, & s'adressa à Henri VII. Mais ne trouvant pas encore son compte auprés de ce Prince, il s'en alla à la Cour d'Espagne, qui approuva son dessein, & lui donna deux Vaisseaux. Il courut sur l'Ocean durant deux mois sans voir terre ; ce qui fit mutiner ses équipages, qui manquoient déja de provisions. On le menaça de le jetter à la mer s'il ne s'en retournoit. Mais il appaisa les mutins par douces paroles & par de fortes raisons, leur promettant de rebrousser s'ils ne voyoient terre dans trois jours. Le troisiéme jour le garçon de bord étant monté au haut du grand mât, vit du feu, & quelques heures aprés ils vinrent à vûë de terre.

Aprés qu'il eut fait ses observations, & mis ordre à tout ce qui étoit necessaire à l'état où il se trouvoit, il remit à la voile pour retourner en Espagne, & rendre compte au Roi de son expedition.

Aprés la mort de Colomb, Americus Vesputius fut choisi pour aller faire la conquête de ces païs inconnus ; & c'est de cet Americus que ce Continent a tiré le nom d'Amerique ; en quoi je trouve qu'on a manqué de reconnoissance pour celui qui en avoit fait la premiere découverte.

Je n'aurois jamais fait si je voulois te raconter toutes les avantures particulieres des Espagnols dans ces païs, toutes les cruautez & les massacres qu'ils y ont faits. Il suffira de te dire à la honte éternelle de cette Nation, que selon ses propres Auteurs, les Espagnols tuërent de sang froid dans

1657. l'espace de vingt ans, plus de vingt millions d'habitans naturels : & tout cela pour s'enrichir de leurs dépoüilles, quoi qu'ils prissent pour prétexte de leur barbarie la propagation de la Religion Chrétienne.

Je ne veux point faire le Prophête, & me mettre au rang de ceux qui prétendent être conseillers privez de Dieu, ni me mêler de raisonner sur des choses qui ne sont pas de ma portée. Je me contenterai de dire, que les Espagnols ont reçû depuis peu un terrible coup au Perou. Si ce n'est pas une marque de la colere de Dieu contr'eux, c'est au moins un signe que la terre est lasse d'eux, & principalement en ces quartiers, où ils ont répandu tant de sang innocent.

Il n'y a pas long-tems que la ville de Lima a été engloutie par un tremblement de terre, & que Calao autre ville assez voisine de Lima, a été consumée par une pluye de feu. Onze mille Espagnols ont perdu la vie dans cette calamité, & la terre a englouti cent millions d'argent épuré, que l'avarice des Espagnols avoit arraché de ses entrailles. Les montagnes de Potosi d'où ils tiroient leurs meilleures mines ont été mises au niveau de la plaine, & leur insatiable avarice a perdu toute esperance d'en tirer de l'or à l'avenir.

Je laisse le jugement de ces évenemens à toi qui est de la ligne sainte, plein de belles pensées, un Emir consacré, & la gloire de la maison de Mahomet. Permets-moi neanmoins de te dire, que la calamité survenuë aux Espagnols ressemble en partie à la destinée de Sodome & de Gomorre, & des autres neuf Villes du Lac. Les Infidéles disent qu'il n'y en avoit que cinq. Laissons-les dans leur erreur ; car il est certain que les seuls Musulmans ont la veritable histoire des siecles passez. Certainement Dieu châtie severement les Nations contre lesquelles il est en colere. Témoins en soient les peuples d'Aad & de Themod, les habitans de la valée fumante, & la Ville dont les habitans furent

tous en une heure de tems changez en statuës de pierre, qu'on peut voir encore aujourd'hui comme des monumens de la colere du Ciel. Cependant il n'y a de Nations ruïnées, que celles qui se sont ruïnées elles-mêmes, comme parle l'Alcoran. 1657

O Emir ! dans les veines duquel coule le sang du monde le plus pur, prie pour moi, afin que Dieu me fasse la grace de n'abandonner jamais ni lui, ni son Prophête, & de ne jamais rien faire qui puisse me faire perir par une mort anticipée.

LETTRE XLV.

A Mustapha, Bassa.

D'Ismaël Bir Couli Can, Ambassadeur de Perse à la Porte.

SI tout ce qu'on dit est vrai, il y a apparence que les campagnes seront sanglantes cet Eté. Tout le monde dit ici, que le Grand Seigneur aura bien-tôt en campagne une Armée de trois cents mille hommes : Qu'une partie agira en Dalmatie & en Candie contre les Venitiens, & que le reste sera employé contre les Persans, qui sont les anciens ennemis de l'Empire Ottoman.

L'insolent Ambassadeur Ismaël Bir Couli Can a été puni comme le meritoit son impudente présomption, d'avoir osé tirer son sabre en presence du plus grand Monarque du monde. Ce sera un exemple éternel aux Envoyez des Princes étrangers, pour lui apprendre la modestie quand ils ont à parler au Seigneur des Seigneurs, & pour les obliger à prendre garde à ne pas irriter par présomption le Roi de toute la terre.

Mais il y a aparence que cet Ambassadeur profita de nos troubles. Il s'enfloit d'une vaine & fausse idée

1657 de la puissance de la Perse. On dit d'ailleurs que son maître est solemnellement entré en ligue avec le Czar de Moscovie contre l'Empire Ottoman. Et l'on sait bien certainement ici qu'il est arrivé à Venise deux Ambassadeurs de la part de ce puissant Empereur du Septentrion ; & qu'on en attend d'autres de Perse pour negocier une triple alliance contre les victorieux Osmans entre ces deux Couronnes & cette Republique. C'est ce qui a été cause, je croi, que ce brutal heretique a eu l'éfronterie de faire une action qui se punit de mort dans tout l'Orient. Il n'est rien de moins raisonnable dans le cas dont il s'agit que ce que disent les Chrétiens d'Occident, *que la personne des Ambassadeurs est sacrée.* Car si la personne des Ambassadeurs est sacrée, celle des Souverains l'est encore plus. Tant qu'un Ambassadeur ne contrevient point aux loix du païs, & qu'il fait les fonctions de sa charge avec respect & civilité, ces mêmes loix le mettent à couvert de tout outrage. Mais s'il va au delà des loix qui le protege, & qu'au lieu de faire le devoir d'Ambassadeur, il fasse le personnage d'assassin, de furieux, & d'un homme qui mépriſe la Majesté du Souverain, il ne peut s'atendre à recevoir d'autre traitement que celui qui est dû à son audace & à son insolence. Il renonce par mépris à la protection que exige son caractere, & met l'Etat par ses bravades & par ses extravagances dans la necessité de le punir.

Cet Ismaël a de tout tems passé à la Cour de Perse pour un fou entreprenant. Il a fait à Ispahan mille brutalitez, plus digne d'un Boufon, que d'un sage Ministre d'Etat. Cependant son Maître a toûjours fait semblant de ne pas voir ses extravagances pour l'amour de son Pere qui a rendu à cette Couronne plusieurs services considerables, dont la reprise de Candahar sur le grand Mogol ne fut pas entr'autres l'une des moindres, cette place étant la seule qui commande les Frontieres de la Perse & des Indes.

Pour ce service & pour d'autres, le Sophi donna au Pere & au fils les plus considerables gouverne-

mens & les premieres charges de l'Empire. Le bon homme fit jusqu'au bout le devoir d'un brave homme. Mais le jeune Boufon devenu étourdi à cause des honneurs excessifs qu'il recevoit, dauboit les Grands, & s'attaqua au Roi même, ce qui pensa une fois le faire exposer aux chiens. Cependant à la priere de quelques-uns de ses nouveaux amis, la peine fut moderée, & il en fut quitte pour l'exil. Ses ennemis profiterent de son absence pour le perdre sans ressource; ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils étoient au moins quelques-uns, les plus grands Seigneurs de la Cour, qui avoient à toute heure l'oreille du Roi. Ils profiterent de leur avantage, & firent au Roi un si vilain portrait d'Ismaël, que ne sachant comment s'en défaire honnêtement, il lui donna la dangereuse Ambassade de la misterieuse Porte : Aimant mieux qu'il perit par les ordres du Grand Seigneur, que par les siens; se souvenant encore que les services de son Pere lui avoient été fort avantageux. 1657

Tu peux voir par là que le Roi de Perse est entierement résolu à la guerre, & que ce n'est pas la maniere avec laquelle le Heraut qu'il avoit envoyé pour la déclarer a été reçû, qui l'y a déterminé. Je dis Heraut, parce que je croi que cet Ambassadeur ne merite pas d'autre titre. Il ne vient point avec les presens & les suplications ordinaires : Il parle au contraire durement, & il n'est pas plûtôt aux pieds de l'invincible Sultan Mahomet, qu'il lui déclare la guerre.

Je me réjoüis aprés tout d'aprendre que toi & les autres Bassas de l'Empire soyez prêts d'assister nôtre grand Maître. Car je suis assûré que de vos personnelles & volontaires contributions, il a reçû un secours de plus de trente millions d'Aspres, outre les revenus fixes, les Doüanes, les tributs, & les subsides de l'Empire.

Mais celui qui a posé les fondemens de la terre & qui la fait trembler quand il lui plaît, est celui-là

1657. même qui a formé les hautes montagnes, & qui peut les aplanir pour le service des adorateurs du Prophète. Les pierres mêmes vinrent volontairement saluër le Divin Envoyé de Dieu : Les arbres se réveillerent comme d'un profond sommeil, & la terre cedant de toutes parts à la violence du mouvement des racines inspirées, sortirent de leurs places, & composerent un parasol sur la tête de Mahomet, qui étoit sur le point de tomber en défaillance pour la violente chaleur du Soleil.

Ainsi conspireront les Elemens à secourir les vrais Croyans : Et lors qu'ils combattront pour l'Alcoran contre les Infidéles, Dieu inspirera de la foi & de la devotion aux choses inanimées.

LETTRE XLVI.

A Mehemet, Eunuque relegué en Egipte.

Il lui apprend la mort de Soliman Kuflir Aga. Antiquité des Piramides. Vision du Roi Saurid. Autre d'Aclimon grand Prêtre. Il soûtient l'éternité du monde.

PRépare-toi à une constance d'esprit digne d'un Musulman pour t'en servir utilement lorsque tu apprendras que le meilleur ami que tu eusses au monde s'en est allé en Paradis. Dieu lui donne le repos d'un vrai Croyant, & un apartement d'un agrément singulier. Sais-tu bien de qui je parle ? C'est du brave Soliman, qui merite non-seulement tes vœux les plus ardens pour t'avoir sauvé la vie, mais qui a fait aussi mille belles actions, qui le couronnent à present d'une couronne immortelle.

Je souhaiterois de pouvoir donner à mon ami exilé de plus agreables nouvelles. Mais peut-être

as-tu été déja informé de sa mort par quelques 1657.
Vaisseaux venus de Constantinople ; ainsi il seroit inutile de te rien dire de son sort précipité, ou des Tragedies du Serrail & de la Ville Imperiale.

Il me paroît fort étrange qu'on n'ait point pû trouver moyen de prévenir ce dangereux soûlevement des gens de guerre ; & je ne conçois pas comment le plus formidable Empire de la terre reçoit de si grands & de si frequens échecs de la part de ses propres sujets. Les choses du monde, cher Mehemet, sont une parfaite énigme, & nôtre vie même n'est que l'ombre d'un songe. Tu as éprouvé l'inconstance de la fortune, & ta propre experience t'a convaincu qu'il n'y a rien sur la terre qui merite la confiance d'un homme sage. C'est pourquoi si je puis te conseiller quelque chose, ce sera de te débaraſſer pour une bonne fois des affaires des mortels. Ne permets pas que l'attachement naturel que tu peux peut-être avoir conservé pour la condition où tu as été autrefois dans le Serrail, te revienne dans l'esprit pour te causer de l'inquietude. Un homme qui sait se contenter est heureux par tout. La Nature se contente de peu : Et nous devons regarder nos desirs irreguliers comme des mouvemens étrangers. Si nôtre fortune n'égale pas nos desirs, il est aisé d'egaler nos desirs à nôtre fortune.

Tu peux te faire en Egipte plusieurs sortes de felicitez, & te rendre à present le Caire aussi agreable que Constantinople te l'étoit autrefois. Tous les lieux sont agreables quand on a de la vertu. Si l'inaction te déplaît, tu trouveras assez dequoi t'occuper dans cette grande Ville : Et quant aux occasions, elles ne manquent jamais à ceux qui sont prêts d'en profiter. D'ailleurs le caractere des Egiptiens est, que ceux qui demeurent parmi eux trouvent à s'y occuper selon leur inclination. Mais si tu est mélancolique & que tu aimes la

1657. contemplation, tu n'aurois pû, ce me semble, choisir un païs plus propre à cette espece de temperament.

Si j'étois en ta place, j'irois souvent voir les Piramides, & je ne me lasserois jamais de chercher l'antiquité de ces admirables édifices. L'art n'a presque rien fait qui m'ait coûté plus d'étude & plus de travail que l'origine de cette merveilleuse fabrique. Les Piramides surpassent de beaucoup pour la grandeur & pour la magnificence les plus celebres édifices des Grecs & des Romains, & même ceux qu'ils ont élevez dans leur état le plus florissant. Je voudrois donc fort savoir quand ces Piramides ont été commencées; par qui, & pourquoi? Je ne saurois croire ce qu'en dit Josephe Historien Juif, qu'elles furent bâties du tems de Moïse Legislateur de cette Nation; & que tous les Hebreux qui montoient à des centaines de mille, y travaillerent comme esclaves par ordre du Roi qui regnoit alors en Egipte.

J'ai lû Herodote de Grece, Diodore de Sicile, Strabon, Pline, & autres Auteurs, qui se sont donnez beaucoup de peine à rechercher l'antiquité des Piramides. Cependant aprés tous leurs voyages en Egipte, aprés toutes leurs conversations avec les Prêtres du païs, ils en sont revenus avec peu de lumieres, ont laissé les choses dans l'incertitude, & ont varié dans leurs relations. L'un veut qu'elles n'ayent été faites que pour enterrer les Rois. L'autre dit qu'elles ont été bâties par Joseph fils de Jacob, Hebreu, & grand Visir d'Egipte, qui en fit des greniers, où il mit les grains qui firent subsister l'Egipte durant les sept ans de famine dont la terre fut affligée de son tems. Ibn Abd' Alhokm nôtre compatriote déclare que quand il étoit en Egipte, il ne pût pas tirer des Prêtres la moindre certitude au sujet de l'antiquité de ces Piramides, ou de leurs fondateurs. De-là il conclud, que puisqu'il n'étoit resté dans le

monde, ni memoires, ni vestiges de leur origine, il est probable qu'elles furent bâties avant le déluge. 1657.

Cela s'accorde parfaitement bien avec ce que nos autres Ecrivains Arabes ont dit du Roi Saurid, qui regnoit en Egipte trois cens ans avant le Déluge. On raconte des choses surprenantes de ce Prince, & entr'autres qu'il songea que les étoiles fixes décendoient du Ciel sur la terre, & renversoient toutes choses par la violence de leur chûte précipitée. Fort en peine de cette vision, il envoya querir les Prêtres & les Sages. Quand ils furent assemblez au Palais du Roi, Aclimon leur Cater, ou chef des Astrologues dit au Roi, qu'il y avoit un an qu'il avoit vû une vision, qui avoit fait une profonde impression sur son esprit. Que les globes celestes lui avoient paru décendre aussi bas que la terre; desorte que les Astres & les hommes étoient mêlez ensemble. Qu'alors en songant il leva les mains au-dessus de la tête, pour empêcher que les Cieux n'accablassent entierement les mortels par leur poids. Dans cette posture, ajoûta-t-il, il me sembla que je m'adressai au Soleil, priant ce Dieu resplendissant de retirer le brillant cortege de sa lumiere dans son ancienne situation. Le Soleil répondit; quand j'aurai fait trois cens tours, les Cieux retourneront dans leur lieu naturel.

Aprés qu'Aclimon eut raconté cette vision, le Roi commanda aux Astrologues de faire un plan des figures celestes qui regnoient alors, & de lui dire ce qu'elles présageoient. Ils le firent, & demeurerent tous d'accord, qu'un déluge inonderoit toute la terre, & qu'ensuite elle seroit entierement détruite par le feu.

Le Roi Saurid entendant cela, on dit, qu'il fit bâtir les Piramides, & y fit porter toutes ses richesses, les tables des sciences misterieuses, les loix, & tout ce qu'il estima précieux,

1657 & digne d'être préservé de la destruction generale. On trouve aussi dans les Annales d'Egipte que ce Prince fit graver ces mots sur les Piramides.

Je Saurid ai commencé à jetter les fondemens de ces Piramides, & achevé de les bâtir en six ans. Je défie neanmoins tous les Rois qui viendront aprés moi de les démolir en six cents ans, quoi qu'il soit plus aisé de démolir que d'édifier. Je les ai couvertes de soie, que tous ceux qui viendront aprés moi les couvrent de nate s'ils peuvent.

En posant ainsi que Saurid est le fondateur des Piramides, cela ne doit s'entendre que des plus grands Princes d'Egipte; & il faut dire que les autres qui leur succederent (peut-être aprés le déluge) travaillerent par émulation & par un desir de gloire, à achever le reste. C'est-là le seul moyen de concilier nos Ecrivains Arabes avec Herodote, Diodore, & autres Historiens Occidentaux, qui disent que Cheops ou Chemins, Cephren, Cabryis, & Mycerenus, fils de Chemins, furent les fondateurs de certaines Piramides particulieres. Straben & Pline soûtiennent, qu'une des Piramides fut bâtie par une Rhodope, fameuse Courtisane, ou du moins par quelques-uns de ses Amans.

Il est certain que les Anciens ont écrit avec beaucoup d'obscurité & de confusion quand il a été question de marquer exactement le tems où ces illustres monumens ont été bâtis. L'un dit que celui-ci ou celui-là a bâti une Piramide; l'autre fait voir le contraire, & prouve que cette Piramide étoit bâtie long-tems avant ce prétendu fondateur. Ce desordre & ces contradictions forment, ce me semble, une preuve demonstrative de l'antiquité de ces monumens. Je ne trouve point d'autoritez si raisonnables & si uniformes que celles des Arabes. Ils posent tous unanimement comme une verité certaine, que ces incomparables édifices furent bâtis long-

tems avant le deluge. Leur sentiment est confir- 1657
mé par les Annales d'Egipte, composées par des Ecrivains de la race Coptite, décenduë de Coptim fils de Masar, fils de Bansar, fils de Cam, fils de Noé, avec qui le bon Prêtre Philemon s'allia en se mariant dans sa famille; & ce furent ses décendans qui furent les depositaires des Archives & des traditions de l'ancien monde.

Si l'on convient, cher Eunuque, de la verité de ces histoires, qui font mention de ce que les Rois d'Egipte ont fait avant le deluge, quelle raison aurons-nous de douter des fragmens de Manethon, Prêtre Egiptien, ou de la genealogie & succession des Rois d'Egipte que nous a donné Herodote; ou de la Chronologie du même païs, démêlée par Diodore, qui porte le Regne des Rois Egiptiens plus de mille ans au-delà de toutes les autres anciennes Epoques de la Creation, à la réserve de celle des Assiriens, ou des Chinois & des Indiens qui vont encore plus loin dans l'antiquité?

Je ne sai si c'est un effet de la timidité ou de la paresse de l'esprit, de n'oser pas entrer dans une si vaste speculation, & de ne vouloir pas se donner la peine d'exercer ses facultez à se former une idée naturelle du monde. Il nous en coûte, il est vrai, pour considerer avec aplication l'existence & la durée éternelle des choses. Il n'y a qu'une pensée immortelle qui puisse ramener l'ame à une telle infinité de siecles. Cependant si l'entrepriſe est grande, le plaisir qui en revient ne l'est pas moins. La verité aussi sereine que les matinées en Egipte, rend ce dessein clair & lumineux, & porte l'esprit au-delà de l'éternité même s'il étoit possible. Mais celui qui borne sa vûë à la consideration des histoires particulieres, est comme un homme dans un desert, ou dans un valon bas & ombrageux où les halliers, les hauteurs & les enclos, dérobent à ses yeux une infinité d'objets. Telles sont les obscures disputes, les embarras, & tenebres affectées de la plûpart

1657 des Ecrivains, qui n'ont jamais osé s'éloigner de l'opinion reçûë, ou s'ils l'ont fait, ils ont par crainte ou par malice dérobé leurs découvertes à la connoissance des autres hommes. Pour moi je te dis franchement, que comme Dieu est éternel, je croi aussi qu'on ne sauroit marquer un tems où le monde n'ait point existé; car la matiere resulte aussi naturellement de l'Essence Divine, que la lumiere émane du Soleil.

Si tu adore un autre Dieu que celui-là, tu seras mis au rang des Idolâtres, & des Infidéles, qui rendent les honneurs divins à certains Anges puissans, qu'ils croyent être les Architectes de l'Univers.

Ils considerent les maisons, les Châteaux, & les grandes Villes bâties par les mortels, & ruïnées en certains tems par le feu, par l'eau, par les tremblemens de terre, ou autres accidens; ou détruites par les tristes suites de la guerre; & c'est delà qu'ils se forment une idée de l'origine & de la fin du monde. Ils considerent que les animaux, les plantes, les mineraux, & en un mot tous les individus perissent avec le tems, & ils trouvent même dans les Cieux de grandes marques de corruption & de changement. Ils concluënt de-là que la Nature est foible, qu'elle se ruïnera, & la comparent vainement à la vie d'un homme, d'une bête, ou d'un arbre. Et comme ces choses ont leur tems pour naître, pour croître, pour meurir, pour décheoir, & pour mourir, il en est de même de l'Univers.

Mais ce sont autant de sophismes, ou pour parler plus favorablement, c'est un manque de meditation: car quoi que tous les individus changent, cessent & disparoissent dans le tems qui leur est assigné, les especes mêmes ne changent, ne cessent & ne disparoissent jamais. Il n'est pas plûtôt mort un homme, qu'il en naît un autre: & il en est de même des brutes. Les saisons de l'année qui se succedent si regulierement, renouvellent tous les Vege-

tables dans leur tems. Les Elemens, le Soleil, la 1657
Lune, les Etoiles, ne changent point. Qui nous empêche donc de croire que ces choſes ont toûjours été de même, & qu'elles le ſeront éternellement? Si c'eſt porter les choſes trop loin, & décider trop hardiment, convenons au moins que les Elemens, le Soleil, la Lune, & les Etoiles, ſont plus anciennes & plus durables, qu'on ne croit generalement. Si ces grands corps changent quant à leur forme exterieure, nous pouvons croire neanmoins qu'ils demeureront toûjours les mêmes quant à leur ſubſtance.

Mais que ces Etres corporels ſoient ainſi durables ou non, il eſt neanmoins certain qu'il y a quelque choſe en nous qui ne peut jamais perir. Nos ames ſont immortelles, & pour les préſerver de la corruption nous n'avons point beſoin des baumes d'Egipte.

C'eſt pourquoi, cher Mehemet, puiſque nous ſommes deſtinez à vivre éternellement dans un état ou dans un autre, ne craignons point la mort, qui n'eſt qu'un ſommeil d'un inſtant, une courte extaſe, à la fin de laquelle nous nous réveillerons incontinent, pour augmenter nos connoiſſances, & les experiences que nous aurons faites des miſteres & des ſecrets de la Nature, qui nous ſont à preſent cachez. En un mot, vivons en Philoſophes, & en ce cas nous ſerons en droit d'eſperer de mourir avec la même égalité d'eſprit avec laquelle mourut celui, qui étant interrogé à l'agonie par un de ſes amis, *où étoit alors ſa Philoſophie?* répondit, *je fais dans ce moment une nouvelle découverte ſur la nature du ſel.* Et en diſant cela il expira.

LETTRE XLVII.

Au trés venerable Mousti.

Il le felicite de son élevation à cette dignité, & lui propose comme un grand avantage de faire traduire des histoires en langue Turque. Discours sur les anciens Arabes & Scithes.

1657. SI les seditions publiques continuoient à Constantinople, ou qu'elles y fussent aussi frequentes qu'elles ont été depuis quelque tems, & si leurs effets étoient aussi funestes aux Grands que l'ont été les suites de l'horrible mutinerie des gens de Guerre, feliciter un homme de son élevation à une dignité éminente, ce ne seroit que le flâter, & l'on ne devroit regarder des felicitations de cette nature que comme de vains complimens, des insultes civiles, & des railleries piquantes devenuës à la mode. Sur ce pied-là on ne devroit regarder les grands honneurs que comme autant de degrez qui menent à l'infamie & à la morr. L'obscurité & la bassesse ont l'avantage de la sûreté; mais l'élevation court le glorieux risque d'une chûte précipitée.

C'est pour cela que venant baiser la poussiere de tes pieds, & me mêlant avec la foule des vrais Croyans pour te feliciter de ton élevation à la plus sacrée & à la plus sublime dignité de la terre, je m'aproche avec une indifference digne d'un Musulman: Je ne te souhaite pas plus de joye que de sûreté dans cette misterieuse charge, mais un mélange de l'un & de l'autre tel qu'il est dû à ta saintetè & à ton

action pure & desintereſſée. Je ſouhaite en un mot 1657.
que tu ſois auſſi exempt de tentations de ton Prédeceſſeur, que de ſes crimes; & alors tu n'auras point à craindre ſon malheur & ſa diſgrace.

Que ce que je viens de dire ne paſſe point pour un manque de reſpect & de veneration pour le grand Patriarche des Fideles, heritier des revelations prophetiques & apoſtoliques. J'ai du reſpect pour ta dignité & pour ta perſonne : mais j'ai ordre de fuïr la flaterie & la partialité, lorſque j'écris aux plus grands ſages de l'Empire. Et quand je n'aurois pas cet ordre, mon naturel me porteroit à fuïr un vice, qui met un homme autant au deſſous de ſoi-même, qu'il en éleve un autre au-deſſus de ce qui lui eſt dû.

J'ai ſouvent propoſé à ton Prédeceſſeur, les grands avantages qui reviendroient generalement à tout l'Empire Ottoman, ſi les ſciences étoient plus favoriſées, & que les hiſtoires étrangeres fuſſent traduites en la langue familiere des Muſulmans.

Il eſt juſte que ceux qui ſont deſtinez à ſubjuguer toutes choſes, & qui ont déja porté leurs glorieuſes conquêtes dans la plus grande partie du monde, ſoient informez de ce qui s'eſt paſſé autrefois, des guerres des braves & illuſtres Heros, du commencement & de la fin des Royaumes anciens, & en general des révolutions les plus conſiderables qui ſont arrivées dans le monde. Nos Generaux & nos gens de guerre puiſeront de pareilles ſources des exemples de grandeur d'ame & de patience, de conduite & de prudence, dont ils ſe ſerviront utilement dans les fatigues & dans les difficultez de la guerre : nos Miniſtres pourront par-là perfectionner leurs connoiſſances de toutes les maximes de la politique & de la ſageſſe requiſe en tems de paix : tout le monde en un mot ſans diſtinction de rang & de condition, pourra apprendre par cette lecture les préceptes de la morale & de la vertu.

Il eſt fâcheux, ce me ſemble, que nous qui poſſe-

1657. dans les païs des anciens Grecs, les Royaumes de Corinthe & d'Argos, les Republiques d'Athenes & de Lacedemone, l'Empire de Macedoine & l'état des Juifs, ignorions les Loix par lesquelles se gouvernoient anciennement ces differens Etats, & ne sachions pas les caracteres, les vies, & les actions de leurs premiers Legislateurs, de ceux qui leur ont succedé au gouvernement.

Mais si tu juges que la connoissance de ces affaires éloignées est superstitieuse & inutile aux vrais Croyans, fais au moins qu'ils sachent leur propre histoire, & l'origine de leurs Ancêtres.

Nous autres Arabes avons de tout tems eu soin de conserver nos genealogies: chaque maison, chaque Tribu a été soigneuse de perpetuër la memoire de ses Ancêtres, & tous concourent unanimement à enregistrer les décendans de Mahomet, l'envoyé de Dieu. Nous pouvons en commençant par Abdalla son Pere, parcourir la ligne paternelle jusqu'à Caidar, second fils d'Ismaël, que Dieu veüille benir. Nous savons comment ce Caidar, duquel sont décendus les Nobles Coreï, s'établit d'abord à la Meque par pure dévotion pour le Temple quarré, qui a été bâti par les Anges. Il auroit pû choisir pour son établissement les fertiles plaines de Mede, de Perse, & d'Assirie, comme firent Doama, Naphis, & Rhedma ses freres. Mais comme il étoit savant en Astrologie, il prévit que les habitans de ces païs deviendroient idolâtres: & cela arriva, car ils furent du nombre de ceux qui adorerent le feu: Ce fut pour la même raison qu'il ne choisit point l'Armenie pour son sejour, quoique ce païs fut celebre par l'Arche de Noé qui s'arrêta sur le Mont Gendis, & par la fameuse ville de Themanine, ou l'ouvrage des huitante, parce qu'elle fut la premiere Ville bâtie aprés le deluge par les huitante qui en échaperent à la faveur de l'Arche. Mais Caidar connut que le peuple de cette Province adoroit le Soleil: & cette conjecture fut verifiée par la posterité de ses freres Nab-

sam & Mana. Il choisit donc la Meque, tout infer- 1657
tile qu'étoit le terroir, par ce qu'il connut que c'étoit le sejour destiné à la maison élüe, à la generation des justes & des Prophètes, d'où devoit sortir Mahomet la lumiere du monde, qui en Paradis s'apelle Al Batrasim, & au Ciel Achmet.

Caidar fils unique d'Ismaël prit le parti de son Pere, & suivit son exemple. Il n'adora qu'un seul Dieu, Createur de tout le monde, comme il l'avoit apris par tradition d'Abrahim le bien-aimé de l'Eternel. Mais Nahayath, Abdael, Thema & le reste des douze, adorerent ou le Soleil, la Lune, & les Etoiles, ou les Elemens, à la reserve de Jackour qui rendit les honneurs divins à l'arbre nommé Betlemer, & d'Hadal & Massa, qui sacrifierent aux Idoles Behinur & Alleze.

Comme nos Historiens ont eu de l'exactitude à remarquer les affaires des douze fils d'Ismaël, ils n'en ont pas eu moins à particulariser ce qui se passa entre les douze Tribus qui en sont décenduës, détail qu'on a poussé jusqu'au siecle present.

Je ne m'etens pas sur ceci pour t'aprendre quelque chose, mais pour te faire voir le profit & l'avantage, & même le plaisir qu'a une nation qui a sçû conserver l'histoire de ses Ancêtres. En quoi mes compatriotes ont porté la diligence & la fidélité plus loin que tous les autres peuples.

Sans l'industrie des Ecrivains Arabes, l'histoire de l'Empire des Sarrazins, la succession des Califes, leurs guerres & leurs conquêtes, seroit entierement inconnuë à ce siécle, ou du moins fort corrompuë & falcifiée par la malice des Auteurs Chrétiens & Persans, également ennemis de la verité. Il paroît évidemment par là, que chaque nation doit tenir registre de ce qui se passe chez elle.

Je voudrois donc que les glorieux Osmans, qui se sont emparez par leur valeur des païs de tant de nations anciennes, sussent l'histoire des peuples dont ils possedent les terres. Mais je souhaiterois sur tout,

1657. qu'aprés avoir trouvé moyen d'aquerir tant de richesses & tant de gloire, ils ne se perdissent pas eux-mêmes en perdant leur origine.

Je parle des Turcs proprement ainsi nommez, décendus des Scithes, que quelques-uns ont regardé comme la plus ancienne nation du monde. Ces peuples que la Nature a formez pour l'Empire de l'Univers, n'ont jamais été conquis eux-mêmes, & ont étendu leurs victoires par toute l'Asie. Ils mirent en fuite Zopirus General d'Alexandre le Grand, & chasserent le fier Roi d'Egipte avec honte & perte de son païs. Ils étoient enfin naturellement justes, temperans, hardis, & revêtus de toutes les excellentes qualitez, que la Philosophie des Grecs & des Romains a jamais pû inspirer à ces nations, quoi qu'elles s'y étudiassent.

Voilà, Oracle des Croyans, d'où sont décendus les Turcs d'aujourd'hui. N'est-il pas honteux qu'ils ne puissent dire de leurs Ancêtres, que ce qu'ils empruntent des Chrétiens, qui pour cet effet appellent les Musulmans ignorans & barbares?

C'est pourquoi je te fais la même priere que j'ai souvent faite à ton Prédecesseur, de favoriser les sciences. Fait chercher toutes les anciennes histoires des Grecs & des Romains, & les fait traduire en langue Turque par des gens savans. Je sai que les Grands en ont déja quelques unes, comme celles d'Herodote, de Plutarque, & d'autres; mais fai qu'aucun Auteur digne de foi ne demeure en arriere.

Par ce moyen tu supprimeras la raillerie des Infidéles, tu augmenteras l'honneur & le crédit des Musulmans, & laisseras aprés toi une réputation immortelle, qui donnera de nouveaux agrémens & de nouvelles douceurs aux joyes dont tu joüiras dans le Paradis.

1657

LETTRE XLVIII.

Au Kaimakam.

Mort de l'Empereur d'Allemagne. Mauvais état de l'Empire. Factions des Electeurs. But du Cardinal Mazarin.

TOus les Chrétiens, à la reserve des François & des Suedois, baissent la tête pour la mort de l'Empereur d'Allemagne. Il partit pour l'immortalité le second jour de cette Lune, après une longue maladie, & une vie de quarante neuf ans.

Nathan Ben Saddi, Agent de la Porte à Vienne, me mande que le même jour que l'Empereur mourut, le feu prit tout à coup au Palais Imperial, & avec tant de violence qu'une grande partie fut incontinent consumée, & que le Roi de Hongrie & de Boheme, fils de l'Empereur, eut de la peine à se sauver. On regarde cet évenement comme un mauvais augure pour l'Empire. Et je puis dire sans être superstitieux, que l'Allemagne est maintenant en trés-mauvais état. Les Electeurs sont si divisez, soit pour la Religion, ou pour leurs interêts & leurs alliances particulieres, que la succession ne se décidera pas aisement selon toutes les apparences.

Le Duc de Brandebourg qui est uni avec les Suedois, ne consentira jamais à l'installation de Leopold-Ignace-Joseph, fils de l'Empereur, parce que ce Prince est dans les interêts des Polonois & des Danois. L'Electeur Palatin & le Duc de Baviere sont aux mains pour leurs prétentions particulieres. Le Duc de Saxe voudroit fort être Empereur, ou du moins en faire élire un de la Religion Lutherienne. Les autres sont si animez contre la Maison d'Au-

1657. triche, qu'on croit qu'il n'y aura que les Princes Ecclesiastiques qui donneront leurs voix au Roi d'Hongrie & de Boheme. De sorte que comme il n'y a point de Roi des Romains pour prétendre à la succession selon les loix de l'Empire, il y a apparence que le Trône demeurera encore quelque tems vacant.

Le Cardinal Mazarin attentif à tout ce qui peut lui donner occasion d'agrandir son Maître, a dépêché divers Couriers en Allemagne, pour négocier secretement avec les Electeurs, & pour concerter les mesures les plus utiles aux interêts de la France. Je puis t'assurer que ce Ministre n'a pas peu de credit sur l'Electeur de Cologne, & sur le Prince Palatin du Rhin. Je te puis assurer de plus, qu'il prend la route qu'il faut pour réüssir, puisqu'il se sert des Loüis, qu'il sait dispenser à propos.

On n'eut pas plûtôt reçû à la Cour la nouvelle de la mort de l'Empereur, qu'on remarqua que le Cardinal prit cent mille pistoles des Banquiers publics de cette Ville. Chacun n'eut pas de peine à deviner ce qu'il en vouloit faire.

L'Ambassadeur de Portugal qui réside en cette Cour, a fait faire sur la riviere de Seine, vis-à-vis le Palais du Roi, qu'on apelle le Louvre, des feux de joye extraordinaires, pour celebrer le couronnement du jeune Roi de Portugal son Maître. Mais les Espagnols se préparent à porter d'autres feux dans ce Royaume, où ils sont sur le point d'entrer avec une armée de seize mille hommes, pour recouvrer la Couronne de Portugal.

Si je te fais savoir ces nouvelles, sage Ministre, ce n'est pas que je m'interesse à ce qui touche les Infideles. Que m'importe qui meure, ou qui vive, qui s'éleve, ou qui tombe, pourvû que le Grand Seigneur vive, & se porte bien, & que ses prosperitez aillent en augmentant? Je dis ceci en Arabe & en vrai Croyant.

1657.

LETTRE XLIX.

A Raba Mahomet, General des forces Ottomanes, au camp prés d'Andrinople.

Des affaires de Babilone & de Perse. Des troubles de l'Europe. D'un horrible embrasement du Mont-Etna en Sicile.

L'Empire sacré des vrais Croyans est obsedé, de l'heure qu'il est, d'Infideles, de Rebelles, & d'Heretiques. Il se répand ici plusieurs bruits au sujet des Persans & l'on dit qu'ils ont beaucoup de crédit auprés du Bassa, & des habitans de Babilone. On dit aussi que quelques mécontens ont entrepris des choses qui ne doivent pas être nommées par leurs noms. Dieu m'a donné deux oreilles, j'écoute ces discours de toutes deux, mais je ne varie point dans le jugement que j'en fais. Je les regarde comme des bruits de la Renommée, qui a mille langues doubles. S'il est vrai que les quatre Chiaoux que le Grand Seigneur a dépêchez à Babilone, pour confirmer les habitans de cette Ville dans leur fidelité, & pour les assurer qu'ils seront promptement secourus, ayent été massacrez par ces infidelles habitans; je ne doute point qu'il ne soit aussi vrai que la pluspart des têtes rouges ne soient morts de peste dans leur camp à Aransacat. Si les Babiloniens crient, *Vive le Roi de Perse*, le reste de l'Empire prie pour la santé & prosperité du Grand Seigneur avec autant de zele & de devotion. Quoique le Sultan ait juré par Dieu & par son Trône, & par le Ciel & par la Terre, d'aller en personne contre les Venitiens; le Moufti peut aisément l'absoudre de ce serment en cas de necessité pressante, & si sa pre-

1657. sence est necessaire contre des ennemis plus dangereux.

Il y a aparence que l'Empire des Osmans sera fort embaraſſé de troubles domestiques & de guerres étrangeres. Cependant j'espere que celui qui en est le fondateur, & qui est aussi le conservateur des siecles, tirera le bien du mal, & fera qu'aprés ces indispositions & ces maux, il sera plus vigoureux, plus robuste, & plus capable de resister à tous ses ennemis.

Cependant les Venitiens travaillent à leurs levées avec chaleur, & negocient de nouvelles alliances dans les Cours étrangeres. De tous côtez on voit des Courtiers allant à Venise & en revenant. Cette République voudroit fort que toutes les Puissances Chrétiennes suspendissent leurs affaires pour l'amour d'elle. On dit par tout qu'on veut faire quelque chose de considerable contre les Turcs, mais personne ne sait ce que c'est. Et moi je te dis, que la France, l'Espagne, l'Allemagne, la Pologne, la Suede, & toutes les autres Puissances Nazariennes sont trop broüillées les unes avec les autres, pour songer à se mêler des affaires éloignées.

Les Polonois voulurent relever de l'Empereur d'Allemagne, à condition qu'il les protegeât contre les Suedois. Mais l'Empereur défunt aprés avoir pesé la chose, refusa une offre si onereuse. A present que ce Prince vient de mourir, à peine l'Empire sera-t'il capable de se deffendre, bien loin d'entreprendre la deffense d'autrui.

Il est survenu tout nouvellement des differens entre le Duc de Baviere & l'Electeur Palatin; chacun prétendant d'être regent tant que l'Empire sera vaquant. Ils se préparent de part & d'autre à décider la question à la pointe de l'épée. Le Roi de Suede se fait un plaisir secret de cette querelle domestique, & espere qu'elle lui donnera occasion de se venger du secours que les Allemans ont donné à Casimir Roi de Pologne.

Les Danois en même tems arment par mer & par 1657.
terre pour obliger les Suedois à leur faire justice. Les Moscovites les plus fins de tous se font valoir : Ils amusent les uns & les autres par des prétextes plausibles, n'ayant au fond en vûë que de faire leurs affaires, & d'épouser les intérêts de ceux qui leur feront le parti le plus avantageux. Le Prince Ragotski promet des merveilles aux Suedois, mais on croit qu'au bout du compte tout cela n'aboutira à rien. On ne voit que perfidie parmi ces incirconcis : Ils sont fous, aveugles, & ne savent ce qu'ils font.

Les choses ne vont pas mieux en Espagne, où le Roi fait de grands préparatifs pour entrer en Portugal, & recouvrer cette Couronne, esperant de tirer quelque avantage des factions domestiques qu'il y a formées depuis la mort de Dom Jean de Bragance dernier Roi de Portugal. Il ne considere pas que les François sont les mêmes gens, & qu'ils pourront lui tailler de la besogne en Italie, en Flandres & en Catalogne. Sans parler des dommages continuels que les Anglois lui font par mer, & des pertes qu'il fait dans l'Amerique. Je puis te dire en un mot, que toute l'Europe est maintenant dans une si grande confusion, qu'elle n'a pas le temps d'avoir l'œil sur nos mouvemens en Orient. Chaque Royaume & Etat est entierement occupé du soin de ses propres affaires : Et Venise ne peut compter sur rien que sur ses propres forces.

Courage donc, brave General de l'armée destinée à châtier ces infidelles, & que rien ne te rebute de travailler pour la gloire & pour la Religion. Fais savoir aux Francs orgueilleux qu'il y a en Orient une épée tirée, qui ne rentrera jamais dans son fourreau qu'elle n'ait coupé non seulement les membres exterieurs, mais aussi arraché les entrailles de l'Empire d'Occident.

Les Siciliens sont dans une grande consternation à cause d'un nouvel embrasement du Mont-Etna, ou Mont-Gibel. La ville de Catanea & lieux cir-

1657. convoisins sont en grand danger, & les cendres se sont repandues par tout dans l'Isle. Cette Montagne a jetté des flames de tems immemorial d'une maniere extraordinaire, & selon toutes les apparences elle continuera jusques au jour du jugement.

On diroit que la France & la Hollande vont se faire la guerre tout de nouveau. La derniere se plaint que depuis sept ans la France lui a pris contre la foi des Traitez plus de trois cens Vaisseaux marchands. Sur cela les Hollandois ont arrêté deux Vaisseaux François, & les mécontentemens vont toûjours en augmentant de part & d'autre.

Cependant la Cour d'Allemagne se prepare a élire un nouvel Empereur. Le Roi de Hongrie fils de l'Empereur défunt est destiné à cette dignité, pourvu que les Electeurs ne s'y opolent pas. Il s'apelle Leopold-Ignace-Joseph Roi de Hongrie & de Boheme. Il est malade d'une maladie dangereuse, qui n'est guere moins fâcheuse que la peste.

Puisque j'en suis sur ce fleau de Dieu, il ne sera pas mal à propos de te dire qu'on n'en entend plus parler à Rome & à Naples où elle a fait sentir les effets de sa fureur pendant onze mois, & où elle a emporté cent huitaine mille personnes. Le commerce y est à present rétabli, les Cours publiques sont revenuës, les Ambassadeurs ont audience, & toutes choses suivent leur canal ordinaire. Cependant elle s'est encore fait sentir à Genes.

Les ames de ces infidelles sont infectées de la peste infernale, & c'est pour cela que Dieu les maudit, pendant que les élûs de toutes Nations indifferemment sont à couvert de tout mal, marquez qu'ils sont au front par l'Ange de la Santé,

LET-

LETTRE LI.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Il s'étend sur la succession des premiers Caliphes Abubeker, Omar, & Otkman, & semble favoriser Ali le Prophète des Persans.

J'Ai trouvé dans l'histoire des premiers Caliphes 1657.
un passage qui m'embarrasse un peu. Ma foi n'est plus la foi de tous les autres Musulmans. Tu sais que les vrais fidéles croyent qu'Abubeker fut le vrai Successeur du Prophête. Cependant quand je considere que ce fut par surprise qu'il parvint à la Souveraineté, & non du consentement des Musulmains, je ne sai ce que je dois en croire.

Après la mort de l'Envoyé de Dieu, les habitans de la Meque & de Medine émûrent une sedition, & prirent les armes, parce que les uns & les autres prétendoient que l'élection d'un Successeur leur appartenoit de droit. Pour prévenir les fâcheuses suites de ce tumulte, Abubeker & Omar vinrent incontinent aux soulevez, & pour finir la dispute, Omar donna la main à Abubeker, le salua comme Caliphe & levant la main vers le Ciel il lui jura fidélité. Son exemple entraîna tout le reste, & ainsi le tumulte fut appaisé. Cependant Omar se repentit, ce semble, de ce qu'il avoit fait : Car quelque tems aprés on lui entendit dire. » Certainement l'installation d'Abubeker s'est faite par imprudence & sans déliberation. Dieu détourne le mal qui peut s'en enfuivre. Mais qu'on fasse une loi portant, que quiconque se mêlera desormais de faire ce que j'ai fait, & de jurer fidélité à quelqu'un sans le consentement des Musulmans, soit fait mourir. «

1657. Mais ce que je trouve de plus important est, que Ali Eb'n Abi Taleb, Beau-fils du Prophête, n'étoit pas present à cette election. Il avoit autant de droit qu'aucun autre pour ne pas dire plus à la dignité de Caliphe ; ou tout au moins il étoit en droit d'opiner comme les autres. Il n'eut pas plûtôt apris cette nouvelle, qu'il protesta contre tout ce qui s'étoit fait, comme étant nul & invalide, en ce qu'il n'avoit point été consulté. Il est certain qu'Ali Eb'n Abi Taleb étoit un Heros incomparable, qui avoit fait des prodiges de valeur pour la défense du Prophête. Lorsqu'il assiegea Chaibar Ville des Juifs, il emporta les portes de la Ville de dessus leurs gons, & s'en servit comme d'un bouclier. Quand il tiroit son épée il faisoit trembler ses ennemis. Je n'en dirai pas davantage à sa loüange, de peur que tu ne concluës que je me suis mis au nombre des *Kisilbachi*. Ce que j'écris n'est que par maniere d'examen, n'étant pas content de ces choses.

Aussi Abubeker étant sur son lit de mort, apella Othman Eb'n Aphan, le Scribe, & lui commanda d'écrire ce qui suit. Au nom de Dieu bon & misericordieux : C'est ici le Testament d'Abdollah Eb'n Abu Cohapha, lorsqu'il fut parvenu à la derniere heure de ce monde, & à la premiere du monde à venir. Etant alors tombé en extase, Othman continua, & écrivit le nom d'Omar Eb'No'l Chattab. Abubeker s'étant ensuite réveillé, demanda à Othman *qui il avoit nommé pour son Successeur.* Il répondit Omar. *Tu as bien fait*, dit-il, *& tu as suivi mes intentions. Cependant tu pouvois t'être nommé toi-même ; car tu est assûrément digne de cet honneur.* Ainsi Omar devint Caliphe par l'ordre particulier d'Abubeker, sans demander le consentement des Musulmans. Il semble d'abord que ce fut un jeu & un marché entre ces deux Caliphes. Lors qu'Omar jura fidélité à Abubeker, on diroit que le premier fit promettre à l'autre de le faire son

Succeſſeur. Qu'il en ſoit ce qu'il voudra, tu vois 1655
qu'Omar accepta le gouvernement à des conditions qu'il avoit lui-même renduës illegitimes en défendant qu'il ne ſe fit point d'élections ſans le conſentement des Muſulmans. Ce fut le premier qui fut appellé Commandant des fidéles.

On dit qu'Omar étant ſur le point de mourir, ceux qui étoient auprés de lui le prierent de nommer ſon Succeſſeur, & lui recommanderent même Ali Eb'n Abi Taleb, parce qu'il étoit allié du Prophête. Mais il n'en voulut point, & renvoya l'élection de ſon Succeſſeur à Othman, à Ali, à Telah, à Azobair, à Abu Obeid, & à Saad Eb'n Abi Wakka. Abu Obeid donc étant venu à Ali Eb'n Abi Taleb, lui dit. » Es-tu celui à qui je puis jurer fidélité, & veux-tu ſuivre le livre de Dieu, « les loix de ſon Prophête, & les conſtitutions des « deux Anciens? » Ali répondit. « Je veux toûjours ſuivre le livre de Dieu, & les loix de ſon Prophête; « mais pour les conſtitutions des deux Anciens, je ne « veux ſuivre que mon conſeil. » Abu Obeid s'en alla enſuite à Othman, & lui dit les mêmes paroles. Othman promit de faire tout ce qu'on demandoit. Othman fut donc élû pour ſucceder à Omar. Il fut accuſé de trop de partialité pour ceux de ſon ſang; car il rapella Hacem Ebno'l As Ab'n Omajah, que le Prophête avoit exilé. Il lui donna auſſi cent mille aſpres, & quarante mille à Abdalia Eb'n Chaled. Il fut auſſi accuſé de trop d'orgüeil, en ce qu'il s'aſſit tout au haut du Trône prophetique, où perſonne n'avoit jamais pris ſeance ſi ce n'eſt le ſaint Prophête. Car Abubeker par reſpect pour l'Ambaſſadeur de Dieu, s'aſſeyoit un degré plus bas, & Omar deux. De ſorte que les Arabes irritez de l'arrogance & des autres vices d'Othman, prirent les armes & le tuërent. Alors ſucceda Ali.

Je te raconte cette hiſtoire pour te faire voir les fondemens particuliers de mon mécontentement, & pour te prier de me dire ce que tu en penſes. Car ſi

1657. Abubeker, Omar, & Othman, n'ont pas été legitimement élûs Caliphes, il s'ensuit qu'ils étoient des Usurpateurs, & qu'Ali seul a été le vrai Successeur du Prophête. Si l'on convient de cela, quelle raison avons-nous par conséquent de maudire les Persans, qui suivent Ali ? Dieu sait qui a raison de nous ou d'eux. Nous sommes tous disciples du Prophête, & croyans en l'Unité de l'Essence Divine.

Dieu benisse Mahomet nôtre Legislateur, & tous ceux de sa maison. Dieu benisse Mahomet nôtre glorieux Sultan. Enfin Dieu te benisse & moi aussi.

LETTRE LII.

A Cara Mustapha, Bassa.

De l'Ile de Tenedos & des guerres de Troye. Folie d'Ajax de se tuër soi-même. Des dix-sept Vaisseaux de guerre Espagnols brûlez, ou coulez à fond par les Anglois, sous le commandement de l'Amiral Blake, &c.

IL me paroît par tous les avis que j'ai reçûs de Constantinople, que le sujet de tous les mécontentemens publics de cette Ville, est la conquête que les Venitiens ont faite de l'Ile de Tenedos dont ils sont encore en possession. Il semble que les peuples s'imaginent que cette Ile doit être aussi fatale aux Musulmans, qu'elle le fut autrefois aux Troyens, lorsque les Grecs conduits par Agamemnon en firent leur premier camp, dans le dessein de r'avoir Helene la plus belle femme de la Grece, que Paris Prince de Troie avoit enlevée d'entre les bras de son époux.

Ce rapt fut fatal aux Troyens; car aprés une guerre de dix ans, leur Ville fut prise par stratagême & réduite en cendres, leurs Princes & Nobles furent ou tuez, ou emmenez prisonniers par les Grecs victo-

tieux. Le seul Enée sauva son pere en le passant sur 1637
ses épaules au travers des flâmes ; & quelques autres Generaux se sauverent par mer dans les vaisseaux qu'ils trouverent prêts. L'histoire de toutes les avantures d'Enée seroit trop ennuyeuse dans une lettre. Il suffira de te dire, qu'aprés avoir longtems couru de païs en païs, il mit enfin pied à terre en Italie, où lui & ses compagnons s'établirent, & c'est d'eux que les Venitiens & autres peuples de l'Europe tirent leur origine.

De-là vient que les superstitieux regardent comme un présage de mauvais augure que les Venitiens possedent aujourd'hui cette Ile. Comme si ces restes des anciens Troyens venoient maintenant reprendre les habitations de leurs peres, & chasser de l'Empire les Grecs & les Musulmans.

Mais ce ne sont que des chimeres & des songes : Car quand une Nation est une fois dépossedée de son païs natal, rarement ou jamais y reprend-t'elle racine. D'ailleurs qui sait si les Venitiens décendent des Troyens ou non ? Il est vrai, si nos Historiens parlent juste, qu'Enée fit voile en Italie deux ans aprés l'embrasement de Troye. Il est probable aussi qu'il bâtit Lavinium, & qu'Antenor un de ses Capitaines, bâtit, à ce qu'on dit, Padouë. Mais s'ensuit-il de-là que les Venitiens soient les décendans de ces illustres fugitifs ? On pourroit dire par la même raison que les François sont décendus des Mores, parce que ces Afriquains s'établirent autrefois en Espagne. Car les Etats d'Italie ne sont pas moins indépendans les uns des autres, & les habitans moins differens pour la genealogie, que le sont ces deux puissans Royaumes, & les peuples qui y habitent.

Puisque j'en suis sur la guerre de Troye, je ne saurois m'empêcher de dauber un peu l'illustre folie d'Ajax, fils de Telamon. C'étoit un fameux General de l'armée des Grecs, grand & gros comme un Geant, qui avoit fait des prodiges de force & de va-

1657. leur en combatant contre les Troyens, & cependant au bout du compte il se jetta sur son épée, & se tua, pour n'avoir pas pû emporter sur Ulisse les armes d'Achile, qu'il prétendoit comme un droit qui lui étoit dû en récompense de ses grands services & des grandes blessures qu'il avoit reçûës. Mais Ulisse l'emporta dans le conseil de guerre qui fut assemblé pour décider la question, & eut le bouclier. Comme il étoit fin & insinüant, il remontra qu'encore que le courage & les belles actions d'Ajax meritassent toute sorte d'honneur & de reconnoissance, neanmoins la prise de Troye qui avoit été suivie de la fin de la guerre, étoit un avantage dont on n'étoit redevable qu'à lui seul: Que le cheval de bois qui avoit trompé les Troyens, étoit de son invention; que dans le ventre de ce cheval il avoit mis des gens armez, & que le cheval ayant été conduit dans la Ville, ce détachement étoit sorti de nuit, avoit mis le feu aux maisons, & ouvert les portes de la Ville au reste de l'armée des Grecs.

Si les Venitiens pouvoient inventer un semblable stratagême, il y auroit peut-être à craindre qu'ils prissent Constantinople: Mais jusques-là, illustre Bassa, il n'y a aucun sujet d'aprehender ces Infidéles. D'ailleurs il sera fort aisé de les dépossèder de Tenedos, & de dissiper par ce moyen le charme qui a ensorcelé la seditieuse populace. Mais je serois d'avis qu'on fit cette entrepriſe à propos, & qu'on n'attendit pas que les Venitiens fussent dans l'Hellespont avec leur Flote. Car il n'y a point d'avantages à esperer par mer contre ces Infidéles. Il semble que cet Element soit femme du Doge de Venise: Aussi l'épouse-t-il avec une bague, & autres ceremonies solemnelles, un certain jour de fête qui se celebre parmi ces Nazariens.

On diroit aussi que les Anglois ont fait la Cour à la mer, & l'ont fait avec succés: Car leurs Flotes sont toûjours heureuses. Nous avons nouvelle tout nouvellement d'un combat entre eux & la flote

Espagnole des Indes Occidentales, qui s'est donné 1657.
à la hauteur de l'Isle de Teneriffe. Il y a eu dix-sept vaisseaux Espagnols brûlez ou coulez à fond, entre lesquels il y avoit cinq gros Galions. Les vainqueurs ont gagné des richesses immenses d'or & d'argent, sans parler de plusieurs autres marchandises de grand prix.

La Cour de France en a beaucoup de joye, non parce qu'elle aime les Anglois, mais parce qu'elle hait les Espagnols : Car il semble qu'il y ait entre ces deux nations une irreconciliable antipatie. D'ailleurs les François ont une raison d'Etat d'en avoir de la joye, comme étant alliez de la Republique d'Angleterre.

Ce qui rend cette victoire plus remarquable est, qu'elle a été remportée dans un Havre des Espagnols, c'est-à-dire dans le Port de Sancta Crux dans l'Ile de Teneriffe. Tout le monde parle de l'Oficier Anglois qui a commandé dans cette action, comme d'un trés-brave homme. Il s'apelle Blake. J'entre dans un ample détail, parce que tu est expert dans les affaires de la marine, & que tu as eu le commandement de l'invincible Flote Ottomane.

Il vient d'arriver un Courier d'Allemagne, qui nous aprend que le Roi de Suede & le Prince Ragotski ont enlevé au Roi de Pologne la forteresse de Brezeski Lintenski.

L'Ambassadeur de Portugal en cette Cour presse fort le Roi de hâter les secours qu'il a promis au Roi son Maître, parce que les Espagnols sont actuellement en Portugal, où ils ont deja pris la ville d'Olivenza.

J'ai autrefois fait savoir aux Ministres du Divan, que le Roi d'Espagne avoit fait faire le dénombrement de tous ses Sujets. Je te dis de plus aujourd'hui, que pour pousser vigoureusement la guerre contre les Portugais, ce Monarque a donné des ordres pour obliger le cinquiéme homme de chaque famille à prendre les armes, & à faire

1657. la campagne. On dit qu'il aura par ce moyen une armée de cent mille hommes.

Cependant on ne parle ici de l'heure qu'il est que du siege de Mommedi, place trés-forte en Flandres. Elle fut investie par les François l'onziéme de cette Lune sous le commandement du Maréchal de la Ferté Senecterre.

La France a cet Eté en campagne plusieurs bravès Generaux ; & je sens qu'il n'y a guere d'apparence que les Bassas de l'Empire Ottoman demeurent chez eux les bras croisez. Dieu t'inspire & à tes pareils une résolution qui ne connoisse point de milieu entre la victoire & une mort glorieuse.

LETTRE LIII.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Démêlé entre l'Electeur de Baviere & le Prince Palatin, au sujet de la regence de l'Empire.

LE commencement de ta lettre m'a beaucoup surpris, lorsque j'y ai lû que le Chiaoux du Grand Seigneur, le Souverain des Souverains, Seigneur de trois Empires & de vingt-cinq Royaumes, auroit la honte de n'entrer point dans Vienne, & cela dans un tems où les Allemans n'ont aucun sujet de chercher à se broüiller avec les étrangers, parce qu'ils sont assez embarassez de leurs troubles domestiques. Mais aprés avoir lû plus loin, & vû qu'aucun Ambassadeur, non pas même des Princes Chrétiens, n'a pas plus de privilege dans la conjoncture presente, & que c'est une loi de l'Empire, pour reverer par là la Majesté du Souverain défunt, & pour déliberer sûrement de l'élection prochaine, j'ai cessé de regarder cela comme un affront fait à nôtre grand Maî-

tre, & je me suis contenté de conclure que c'étoit 1657.
un mistere de l'Etat d'Autriche.

C'est une preuve du profond respect qu'on a pour la memoire de l'Empereur que toutes les Eglises des païs hereditaires soient tenduës de noir, & qu'on ne permette aucune sorte de musique ni dans les Temples ni ailleurs, aucune joye ni aucun divertissement que les obseques ne soient faites, & que le corps de Cesar n'ait été mis dans le lieu de son repos éternel.

Quant au different survenu entre le Duc de Baviere & le Prince Palatin pour la regence durant la vacance de l'Empire, il y a beaucoup de choses à dire de part & d'autre; mais au fond qu'importe à toi à moi lequel des deux soit le vainqueur? Cependant pour l'amour de la verité, je veux te dire en peu de mots ce que j'ai recüeilli du journal de Racoa ton prédecesseur, & d'autres memoires qui m'ont passé par les mains.

Il paroît par la Bulle d'or de Charles V. que la dignité de Regent de l'Empire durant l'interregne, a été déclarée hereditaire dans la maison Palatine par droit de possession de cette principauté, & que la chose s'est ainsi pratiquée durant plusieurs siecles, avant même qu'il y eût des Electeurs dans l'Empire. Et c'est sur ce fondement que l'Electeur Palatin prétend aujourd'hui à cette dignité. Mais d'un autre côté il n'est pas moins évident que quand Maximilian Pere du present Duc de Baviere fut fait Electeur, il fut mis dans la Bulle Imperiale, que la regence de l'Empire vaquant appartiendroit desormais à cette Maison. Cependant cette clause fut revoquée par le dernier traité de Munster. Ainsi la chose est demeurée en dispute entre ces deux maisons. La maison de Baviere compte sur ses forces & sur ses richesses, soûtenuë qu'elle est par les Princes Ecclesiastiques; & l'autre ne compte que sur la justice de sa cause, qui est le droit d'heredité qu'on ne peut lui contester.

Laissant donc ces Princes discuter leurs respecti-

1957. ves prétentions, je te dirai qu'on ne parle à présent en cette Ville, que de l'entreprise que le Prince de Condé vient de faire sur une Ville maritime de ce Royaume, qui se nomme Calais. Ayant eu avis que le Gouverneur avoit fait sortir la plus grande partie de sa Garnison pour renforcer celle d'Ardres, place qui n'est pas éloignée de Calais, & qu'on croyoit plus exposée, il fit marcher ses troupes se promettant de surprendre Calais à la faveur de la nuit. Mais il fut découvert avant que de pouvoir en approcher; & les habitans ayant pris les armes, parurent sur les murailles & remparts pour le recevoir; desorte qu'il fut forcé de se retirer avec perte de prés de mille hommes.

Il y a ici deux hommes venus d'Angleterre, qui prétendent être Prophêtes, & qui prédisent la chûte du Pape, qu'ils apellent Antechrist, Bête, Dragon, & lui donnent je ne sai combien d'autres vilaines qualitez. Il y en a un qui s'en est allé pour dire au saint Pere lui-même ce qui va lui arriver. La Cour de France les regarde comme deux fous, & personne n'en peut faire un jugement plus favorable, s'ils vont à Rome, où ils tomberont infailliblement entre les mains de l'Inquisition, qui, comme tu sais, est un enfer sur la terre. Donaja ton frere a senti ce qui en est pour deux ou trois paroles lâchées imprudemment au mépris de la Religion Romaine. Il n'a pas été condamné à la mort, il est vrai; mais il a souffert une longue & ennuyeuse prison, jusqu'à ce que la peste l'ait enfin délivré de sa captivité & des autres chaînes de cette vie mortelle.

S'il étoit mort, Nathan, par les mains du Bourreau, ou par le feu, le genre de mort qu'on inflige ordinairement à ceux qui invectivent la foi Romaine, je n'aurois pû le dire martir, si ce n'est de son extravagance & de sa temerité, puisqu'il n'étoit pas à Rome pour y faire des Proselites, ni à Moïse, ni à Mahomet; mais pour penetrer les secrets des Sectateurs de Jesus.

Tu eſt à Vienne pour la même fin. Fait gayement ton devoir, & Dieu te préſervera de toute adverſité. 1657.

LETTRE LIV.

A Melec Amet.

Des tranſports & extaſes. Avanture de Saleh, Medecin Indien.

JE te felicite de ton retour ſur la terre : Car il paroit par ta lettre que tu as fait un voyage en l'autre monde. Il ſeroit à ſouhaiter que tu vouluſſes favoriſer les vivans du journal de tes voyages chez les morts, & des remarques que tu as faites dans le païs des ombres. Ces regions du ſilence ſeroient du bruit chez les mortels, toûjours avides des nouvelles étrangeres. Si tu voulois communiquer ſes remarques que tu as faites dans ce voyage ſpirituel, peut-être aprendrions-nous à entretenir correſpondance avec le monde inviſible. Nous pourrions trouver moyen d'écrire à nos amis morts, & d'en recevoir réponſe ; ou du moins nous pourrions faire des découvertes utiles dans l'Empire des ombres.

Mais parlons ſerieuſement, & dis-moi, je te prie, ſi tu ne crois pas que tout ce qui t'eſt arrivé en cela ſoit quelque choſe de plus qu'un extaſe ou un ſonge ? J'ai écrit autrefois à Cara Hali le Medecin ſur un accident de cette nature, arrivé aux environs de Paris. C'étoit au ſujet d'un homme qui ſelon toutes les apparences humaines fut ſans vie durant l'eſpace de trente-cinq heures, & donné pour mort par les Medecins : Cependant aprés ce tems-là il recouvra l'uſage de ſes ſens & dit des choſes étranges à ceux qui étoient autour de lui. Ces choſes ne ſont aſſurément que des ſommeils de l'ame, & la mort même

1657 n'est qu'un sommeil, mais un sommeil plus profond. Sans contredit on se réveille & on agit dans un autre état. Car comme le feu est également disposé à s'incorporer dans la graisse de chair ou de poisson, dans l'huile, dans la cire, dans le soulphre, & dans tous les autres vehicules de cette nature, & que la flâme n'est pas plûtôt éteinte dans l'un, qu'elle passe incontinent à toutes les autres, pourvû qu'ils soient dans la sphere de son activité, pour parler comme les Philosophes Occidentaux; de même l'esprit ou la flâme de la vie, est toûjours prêt à passer d'un corps dans un autre. Ainsi tel est à present Roi, qui dans un moment peut être pan, & servi dans peu de jours sur la table de son Successeur comme un mets délicieux.

Mais pour ne m'étendre pas trop sur ces sortes de secrets, je veux te raconter une avanture qui ressemble assez à ce qui t'est arrivé.

Il est fait mention dans les écrits d'un Auteur autentique, d'un manuscrit d'un Ancien Arabe, portant que Al' Rachid Empereur des fidéles avoit autour de lui plusieurs fameux Medecins. Il estimoit entr'autres Saleh Eb'n Nahali pour avoir tiré un de ses proches parens d'un état pareil à celui où je suppose que tu as été. Ce parent étoit fort cher à l'Empereur, qui étoit en régal quand on lui apporta la nouvelle de sa mort. L'Empereur extrêmement surpris d'une telle nouvelle, & fondant en larmes, fit ôter la table. Jaafer Eb'n Yahya l'un des favoris de l'Empereur, le pria incontinent que le Medecin Indien visi ât le corps de son parent. Le Prince y consentit; & le Medecin s'étant rendu chez le mort & lui ayant tâté le poux, aprés qu'il l'eut bien considéré, vint retrouver l'Empereur, & lui dit.

» Ne pleure plus, Monseigneur, qui commandes
» aux fidéles; car si cet homme est mort, & que je
» ne le fasse pas revenir, que je sois separé pour ja-
» mais de toutes mes femmes.

A peine avoit-il achevé de parler, qu'un de ceux

qui étoit auprés du parent de l'Empereur vint encore l'assurer qu'il étoit éfectivement mort. 1657.

Alors Al' Rachid commença à faire des imprécations contre les Indiens & à déclamer contre leur ignorance. Mais Saleh persistant dans ce qu'il avoit avancé, s'écria avec quelque chaleur : « Ne sois point incredule, Empereur des fideles, & ne laisse « point enterrer ton Cousin, car trés-assurément il « n'est pas mort. Je veux te faire voir quelque chose « d'admirable. Ces paroles ayant apaisé Al' Rachid, « il prit Saleh avec lui, & s'en alla visiter le prétendu mort.

Ils ne furent pas plûtôt entrez dans la chambre, que l'Indien prit une aiguille, & la poussa entre l'ongle & la chair du pouce gauche. « Le mort alors porta la main à la bouche, ce que voyant Saleh, il » s'écria, console-toi maintenant, Monseigneur; car » les morts n'ont pas accoûtumé de sentir la douleur. » Aprés cela il lui soufia de la poudre dans le nez, qui fit en peu de momens éternuër le patient, & s'étant mis sur son seant il parla à Al' Rachid, & lui baisa la main. L'Empereur lui ayant demandé comment il se trouvoit. « Bienfaicteur du genre humain, répondit-il, je ne me souviens pas d'avoir « dormi si doucement de ma vie. Je songeois seulement « qu'un chien me mordoit le pouce de la main « gauche, & c'est cette douleur qui m'a réveillé. En « disant cela, il lui montra la marque de l'aiguille & le sang : Ajoûtant, » certainement ce n'étoit pas un songe, mais une verité, puisque je le sens encore. « L'Empereur fut fort content du Medecin Indien, & lui fit de grands honneurs. Son parent qui se nommoit Ibrahim vêcut encore plusieurs années, & fut fait Gouverneur d'Egipte, où il mourut & fut enterré.

Les Medecins d'Orient ont de tout tems été fameux, & aujourd'hui ils sont en grande estime parmi les Francs, qui s'apliquent à l'étude des sciences. Il y a en ces quartiers quelques savans Medecins;

1657 mais il y en a beaucoup d'ignorans, qui ne servent qu'à faire briller les autres & à les mettre en réputation. Chaque Province, chaque Ville de France, fournit mille de Medecins, qui trouvent tous de l'occupation ici, les uns à tuër, les autres à guerir. Les Nazariens vivent avec beaucoup de déreglement, & tombent dans quantité de maladies entierement inconnuës aux Orientaux : Ainsi ils ont besoin d'être bien pourvûs de Medecins. Cependant un François de qualité, & celebre parmi les savans, remarque que les habitans d'un Bourg qui n'étoit pas éloigné de son Palais, joüirent d'une santé vigoureuse & vécurent long-tems, jusques à ce qu'un certain Empirique s'y fut établi ; & qu'alors ils commencerent à devenir valetudinaires & à mourir jeunes. Le Prophête Arabe dit, *que personne n'est bon Medecin que celui qui est né tel :* Voulant dire par là qu'il y a des gens naturellement disposez & propres à cette science. En effet je sai que des gens qui n'avoient jamais étudié dans les Academies, & qui ne savoient pas trois mots d'Anatomie, ont fait des cures admirables. Il y a même des femmes qui ont des dons de cette nature, & qui réüssissent trés-heureusement dans la pratique. Mais aprés tout les bêtes sont encore plus heureuses, puis qu'elles sont par instinct leurs propres Medecins.

Je te souhaite, Melec, une si bonne santé, que tu n'ayes point besoin de Medecines. Mais si tu as le malheur de tomber dans l'indisposition de Parmeride, je te conseille de te servir de l'avis qui lui fut donné par un Philosophe. Parmenide se plaignant d'une douleur d'estomac, & lui demandant son conseil, il lui dit de se servir de telles & telles Confection, & de tels & tels Elixirs. L'autre répondit, qu'il avoit éprouvé tout cela, & plusieurs autres choses encore, sans y avoir trouvé aucun soulagement. Fais-toi donc Poëte, repliqua le Philosophe, car les Poëtes ont d'ordinaire l'estomac bon.

LETTRE LV.

Au Kaimakam.

Mommedi rendu aux François. Discours du Gouverneur au Roi. Desavantages des Turcs en Candie.

IL est arrivé en cette Ville Couriers sur Couriers, qui portent tous les agreables nouvelles que Mommedi s'est rendu aux François. Le Parlement en corps, & la ville de Paris, le Chancelier du Royaume, le Cardinal Antoine Barberin, & tous les autres Ecclesiastiques, se sont rendus à la grande Mosquée ou Temple, où l'on a chanté le *Te Deum* cet aprés-midi avec une pompeuse solemnité, & à l'heure que je t'écris, j'entens un si grand tintamare de canon, de cloches, & de monde, qu'on diroit qu'il n'en faudroit pas davantage pour réveiller même les morts, & les faire sortir de leurs tombeaux pour s'informer dequoi il s'agit.

La verité est, que cette Place passe pour l'une des plus fortes de l'Europe : & les habitans ne l'ignoroient pas, lorsqu'ils ont obtenu du Roi des conditions si glorieuses. Ainsi nous ne devons pas être surpris si la joye des François va à l'excez.

Lorsque les Députez de la Place presenterent les clefs au Roi, celui qui portoit la parole lui fit au nom de tout le discours suivant.

SIRE,

Nous aurions eu juste sujet de nous plaindre de « la Fortune, & de nous accuser de lâcheté, si nous « rendions cette imprenable Forteresse, aux armes «

1657. d'un Prince moins glorieux & moins puissant que
» vôtre Majesté, puisque nos murailles seules sont as-
» sez fortes pour nous défendre, sans prendre les ar-
» mes contre une puissance inferieure à la vôtre. Mais
» puisque la volonté de Dieu est que nous changions
» de Maître, nous nous réjoüissons de tomber entre
» les mains d'un Monarque si invincible & si gene-
» reux. Et nous esperons, SIRE, que vôtre Majesté
» nous honorera d'autant plus de sa faveur, que nous
» avons fait tous les éforts dont nous étions capables,
» pour garder une inviolable fidelité au Roi Catho-
» lique, qui étoit hier nôtre Maître.

Cela fut prononcé avec tant de grace, d'un ton si animé, & avec une si noble franchise, que le Roi le reçût parfaitement bien, & leur fit cette réponse.

» Oüi je me souviendrai toûjours que vôtre con-
» stance merite mon estime. Et à present que je vous
» considere comme mes sujets, je donnerai de si grands
» Privileges à cette Ville, que je vous obligerai à
» faire paroître autant de courage & de zele pour mon
» service, que vous en avez montré pour celui du
» Roi Catholique.

Et le Roi pour faire voir qu'il n'a pas moins de reconnoissance & d'estime pour ses Officiers, qui par leur courage & par leur prudence ont réduit cette importante place sous son obeïssance, en a donné le gouvernement au Lieutenant General de ses armées, qui n'a pas quitté le Siege, où il a reçû diverses blessures. Il s'apelle le Marquis de Vandi. Il s'est signalé en seize sieges & batailles; & est tout couvert de cicatrices, qui sont les glorieuses marques d'un Heros infatiguable & heureux.

Il est necessaire que le Divan soit informé de ces sortes de choses; non pour lui apprendre ce qu'il doit faire en cas pareil, car il est parfaitement sage, mais afin qu'on enregistre ces exemples comme étant des éguillons à la vertu & à sa grandeur d'ame, car on ne peut pas se mettre dans l'esprit que l'Empereur des vrais Croyans, se rabaisse moins que ces

Rois Infideles en matiere de récompenſes à ſes fi- 1671
déles & intrépides eſclaves.

Le Maréchal de la Ferté Seneterre a auſſi eu ſa part des careſſes & de la reconnoiſſance du Roi & de toute la Cour.

Cette conquête a fort conſterné les Eſpagnols qui commencent à s'éloigner le plus promptement qu'il leur eſt poſſible du voiſinage des armées Françoiſes. Les François au contraire ſont pleins de vigueur & de réſolution, & ne pretendent pas finir cette campagne ſans faire quelqu'autre entrepriſe en Flandres.

Ils s'avancent peu à peu juſques dans le cœur de cette Province, qui ſera vrai-ſemblablement le Theatre de la guerre, tant qu'il y reſtera une Place au Roi d'Eſpagne. C'eſt un païs extrémement riche, & abondant en toutes choſes que la Nature puiſſe produire. Les peuples y ſont fort induſtrieux, à apprendre & à perfectionner tout ce qu'il y a d'avantageux & de profitable dans les arts. Tout leur malheur conſiſte en ce qu'ils ne ſont pas en état de ſe maintenir & de ſubſiſter indépendamment de l'une ou de l'autre des Couronnes voiſines. Ainſi en quelque endroit que ces Souverains portent leurs armes, ces pauvres peuples ſont miſerablement accablez par le moyen des troupes; & en ce cas leurs amis les fatiguent ſouvent autant que leurs ennemis. Il eſt même bien difficile de dire au juſte qui ſont leurs ennemis & leurs amis. Car à quelque maître qu'ils ſoient, leurs bourſes s'épuiſent par le moyen des taxes & des contributions, ſans compter l'opreſſion inſuportable qu'ils ſouffrent à loger des troupes ſans diſcipline, qui font impunément une infinité d'inſolences.

La Pologne eſt à preſent dans un état auſſi triſte, expoſée aux armées de la Suede, de l'Autriche, de Brandebourg, de Moſcovie, de Tranſilvanie, & du Roi Caſimir.

Le fils du défunt Empereur a envoyé une groſſe armée au ſecours de ce Monarque infortuné, & il

1657 se confirme de toutes parts que cette armée assiege Cracovie, pendant qu'on négotie avec l'Electeur de Brandebourg pour le détacher de la Suede. Il y a apparence que cette guerre sera longue, à moins que la peste qui regne en ces quartiers-là, & qui emporte plus de monde que le fer & le feu, n'oblige à faire la paix. Il y a plus de deux ans que les Moscovites souffrent de cette maladie. Le Grand Duc a été contraint de s'enfuïr avec son armée, comme autant de fugitifs & vagabons, de devant cet inexorable vainqueur, qui ne fait point de quartier.

Cependant j'apprens de fâcheuses nouvelles de Candie, où l'on dit que les Musulmans ont perdu à la derniere attaque, plus de quatre mille hommes, trente-quatre Drapeaux, & des richesses considerables. Les Infideles ont aussi pris & ruïné cet Eté plus de trente Vaisseaux de Barbarie, & beaucoup plus de Constantinople, de Smirne, d'Alep, de Scanderon, &c. Qu'ils se sont emparez d'un entr'autres chargé du revenu annuel que le Grand Seigneur tiré de Scanderon, & d'un autre qui portoit le revenu de Rhodes: Qu'ils ont tué mille vrais Croyans, fait cinq cens prisonniers, & repris quantité d'esclaves Chrétiens, & qu'en un mot ils ont trouvé dans tous les Vaisseaux qui sont tombez entre leurs mains, des richesses immenses d'or, d'argent, & de pierres précieuses.

A juger des choses par les progrés continuels des Nazariens, on diroit que Sultan Ibrahim commença injustement cette guerre, & que c'est pour cela qu'elle a si mal reüssi à Sultan Mahomet son glorieux Successeur. Pardonne, genereux Ministre, à cet effet de mon chagrin, si c'est un crime de croire que le Createur de toutes choses, soit irrité contre ceux qui ont violé leur parole, & le serment qu'ils avoient solemnellement juré. Tu sais l'histoire de cette guerre, & ce qui en a été la premiere cause. Je n'en dis pas davantage.

On dit ici en Proverbe, *que la voix du peuple*,

eſt la voix de Dieu. Quoi que je n'approuve pas la conduite de ceux qui ſe ſervent de cet aphoriſme populaire pour fomenter les ſeditions dans un Etat ; je ne ſaurois pourtant m'empêcher de convenir, qu'il y a beaucoup de raiſon dans cette maxime ; & cela ſe verifie par l'état preſent de Conſtantinople. 1657.

Tu remarques que les troupes ſont mutines, & qu'elles ne veulent plus ſervir dans cette malheureuſe guerre. Tu vois que les Marchands, & en general tous les peuples, ſont mécontens & factieux ! que les avenuës de cet aſile du monde ſont bloquées par les Venitiens, & ſi bien bloquées qu'on n'y peut faire entrer ni grain, ni autres proviſions neceſſaires pour faire ſubſiſter tant de millions d'ames : tu vois enfin que les calamitez publiques ont preſque mis les peuples au deſeſpoir, & que quelque choſe qu'ils faſſent ils ne s'en mettent pas en peine. On parle par tout de faire la paix avec les Chrétiens ; & il n'y a point d'Artiſan qui ne ſoit aſſez impertinent, pour dire hautement qu'à moins que de cela la ruïne de l'Empire Ottoman eſt inévitable.

Dieu vueille t'inſpirer, & aux autres Miniſtres du Divan, dans cette fâcheuſe conjoncture, les moyens de remedier à tant de maux, en ſorte que tous puiſſions éviter le malheur d'une guerre civile, toujours plus fatale à un Etat, qu'une invaſion des Etrangers.

LETTRE LVI.

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne.

Abregé de la Vie & des Miracles de Mahomet.

TU me donnes à present de solides esperances de te voir converti à la vraye foi. Ta lettre m'a tout ressuscité. Je n'y vois point ces scrupules & ces vains doutes qui ne finissent jamais. Elle ne sent point l'hipocrisie & la dissimulation, comme si tu n'avois en vûë que de te moquer de moi & de ma foi, & de demeurer toûjours infidelle. Mais tu m'accordes plusieurs choses importantes, qui font l'éloge de ta raison, & qui te comblent de gloire. Tu demandes seulement que je te fasse une Relation fidelle & autentique de la Vie de nôtre saint Prophête, & des miracles qu'il a faits pour prouver qu'il est Prophête. Tu voudrois fort savoir s'il est arrivé quelque chose à l'Ambassadeur de Dieu, qu'on puisse mettre en paralelle avec les Miracles, qui ont rendu recommandable dans le monde Moïse vôtre Legislateur, & l'ont fait passer pour l'Oracle du Ciel.

Il n'y a rien à dire à cette demande, & il est juste que celui qui prend la qualité de Prophête, se distingue des Imposteurs par des signes évidens & par des miracles. Il est neanmoins inutile d'en faire un paralelle exact, parce que les conjonctures & les occasions des miracles de Moïse, & de Mahomet le sceau des Prophêtes, furent tout à fait differentes. Vôtre Legislateur reçût ordre & pouvoir de faire des miracles quand il voudroit. Mais le nôtre déclara qu'il n'étoit pas envoyé pour faire des mira-

cles, mais pour prêcher l'Unité de l'Essence Divine, 1657.
la resurrection des morts, les joyes du Paradis, & les tourmens de l'Enfer.

Cependant de peur qu'on ne doutât de la verité de sa Mission, il ne fut pas plûtôt né qu'il commença de signaler sa vie par des faveurs surnaturelles qui lui furent faites. Sa mere accoucha de lui sans aucun travail de corps & d'esprit, & il n'eut pas plûtôt respiré l'air qu'il parla distinctement, qu'il salua sa mere, & lui dit, *je proteste qu'il n'y a qu'un seul Dieu, & que je suis son Apôtre* Il fut aussi circoncis naturellement, & vint au monde sans prépuce. Dans le même instant qu'il fut né, il fut défendu aux Demons de monter au dessus du Globe de la Lune; & l'on entendit quatre voix des quatre coins du Temple quarré: la premiere disant; *la verité est venuë, & tout mensonge s'en retournera en Enfer:* La seconde: *Il est né aujourd'hui un Apôtre de vôtre Nation, & le Tout-puissant est avec lui.* La troisiéme: *Un livre plein de lumiere vous est envoyé de la part de Dieu.* Et la quatriéme: *O Mahomet, nous t'avons envoyé pour être Prophéte, Apôtre, & le Guide du monde.*

A l'âge d'environ quatre ans, étant aux champs avec le fils de sa Nourrice, ce bien-heureux Enfant se retira pour prier dans un antre qui est au pied du Mont Uriel. Il n'y fut pas plûtôt entré, que l'Ange Gabriël lui aparut, & lui dit: *Bismillahi rrahmani rrhimi*, &c. *Au nom de Dieu misericordieux & pitoyable. Je suis envoyé, enfant bien-aimé, pour arracher de ton cœur la racine du mal: car tes prieres ont fait ouvrir les portes du Paradis. L'enfant resigné dit; la volonté de ton Seigneur & la mienne soit faite.* Alors l'Ange lui ouvrit l'estomac avec un rasoir de diamant, & ayant pris son cœur, il le pressa & en fit sortir la noire contagion qu'il avoit tiré d'Adam. Et ayant remis son cœur en sa place, il benit l'enfant, & se retira au Royaume des invisibles.

1657. Depuis ce tems-là, le jeune Favori de Dieu crût, & fut heureux en tout caressé de Dieu & des hommes. Il étoit sous la direction de son Oncle Abu Yaleh, qui démêlant dans son jeune Neveu les marques d'une ame extraordinaire, en eut plus de soin que s'il avoit été son fils. Comme sa fortune étoit médiocre, tout ce qu'il pût faire de mieux pour son illustre pupille, fut de le mettre facteur chez une Veuve nommée Chadijah, de la même Tribu que Mahomet, qui étoit de la plus noble Tribu qui fut entre les Arabes. Cette Veuve étoit de plus très-belle & très-riche; & esperoit qu'elle pourroit être avec le tems femme de Mahomet.

La principale raison qui lui inspira cette pensée, fut une vision que Chadijah avoit euë, & dont tout le monde parloit en ces quartiers-là. Car elle-même l'avoit divulguée, long-tems avant que Mahomet son Domestique, ou que son Oncle eut pensé à le mettre chez elle en cette qualité. » Il fut avis à » Chadijah que le Soleil abandonnoit le firmament » pour décendre sur sa maison, d'où il répandit ses » rayons en Arabie, en Egipte, en Perse, & enfin sur » toute la terre. Cette vision fit une si profonde impression sur l'esprit de Chadijah, qu'elle n'eut point de repos qu'elle n'en eut fait part à un certain Sage de ces quartiers-là, fameux pour sa capacité dans l'Astrologie, & dans les autres sciences mistérieuses; mais plus fameux encore par l'integrité de ses mœurs. Elle ne lui eut pas plûtôt raconté sa vision, qu'il lui dit: « Au nom de Dieu, Veuve, entre dans » ton bain, & fait pour te préparer les purifications » necessaires, car en peu de tems tu seras mariée avec » le plus grand Prophête du monde. Et ayant demandé à l'Astrologue le païs, la Tribu, & le nom de son » futur Epoux, il répondit que c'étoit un Arabe de la » Meque, de la Tribu des Coreï, & que son nom étoit » Mahomet.

Chadijah ne savoit encore rien du Neveu d'Abuyalah; mais tu peux t'imaginer qu'elle sentit une

passion extraordinaire, lors que son Oncle vint 1657.
quelque tems aprés la prier de le prendre à son service ; & qu'elle reconnut que c'étoit l'homme duquel l'Astrologue lui avoit parlé, & désigné par son païs, par sa Tribu, & par son nom. Car Mahomet étoit fils d'Abdalla, qui décendoit de Bani Haschim, la plus illustre maison de la Tribu des Coreï. Qui peut exprimer les sentimens qu'elle eut de voir ce beau jeune homme, qu'elle croyoit que le Ciel destinoit à partager son lit, lui faire en humble esclavage son premier compliment ? Avec quelle grace & qu'elle modestie ne reçût-elle point les dernieres instructions & l'adieu de son Oncle ? Cependant elle cacha ses transports, & envoya son cher esclave avec la Caravane qui alloit en Sirie, & lui donna une pension honnête.

Il arriva dans ce voyage quelque chose de trés-remarquable, & de fort glorieux à cet admirable jeune homme. S'étant arrêté à un certain lieu qui étoit sur le chemin, & attendant le Capitaine de la Caravane auprés d'une Sinagogue de Juifs, Mahomet n'eut pas plûtôt mis le pied sur le seuil de la porte de la Sinagogue, que toutes les Lampes qui étoient attachées avec des chaînes, tomberent subitement. Tous ceux de la Nation qui se trouverent presens, surpris d'un accident si extraordinaire, se jetterent aux pieds des Rabins, & les prierent de leur dire leur avis sur cette étrange circonstance. Les Rabins aprés avoir fait les ceremonies & les expiations accoûtumées, répondirent. « Il est dit dans « les traditions des Anciens, qu'à quelque heure qu'un « Arabe nommé Mahomet assistera à nos Solemni- « tez, Dieu transportera les chandeliers de leur pla- « ce. Il est donc trés-certain, ajoûterent-ils, qu'il est « à present parmi nous. Qu'il ne nous échape point, « de peur qu'ignominie & mépris ne tombe sur Is- « maël. Mais pendant qu'ils étoient occupez à cher- « cher la cause de ce prodige, deux Anges emporte-

1657. rent Mahomet à la Meque, où il se maria bien-tôt après avec Cadijah.

Il ne seroit pas difficile de raporter plusieurs autres miracles de la vie du Prophête, comme par exemple la nuë qui le couvroit, l'Aigle qui se perchoit sur sa tête lorsqu'il étoit endormi, les arbres & les pierres qui le proclamerent Apôtre de Dieu. Je croi que la décente miraculeuse que fit la Lune à la Priere de l'Envoyé de Dieu, ne cede rien au celebre desordre qui arriva sur le Mont de Sinaï, lors que vôtre Loi fut donnée à Moïse.

Si tu nous demande des preuves inconteſtables de la verité de nôtre miracle, donne nous-en de la même nature qui fassent voir la certitude du vôtre. Nous comptons tous également sur les differentes Archives de nôtre nation, écrites par des gens aussi sujets aux tentations & à toutes sortes d'erreurs, que nous le pouvons être toi & moi; cependant nous croyons les uns & les autres ce qu'elles assurent. A moins donc que pour prouver que vôtre Loi est d'une obligation éternelle & universelle, tu ne puisses produire quelque autorité plus infaillible, que celle que je puis alleguer pour prouver le contraire, le desavantage est manifestement de ton côté : car je soutiens avec nôtre saint Prophête, & avec tous les Musulmans, que l'Alcoran ne contient rien qui répugne à la Loi de Moïse, mais que ce n'est qu'une idée plus parfaite & plus ample de la volonté de Dieu : & que comme Moïse fut le Legislateur des enfans d'Israël, Mahomet aussi fut l'Apôtre des enfans d'Ismaël, & le sceau de tous les Prophêtes.

Sers-toi de ta raison, & ne sois plûtôt d'aucune Religion que d'être du nombre de ceux ausquels il sera dit au dernier jour, buvez adorateurs d'Ozair, & soyez damnez éternellement.

LET-

LETTRE LVII.

A Dicheu Hussein, Bassa.

Démêlé de l'Ambassadeur de France & d'Espagne à la Haye. Nouvelles de Dannemarc, de Portugal, de Munster, & de la Cour d'Allemagne.

IL y a eu depuis peu une grosse querelle entre les Ambassadeurs de France & d'Espagne à la Haye, au sujet de la preseance. Un soir l'Ambassadeur de France se promenoit en carosse dans un lieu où l'Ambassadeur d'Espagne aussi en carosse le rencontra. Tous deux voulant avoir le pas, les têtes de leurs chevaux se trouverent les unes contre les autres, & demeurerent dans cette situation. Ils furent incontinent environnez d'une foule de peuple. Comme le Ministre de France est fort respecté, plusieurs Gentilshommes armez d'épées & de pistolets sont venus lui offrir leurs services, & toutes choses préfageoient ce semble un combat. Mais le Magistrat ayant eu avis de ce démêlé, envoya des gardes pour prévenir le desordre, & empêcher que la populace n'entreprit rien sur les Ambassadeurs. Cependant plusieurs grands Seigneurs se promenoient par ci par là entre les Ambassadeurs, & proposoient des expediens pour acommoder l'affaire: mais comme cela se passoit dans le tems précisément que l'Ambassadeur de France eut reçû avis que Mommedi s'étoit rendu, il ne voulut pas rabattre la moindre chose de ses prétentions. De sorte que le Ministre d'Espagne fut enfin forcé d'abandonner le terrein, regardant comme un triomphe d'avoir arrêté si long-tems l'Ambassadeur de France. 1657

1657. Il est arrivé un Courier de Dannemark avec nouvelles que la ville d'Itzohow a été entierement consumée. Cette Place apartenoit aux Danois, & a été brûlée par ordre du Roi de Suede. Les Danois sont fort malheureux depuis quelques années qu'ils ne font aucune figure dans l'Europe. La grandeur de chaque Royaume & Etat ne dure qu'un tems. Les Danois ont été autrefois victorieux & trés-redoutables; mais à present leur Monarchie tombe bien vîte en décadence, pour faire place à la grandeur naissante des Suedois.

Les Dunquerquois font grand bruit par mer; ils ont pris depuis peu sur les François vingt Vaisseaux Marchands, & sur les Anglois environ dix. Mais s'ils n'ont pas plus de bonheur que leurs voisins, les François prendront leur Ville avant qu'il soit peu. Ils s'en approchent beaucoup chaque campagne. J'ai déja envoyé au Kaimakam la relation de la prise de Mommedi l'une des plus importantes Places de la Chrétienté. Je t'apprens aujourd'hui que les François ont pris Saint-Venant: elle ne fait pas tant de bruit que l'autre; mais elle est cependant assez considerable pour s'être renduë par composition. Cela se fit le vingt-huitiéme de la Lune passée. Si cela dure les Ecclestastiques François ne feront presque rien que chanter des *Te Deum*, pour les progrés & les victoires continuelles de leur Monarque.

Nous apprenons de Portugal, que cette Cour pour se mettre d'autant mieux à couvert des insultes des Espagnols, a demandé secours à l'Empereur de Maroc & de Fez; ce qui passe pour un grand crime parmi les Nazariens. D'autres disent qu'on n'a envoyé à Maroc que pour acheter tous les chevaux qu'on pourra trouver dans ce païs-là.

Cependant le Roi de France prend toutes les mesures que la Politique peut lui inspirer, pour s'élever à l'Empire d'Occident. Ses Ambassadeurs

en Allemagne ont un train magnifique, & une suite de trois cens hommes. Ils appellent leur Maître, Sa Majesté trés-Chrétienne, Roi de France & de Navarre, Prince Souverain en Allemagne & en Italie. On regarde cette derniere qualité comme un grand acheminement au titre d'Empereur. 1657.

La Cour Imperiale n'est pas peu embarrassée, d'apprendre que nos invincibles armées s'approchent des Frontieres d'Hongrie. Ce mouvement traversera l'élection qu'on s'étoit proposé de faire : sans compter que les Princes Allemans ne peuvent pas convenir entr'eux au sujet du Successeur.

La Reine Christine de Suede est revenuë en ce Royaume. La peste qui recommence en Italie l'en chasse pour la seconde fois.

L'Evêque de Munster & la Ville de ce nom sont actuellement en guerre. Le Prélat assiege cette Place dans les formes, & la serre de fort prés.

Cette nouvelle n'est pas de l'importance de celle qu'on m'écrit de Constantinople, que les Musulmans ont repris les Isles de Tenedos & de Lemnos ; mais qu'il leur en a coûté du monde.

Je souhaite qu'on puisse chasser les Venitiens de l'Archipel avec la même facilité. La Ville Imperiale n'auroit alors plus de sujet de se plaindre qu'elle manque de pain.

LETTRE LVIII.

A Dinet Golou.

Il se plaint de la reserve & du silence de ses amis, censure les disputes des Musulmans, & nie que Dieu ait un corps ou des passions comme nous.

1757. JE ne sai ce que cela veut dire, mais la plûpart de mes amis sont depuis quelque tems en mesure avec moi. Ils ne m'écrivent que rarement, & quand ils m'écrivent, ce ne sont que reserves, comme si ma probité leur étoit devenuë suspecte. Comme j'ai ordre du Divan de donner avis de toutes les criminelles intrigues qui parviendront à ma connoissance, c'est peut-être aussi ce qui les empêche de me communiquer leurs sentimens avec la même franchise qu'ils faisoient autrefois, même sur des choses qui ne regardent l'Etat ni de prés ni de loin, qui sont purement des matieres de speculation, & communes dans la bouche de tous ceux qui sont tant soit peu sensez. Etes-vous devenus plus chagrins & plus rigides à Constantinople, que vous ne l'étiez il y a vingt ans? Je me souviens qu'alors les Musulmans, les Grecs, les Curdes, les Francs, & gens de toute autre Religion, s'assembloient ordinairement dans les maisons à Café, où ils disoient librement ce qu'ils pensoient; personne n'étant bien-aise de passer pour un Rustaud en se choquant de la foi d'autrui, quoi qu'elle fut differente de la sienne.

C'étoit alors un point de generosité de favoriser les Chrétiens de quelque secte qu'ils fussent, & de les laisser parler & agir comme ils l'entendoient, pourvû qu'ils ne blasphemassent ni Dieu ni son Prophé-

ter Les Chrétiens mêmes auroient été les pre- 1657.
miers à condamner celui de leurs compagnons qui se seroit rendu coupable d'un tel crime, & qui auroit mal parlé en Turquie de la Religion établie dominante.

Pourquoi donc ne donne-t-on plus aujourd'hui la même liberté, & même aux Musulmans qui sont intimes amis? Est-ce un plus grand crime à present de s'ecrire mutuellement, ou de s'entretenir de quelqu'autre maniere, qu'il ne l'étoit alors d'entrer en Dialogue avec les Infidéles? Je ne voudrois pas obliger ces esprits hardis & profanes à nier l'existence d'un Dieu, ou à blasphémer son Ambassadeur, & encore moins les imiter en cela. Tout l'Univers est un témoignage irréfragable d'une nature éternelle & toute puissante, & l'Alcoran est une preuve évidente de la sainteté & de l'indispensable commission de nôtre saint Prophête. Mais je ne croi pas que ce soit un crime d'entrer dans l'examen des choses sujetes à controverse. Je hasarderai au moins de te découvrir mon cœur, puisque tu est de tous mes amis celui qui me plaît le plus. Je te dis donc, mon cher Dinet, que je trouve ridicule & pueril; que les Musulmans se querellent sur de pures bagatelles en matiere de Religion, & que des gens qui se sont dévoüez à Dieu, s'attachent aux visions des hommes. Les uns croyent que l'Alcoran est éternel, & les autres soûtiennent qu'il a été créé. L'un & l'autre est selon moi une décision absurde. La premiere l'est, parce qu'il s'ensuivroit delà qu'il y a deux Eternels; ce qui est un grand acheminement à la pluralité des Dieux & à l'idolâtrie. L'autre l'est aussi; mais seulement en ce que c'est mal parler, que de dire d'un écrit qu'il a été créé; car l'usage est de dire qu'il a été écrit ou composé, & non créé.

Je puis croire aisément que l'Ange Gabriël décendit plusieurs fois du Ciel, pour apporter sur la terre les cent quatre feüilles de la science & de la foi. Mais si Adam n'eut que dix de ces feüilles ou vingt-

1657. une, comme disent quelques-uns; ou si Seth son fils n'en eut que vingt-neuf ou cinquante selon d'autres; c'est dequoi ma foi ne se met guere en peine. Il se peut qu'Edris n'en eut précisément que trente, & Abraham nôtre pere que dix. Ce qu'il y a de certain est, que le livre de la loi fut envoyé à Moïse, les Pseaumes de David & l'Evangile à Jesus fils de Marie, & l'Alcoran à Mahomet le dernier des Prophétes.

Il ne m'est pas plus difficile de croire que la plume celeste avec laquelle ces ouvrages furent écrits, étoit d'une substance admirable. Mais de vouloir qu'elle fut composée de Perles plûtôt que de Diamans, ou autres semblables bijoux, c'est à quoi je ne vois point de raison. Je dis la même chose de ce qu'on prétend que le cheval le plus vîte d'Arabie ne sauroit en cinquante ans aller d'un bout de cette plume à l'autre. Quoi que je ne puisse pas croire ces choses, je ne veux pas de mal pour cela à ceux qui les croyent. Chacun pense comme il l'entend.

Mais je ne puis avoir la même indifference quand j'entens dire que Dieu a un corps comme le nôtre, des yeux, des oreilles, un nez, des mains, une langue, & tous les autres membres & organes du corps humain; qu'il sent, qu'il parle, & qu'il se meut comme nous; qu'il est sujet à l'amour, à la haine, à la colere, à la douleur, & aux autres passions communes à tous les autres hommes. Tu sais qu'il y a une Secte de Musulmans qui croyent tout cela, & qui le prêchent avec beaucoup de confiance. Cela s'apelle proprement mettre une idole en la place de Dieu. En effet l'origine de l'idolâtrie est la présomption des hommes, qui furent assez temeraires pour representer l'incomprehensible divinité sous la forme visible des hommes ou des bêtes.

S'il faut donner un corps à Dieu, il seroit ce me semble plus raisonnable d'être du sentiment des Se-

pharites, * qui disent que son corps est infini, 1657.
sans dimension, & au-dessus de toute forme. Les Philosophes Occidentaux ont beau dire, qu'il est de l'essence de tous les corps d'être finis, & d'avoir des dimensions. Cela est vrai des corps particuliers; mais cela sera toûjours faux du corps immense & universel dont le monde a été formé, à moins qu'on n'admette un espace incorporel & illimité, qui est quelque chose de plus intelligible & de plus absurde. Il est certain que si l'Intelligence éternelle a un corps, il est aussi étendu que le Ciel, & également present par tout. Ce corps ne peut non plus être borné, confiné, ou renfermé dans un certain espace, que la lumiere du Soleil peut être renfermée dans une chambre, ou separée de la source en tirant un rideau. Ce corps infini se communique à tout le monde, & comme ce que nous apellons esprit, il est tout-à-fait indivisible. Il faut en un mot le concevoir simple & sans composition, & dire que c'est la premiere & la plus subtile matiere de l'Univers.

Mais si tu veux que je te dise ce que j'en pense, tout cela est une idée infiniment trop basse & trop bornée de l'éternelle & sublime Essence, qu'œil mortel n'a point vûë, qu'aucune langue ou plume ne sauroit décrire; de l'ineffable Majesté de laquelle le moindre petit rayon qui vient à se répandre sur l'esprit des saints hommes & des Prophêtes, jette leurs ames dans des passions sacrées & dans des extases divines, pendant que leurs corps sont sous la garde de l'Ange de la mort. Ils passent alors par les sept Cieux, ils en considerent les merveilles, & voyent la mer de pourpre, qui separe le premier d'avec le second. Ils passent par les lieux où le feu, la grêle, la neige & le tonnerre, se préparent & se gardent comme dans des reservoirs pour le jour de la calamité. Les esprits vengeurs en sont les dépositaires, esprits qui ont été créez pour

* *Secte de Mahometans. Vid. Ric.*

1657. point les Infidéles. Ils montent ensuite au quatriéme Ciel où resident les innombrables armées du Saint & du Puissant. Ils passent au cinquiéme, où sont les Anges intercesseurs. Puis ils vont au sixiéme, qui est le sejour des Archanges, ou Ambassadeurs de l'éternelle Majesté ; & enfin ils sont introduits devant les plus sublimes Puissances & Principautez, qui se tiennent devant le réduit du Createur, dans les Cieux qui sont au-dessus de tous les Cieux, dont les Intelligences créées ne sauroient mesurer la hauteur.

O Dinet, aprés avoir dit tout ce que j'ai pû je n'ai encore rien dit. Ni la langue, ni l'esprit ne sauroient aller jusqu'à cet infini, qui est au-dessus de l'infinité. Il n'y a que des esprits purs, & qui n'ont rien de corporel qui puissent approcher des frontieres de cette infinie region de lumiere.

Ne faisons donc point violence à nôtre vaine imagination, & ne desirons point avec trop d'ardeur de penetrer des secrets qui ne seront jamais pour l'esprit humain ; mais nous contenons dans les bornes de la raison & de la moderation, obeïssons à la loi pure, sans faire du mal ni à l'homme ni à la bête. C'est le moyen, s'il y en a quelqu'un, de voir & de joüir d'une felicité qui nous est à present cachée.

LETTRE LIX.

A l'Aga des Janiſſaires.

Frederics-Odde priſe d'aſſaut par les Suedois. Entrevûë du Roi de Pologne & de l'Electeur de Brandebourg. Les François & les Anglois prennent Mardic.

J'Ai reçû ta lettre, vaillant homme. Tout ce qu'elle contient te fait honneur, & tu me fais un commandement bien digne d'un General Ottoman. Puiſſe l'Ange de la vaillance te conduire dans toutes les expeditions que tu feras contre les Infidéles, les Rebelles, & les Heretiques. 1657.

L'idée que tu as de l'état preſent de l'Europe eſt juſte & vive. Cependant tu pourrois bien avoir été mal informé de certaines choſes. Les affaires d'Italie ſont peu de choſes en comparaiſon des guerres du Nord. Cette partie du monde eſt à preſent le theâtre des plus remarquables actions. La campagne des François en Flandres n'a pas laiſſé neanmoins de faire du bruit dans le monde cette année.

Mais on ne parle à preſent que du fameux ſiege de Frederics-Odde que les Suedois viennent de finir par la conquête de la place. Cette Forteresſe apartenoit au Roi de Dannemarc, & paſſe pour la plus forte piece de l'Europe. Cependant elle a été priſe d'aſſaut. Les Danois y ont perdu quatre-vingt treize hauts Officiers, & environ trois cents ſoldats, trente-trois drapeaux, ſoixante-dix-ſept canons de fer & de fonte, trois cents quatre-vingt-deux barri's de poudre, quatre mille de bales, ſix cents grenades: trois mille piques, & deux mille deux cents cuiraſſes.

1657. Cette victoire rend les Suedois redoutables à leurs ennemis, & on les regarde comme la seule Nation florissante dans le Nord, comme la France l'est en Occident. Cependant comme il n'y a point ici-bas de bonheur sans mélange, le crédit des Suedois a souffert une grande diminution par la desertion des Brandebourgeois, qui favorisent, ce semble à present, les interêts du Roi Casimir.

Il y a eu depuis peu une entrevûë entre ce Prince & l'Electeur de Brandebourg, dans un lieu nommé Bromberg, où ils se sont embrassez, régalez, & ont enseveli toute rancune dans quantité de rasettes qu'ils ont genereusement bûës ensemble. Les Princes du Nord habitent un climat si froid, qu'il n'y a que la débauche de vin qui puisse dégeler par maniere de dire leur ame glacée, & les rendre honnêtes & obligeans.

Quant à l'Angleterre je vois que tu connois le caractere de Cromwel, le nouveau Souverain de cette Republique. Je puis cependant te dire qu'il commence à changer d'humeur. Il y a à cette Cour des gens qui donnent exactement avis au Roi de France de tous ses secrets. Comme le Roi des Ecossois ne pouvoit souffler une chandelle de colere, que l'Usurpateur n'en fut averti : Aussi Cromwel ne peut pas faire un songe que quelque malin Mercure n'en porte les nouvelles dans les païs étrangers. Il craint si fort les conspirations qu'il s'imagine qu'on fait contre sa vie, que cela l'empêche de dormir, & il a la tête si pleine des trahisons qu'il apprehende, qu'il change de lit cinq ou six fois en une nuit. On dit que de Heros il est devenu un poltron parfait. Ce n'est point la populace qui dit cela, & qui le debite sur la foi d'autrui ; mais c'est le divertissement des Grands de la Cour de France, qui souhaitent du bien au fils du meurtrier du dernier Roi d'Angleterre.

Il faut que je sois irregulier dans ma maniere d'écrire pour pouvoir te parler de la guerre. La

prise de Frederics-Odde se presente à mon esprit, 1657.
& il faut que je t'en fasse une relation plus circonstanciée. On nous assûre que cette Place fut emportée au premier assaut ; ce qui fait beaucoup d'honneur au General Wrangel : Que le Maréchal de la Couronne de Dannemarc, & plusieurs Senateurs & Grands y ont perdu la vie, & que deux mille prisonniers en sont sortis attachez deux à deux à un joug comme on attache les bêtes, pour rendre d'autant plus celebre le triomphe des vainqueurs.

Tu ne seras pas fâché du peu de liaison & d'ordre qu'il y a dans cette lettre, si tu consideres que cela ne quadre pas mal avec la nature du sujet. Car j'écris à la campagne, pour parler comme les François, & ainsi je suis obligé de t'entretenir de nouvelles détachées, qui regardent divers païs, & de profiter de ce que l'occasion me presente.

Les Espagnols sont outrez de la perte de Mardic, que les Anglois & les François emporterent dans la neuviéme Lune. La garnison est prisonniere à Calais. Ils jurent qu'ils reprendront cette importante place, quoi qu'il en coûte. Le Prince de Condé est à Gand malade d'une dangereuse fievre. Dom Jean d'Aûtriche est malade d'une autre maladie, & est fort consterné de n'avoir pas dequoi payer ses troupes. On regarde cela comme un signe de fort mauvais augure pour un General d'armée.

Les Suedois ont rendu au Roi Casimir la grande Ville de Cracovie en Pologne. Les affaires de ce Monarque commencent à se racommoder, & l'on croit qu'il portera la moitié des Princes de l'Europe à s'allier avec lui contre le Roi de Suede.

Il ne t'importe guere de savoir que le siege de Munster est levé, & que la paix est faite entre cette Ville & son Evêque. Il est neanmoins necessaire d'en informer les Ministres du Divan qui jugent de tous les évenemens qui arrivent dans la

1657. monde. D'ailleurs j'ai déja parlé de ce démêlé & de ce siege dans quelqu'une de mes précedentes.

J'ai obeï à ton commandement, illustre Aga, en t'envoyant un abregé de tout ce qui est arrivé de plus remarquable dans l'Europe depuis ces trois ou quatre derniers mois. Je souhaite que mes amis prennent le même plaisir à m'informer de ce que font nos armées & nôtre flote.

Mais je suis plus obligé aux étrangers & aux Infidéles de ce que je sai des affaires Ottomanes qu'à aucun des vrais Croyans.

Dieu te préserve, brave General, des vices ordinaires au Soldat, & te rende aussi fameux que Cassim Hali qui s'est trouvé à vingt-cinq batailles rangées, qui fut blessé quarante-huit fois, & qui ne laissa pas de vivre jusqu'à l'âge de soixante-trois ans.

LETTRE LX.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Du Franc-arbitre & de la Prédestination. Digression à l'occasion d'une subite tempête accompagnée de tonnerres & d'éclairs.

LA plûpart de mes lettres aux Grands de la Porte, contiennent des nouvelles des guerres, des sieges, & des batailles des Chrétiens. Je te dirai à present toi qui est de mes amis, que je suis en guerre avec moi-même. Une passion s'arme contre l'autre. Mon cœur est le theâtre où combatent les armées d'affections opposées: Ce cœur est bloqué de toutes parts. Ici est retranché l'interêt, là l'honneur déploye ses étendarts. La Nature & la conservation de soi-même font une brusque sortie, & sont repoussées par la generosité & par l'amour. Le pis est que ces factions contraires qui agitent mon

ame, sont tellement confonduës ensemble par je 1657
ne sai quelle correspondance secrette, qu'il est presque impossible de les distinguer.

Veux-tu savoir ce que je veux dire par-là? Je te dirai en deux mots que je suis en dispute avec moi-même, pour savoir lequel me seroit le plus avantageux de mourir ou de vivre?

Ne sois point surpris de cette maniere de parler, comme s'il dépendoit de l'homme de choisir entre ces deux choses; puisque selon la foi des Musulmans nous ne pouvons avancer ni retarder d'un moment les decrets de la destinée. Il est certain que la Prédestination n'est nullement incompatible avec ce qu'on appelle le Libre-arbitre de l'homme. Les actions les plus volontaires de nôtre vie quadrent aussi exactement aux ordres de la Providence éternelle, que la chûte d'une tuile qui tombe par accident du haut d'une maison, ou que la pluye, la neige & la grêle, qui décendent des nuées d'une maniere plus constante & plus reguliere. Nous pouvons, ce me semble, dire avec la même justesse que comme le Franc-arbitre d'une riviere est de s'avancer vers la mer, aussi le Franc-arbitre de l'homme est de suivre les diferens canaux de sa raison & de ses desirs. Une fontaine se divise souvent en plusieurs petits ruisseaux avant que de se jetter dans la mer, qui est son centre. Il en est de même de l'homme, qui nonobstant le Libre-arbitre dont il se vante, n'est pas moins réduit à agir selon ses principes, ses préventions, ses préjugez, ses passions, & ses habitudes, que le sont les divers ruisseaux qui sortent de la même source à se contenir chacun dans son propre canal.

Mais pour ne plus te parler par allegorie, je te dirai que toi & moi, & en general tout le monde, nous sentons entraînez par certaines inclinations si fortes, qu'il n'est pas au pouvoir de nôtre volonté d'y resister. Les mouvemens de nôtre amour, de nôtre haine, de nôtre joye, de nôtre douleur, & en un mot

1657. de toutes les autres passions humaines, sont quelquefois aussi involontaires que les mouvemens de nôtre poux. Et quoi que dans les plus importantes actions de nôtre vie nous formions d'ordinaire un dessein regulier, qui est comme le but & le centre de tout; nous faisons neanmoins mille choses sans reflexion, comme les Musiciens, qui joüent quelquefois d'excellens airs, sans beaucoup prendre garde, ou songer à ce qu'ils font. Il paroît évidemment de tout cela, que la volonté a peu de part à la conduite de nôtre vie. Comme toutes les autres creatures nous agissons selon certains mouvemens secrets de la nature. La faculté que nous appellons instinct dans les bêtes, est celle-là même que nous nommons en nous raison, sagesse, connoissance, discretion & prévoyance. Et je ne croi pas que ce soit mal parler de dire, que le chien qui s'aperçût que son Maître préparoit une corde pour le pendre, qui s'en alla, & ne revint plus, étoit un chien sage & prudent.

Permets-moi de faire ici une plus longue digression à l'occasion de la destinée, aussi-bien suis-je interrompu tout à coup dans ma meditation par une furieuse tempête, accompagnée de grêle, de pluye, d'éclairs, & de tonnerres. Quoi que le dernier ne fasse pas trop de bruit, je n'ai rien entendu de ma vie qui m'ait fait plus de peur, & qui l'ait fait avec plus de singularité. Il y a une sorte de tonnerre qu'on apelle tambour, parce qu'il approche du son de cet instrument de guerre, & qu'il fait dans l'air un bruit vif & animé, comme quand on bat l'allarme. Il y en a un autre qui surprend davantage, & qui ressemble au bruit du canon. Mais celui-ci faisoit le bruit le plus fâcheux, le plus épouventable, & le plus irregulier, dont le firmament ait jamais été ébranlé.

Je tombai dans une profonde mélancolie d'abord que j'entendis le commencement d'un si horrible tintamarre, & que je vis l'air s'obscurcir en un in-

stant d'une maniere extraordinaire. Je sentis alors 1657.
des mouvemens de pieté qui s'en prenoient à ma raison. Je fus rempli d'aprehension que Dieu ne fut en colere contre moi d'avoir vécu parmi les Chrétiens d'une maniere si contrefaite, & m'imaginois ou qu'il avoit excité cette tempête pour me punir, & pour faire de moi un exemple pour tous les Musulmans qui auroient la temerité de renier le saint Prophête pour rendre service au Grand Seigneur qui n'est qu'homme non plus qu'eux : Ou je concluois que je porterois au moins ma part de la colere du Ciel dans cette fâcheuse conjoncture. Toute ma Philosophie ne servoit qu'à me faire plus aprehender le coup fatal. Je ne pouvois pas m'empêcher de penser, que le méchant est un aimant qui attire naturellement la vengeance du Ciel, & que comme j'étois souverainement méchant, je ne pouvois manquer d'être aneanti par un étrange & inévitable coup de foudre, ou metamorphosé en furie, ce qui est encore pis. Car de mourir par la foudre, par le poison, ou par le tremblement, ce sont les seules morts que j'apprehende.

Je me mis à genoux, & m'humiliai devant Dieu avec toute l'ardeur & toute la devotion dont je fus capable. Je m'adressai aussi à ses Prophêtes. Je dis & fis tout ce que je crus pouvoir éloigner la peine que je craignois. Las enfin & malade à force de prier, je me levai & m'assis gayement, me souvenant que j'étois Musulman & resigné à la volonté de la destinée. Je considerai aussi qu'étant Arabe & d'un sang illustre, je devois me résoudre à me préparer à la mort avec une moderation digne de ma naissance, afin que comme le petit fils d'un Emir, je pusse passer par ce moyen dans la region des invisibles.

Tu diras peut-être que c'est un effet de la vanité : Et moi je soutiens qu'il est juste qu'un homme prenne garde à vivre & à mourir lui-même, c'est-à-dire à ne pas degenerer de la vertu de ses Ancê-

1657. tres, & à ne pas faire confusion à la Tribu dont il est. Quoi que Dieu ait créé tous les hommes de la même maniere, il a neanmoins distingué une famille de l'autre par des caracteres spécifiques dont chacun porte l'empreinte dés sa naissance. Il a honoré les uns de qualitez particulieres & de perfections naturelles, dont il a entierement privé les autres. Il y en a d'autres aussi qui se distinguent par les vices qui leur sont hereditaires.

Si ces choses dépendent du sang, ou des differentes circonstances des ames avant qu'elles vinssent animer le corps; c'est une question à n'être pas sitôt décidée. Ce que je croi de certain est, que je trouve en moi des vertus & des vices, & que jusqu'ici je n'avois pû découvrir en personne un mélange si bizarre. Je me trouve toûjours entre le bien & le mal. Cependant mes passions ne sont point mercenaires: Rien n'est capable de me faire faire une trahison ou une perfidie. J'ai une certaine fermeté d'esprit que rien ne peut ébranler. Ma probité est à l'épreuve de l'or, & c'est pour cette raison que je m'estime un peu. Ce qui me fait quelquefois pancher à passer en galant homme dans le monde inconnu, plûtôt que de demeurer en celui-ci, où je n'ai que des mépris à essuyer de la part des esclaves de celui pour l'amour de qui je soutiens les fatigues de la vie. Je suis persuadé qu'en quelque endroit que j'aille aprés que je serai débarrassé de la mortalité, les esprits du païs où j'irai me feront favorables en consideration de mon incorruptible fidélité: Car ils ont leurs intrigues aussi-bien que nous, & par consequent ils seront ravis d'avoir des Agents fidéles.

En un mot puisqu'on ne croit pas que mon zéle & ma fidélité meritent aucune récompense en cette vie, je voudrois fort essayer si je ne pourrois pas meriter au moins quelques honneurs dans l'autre monde, s'il est vrai qu'il y ait quelque distinction dans le monde des esprits.

LETTRE LXI.

A Mustapha, Bassa.

La Reine Christine condamne à la mort un de ses Domestiques. Mécontentement des Jurisconsultes.

J'Ai à te parler d'une chose qui vient d'arriver en ce Royaume, de laquelle il y a je croi peu d'exemples. J'ai déja écrit au Kaimakam que la Reine Christine de Suede étoit revenuë en France. Cette Princesse aïant reconnu depuis son arrivée à Fontainebleau, qu'un Marquis Italien de sa suite la trahissoit secretement, l'a formellement condamné à la mort. La sentence fut executée le dixiéme jour de l'onziéme lune de l'année derniere dans une Galerie de son Palais, & par ses propres Officiers, aprés qu'on en eut averti le criminel par ordres exprés de cette Reine, & qu'on lui eut envoyé un Confesseur pour se préparer pour l'autre monde.

Cela ne fut pas plûtôt fait qu'elle envoya informer le Roi de France de cette execution, & des raisons qui l'y avoient obligée. Il y eut des Courtisans qui lui firent d'abord entendre que le procedé de cette Reine donnoit atteinte aux prérogatives de la Royauté, parce qu'il étoit dans ses Etats le seul arbitre de la vie & de la mort. Sur cela on lui envoya Monsieur de Chanut pour lui en faire des plaintes. J'ai ci-devant parlé de cet homme dans quelques-unes de mes lettres, du tems qu'il résidoit en qualité d'Ambassadeur de cette Couronne, auprés de la Reine Christine qui régnoit alors en Suede. C'est un fort habile homme, & qui pour cette raison a été employé à des négociations trés-difficiles en Hollande & ailleurs.

1658. Cependant on parle diversement de l'action de la Reine Christine. Le jugement en a été remis aux Docteurs de la loi civile, qui ont prononcé en sa faveur : « Qu'étant souveraine & indépendante, & » ayant permission du Roi de France de demeurer en » ce Royaume, on ne pouvoit lui contester les Droits » de la Souveraineté sur ses Sujets ; puisque tous ceux » qui sont à son service & à ses gages sont réputez » tels, à la reserve de ceux qui sont sujets de l'Etat » où elle réside.

La brusque execution de la Sentence de cette Reine à l'égard de son Domestique, a beaucoup de l'air de la severité de la justice des Orientaux, qui punissent les criminels sans retardement, & ôtent les traîtres du monde, sans qu'aucune raison ou crainte de retour puisse les en empêcher. Quoique les Monarques d'Occident ne fassent ordinairement mourir personne sans lui faire faire son procez juridiquement ; ils ont neanmoins quelquefois passé par dessus ce réglement. Ils se sont contentez de commander, ou de faire signe à leurs Officiers, & l'execution s'en est ensuivie ; comme dans l'affaire du Maréchal d'Ancre, & du Duc de Guise. L'un fut tué d'un coup de pistolet, & l'autre fut poignardé, & tous deux perirent dans le Palais du Roi environnez de leurs Domestiques & de leurs amis. La Couronne de France n'avoit que ce seul moyen pour se garentir des attentats de ces hommes dangereux, qui étoient devenus si puissans, qu'ils étoient presqu'aussi absolus que leurs Souverains.

LETTRE LXII.

A Mustapha, Barbier du Grand Seigneur.

Naissance de l'Infant. L'Ambassadeur d'Espagne à la Haye fait des magnificences extraordinaires.

LEs Espagnols sont tout transportez de joye, pour la naissance d'un Successeur à cette chancelante Monarchie. On dit que le Roi son Pere a ordonné dans tous ses Etats un jour de réjoüissance, & enjoint à ses Sujets de celebrer cette naissance avec toutes les demonstrations possibles de joye: Et que ce jour-là il avoit des habits si riches, qu'on en pourroit faire la rançon de plusieurs Rois. Les Diamans & les Perles seulement dont son chapeau étoit entichi, furent estimez trois millions. Tu peux par là juger du reste. 1658.

Il a fait part de cette agreable nouvelle à tous les Princes & Etats Chrétiens, ses amis & ses alliez. En effet il a sujet de faire du bruit de cette bonne fortune, étant déja vieux comme il est, & hors d'état, comme tout le monde croit d'avoir d'autres enfans.

Ses Ambassadeurs dans les Cours étrangeres tâchent d'imiter leur Prince, & font toutes sortes de magnificences. Nous apprenons d'Hollande qu'un certain jour de cette Lune de Janvier, Dom Etienne de Gamara, Ambassadeur d'Espagne à la Haye, a fait chanter le *Te Deum* par les meilleures voix, & avec la plus excellente Musique, au bruit continuel de cinquante pieces de canon. On dressa des échafauts dans les ruës, sur lesquels on brûla la nuit

1658. cent cinquante barils goudronnez. Toutes les fenêtres de la Haye étoient illuminées de flambeaux de cire. Et il y eut un feu d'artifice, dans la flâme duquel on lût pendant deux heures consecutives les paroles suivantes.

ParVe, at Magne PhILIpe
Prospere, proCeDe, & regna.

Comme tu entens la langue Latine, il n'est pas necessaire que je t'explique ces paroles. Tu verras sans peine que tout leur sel consiste dans les lettres capitales, qui designent l'année de la naissance de ce jeune Prince, sçavoir MDCLVII. à la reserve d'une petite pointe sur son nom qui est Philippe prosper. De chaque côté paroissoient les armes du Roi d'Espagne, & au dessous la toison d'or; & tout cela étoit si artistement inventé qu'il en sortoit des fontaines de diverses sortes de vin, où la populace bût largement pendant quelques heures. Cependant on jettoit au peuple des fenêtres du Palais de l'Ambassadeur, des pieces d'or & d'argent de nouvelle fabrique, sur lesquelles on avoit gravé un Olivier avec cette Devise d'un côté.

Crescente hac, pax aurea crescet.

De l'autre côté étoit representée une main, avec cette inscription en Lambeau.

Dabit populis pacem.

Les François plaisantent sur cette derniere devise, & disent que le Roi d'Espagne meritera bien-tôt le titre de faiseur de Paix, parce qu'il sera obligé de la rechercher, n'etant plus en état de continuër la guerre.

Je sai, illustre Officier, que tu as une bonne connoissance de l'Histoire Romaine, ayant été élevé

sous Achmet Lala, qui étoit un savant homme. Il 1654
y a apparence aussi que tu n'ignores pas les évenemens de l'Europe, qui sont quelque chose de plus moderne, non plus que les divers caracteres des peuples qui habitent cette partie du monde. Permets-moi cependant de te dire, que Rome dans toutes ses victoires n'a jamais eu affaire à de plus braves gens, que le sont aujourd'hui les Espagnols. Mais les François ont plus d'esprit, plus d'argent, & plus de bonheur. Et c'est ce qui fait qu'ils les insultent. D'ailleurs tout dépend de la destinée; Chaque Royaume, chaque Empire a ses periodes climacteriques. Il languit, il décline, & puis enfin il tombe lorsque son tems est venu.

Les Grecs avoient assez d'argent lorsque Sultan Mahomet assiegea Constantinople : Mais ils n'eurent pas l'esprit de s'en servir pour leur conservation. Ainsi cette Ville seule & considerable colomne de l'Empire tomba entre les mains des Ottomans, qui se rendirent bien-tôt aprés maître de tout le reste.

Tu as des richesses immenses, & tu sais t'en servir sagement. Ne laisse point perdre les occasions; mais souviens-toi de l'ancien proverbe Arabe qui dit, *Dieu a donné tous les jours aux heureux, & n'a laissé que quelques heures pour les malheureux.*

LETTRE LXIII.

A Pestelli Hali son frere, Maître des Doüanes du Grand Seigneur, à Constantinople.

De sa mere & de son Cousin Fousi. Des Piramides & des Momies, avec quelques remarques sur le Nil.

JE me souviens, quoi qu'un peu tard, de la promesse que je t'ai faite. Tu sais que j'ai plusieurs occupations, & ainsi tu ne m'accuseras pas de n'avoir point d'excuses legitimes. Ta lettre est venuë fort à propos pour me faire penser à ce que je te dois, & pour demander des nouvelles de la santé de nôtre mere, qui est toûjours en cette Ville.

Je ne t'ai pas parlé d'elle depuis que je t'écrivis pour te donner avis de son arrivée. Et pour te dire la verité, elle a dit bien peu de chose elle-même, parce qu'elle n'entend pas la langue Françoise, & qu'elle est trop vieille pour l'apprendre. Ainsi sa principale conversation depuis plus de trois ans a été avec Echimilia & moi; car ce Juif parle indifferemment bon Turc & bon Arabe.

Si tu veux savoir comme elle a employé son tems, je te dirai qu'elle l'a partagé entre ses devotions & son aiguille. Elle est plus recluse qu'une Religieuse Chrétienne. Elle sort rarement ou jamais, à moins que ce ne soit pour prendre l'air de la campagne, & en ce cas elle se renferme dans un carosse avec sa servante. En un mot sa maniere de vivre est un bon exemple pour les femmes Françoises, car elle observe en toutes choses les Loix de son éducation, & les modestes coûtumes d'Orient.

Il n'y a point de raison qui puisse l'obliger à

changer les manieres de la Grece, ou s'habiller à 1658.
la mode des Occidentales. Elle ne veut boire ou manger que chez Echimilia, de peur de violer les préceptes de l'Alcoran, & de desobeïr à l'Envoyé de Dieu : Car elle croit que la nourriture des Juifs est pure & sans souillure. Elle me censure pieusement & avec un zéle de mere de ce que je mange & bois avec les Infideles. Et je n'ai rien à dire pour ma défense, sinon que je suis contraint d'en user ainsi pour ne me rendre pas suspect, afin de pouvoir par ce moyen rendre de plus grands services au Sultan ; & enfin que le Moufti m'a donné dispense de ces irregularitez & de plusieurs autres. Sur cela elle éleve les yeux au Ciel, met les mains sur la poitrine, & paroît entierement résignée : cependant elle branle la tête, & déplore ce semble ma condition ; ce qui ne se fait pas sans doute sans déclamer contre la corruption des tems, contre l'impieté du Serrail, & contre le peu de zéle qu'on a pour le saint Prophéte.

Elle jouït d'une santé admirable : Et à la reserve des deux premiers mois aprés son arrivée à Paris, je ne l'ai jamais entenduë se plaindre de la moindre indisposition. Peut-être que le changement d'air, & les fatigues d'un si long voyage par mer & par terre l'incommoderent d'abord. Elle fut pendant quelque tems attaquée de Rhume, d'obstructions, & de dissenterie ; mais elle en fut bien-tôt quitte, & depuis elle s'est parfaitement bien portée.

Nous parlons souvent de toi & de tes voyages d'Orient. Quelquefois je lui lis partie de ton Journal ; ce qui lui donne un plaisir infini. Elle se felicite, & te felicite aussi d'avoir eu le bonheur d'éviter tant de perils & tant de morts, qui menacent par tout un étranger, & elle se fait un plaisir singulier d'entendre ce qui t'arriva avec la Dame Indienne à la Cour de Raja Halacu. Tu peux compter que nôtre mere a pour toi une affection particuliere. Nous ne sommes jamais ensemble que nous

1658. ne te souhaitions avec nous. Elle a une joye extrême d'apprendre que tu prosperes, & que tu t'avances dans la faveur du Grand Seigneur, & de ses principaux Ministres; te souhaitant chaque jour augmentation de dignitez & de crédit. Tu peux t'assurer aussi que je ne cede en rien à nôtre mere du côté de l'affection que je dois avoir pour un frere comme toi.

Quelquefois aussi nous parlons de nôtre cousin Fousi, qui est à present dans les païs glacez du Nord. Les memoires de ses voyages sont aussi fort agreables, & nous passons quelques heures à les lire & à les confronter avec les lettres que je reçois de Mehemet Eunuque, relegué en Egipte. Fousi décrit amplement ce païs, & les remarques qu'il fait sur ses antiquitez sont plus étenduës que celles qu'il fait sur tous les autres païs de l'Afrique. Cependant il en dit assez de toutes ces régions Meridionales.

Quant à ce que je t'ai promis de t'informer des Piramides, des Momies, & autres singularitez de l'Egipte, sache que nôtre Cousin Fousi est un grand Critique, & qu'il donne le démenti à Herodote, à Diodore, à Strabon, à Pline, & à tous les autres Ecrivains Grecs & Romains, & ne s'acorde en rien avec nos Historiens Arabes.

Il dit que les Piramides ne sont ni aussi hautes, ni que leurs fondemens n'occupent pas un aussi grand terrein que le veulent les Anciens. Il se moque de ceux qui soutiennent qu'elles ne font point d'ombre à Midi, ayant experimenté le contraire le Soleil étant au signe du Capricorne. Nous pouvons l'en croire sur de bonnes raisons: Car il est dit de Thalez Milesien, qui vivoit il y a deux mille ans, qu'il prit la hauteur des Piramides par leur ombre.

Il y a trois de ces admirables édifices qui ne sont pas éloignez du Caire, & il y en a environ dix-huit dans les deserts de la Libie. On croit en general

neral qu'ils furent bâtis pour la sepulture des Rois d'Egipte, les uns avant le deluge, & les autres aprés. Il y a des Historiens qui n'ont pas manqué de dire que Seth fils d'Adam fut enterré dans la plus grande des Piramides. 1657

Fousi a été dans ce vaste bâtiment; & atteste que lui & sa compagnie étant montez & décendus par certaines galeries, ils vinrent enfin dans une chambre quarrée dont les murailles étoient de pur marbre de Thebes; & au milieu il y avoit une caisse de la même pierre, qui lorsqu'on la frapoit du pied, rendoit un son comme un instrument de Musique. Il est à croire que c'est dans cette caisse qu'étoit le corps du Roi qui bâtit cette Piramide.

Les anciens Egiptiens croyoient, qu'aprés même ce qu'on apelle la mort, ou la separation de l'ame d'avec le corps, il y avoit certain art pour les retenir ensemble, sinon dans une aussi étroite & intime union qu'auparavant, au moins dans une trés familiere correspondance, & cela durant plusieurs siecles. De sorte que l'ame se faisoit toûjours un plaisir de roder autour du corps, & d'exercer ses facultez dans le lieu où reposoit le corps.

C'est pour cela qu'ils commençoient par en ôter les entrailles, & tout ce qui étoit le plus sujet à la corruption: Et aprés avoir lavé le corps, ainsi vuidé, de vin de palmes, mêlé avec des poudres aromatiques, ils le rempliſſoient de Mirrhe, de Casse, & de plusieurs confections précieuses, & puis ils le cousoient. Ensuite ils purifioient tout le corps avec du Nitre: Et aprés avoir tiré le cerveau par les narines avec un crochet, ils empliſſoient le crane de gommes fonduës. Et enfin ils envelopoient tout le corps de Langes de soye, le barboüilloient par tout de Bitume, d'Epiceries, & de Gommes de grand prix mêlées ensemble, & le remettoient aux parens pour le consigner dans le tombeau.

Ce sont les préparatifs qu'on faisoit pour retenir l'ame, en rendant le corps éternellement

1658. odoriferant & incorruptible. Et afin que la Majesté des esprits des Rois ne fut jamais interrompuë ou violée par le voisinage des esprits vulgaires, ou par la brutale aproche des mortels, les Rois bâtissoient ces superbes édifices comme les Palais de leur dernier repos. Delà vient aussi qu'on les construisoit dans le desert & dans des lieux non frequentez, & qu'on leur donnoit la forme qu'on croyoit la plus durable, & la plus propre à les garentir des injures du tems, des attaques des elemens, & de la commune destinée de tous les ouvrages humains. Chaque pierre étoit d'une prodigieuse grosseur, & attachée avec sa voisine par une barre de fer. Cela joint à la force & à la fermeté invincible du ciment, rend ces Piramides si fortes & si solides, qu'il seroit impossible d'en démolir aucune, supose même que tout le genre humain y travaillât durant plusieurs generations.

Al' Manun Caliphe de Babilone entreprit de le faire, mais en vain: car aprés avoir mis ses gens en besogne, & fait de grosses dépenses, ce qu'ils démolirent fut si peu de chose, que sentant bien qu'il épuiseroit ses tresors s'il se mettoit en tête de démolir seulement la centiéme partie de la Piramide commencée, il abandonna son dessein ne pouvant se lasser d'admirer la sagesse des fondateurs.

S'il est vrai que ces sortes d'attraits obligent l'ame à demeurer avec le corps dans le tombeau, & que la future felicité d'un homme consiste en cela, j'admirerois moi-même ces sages Egiptiens, & je serois le premier à les imiter. Je me bâtirois durant ma vie un petit Mausolée à proportion de mes facultez, & j'ordonnerois par mon Testament & derniere volonté qu'on embaumât mon corps, & qu'on le confît de maniere qu'il durât éternellement. Mais si tout cela ne peut changer les decrets de la destinée, ou forcer l'ame qui est immortelle à demeurer en un certain lieu, je dois conclure avec Pline, que la sagesse tant vantée des Egiptiens n'étoit autre

chose qu'une glorieuse folie, & toute la magnifi- 1652.
cence avec laquelle leurs Rois bâ issoient ces superbes sepulcres, une excessive dépense.

Ils reconnoissoient eux-mêmes tacitement par les précautions qu'ils prenoient pour retenir aprés la mort l'ame avec le corps, que suivant le cours de la Nature elle passoit incontinent dans un autre corps. Je dis plus : La transmigration des ames étoit une doctrine établie en Egipte. Comment donc les Egiptiens ont-ils pû être assez aveugles pour s'imaginer qu'un corps mort, quelque parfumé, & quelque défendu qu'il fut contre la corruption, avoit plus de charmes qu'un Embrion formé pour vivre? Ou que l'ame aimoit mieux être en prison dans un sombre Donjon (car le dedans des Piramides n'est que cela) que de joüir de la lumiere du Soleil, de la Lune, des Etoiles, & des diverses douceurs des Elemens ? Il vaudroit mieux à mon sens, cher frere, être oiseau, ver, mouche, ou quelque autre creature vivante, que d'être ainsi renfermé durant tant de siecles entre quatre murailles, & de n'avoir pour toute compagnie qu'une Momie antique & salée.

Fousi a fait quelques remarques sur le fleuve du Nil, auquel il dit que l'Egipte est redevable non-seulement de ses grains & de ses fruits, mais aussi du terroir qui les produit. Tous les ans lorsqu'il inonde les campagnes, il amene d'Ethiopie & des autres païs par où il passe, quantité de bouë & de limon, dont il couvre toutes les terres d'Egipte, & qu'il y laisse à mesure qu'il retire ses eaux. De sorte que le terroir d'Egipte n'est proprement qu'une terre rapportée des autres païs. Si cela est, nous pouvons dire aprés quelques Philosophes anciens, que l'Egipte peut avoir emprunté de la Mer le lieu de sa situation.

Herodote, Pline & autres, ont été de ce sentiment, & ont fondé leurs conjectures sur ce que le Continent s'étoit aproché de l'Ile de Phare, depuis

1658. Homer, qui en suputa exactement la distance. De-là vint qu'ils conclurent que la grande quantité de limon que le Nil transporte des païs montueux de l'Afrique, pouvoit avoir comblé par succession de tems toute cette partie de la Mer, qui est à present Terre-ferme, & qu'on apelle Egipte.

Si cela est, je trouve fort étrange que les Egiptiens se vantent d'être plus anciens que tous les autres peuples du monde, puisque l'Egipte est le païs du monde le plus nouveau, ou pour mieux dire un morceau de terre formé par une riviere dans les abîmes de la Mer, & depuis cheri & cultivé par une mere, qui lui apporte tous les ans la nourriture dont il a besoin; ce qui fait que le païs même s'agrandit, & que les habitans se soutiennent. Admirable providence de la Nature! qui peut penetrer les misteres de ton œconomie? Egipte abondante en prodiges & en merveilles; & où la terre, l'eau & les autres Elemens conspirent à te rendre d'un bout à l'autre un païs de miracles!

Je suis hors de moi-même, cher Pestelli, quand je songe en ce païs. Je pourrois t'en dire mille autres choses, ou tirées des memoires de Fousi, ou aprises de la propre bouche des autres qui ont voyagé dans ce païs-là, & qui y ont remarqué tant de merveilles. Mais je croi que tu seras assez fatigué de la longueur de cette lettre; d'ailleurs ma mere qui me vient voir, & qui entre tout presentement, souhaite que je t'assure de la sincere afection qu'elle a pour toi.

Sois assuré aussi, que je t'aime avec l'integrité d'un homme, & avec la tendresse d'un frere, & que je serai toûjours prêt à te servir gayement en toutes choses.

LETTRE LXIV.

Au Kaimakam.

Sentence prononcée par les Venitiens contre Girolamo Loredano, & Giovanni Contarini. Exemples de justice sur les Traitres. Grandes inondations en Allemagne & en Flandres.

LEs Venitiens ont beaucoup de chagrin de la perte de Tenedos; & à dire la verité ce n'est pas sans raison. Cette Ile est un bon morceau, abondant en vins délicats, & autres excellentes productions de la Nature. D'ailleurs c'est un passage pour aller à la Ville Imperiale, qui est l'asile des mortels.

Ils racontent diversement la maniere avec laquelle cette Ile leur a été enlevée par des armes auxquelles il n'y a point de puissance sur la terre qui pusse résister. Ils font ce qu'ils peuvent pour déguiser la verité, & pour faire diminuer la bravoure des Ottomans, afin de relever par ce moyen avec plus d'éclat les actions de leurs Generaux. Méchant moyen à mon avis.

Ces Nazariens soûtiennent une mauvaise cause; aussi sont-ils obligez pour la défendre d'avoir recours aux artifices & aux équivoques. Ils ont tout à fait dégeneré de l'integrité des premiers sectateurs de Jesus. En un mot, c'est en eux que se verifie le portrait qu'un certain Poëte a fait des Candiots, qu'il apelle *menteurs achevez, bêtes feroces, & insectes gloutons.*

On croit ici que quand les Venitiens abandonnerent cette Ile, ils se vengerent avant que d'en partir, en mettant le feu à une mine qui fit sauter plusieurs centaines de Mahometans.

1658. Cela n'a pas empêché qu'ils n'ayent preſcrit & excommunié pour toûjours Girolamo Loredano, & Giovanni Contarini, qui avoient la garde des principales forteresſes de cette Ile, & qu'ils accuſent de lâcheté & de trahiſon. Ils ont offert deux mille ſequins à quiconque les arrêtera dans les terres de la République, & trois mille à ceux qui les tueront ailleurs.

Je ſai que la puiſſante Porte peut proteger ces exilez, s'ils ſont dans les Etats de nôtre Souverain, & à plus forte raiſon s'ils ſe ſont refugiez dans cet aſile des affligez. Mais toi & les autres grands Miniſtres pouvez juger mieux que perſonne, ſi ces Infidéles ſont dignes d'une ſi grande faveur.

Peut-être ſont-ils dans le cas où ſe trouva Nadaſti Gouverneur de Bude, lorſque Soliman le magnifique aſſiegea cette place. Nadaſti étoit un homme d'un courage & d'une fidelité invincible; mais il fut trahi par ſa garniſon qui le mit aux fers, & livra la Ville & le Château au victorieux Sultan. Ce Heros aprenant la perfidie des aſſiegez, & la réſolution de Nadaſti, le mit en liberté, & lui fit de riches preſens: Mais il fit tailler en pieces la perfide garniſon; récompenſe bien digne de leur trahiſon. Quoique les Princes ſe ſervent ſouvent des traîtres pour faire réüſſir leurs deſſeins; neanmoins aprés avoir fait leur coup, ils n'ont d'ordinaire qu'un juſte mépris pour les odieux inſtrumens dont ils ſe ſont ſervis.

Plutarque Hiſtorien Grec eſt plein d'exemples de cette nature, auſſi-bien qu'Herodian, & autres Hiſtoriens Romains. Mais je ne trouve rien de ſi juſte, de ſi régulier, & de ſi ingenieux, que ce que Brennus Roi des Gaulois fit faire à une fille d'Epheſe. Ce Prince aſſiegeant cette Place, la fille lui promit de l'en rendre maître, à condition que ſes Soldats lui donneroient tous les ornemens d'or qu'ils avoient pillez dans les guerres d'Aſie, & les porteroient autour d'elle comme en trophée. Aprés

qu'elle eut fait ce qu'elle avoit promis, ce sage 1658.
General voulant faire de son côté ce qu'il devoit, fit asseoir la fille à terre : Et chacun jettant alors sur elle ce qu'il avoit d'argenterie, elle fut étoufée sous un poids si pesant, & enterrée toute vive sous un tas de richesses.

Je n'allegue pas ceci pour dire que les Capitaines Venitiens meritent d'être traitez de la même maniere. Ce sont des choses dont je laisse le jugement à mes Superieurs, les Ministres de l'heureux asi'e du genre humain.

Peut-être que les Visirs du Divan me croyent mort, ou Renegat, parce qu'il y a cinq mois qu'ils n'ont eu de mes nouvelles. Mais permets-moi de te dire, que ni les hommes ni les diables ne sauroient corrompre ma foi. Par le Dieu de mes vœux, il n'y a point d'homme dans l'Univers en qui l'on puisse mieux se confier qu'en moi.

Je n'ai été dans un si long silence, que parce que les eaux étoient si hautes, qu'il sembloit que la terre fut menacée d'un second Deluge. L'Allemagne a été une Mer, & la Flandre un Lac pendant plus de trois mois consecutifs ; de sorte qu'il étoit impossible que les Couriers pussent aller. On a vû aussi en l'air d'étranges spectres de feu, & les bruits extraordinaires des Elemens ont allarmé les Brabançons.

Peut-être, illustre Kaimakam, sont-ce les derniers avantcoureurs de la grande colique de la Nature, où le vent, l'eau & le feu, tâcheront à rejetter le monde dans l'ancien Cahos.

LETTRE LXV.

A son Cousin Soliman, à Constantinople.

Il le blâme d'être trop dévot. Diversité de sentimens des Philosophes au sujet de l'ame.

TOûjours mélancolique de plus en plus. Ne veux-tu point avoir pitié de ton oncle exilé, & prétens-tu lui faire jusqu'à la fin des Sermons sur la mort avec ton pieux jargon ? Croi-moi, les lettres que tu m'écris sur ce ton me sont aussi ennuyeuses que le bruit & le babil continuel des petits enfans l'est à un pauvre Précepteur harassé. Je ne te défens point de m'écrire aussi souvent qu'il te plaira. La consolation qu'il me reste dans mon exil est, de recevoir des nouvelles de mes parens. Mais permets-moi de te prier de changer de sujet & de stile. Laisse les choses spirituelles aux Molahs & aux Imaums ; & occupe ton esprit aux choses qui regardent ta profession. Fais en cela tant de recherches que tu voudras & que tu pourras. Ne songe qu'à faire de nouvelles découvertes & à te perfectionner, & tu y trouveras de l'avantage. A tes heures de loisir je te conseille de lire les histoires, & de voir quelquefois compagnie. Il y a beaucoup à gagner dans la conversation des personnes sensées. Ce sont pour nous autant de miroirs, dans lesquels nous pouvons voir l'humanité dans sa veritable forme, & la difformité du masque sous lequel l'erreur & les superstitions déguisent nôtre nature. Par-là tu te corrigeras de tes manquemens, sans que ceux qui te les feront connoître t'en fassent rougir de honte. L'esprit & la raison coule de la langue des gens sensez, tout ainsi qu'une douce harmonie coule des tuyaux des orgues, qui réjoüissent les esprits & dissipent les nua-

ges que la triſteſſe avoit répandus ſur le cœur. 1658.

La ville Imperiale eſt pleine de gens de ce caractere, naturels & étrangers. Demêle-les d'avec la multitude, & en fait ta compagnie, ſans avoir égard à la diference de la Religion, ſoit Muſulmans, Francs, Armeniens, Juifs, ou autres. Fui ſur tout la ſocieté des Bigots, & ne te mets point au rang de ceux qui ſont attachez à leurs opinions, parce qu'ils font profeſſion de la vraye foi. Car que ſert-il de bien croire, ſi l'on vit mal ? ces gens-là, croi-m'en, ſont pires que les Infideles. Ne fait point de cas des diſeurs de bonne avanture, & de ceux qui ſe piquent d'Aſtrologie. Car ils ſe vantent de ſavoir la deſtinée d'autrui, & ne ſavent pas la leur propre S'il y a quelque choſe de vrai dans cette ſcience, on peut dire que l'ignorance de ceux qui en font profeſſion affronte les aſtres, & les oblige ſouvent à précipiter leur ruïne. Sois aſſuré que telles gens ne font qu'amuſer le peuple par leurs prédictions, & s'aquerir du bien & de la réputation aux dépens des ſots.

Ne fait ſocieté qu'avec des gens ſages & moderez, qui n'agiſſent point par les mouvemens d'un zele furieux, qui ne regardent point d'un air fier & mépriſant un Franc-paſſant dans la ruë, & ne lui font aucune indignité lorſqu'il travaille honnêtement à ſes affaires ſous la protection du Grand Seigneur. Il n'appartient qu'aux Janiſſaires & aux ſcelerats de faire aux étrangers de pareilles incivilitez. Le droit des gens, & les commandemens particuliers de nôtre ſaint Prophête nous obligent à les traiter avec toute ſorte d'humanité & de tendreſſe. D'ailleurs il retombe ſur la Juſtice & ſur l'hoſpitalité de la magnifique Porte, le refuge & l'aſile de toute la terre, qu'un étranger ne puiſſe pas aller paiſiblement dans les ruës. Ne mépriſe perſonne à cauſe de ſa Religion, car il n'y a point de factions dans le Paradis. Mais conſidere, que comme une infinité de Muſulmans ſeront damnez pour avoir mal vécu, auſſi une infinité de ceux que nous appellons

1658. Infideles seront sauvez pour avoir été vertueux.

Tu parois fort en peine pour ton ame, & ta lettre est remplie de l'excez de ton souci à cet égard. Tant d'inquietude est une preuve évidente de la médiocrité de ta foi. Il n'y a point de ligne qui n'exagere le peril que tu cours, les pieges, les embuches, les amorces, les panneaux, & je ne sai combien d'autres inventions dont le diable se sert pour perdre la pauvre ame, comme tu parles. Sais-tu, Cousin, ce que c'est que l'ame dont tu fais tant de bruit? si tu le sais tu es plus savant que moi, qui l'étudie depuis environ trente ans; je veux dire depuis le tems que je commençai à penser & à faire reflexion aux choses: mais je ne suis pas plus savant que j'étois au commencement. Tous les Sages de l'Antiquité n'ont, à ce que je vois, jamais pû convenir sur cet être misterieux que vous apellez l'ame.

L'un veut que ce soit *le plus subtil de la matiere du corps:* l'autre soûtient *que c'est l'air qui est attiré par le poumon, & répandu par tout le corps:* un troisiéme dit, que c'est *un mélange d'air & de feu:* un quatriéme *de terre & d'eau:* un cinquiéme l'apelle *un être composé des quatre Elemens, une espece de quinteſſence*, & je ne sai quoi de plus. Les Egiptiens ont apellé l'ame *un certain nombre mouvant*, & les Chaldéens *une faculté sans forme.* Aristote l'a définie *la perfection d'un corps naturel* Tous ces Philosophes convenoient que l'ame étoit corporelle, & tirée de la matiere. En un mot la meilleure définition qu'ils en ayent donné ne vaut pas un Aspre.

Mais il y a eu des gens d'une speculation sublime, qui ont soûtenu, que l'ame est *une subſtance divine, indépendante du corps.* De ce sentiment étoient Zoroaster, Hermes, Trismegiste, Orphée, Pithagore, Plutarque, Porphire & Platon. Ce dernier définissoit l'ame, *une essence qui se meut, & qui est doüée d'intelligence.* Mais après tout je préfere la modestie de Ciceron, de Seneque, & autres, qui ont reconnu qu'ils ignoroient entierement ce que c'est que l'ame.

Il n'y a pas eu moins de diſſentimens parmi les 1658.
Philoſophes ſur le ſiege de l'ame. Hipocrate & Hierophile l'ont placée dans le ventricule du cerveau : Democrite a dit qu'elle occupoit toutes les parties du corps : Strabon a crû qu'elle réſidoit entre les ſourcils, Epicure dans la poîtrine. Les Stoïciens l'ont miſe dans le cœur, & Empedocle dans le ſang. Le ſentiment de ce dernier eſt ce ſemble celui qu'on ſuit aujourd'hui le plus en Orient : & cela fondé ſur ce que Moïſe le Legiſlateur des Juifs, & Mahomet nôtre ſaint Prophéte ont ſoûtenu la même choſe ; auſſi eſt-ce pour cela qu'ils ont défendu de manger de la chair avec le ſang.

Mais qu'il en ſoit ce qu'il voudra, que l'ame ſoit corporelle ou incorporelle, une ſubſtance ou un accident, qu'elle ſoit à la tête ou aux pieds, dans le corps ou hors du corps, il n'y a rien de certain en tout cela, & nous ne pouvons pas dire au juſte dequoi nous deviendrons aprés la mort. C'eſt donc en vain qu'on s'inquiete pour aprofondir un miſtere que Dieu a voulu cacher aux mortels. Il n'eſt pas moins extravagant de s'éfrayer des pieges, des embuches, & autres ſemblables chimeres, que tu t'imagines que le Diable tend à ton ame. Je m'étonne que tu n'ayes point peur de dormir, de crainte qu'il ne te prenne à l'improviſte, & qu'il ne te dérobe ton ame. Je voudrois fort ſavoir dequoi il peut ſe ſervir pour s'emparer d'une ſubſtance plus déliée & plus imperceptible qu'une ombre, ou comment il peut ſe ſaiſir d'un être auſſi actif & auſſi libre que la penſée, & s'enfuïr avec ce butin ?

Sers Dieu, Couſin, comme l'ont ſervi tes Ancêtres, aime tes amis, pardonne à tes ennemis ; ſois équitable envers tout le monde, & ne fait mal à aucune bête. Si tu obſerves bien cette maxime, tu peux défier le diable, ton ame eſt en ſureté. Dieu eſt plus prés de toi, que tu ne l'eſt toi-même. Il eſt au centre de toutes choſes, & eſt le centre de toutes choſes. En un mot, il eſt tout en tous.

LETTRE LXVI.

A Asis, Bassa.

Entrevûë des Rois de Danemark & de Suede, & de la Paix qui s'en ensuivit.

VOilà la scene changée en Europe : les ennemis sont devenus amis, & ceux qui se témoignoient une amitié mutuelle, sont à present ennemis déclarez. La constance est un vice dans la politique, & c'est être habile que de savoir passer d'un parti dans un autre ; car l'interêt passe pour la seule vertu politique.

J'ai déja informé le Divan de la guerre qui fut déclarée l'année passée entre la Suede & le Danemark. Les Danois l'a commencerent par une proclamation solemnelle, ils envoyerent un Heraut d'Armes à la Cour de Suede, & dépêcherent des Ambassadeurs à tous leurs alliez Chrêtiens, pour leur donner avis de leur procedé. J'ai maintenant à te parler succinctement de cette guerre. Tu comprendras par-là, ou que les Danois ont beaucoup dégeneré de la valeur de leurs Ancêtres, autrefois la nation du Nord la plus formidable ; ou qu'ils ont moins d'obligation à la fortune, qui ne les a pas favorisez en dernier lieu des mêmes avantages & triomphes ; mais les a exposez au contraire aux insultes de leurs ennemis, & au mépris de tout le monde.

Quand le Roi de Danemark déclara cette guerre, il avoit de grands avantages sur les Suedois, qui étoient alors fort embarassez des Polonois, des Allemands, & des Moscovites, & avoient plus besoin de secours que de traverses. Gustave ne laissa pas neanmoins d'envoyer une partie de ses forces

contre le Holſtein, la Schonen, & l'Ile de Jutland, 1658.
qu'il prit piece aprés piece, tant qu'enfin il s'empara de ces Provinces dans l'eſpace de ſix mois, & réduiſit les Danois à compoſer avec tant de deſavantage & de honte, qu'ils ſont le mépris de leurs voiſins.

Le treiziéme de la troiſiéme Lune, les deux Rois ſe virent prés de Copenhague, capitale de Dannemark: car le bonheur des armes des Suedois avoit porté juſques-là leurs victoires. Ils mangerent & bûrent enſemble pluſieurs fois, & eurent quelques heures de converſation particuliere. Le dénouëment fut qu'ils conclurent la paix, & prirent des meſures pour vivre dans une parfaite union.

Mais avant cela les Danois avoient été forcez à rendre la Province de Schonen, & la ville d'Elſinbourg qui commande la moitié de la mer Baltique. Ils donnerent auſſi les Provinces de Blexing & d'Halland, avec un Château extrêmement fort; l'Ile de Burtholme; dix Vaiſſeaux de guerre, & s'obligerent à payer un million de Riſdalles, d'entretenir au ſervice de la Suede quatre mille chevaux & Fantaſſins, & enfin de donner *gratis* des quartiers à toute l'armée Suedoiſe, juſqu'à la cinquiéme Lune. Ses conditions ſont ſi honteuſes, que le Roi de Dannemark a entierement perdu l'eſtime de tous ſes alliez. Ils l'apellent pauvre Prince & de peu de tête, indigne d'apui ou de ſecours.

En un mot, Sereniſſime Baſſa, il y a apparence qu'il arrivera de lui ce qui arrive aux malheureux, auſquels chacun ſe fait une eſpece de devoir de donner un coup lorſqu'une fois ils commencent à tomber. Ainſi maintient ton honneur, comme le principal apui de ton crédit & de ta vie.

LETTRE LXVII.

Au Moufti.

Il lui parle du projet d'un certain Jesuite, qui s'étoit mis en tête de réformer le Christianisme.

1651. JE jure par la foi d'un vrai Croyant, que les Chrétiens sont ennemis d'eux-mêmes, s'ils n'embrassent pas le projet d'un certain Jesuite. Ils n'aiment point leur Messie, s'ils rejettent l'idée reguliere & le modéle, pour réformer le Christianisme, que ce Sage vient de proposer au Pape & aux Cardinaux.

Son fondement est profond, & il tire ses exemples de la pratique de Pierre, le premier des douze Caliphes Chrétiens, que les Nazariens appellent Apôtres de Jesus fils de Marie; car suivant leurs traditions, le Messie avant que de monter au Ciel laissa un modéle exact de l'Empire qu'il se proposoit d'établir sur la terre. Il divisa cet Empire en douze Provinces distinctes, selon le nombre de ses Apôtres ou Vicaires, & assigna à chacun le quartier où il devoit présider; comme fit autrefois Moïse au sujet de la terre sainte de la Palestine, qu'il partagea entre les douze Tribus qui décendoient de Jacob.

Mais l'heureux fils de Marie étant beaucoup plus grand Prophéte que Moïse, & que tous ceux qui l'avoient précedé, ne voulut point, disent-ils, se contenter d'Etats qui ne fussent proportionnez à son inéfable origine. Il résolut donc de conquerir toute la terre, commandant à ses Lieutenans de se disperser par toutes les nations, suivant une certaine methode, & de prêcher sa loi à toutes les creatures du monde.

Je ne te dis venerable Président des Fidéles que ce 1658.
que j'ai apris de la bouche & de la plume des savans Chrétiens, qu'on peut regarder comme gens qui doivent savoir leur histoire. Tu t'attends peut-être que je vais te parler d'abord d'armées sur pied, de camps, de batailles, & de sieges, de païs ruïnez par le fer & par le feu; de Villes emportées d'assaut, & de forteresses du premier ordre prises par famine, je croi en un mot que tu te promets une relation de campagnes & de victoires, plus glorieuses que tout ce qu'ont jamais fait les Empereurs Romains, & plus heureuses que tous les grands exploits d'Alexandre le Grand. Mais je t'apprens que les Registres & les Archives des premiers Chrétiens ne sauroient nous fournir des memoires de cette nature.

Leur Evangile ne fait mention d'aucuns exploits militaires, il ne dit pas seulement qu'il y ait eu une épée tirée par le fils de Marie, ni par aucun de ses adorateurs, à la reserve d'une occasion particuliere, où Pierre Lieutenant du Messie, fâché de voir son maître trahi par Judas, son Kahya ou Tefterdar, & rudement pousse par Malchus, esclave du Moufti des Juifs, tira son cimeterre, & coupa l'oreille à cet homme.

Croi-moi, misterieux Docteur des Musulmans, j'ai examiné les quatre histoires de la vie de Jesus, écrites par ceux qui furent les témoins oculaires de ses actions, & j'ai trouvé qu'il dit une fois à ceux de sa suite; *Je ne suis point venu pour envoyer la paix sur la terre, mais l'épée.* Cependant il paroît par la suite que quand il demanda à ses gens quelles armes ils avoient, & qu'ils eurent répondu, *Nous n'avons que deux épées*, il en parut content, & dit, *c'est assez*: quoi qu'un moment auparavant il eut commandé à ceux des siens qui n'avoient point d'épée, de vendre leur robe & d'en acheter une.

J'ai vû une lettre écrite par Paul, l'un des premiers Califes Chrétiens, aux Nazariens d'Ephese, dans laquelle il leur conseille de s'armer de toutes pieces, &

1658 de prendre le heaume, la cuirasse, le bouc'ier, les botes, l'épée ; &c.

Outre ces passages & quelques autres semb'ables, il n'est aucunement parlé de la guerre ; & beaucoup moins de batailles, de sieges, ou autres exploits militaires. Encore les Mollahs & Docteurs Chrétiens donnent-ils un sens mistique à cette lettre de Paul.

Veux-tu donc savoir comment le Messie & ses Apôtres subjuguerent le monde ; ce fut par leur vertu exemplaire, par leurs bonnes actions, par leurs miracles, & par des démonstrations manifestes de la puissance surnaturelle qui les assistoit. Car ils parloient toutes sortes de langues, & cependant ils étoient pour la plûpart gens sans lettres & ignorans. Ils gueriſſoient les sourds, les aveugles, les boiteux, & les paralitiques, sans avoir recours ni à la Chirurgie ni à la Médecine. Ils chassoient les Diables hors de ceux qui en étoient possedez ; ils ressuscitoient les morts, & faisoient enfin des choses si grandes & si surprenantes, que tout le monde embrassa leur doctrine & leur loi, & se soûmit volontairement à un joug qui sembloit venir du Ciel. Avec une divine éloquence, & une force de raison à laquelle on ne pouvoit résister. Pierre le Prince des Califes Chrétiens se rendit maître un jour à Jerusalem de tous les esprits de son auditoire qu'il ravit en admiration ; de sorte qu'avant que le Soleil se couchât, il fit cinq mille Proselites. La renommée répandit incontinent ces choses dans les païs circonvoisins, & les porta même dans diverses Provinces éloignées : aussi le nombre des convertis groſſit-il à proportion. Tout le monde en un mot embrassa la foi de Jesus, se rendit & vendit ses biens pour en être entierement disposé comme les Apôtres jugeroient à propos : Tant étoit grand & absolu l'attachement qu'on avoit pour les Vicaires de Dieu.

Le Jesuite dont je viens de parler faisant reflexion à ces choses, & comparant l'état de ces pieux tems avec le libertinage, les divisions, les guerres, & le

mépris general que les Chrétiens ont eu depuis pour 1658.
la Prêtrise, & principalement dans le siecle present, attribuë l'origine de tous ces maux à la mauvaise conduite des Apôtres mêmes, & de leurs successeurs dans les premiers tems, qui ne firent pas assez bien valoir les avantages qu'ils avoient, lorsque la devote multitude voulut de son bon gré les rendre maîtres de toutes choses. Car, dit-il, de cette maniere & pour les mêmes raisons ils auroient été en droit de prétendre la Souveraineté sur les Etats des Rois, & des Empereurs mêmes, aussi-bien que sur les effets & sur les terres des moindres Proselites: Puis qu'ils étoient également fils de l'Eglise, & sujets à la Discipline & aux Loix de Jesus.

De là vient que ce politique Ecclesiastique blâme fort le Pape Silvestre, qui occupoit la Chaire de Pierre lorsque Constantin le Grand se fit Chrétien. Ce Prince est le premier Empereur Romain qui embrassa la foi de Jesus fils de Marie. Il l'accuse de foiblesse & de petitesse d'esprit, d'avoir accepté cette donation qu'on appelle encore aujourd'hui le patrimoine de l'Eglise, & qui comprend tout le temporel dont se vantent les Pontifes Romains. Au lieu de cela il devoit demander que l'Empereur lui resignât entierement & absolument l'Empire Romain, comme étant le Vicaire souverain de Dieu sur la terre. Cela eut été un modéle, dit-il, pour tous les Rois & Princes de la terre, qui auroient jugé à propos d'embrasser la Religion Chrétienne; & par ce moyen les Prêtres auroient eu en partage la domination du monde.

Il n'étoit point difficile à son avis de réduire les plus grands Monarques à oublier ainsi & mépriser leur naissance Royale, & tous les puissans charmes d'une Couronne: Puisque la même Rhetorique qui les avoit persuadez à suivre le Messie, les auroit convaincus aussi de la vanité de tous les biens de la terre, & de l'obligation où ils étoient de se mortifier, & de rechercher une Couronne plus no-

1658. ble & plus excellente, qui est la Couronne inéfable du Paradis.

Mais les choses étant dans l'état où elles sont, & les Princes Chrétiens retenant leur Souveraineté, sans dépendre du Pape en aucune maniere, si ce n'est à l'égard des choses où il s'agit purement de la Religion; ce Jesuite propose aux Pontifes Romains, ou de commencer par réformer leur vie & leur Cour sur le pied de cette premiere & Apostolique pureté, qui brilloit avec tant d'éclat en ceux qui gouvernoient la primitive Eglise; & de porter par ce moyen tous les Monarques à devenir leurs sujets: Ou de les contraindre de vive force à prendre l'ordre de Prêtrise, & ainsi de changer leurs Couronnes en Mitres, & leurs Royaumes en Republiques Ecclesiastiques, où toutes charges publiques de l'Etat, tous les sieges de Judicature, & enfin toute l'administration civile & politique seroient entre les mains des Prêtres qui dépendent subordinairement les uns des autres selon leurs differens caracteres. Par ce moyen toute la Chrétienté seroit bien-tôt réünie dans un seul Empire Ecclesiastique, dont le Pape seroit le Chef pour le temporel aussi-bien que pour le spirituel.

Ce que je viens de te dire n'est pas seulement d'un particulier, mais le but general de tout l'Ordre. Une infinité d'autres Prêtres & Dervis cabalent dans toutes les Cours & par toute l'Europe pour faire réüssir ce projet.

Venerable Esad, si Dieu veut qu'ils viennent à bout de leur dessein, il est à craindre que les guerres que nous aurons contre les Chrétiens nous causeront autant de dépenses & d'embarras, pour ne pas dire qu'elles seront plus fatales aux Musulmans, que celles que nous avons eu à soûtenir lorsque ces Infidéles mettant autrefois à part leurs querelles particulieres, unirent toutes leurs forces pour conquerir la Terre-Sainte.

LETTRE LXVIII.

A Abdel Melec Muli Omar, Preſident du College des Sciences, à Fez.

Relation abregée de ſon éducation, & de ſa maniere d'étudier du tems qu'il étoit en Sicile. De Porphire.

J'Ai reçû un paquet de conſequence, contenant des conſeils ſacrez & des avis qui me ſont fort agreables, rempli de beaux memoires & de remarques importantes, de ſages préceptes & d'excellens moyens pour ſe perfectionner dans la Philoſophie & dans la miſterieuſe ſcience de la Nature. 1658.

J'ai lû avec beaucoup d'affection & de joye le caractere de Muſu Abul Yahyan ; & l'éloge de ſa ſageſſe & de ſes vertus. Que de ſemblables lumieres brillent toûjours dans ce celebre College, & répandent de là leurs rayons & leurs influences, non ſeulement en Afrique, mais par toute la terre. Que la ville de Fez ſoit du nombre de celle dont la renommée eſt belle & agreable : qu'elle puiſſe être au rang de Jeruſalem la ſainte, de la Maſre des Anciens, de Medine Talnabi la chaſte, & de Babilone qui porte le ſalut : Qu'elle aquiere des titres d'honneurs particuliers, & dignes du reſpect de toute la terre ; & qu'on apelle Fez par tout la mere des ſciences.

J'ai été fort ſtudieux & fort inquiet durant pluſieurs années ; & cela, je croi, parce que j'étois eſclave à Palerme. Avant cela je vivois cor tent au Serrail ; l'influence de la Majeſté Royale, je veux dire la ſacrée preſence du Grand Seigneur m'échauffoit ; car comme le Soleil il donne le mouvement, la cha-

1658. leur, & la vie à toutes choses. Je ne regardois jamais de livres, & ne travaillois à rien aprendre, si ce n'est à me bien aquitter de mon devoir, & à me pousser à la Cour, regardant comme barbares toutes les sciences qui ne contribuoient pas à cela.

Je mépriſois également les hiſtoires & les langues étrangeres: Je croyois qu'il étoit au-deſſous d'un Courtiſan Muſulman, de ſe donner la peine d'apprendre d'autre langue que le Perſan, l'Arabe, & le Turc, ou de charger ſa memoire des hiſtoires des autres nations deſtinées à être eſclaves des vrais Croyans.

Quant aux ſciences de ſpeculation, j'avois naturellement aſſez d'envie de les apprendre: Mais ou je n'en avois pas le tems, ou je manquois de livres, & autres ſecours ordinaires. De ſorte que tout le ſavoir dont je pouvois alors me vanter, conſiſtoit en certaines petites idées de Logique & de Metaphiſique, que m'avoit laiſſées un vieux manuſcrit Arabe que j'avois lû. Je croyois ſavoir aſſez bien l'hiſtoire, parce que j'avois étudié les Annales de l'Empire Ottoman, & que j'avois jetté les yeux de tems en tems ſur les traductions d'Herodote & de Plutarque que nous avons en Turc.

Il eſt vrai qu'à la faveur des frequentes converſations que j'avois avec les Grecs, j'eus bien-tôt appris leur langue vulgaire: Mais il y avoit encore bien du chemin à faire avant que de ſavoir la politeſſe de la langue des anciens Grecs. Un page de la Treſorerie m'aprit les principes de l'Eſclavon, que j'appris enſuite plus parfaitement, eſperant qu'il me ſeviroit à quelque heure.

Tout cela étoit bien ſuperficiel; cependant je me crus aſſez heureux pour n'avoir pas beſoin de faire de plus grandes recherches. Les plaiſirs & les diverciſſemens de la Cour m'ôtoient le deſir & le goût avec lequel je me ſuis attaché depuis à des études plus ſolides, & entré en conſideration de la ſageſſe des Anciens.

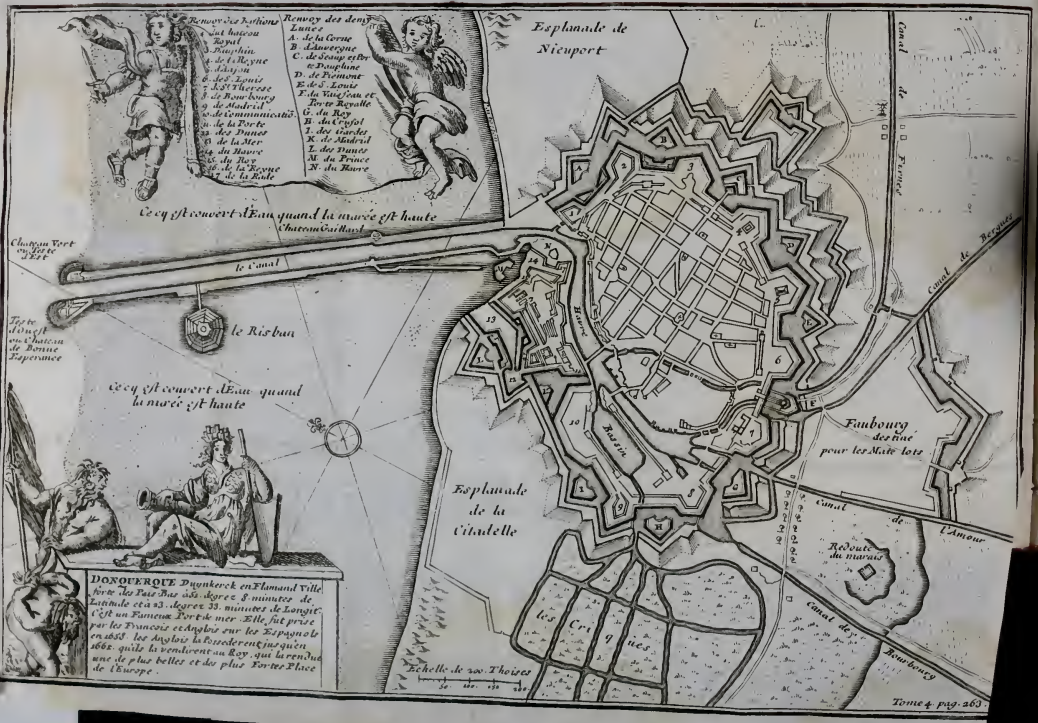
Mais après que le malheur eut une fois changé 1658.
la scene de ma vie, & qu'au lieu de l'honorable poste où j'étois au service du Grand Seigneur, la destinée m'eut fait un miserable esclave en Sicile, je commençai à devenir meditabond & pensif. La peine que j'avois & les basses occupations auxquelles on m'employoit, mortifierent mes premieres passions, & m'ôterent toute esperance des honneurs du monde. Mon barbare & infidéle maître me traitoit avec tant de cruauté, que mon esprit s'étant abâtardi, je m'accoûtumai à la servitude : Et comme je desesperois d'être heureux dans ce monde, je bornai toute mon ambition à être sage.

Je m'attachai beaucoup à la contemplation : Et ayant fait connoissance dans la Ville où je demeurois avec un honnête Charpentier qui avoit quantité de bons livres, il me prêta divers traitez choisis, & je dérobois à mon sommeil autant d'heures que je pouvois, pour les employer à les lire avec attention & avec succés. Ce Charpentier eut pitié de ma condition, & me rendit plusieurs bons offices, sans esperance de récompense que celle qu'il attendoit de Dieu. Je fis connoissance par son moyen avec deux ou trois savans hommes, qui n'épargnerent rien pour m'apprendre le Latin & le Grec des Anciens, & en même-tems les principes de la Philosophie. Mon maître me maltraitoit souvent à cause de cela, se plaignant que mon attachement aux livres & à la societé des Prêtres étoient cause que ses affaires étoient negligées. Mais toute sa severité ne fut pas capable de diminuër l'ardent desir que j'avois de devenir savant. Je continuai donc à étudier, & je pris certains tems pour cela, jusques à ce qu'enfin l'heure vint que je fus racheté. Ce fut alors que je frequentai les Académies : Et depuis je n'ai perdu aucune occasion de perfectionner ma raison; cependant je ne me trouve pas encore aujourd'hui fort éclairé. Il ne me paroit aucune certitude dans les sciences, si ce n'est dans les Mathematiques,

1658. Toutes les autres sont embarassées de mille disputes & de mille obscuritez : Ce qui fait que je suis devenu Sceptique en bien des choses. Je me contente de conserver une foi ferme & inviolable pour l'Alcoran, & pour le livre des dogmes Prophetiques & des traditions. Ensuite j'ai un profond respect pour les écrits du Philosophe Porphire, qui semble s'être plus approché de la raison que tous les anciens Sages. Son veritable nom étoit Melec, qui est le tien. Melec, comme tu sais, signifie Roi en langue Siriaque. De là Longin Tuteur de Melec ayant égard à la couleur ordinaire des robes Royales, l'apella Porphire, qui signifie en Grec *Vêtu de pourpre* Porphire nâquit à Tir capitale de l'ancienne Phenicie. Il étoit noble d'origine, & il fut fort bien élevé. La Nature le forma pour être sage, & la Fortune le favorisa d'assez grands avantages. Car outre que son premier Tuteur dont j'ai déja parlé, étoit le plus celebre Grammairien & Orateur de son tems, Porphire alla à Rome où il fit amitié avec Plotin, qui lui aprit en perfection toutes sortes de Sciences. Son pouvoir s'étendoit jusques sur les Démons, & il chassa le genie Asé, qui infectoit certains bains de Rome. En un mot, sa doctrine parut divine, & ses actions plus qu'humaine. Cependant avant que de mourir il se retracta publiquement de tout ce qu'il avoit autrefois écrit ; preuve suffisante qu'il n'y a rien d'assuré dans les productions des mortels.

Puis donc que les plus sages se contredisent, & deviennent Sceptiques, dis-moi, je te prie, Oracle du siecle, pourquoi ne le serois-je pas ?

bre, & Monſieur Mancini neveu du Cardinal furent


Renvoy des Bastions
1. du Chateau
2. Royal
3. Dauphin.
4. de la Reyne
5. d'Anjou
6. de S. Louis
7. de S. Thérese
8. de Bourbourg
9. de Madrid
10. de Communication
11. de la Porte
12. des Dunes
13. de la Mer
14. du Havre
15. de la Roy
16. de la Reyne
17. de la Rade
Renvoy des demy Lunes
A. de la Corne
B. d'Alsacerque
C. de Sessac et Bon
6. Dauphine
D. de Piemont
E. de S. Louis
F. du Vaisseau et Tour Royalle
G. du Roy
H. du Crystal
I. des Gardes
K. de Madrid
L. des Dunes
M. du Prince
N. du Havre
Ce qui est couvert d'Eau quand la marée est haute
Chateau Gaillard
Esplanade de Nieuport
Canal de Furnes
Canal de Bergues
le Canal
Chateau Vert ou Porte Verte
Porte d'Ostende ou Chateau de Bonne Esperance
le Risban
Ce qui est couvert d'Eau quand la marée est haute
Fauxbourg de la Marine pour les Matelots
Esplanade de la Citadelle
Canal de l'Amour
Redoute du marais
Canal de Bourbourg
les Cruques
Echelle de 200 Toises
DOXQUERQUE Dunkerck en Flamand Ville forte des Pais Bas 51d. degrez 8 minutes de Latitude et a 23. degrez 35. minutes de Longit. C'est un Fameux Port de mer Elle fut prise par les Francois et Anglois sur les Espagnols en 1658. les Anglois la possederent jusqu'en 1662. quils la vendirent au Roy. qui la rendit une de plus belles et des plus Fortes Places de l'Europe.
Tome 4. pag. 263

LETTRE LXIX.

A Murat, Bassa.

Les François prennent Dunkerque, & en mettent en possession les Anglois. Maladie du Roi de France. Son rétablissement.

IL vient de se passer une chose entre les François & 1658.
les Anglois, où il paroît du mistere. Personne ne sait ici ce que cela veut dire que ceux qui sont des secrets du cabinet : Cependant tout le monde croit que c'est un tour d'adresse du Cardinal Mazarin. Ce Ministre a plus de détours dans sa tête qu'un de nos vieux joüeurs d'Echecs, qui prévoit jusqu'à neuf coups inévitables avant que de faire un mouvement hardi, & qui est sûr que le dernier lui sera avantageux. En un mot Dunkerque la plus forte & la plus importante place maritime de tout l'Occident, a passé des Espagnols aux François, qui comme un gage d'amitié l'ont mise entre les mains des Anglois.

Les petits Politiques de Paris sont surpris de cette action ; & les Politiques les plus consommez de la Cour ou ne peuvent, ou ne veulent leur apprendre le veritable secret.

Vous verrez deux ou trois graves Bourgeois faisant ensemble des conjectures, & disant sans reserve ce qu'ils pensent : Cependant ils se retirent aprés tout aussi ignorans qu'ils étoient venus, & se contentent de se faire signe de la tête qu'ils s'aplaudissent les uns les autres, & ainsi ils se separent.

Tout le monde crût que cette Cour alloit faire à celle d'Angleterre une proposition extraordinaire, parce que peu de tems avant la prise de Dunkerque, le Duc de Crequi premier Gentilhomme de la Chambre, & Monsieur Mancini neveu du Cardinal furent

1658. envoyez en Angleterre avec une splendide suite de Gentilshommes François. Tout le monde croyoit que cette Ambassade seroit suivie de quelque action surprenante, & qu'il falloit que ce fut un mistere de grande importance, puisqu'on n'avoit pû le confier qu'aux deux principaux Favoris du Cardinal Ministre. A present que le mistere est dévelopé, on ne sait quel jugement on en doit faire. Je n'en sais pas plus que les autres, & personne jusqu'ici n'a pû me dire au juste, pourquoi on a mis les Anglois en possession d'une place de cette importance, qui commande toutes les mers Septentrionales, & qui coute aux François tant de peine & tant de sang. J'ai mis Osmin le Nain en campagne & pris des mesures pour tirer ce secret de divers Courtisans. Mais j'aurois autant gagné d'entreprendre de trouver le corps de Moïse, qui fut cause d'une querelle entre Michel & le Diable. Peut-être le tems nous l'apprendra. Je conclus hardiment dés à present, que les Anglois sont les seuls peuples de l'Europe que la France juge dignes d'être recherchez.

Le Roi a été fort mal de la fiévre, & même en grand danger de la vie : Mais à present il est bien rétabli : ce qui donne une veritable joye à ses amis & fidéles sujets : Car pour les autres ils savent s'en faire une feinte.

J'avois presqu'oublié de te dire, que les Espagnols s'étant mis en devoir de secourir Dunkerque, avoient été attaquez & batus par les François, qui leur ont tué environ deux mille hommes, & fait autant de prisonniers.

Les progrés de ce Monarque, sage Bassa, sont si constans & si assurez, que cela a donné lieu à un proverbe. Car pour encourager quelqu'un, ou pour assûrer fortement quelque chose, on dit ordinairement, *c'est aussi assûré qu'il l'est, que Loüis le Grand prendra cette année en Flandres une ou deux Places.*

Le Maréchal de Turenne est un grand General, & c'est à sa prudence que la France est redevable d'une grande

grande partie de ſes victoires. Il eſt fort expeditif 1658.
dans ſes entrepriſes. Il y eut peu de jours entre la priſe de Dunkerque, & celle de Bergues, de Furnes & de Dixmude, trois fortes places en Flandres. On croit qu'il ne tardera pas long-temps à en prendre d'autres.

Le Roi de France marche à grands pas à l'Empire d'Occident. Mais ce ne ſeroit pas l'interêt du Grand Seigneur. Car il feroit en ce cas un nouvel ennemi d'un vieux ami; ennemi plus puiſſant que tous ceux qu'il a eu juſqu'ici. Cependant tout dépend de la deſtinée.

LETTRE LXX.

A Mahammet Hermite du Mont Uriel en Arabie.

Il parle de ſes paſſions & de ſes vices, & dit en paſſant quelque choſe de ſes vertus.

JE t'ai ſouvent importuné, incomparable mortel: Mais permets-moi encore une fois de te décharger mon cœur comme à mon Confeſſeur, ou pour mieux dire comme à un Oracle.

Il eſt certain que les aſtres de ma naiſſance ſouffrent à preſent un grand changement. Je me trouve ſemblable à un homme nouvellement éveillé d'un profond ſommeil, ou des rêveries d'un ſonge. Il me ſemble que mes années paſſées ſe ſont écoulées comme une nuit, où mon eſprit travaillant ne s'eſt formé que des fantômes & des viſions.

Le tems de mon enfance eſt celui de ma vie que je trouve le plus heureux. L'ignorance du vice avoit plus d'influence ſur mes actions, & m'empêchoit bien mieux d'y tomber, que ne font à preſent les connoiſſances aquiſes des préceptes & des maximes de la

1658. vertu. Je ne me suis pas plûtôt mis à l'étude de la Morale, & n'ai pas plûtôt apris à distinguer le bien & le mal, que la curiosité m'a porté à examiner la nature du dernier autrement que par une simple speculation. Je me trouve bien plus de penchant à éprouver ce qui étoit défendu, qu'à pratiquer ce qui étoit commandé ; & je trouve même au premier un plaisir secret. Tant l'homme a de pente à se défier de ses Directeurs, & à regarder les Loix qui gênent sa liberté naturelle, comme un joug qu'on a voulu leur imposer.

Outre cela tous les hommes ont certaines inclinations naturelles, qui font que les plus jeunes, & ceux qui sont encore en minorité, sont autant en droit de se contenter que les plus sages veillards. Il n'y a point de raison qui puisse aisément leur persuader de renoncer à ce privilege. Ils s'imaginent toûjours qu'on leur fait grand tort, parce que chacun fait consister son interêt & son bonheur à suivre les mouvemens de sa volonté.

A la verité je n'ai jamais eu de penchant à aucuns vices énormes, ou à ceux qui pour leur singularité feroient rougir les plus libertins, s'ils y tomboient à la vûë du public.

J'ai toûjours eu une horreur invincible pour ces actes d'impudicité qui ne doivent pas être nommez, & dont la seule idée fait fremir. Cependant je suis naturellement amoureux, & je ne saurois refuser à une beauté les sentimens & les passions que lui doit un amour Platonique. J'admire la simmetrie & la beauté par tout où je les trouve ; & je puis fort bien regarder plusieurs heures consecutives une fleur, un arbre, ou un pan. Je suis charmé de l'éclat du Soleil ; & comme un autre Endimion je souhaite avec passion de connoître mieux la Lune. Les moindres beautez de la nuit, les moins considerables étoiles m'enflâment de mille passions. Je fais ma cour à toute l'armée des Cieux, sans croire commettre d'Idolâtrie. J'aime enfin l'Univers, & meurs à tout mo-

ment, quand je contemple la gloire de l'Essence 1658.
transcendente, qui est la racine & la source de toutes choses.

Ces passions ne sont point indignes d'un Musulman. Mais j'ai aussi pour les belles femmes des passions plus violentes que pour tout le reste; plus dangereuses & plus fatales. Dis-moi, pieux Silvain; comment contenterai-je mon amour sans blesser la vertu & la gravité d'un homme?

Il semble que les belles femmes n'ont été créées que pour nous tourmenter, puisqu'un homme ne peut être heureux ni avec elles, ni sans elles. Les Belles sont des Enigmes parfaites: Et l'on manque également de les aimer trop, ou de les haïr trop. Il seroit digne d'un Philosophe de savoir si le Sexe, entre tous les bons & necessaires ofices que nous en recevons, n'a pas été mis au monde comme autant d'espions pour observer nos actions, & pour nous tenir dans un Labirinte perpetuel, en mélant les caresses aux rebufades, les flâteries aux reproches, & la mauvaise humeur aux faveurs; & cela de peur que les hommes naturellement ambitieux n'entreprissent, s'ils étoient maîtres d'eux-mêmes, quelque chose de plus hardi que ce que les Poëtes feignent des fils de Titan, ou que la Loi écrite rapporte de Nimrod & de ses compagnons, qui bâtirent la Tour de Babel.

Que les femmes soient des espions, ou des aides fideles, des amies ou des ennemies, je veux te dire franchement que je n'ai pû m'empêcher de les aimer avec excez. Et c'est ce qui fait partie du songe ou de l'extase dont je t'ai parlé au commencement de ma lettre.

Il y a une autre scene, qui est celle de l'honneur. C'est aussi un fantôme, une pure vapeur, une ombre. Je n'ai jamais couru aprés la gloire, ni recherché les applaudissemens de la populace. Cependant comme on m'a confié de grands secrets & que j'ai reçû ordre de servir le Grand Seigneur dans le

1658. poste où je suis, je voudrois bien faire mon devoir & prévenir les disgraces. Je souhaiterois fort même être caressé de mon Souverain comme ces autres esclaves qui le servent en la même qualité que moi, & applaudi de ses heureux Ministres, si la destinée veut que je retourne un jour au Serrail. Rien ne me paroît plus terrible que de trouver alors des visages rudes & refrognez, ou de recevoir des embrassades froides des esclaves mes colégues.

Cette idée me cause mille inquietudes; elle me fait jurer mêmes pour des choses contradictoires, mentir & blasphemer; & la peur me porte si loin que du diable même je ferois un Saint. En un mot il n'y a point de vice ni de mauvaise action dont je fasse scrupule, pourvû que j'y trouve de l'avantage pour la cause dans laquelle je suis engagé. Et tout cela en vûë de passer pour un galant homme à la Porte, pendant que je tâche de me faire acroire, & de faire acroire aux autres, que je n'agis de cette maniere que par un principe d'honnêteté, & pour remplir les devoirs d'un homme de bien. Ainsi je cours aprés du vent, de la fumée, aprés un rien, aprés la vanité même, & aprés un songe chimerique, Idole dont il m'est bien plus difficile de me défaire, que de celle de l'amour.

Cependant je n'ai pas suivi jusqu'ici la méthode des François pour acquerir de l'honneur. Je n'ai jamais opprimé ni maltraité personne, & n'ai jamais trempé mes mains dans le sang humain. Ni la veuve ni l'orphelin ne pleurent point pour ce que je leur ai enlevé, & je n'ai jamais violenté personne pour l'amener à raison. Je me suis toûjours tenu en cela sur la défensive; pur éfet de la conservation de soi-même, qui, comme tu sais, est un principe naturel à tous les hommes, & même aux vermisseaux de la terre. Ces petits Reptiles tâchent de se garentir lorsqu'on les foule aux pieds. Je ne fais pas autre chose, si ce n'est lorsqu'il s'agit des interêts du Sultan.

Cela me fait souvenir de ma probité, car enfin puisque je te parle de mes vices, il est juste aussi que je t'entretienne de mes vertus. Ni l'Arabie, ni l'Orient n'ont jamais produit un homme plus fidele à son Maître, & plus honnête que moi. Je me vanterai toûjours de ma fidelité dans un siecle aussi perfide que le nôtre. C'est cette rare vertu seulement qui me mettra en possession du Paradis en dépit de tous les Molahs. Quand au reste, ce ne sont que des pechez veniels qui s'éfaçent aisément. Tant que personne ne pourra dire que j'ai trahi les secrets de mon Maître, je n'ai pas plus à craindre qu'un Ange qui n'est pas obligé de faire sentinelle au póste le plus abject des cieux, & qui n'est éloigné du diable que de la portée du canon. 1658.

A peine avois-je achevé d'écrire ce mot, qu'un bruit que j'entens tout à coup m'a obligé de mettre la tête à la fenêtre. Aprés avoir regardé la terre, & puis ensuite la Lune & les Etoiles (car le Ciel étoit fort serain) j'ai remarqué un petit & rapide nuage qui paroissoit comme un balot de soye, traversant du Midi au Septentrion. Il fendoit l'air comme un fin voleur d'Arabie fend à la nage les ondes du fleuve Tigris, dans l'esperance de quelque butin. Surpris de ce spectacle, & voyant le Ciel clair & sans autres nuages, j'ai d'abord conclu que c'étoit le chariot de quelque divinité de l'air, d'un Mercure ou Messager, qui portoit des nouvelles pressées aux Grands Seigneurs & Commandans des regions Arctiques, & qui alloit les prier pour des raisons importantes & de se tenir sur leurs gardes. Peut-être, ai-je pensé, la guerre est-elle commencée entre les esprits des Poles: Ou peut-être le Roi Eole a-t-il envoyé sommer les vents de Nord, résolu de se donner le plaisir de voir enfler la Mer & bondir les Vaisseaux.

Tout de bon cela m'a fait songer combien nous sommes ignorans des loix & des constitutions des Elemens. Cela me fait souvenir des broüillards qui

1658 obscurcissent quelquefois l'air, pour nous empêcher, à ce que je croi, de voir ce qui se passe en certains temps dans la haute region de l'air. Les esprits aëriens se divertissent peut-être alors sous des formes visibles, font des Fêtes solemnelles, & allument tous les Meteores du haut firmament, comme autant de feux d'artifices naturels & d'illuminations, qu'il n'est pas à propos que les mortels voyent, de peur que nous n'en apprenions trop, & que nous ne devenions aussi sages qu'eux. Quoi qu'il en soit, j'ai regardé avec beaucoup d'attention un seul nuage se gliſſant ainsi dans l'air; & comme ce spectacle m'a paru extraordinaire, j'aurois souhaité d'avoir des ailes pour pouvoir suivre ses mouvemens.

Toi qui as mesuré la fabrique de la Nature, & qui as pris les veritables dimensions du monde, qui as pénetré dans les secrets des Elemens, & qui t'occupes continuellement aux plus sages & aux plus solides recherches, tu te moqueras de la vanité des gens comme moi, qui ne se comprenant pas eux-mêmes; prétendent comprendre les voyes du Tout-puissant, dont les connoissances sont parfaites.

Pour moi qui ai étudié dans les Academies, & lû Aristote, Avicenne, Plotin, Averroës, & autres Philosophes, je me croi encore au fond de la caverne de Platon, conversant avec les ombres, m'équivoquant en tout, si ce n'est dans l'idée que je me forme de ta saintеté & de ton immense sageſſe, qui est imprimée dans mon esprit comme ce que les Philosophes apellent premiers principes, parce qu'ils sont évidens par eux-mêmes.

J'avois résolu de t'en dire davantage; mais une indisposition subite & une extrême foibleſſe qui épuisent mes esprits, m'obligent de finir. Mes membres sont tout tremblans la tête me tourne, le cœur me manque. En un mot il me semble que je suis plus prés de la mort que de la vie.

LETTRE LXXII.

A Achmet Padichani Culligiz, Baſſa.

Il le felicite d'avoir ſuccedé à Darnish Mehemet, Baſſa. Election d'un nouvel Empereur d'Allemagne. Mort de Cromvvel. Deſſein des François ſur Oſtende.

TOn nom montre que tu eſt un des Favoris au Serrail : C'eſt pourquoi je ſai que tu eſt accoûtumé à recevoir une infinité de ſoûmiſſions & de flâteries. Mais il faut que j'en uſe avec toi comme j'en uſai avec le nouveau Moufti, lorſque je le felicitai ſur ſa dignité. Je dis à ce Prince des Prélats Muſulmans que je n'avois pas grand ſujet de le congratuler, parce que toute ſacrée & inviolable que fut ſa dignité, il n'étoit pas neanmoins à couvert des perſecutions de l'envie, non plus que l'avoit été ſon Prédeceſſeur. Je dois te dire la même choſe.

Darnish Mehemet Baſſa, a été une victime immolée à la fureur de la multitude, & tu as emporté ſa charge au Conſeil. Puiſſes-tu en joüir long-tems, & ne perdre pas comme il a fait l'honneur & la vie. Il y a quelques années qu'il me défendit de lui plus écrire. Pour quelle raiſon il le fit, c'eſt ce que je ne ſai point, ni ne me ſuis jamais ſoucié de ſavoir. Je lui obeïs neanmoins, m'étant indiferent à qui j'adreſſe les avis que j'ai à donner, pourvû que j'en donne de bons & d'avantageux au Grand Seigneur : Car c'eſt pour cela que je ſuis ici.

Je te dirai, Illuſtre Baſſa, les deux principales nouvelles qui faſſent à preſent du bruit dans l'Europe. L'une eſt l'élection de Leopold-Ignace-Joſeph, Roi de Hongrie & de Bohême, à l'Empire d'Allemagne. Il y a onze mois qu'on travailloit à cette

1658. affaire ; & enfin la faction de la maison d'Autriche l'a emporté. Cela se fit le huitiéme de la cinquiéme Lune. Il fut couronné le vingt-deuxiéme du même mois. La querelle du Duc de Baviere & du Prince Palatin n'en est que plus échaufée. Le dernier se mit en si grande colere à la Diete de Francfort, qu'il jetta une Ecritoire à l'Ambassadeur de Baviere : Ce qu'on regarde comme un affront qui ne se pardonne point. Aussi le Duc est-il en marche pour s'en venger, ou pour en demander satisfaction. L'Electeur de Mayence lui a refusé passage sur ses terres. Et ils ont bien la mine d'aller s'embarasser sur cela dans une guerre civile. Ce n'est pas une mauvaise nouvelle pour les Musulmans.

Mais une nouvelle qui fait encore plus de bruit est la mort de Cromwel, Protecteur de la République d'Angleterre, qui a été, tant qu'il a vécu, la terreur de toute l'Europe. Les superstitieux, & ceux qui prennent garde aux signes, disent qu'on eut des presages de cette mort trois mois à l'avance, par une grande Baleine neuf fois aussi longue que le plus grand homme, qui fut prise dans une riviere d'Angleterre, prés de la Ville capitale, à quarante milles de la Mer. Je ne sai si ces sortes d'observations meritent qu'on y ajoûte foi : Cependant il semble que les annales d'Angleterre remarquent, qu'il n'a jamais paru de Baleine si avant en terre, que cela n'ait été un présage de quelque grand changement. La destinée des personnes illustres cause peut être à la Nature une passion extraordinaire, met les Elemens en desordre, & inspire de la simpathie aux brutes.

Nous savons comme une chose bien certaine, que le jour que ce Prince mourut, & dans le moment qu'il expira, il y eut un si violent orage, accompagné de pluye, de grêle, de tonnerres & d'éclairs, qu'il n'y a point d'homme qui se souvienne d'avoir jamais rien vû de pareil en Angleterre. Il y eut des gens qui tournerent cet évenement contre la me-

moire de Cromwel, comme s'il eut été Magicien, 1658,
ou du moins un très méchant homme : Disant que
les Démons qui avoient emporté son ame en Enfer,
avoient excité cette horrible tempête. D'autres di-
soient que cet orage mêlé n'étoit que les soupirs
& les larmes de la Nature, & la douleur amere des
Esprits Gardiens de l'Angleterre, affligez de la
perte d'un si grand & si heureux Heros, de la mort
duquel les choses inanimées mêmes s'attristoient.
Pour moi je regarde tout cela comme de purs acci-
dens, & des effets du hasard. Je fais le même juge-
ment d'une autre circonstance, qui a été remarquée
par les amis & par les ennemis de Cromwel ; qu'il
mourut le même jour qu'il avoit gagné autrefois
des victoires signalées. Les uns relevent cette circon-
stance pour le flétrir, & les autres prennent occasion
delà de faire son éloge. Il est dificile de dire quelque
chose de Cromwel sans paroître partial. Il avoit de
grandes vertus & de grands vices. Il étoit un vaillant
General & un sage Politique ; neanmoins traître à
son Souverain. Quant à la Religion, quoi qu'il fit
le zelé, il passoit cependant pour être aussi indiffe-
rent que les autres Princes, qui pour des raisons
d'Etat, & pour plaire à leurs peuples, ont un grand
exterieur de pieté, quoi qu'ils n'adorent dans le
cœur d'autre divinité que la Fortune & la Victoire.

Il passoit pour un des plus grands Politiques du
Siecle, & personne que Mazarin ne pouvoit lui
être comparé. Cependant je ne puis m'empêcher
de rire quand je songe comment ces deux grands
Politiques ont été dupez cette année par deux ou
trois Transfuges.

Un certain Capitaine François nommé Gentilot,
qui avoit servi les Etats de Hollande, & traversé
souvent les places maritimes de Flandres, avoit
remarqué qu'un endroit des remparts d'Osten-
de étoit foible, & qu'on pouvoit aisément s'em-
parer de la Ville par cet endroit-là. A son retour
à Paris il en donna avis au Cardinal Mazarin,

1658. & lui fit voir de si grandes facilitez, qu'il se détermina à tenter quelque chose pour emporter cette importante place, sans s'exposer aux dépenses & aux risques d'en faire le siege dans les formes.

Pour cet effet il donna ordre à Gentilot de chercher des gens propres à entrer dans le complot, c'est-à-dire des gens résolus, prudens, & secrets. Ce Capitaine qui connoissoit à Paris deux ou trois Deserteurs, qui ayant fait des meurtres & autres crimes dignes de mort, s'étoient sauvez des Païs-bas par la fuite, leur communique le dessein, & leur promet des montagnes d'or, s'ils vouloient lui aider à faire réüssir cette entrepriſe.

Ils firent mine d'accepter le parti & furent introduits dans le cabinet du Cardinal. Ce Ministre content d'eux & de leurs offres, répondit aux promesses qui leur avoient été faites par Gentilot, & leur en fit encore de nouvelles. En un mot, aprés diverses conferences qu'ils eurent ensemble chez le Cardinal, où ils se rendoient tous les soirs, & étant convenus de toutes les mesures qu'ils jugeoient necessaires, les Deserteurs passérent en Angleterre avec des Lettres de Mazarin au Protecteur de la Republique, qui l'informoient du dessein, avec priere de fournir quelques Vaisseaux Anglois pour transporter des Troupes dans le havre d'Ostende.

Ces Agents partirent selon leurs ordres, résolus de duper le Cardinal & le Protecteur, & de faire revoquer la sentence renduë contr'eux, en rendant à leur Patrie un service aussi considerable que le seroit celui d'avoir sauvé une Place de cette importance; ne doutant pas qu'aprés cela on ne leur permît de retourner chez eux pour y joüir paisiblement de leurs biens & de leurs libertez.

Cromwel les reçût favorablement, & accepta le parti avec quelque chaleur. Mais aprés y avoir mieux pensé, il se mit en tête d'enlever cette proie à Mazarin, & de prendre ces gens à ses gages. Il regardoit Ostende comme un trop beau morceau

pour la laisser tomber entre les mains des François, 1658.
faute de promettre & d'offrir quelque chose de plus. Il pressa donc ces Agents vivement, & n'oublia rien de tout ce qu'il crût necessaire pour s'en assûrer separément; s'obligeant à les avancer aux grandes charges d'Angleterre, & à leur donner trois cents mille sequins aussi tôt que l'affaire seroit faite.

Les trois Flamans ne demandoient pas mieux, que de pouvoir ainsi leurrer les deux plus habiles Politiques de l'Europe. Ils persuaderent entierement Cromwel de leur zéle & de leur fidélité pour son service. Il fut accordé entr'eux, qu'on tiendroit Mazarin en jeu, & que Cromwel lui feroit réponse, que voyant si peu d'apparence de réüssir, il ne vouloit point se mêler de cette affaire.

Ces trois hommes passerent d'Angleterre en Zelande; la chose ayant été concluë de cette maniere avant que de quitter le Cardinal Mazarin; & cela en vûë de gagner plus de monde, & de faire tout ce qui étoit necessaire pour réüssir dans cette entrepriſe comme on desiroit. Mais au lieu de rendre service ou au Protecteur, ou à Mazarin, ils s'en allerent droit en Flandres, & donnerent avis de tout au Gouverneur.

La chose bien examinée dans toutes ses circonstances, & le Gouverneur des Païs-bas satisfait de la verité de leur rapport, & de leur fidélité pour le Roi d'Espagne, leur donna ordre de continuër à tromper les François & les Anglois aussi long-tems qu'ils pourroient, leur faisant esperer qu'ils obtiendroient ce qu'ils souhaitoient. Cependant il travailla à mettre à couvert Ostende & les autres Places des Païs-bas, contre toutes les entrepriſes de cette nature.

Le Protecteur enfin abandonna le dessein, épouvanté par les menaces du Cardinal Mazarin, qui avoit eu le vent de ce qu'il faisoit sous main, les Agents s'attacherent entierement aux François, d'autant plus échaufez, qu'ils savoient que Crom-

1658. wel les traversoit. Ils firent traîner l'affaire durant plusieurs mois, obligerent le Roi de France à signer des Articles, par lesquels il leur promettoit de leur païs prés d'un million; cajolerent le General qui commandoit son armée en Flandres, & firent accroire à son Maître qu'il étoit de son interêt de ne faire aucun mouvement durant six semaines; & cela dans un tems où tout le monde s'attendoit qu'il pousseroit ses conquêtes dans les Païs-Bas. Une autrefois ils lui firent faire un mouvement si précipité, dans un tems où les chemins étoient impraticables, qu'il perdit la plûpart de son artillerie, trois mille hommes se noyerent ou moururent de faim, & mille de ses chariots demeurerent embarrassez dans les chemins creux; & tout cela pour gagner Ostende. Mais au bout du compte les François ne furent pas seulement frustrez de leurs esperances à l'égard d'Ostende, mais même ils se virent exposez le plus honteusement du monde à la risée & au mépris de toute l'Europe. Le Cardinal Mazarin se reposoit entierement sur la fidélité de ses Agens Flamans; tout ce qu'ils proposoient pour faire réüssir l'entrepriſe étoit regardé comme une loi. De là vint que le General des François en Flandres, reçût ordre exprés d'embarquer une partie de son armée sur certains Vaisseaux qui étoient devant Dunkerque; de se jetter au jour marqué dans le Havre d'Ostende, d'y mettre ses Troupes à terre, & de prendre possession de cette Place au nom de son Maître; lui faisant accroire que les portes lui seroient ouvertes, & que la garnison Espagnole en sortiroit d'abord qu'elle le verroit.

Tout cela fut mené avec tant d'artifice, tant de ménagement, & tant d'adresse, que quand il entra dans le Havre avec dix Vaisseaux, il crut que la Place ne pouvoit lui manquer. Mais ses Troupes n'eurent pas plûtôt mis pied à terre au nombre de quinze cens hommes, qu'elles furent saluées de tant de coups de canon & de mousquet

de dessus les remparts, qu'une si brusque décharge mit deux cens hommes sur le carreau ; deux cens jetterent leurs armes, & les Bourgeois ayant fait là-dessus une vigoureuse sortie, tout le reste fut ou tué, ou fait prisonnier, le General même s'étant trouvé du nombre des derniers. 1658.

Tu vois par là combien il est aisé à l'Agent d'un Prince d'embarrasser les affaires de son Maître : Et qu'un Ministre public ne peut faire de plus dangereuse faute, que de croire trop legerement.

Ne souffre pas, sereniſſime Bassa, qu'on médise de moi à la Porte, & que les flâteurs me flétrissent ; puisque ma fidélité est à l'épreuve de tout, & qu'une experience de vingt ans a convaincu les Ministres du Divan de cette verité.

LETTRE LXXII.

A Pestelli Hali son frere, Grand Maître des Doüanes du Grand Seigneur, à Constantinople.

Des païs situez sous le Pole Arctique, & de la nature du froid. Des ouvrages que les Septentrionnaux bâtissent sur la glace. Des monumens funebres des anciens Heros.

J'Ai reçû une lettre de nôtre cousin Fousi Il a été dans un païs froid situé sous le Pole Arctique : mais à present il est à Stokolm, capitale de la Suede. Les païs qu'il a visitez sont les plus éloignez de nôtre Continent. On peut les apeller les païs de la nuit & des tenebres ; car il n'y a qu'une nuit durant tout le cours de l'année. Le Soleil ne se fait

1658 voir qu'une fois aux habitans de ce païs dans le tour annuel qu'il fait du Zodiaque. Il les en dédommage par le long jour qu'il leur donne alors ; car sans le miracle de Josué, ce jour est de quatre, de cinq, ou de six mois, selon que chaque païs est éloigné du Pole. Voici la figure des habitans de ce Pole.

Fousi dit ces choses surprenantes de ces païs tenebreux, & si surprenantes, qu'on auroit de la peine à les croire, si elles n'étoient pas confirmées par des Ecrivains trés-graves & trés-savans. Il dit qu'en certains endroits de Norwege on n'y voit pas un arbre, à cause de la violence des vents qui les arrachent tous, les emportent jusques sur les maisons, & les dispersent bien loin. Les habitans sont forcez à cause de cela de demeurer dans des caves, & de brûler des os de poissons faute de meilleur chaufage ; étant impossible qu'aucune plante croisse dans ces quartiers-là. En certains tems orageux il n'est pas sûr d'y voyager ni à cheval ni à pied, parce que le vent pourroit renverser le cheval & l'homme, ou les enlever en l'air.

Mais quand il décrit l'horrible froid de ces païs-là, l'idée seule est capable de faire trembler. Il dit que le froid agit & regne sous le Pole Septentrionnal comme dans son Royaume ou dans son centre, & que delà il darde ses rayons glaçans dans le monde. Cependant d'autres croyent, que le froid n'est qu'une privation de la chaleur, & une simple disposition passive des Elemens ; & que c'est pour cela qu'il est plus sensible dans les climats les plus éloignez des influences du Soleil, qui par la chaleur de ses rayons donne vie & vigueur à toutes choses. Quoi qu'il en soit, le froid produit dans ces païs Septentrionnaux des effets trés-remarquables.

Les rivieres, les lacs & les mers, gélent durant l'Hiver. Les hommes, les chevaux, les chariots, les carosses, & même des armées entieres passent ordinairement sur la glace aussi sûrement que les

Vaisseaux y alloient à la voile quelques jours auparavant, ou que nous voyageons sur la terre ferme. L'Hiver passé la mer Baltique fut le chemin de glace, sur lequel le Roi de Suede passa en Zeland * avec son armée, composée de Cavalerie & d'Infanterie, pour faire la guerre en ces païs-là. On y éleve aussi des forts de neige capables de resister au canon & autres machines de guerres, & de soûtenir les assauts les plus violens & les plus brusques. On bâtit sur les mers gelées & sur les lacs, des Auberges ou Caravanceras, pour la commodité des Voyageurs, & on met des branches de sapin ou de genièvre, pour distinguer la glace trouée ou fenduë, d'avec celle qui est solide & sûre. Il y a des grands chemins sur ces glaces, & des Officiers établis pour les visiter, & donner tous les ordres necessaires pour la sûreté des voyageurs. Quelquefois même il se donne sur la glace des batailles rangées. 1658.

Nôtre parent a fait aussi des remarques curieuses sur les Obelisques triomphaux, & sur les monumens funebres des anciens Heros Goths & Suedois : Car ces Nations se vantent d'avoir eu des Geants & des guerriers fameux. Ces monumens quoique de pierre, & proprement travaillez, n'ont jamais été taillez. Ce sont des éclats de Rochers qui ont été détachez des montagnes par la violence des tremblemens de terre, des tonnerres, & semblables mouvemens de la Nature. Ces masses étant tombées en forme de Pirami-des, furent autrefois élevées sur les tombeaux des Geans, & autres fameux personnages. Il y a aussi des inscriptions qui caracterisent le Heros qui y est enterré. En voici d'eux.

Je Uffo combattant pour la défense de ma patrie, ai tué trente deux Geants de mes propres mains, & ai enfin été tué par le geant Rolvo. Ici gît mon corps.

* C'est une Isle du Royaume de Dannemarc.

1658.

Je Ingolvas qui ai vaincu tous les Tirans, & défendu le pauvre & le foible, suis devenu moi-même vieux, pauvre, & foible. Cependant ayant mon épée attachée à ma cuisse, je suis forcé de ceder à la mort, le conquerant de toutes choses: & de décendre dans ce tombeau, que j'ai préparé pour être ma derniere retraite.

Il semble qu'il y a un nombre infini de ces tombeaux dans les deserts, montagnes, & valées du Nord. Ce qui est une preuve que quelque mépriſables que paroiſſent ces peuples aux vrais Croyans; ils n'ont neanmoins pas manqué de Heros & de vaillans hommes. Il est certain que Dieu a diſpenſé ſes vertus & ſes graces à toutes les nations. Il fait ſes dons ſans partialité, & nous devons le louër au commencement & à la fin de tout ce que nous faiſons: Et nous ferons fort bien ſi dans toutes nos affaires nous avons ſa gloire en vûë. Car comme il est le premier & le dernier de l'Univers, auſſi eſt-il le centre de toutes choſes.

Ce n'eſt pas ſeulement de Fouſi que je tiens ces relations; mais auſſi de tous les Hiſtoriens qui ont écrit de ces païs. Il eſt vrai que nôtre Couſin m'apprend certaines choſes que ces Auteurs ont omiſes. Les remarques de chaque voyageur ont quelque choſe de ſingulier; ce qui vient de la difference des genies. Ton journal de l'Orient par exemple contient mille remarques qu'on ne trouve point dans les autres Ecrivains.

Si je puis, frere, te donner quelque conſeil, ce ſera de ne rien faire par imitation; mais de ſuivre tes propres mouvemens, & la pente particuliere de ton eſprit; car tout ce qui eſt contraint & affecté eſt deſagreable.

LETTRE LXXIII.

A Zeidi Alamanzi, Marchand, à Veniſe.

Il l'exhorte à la fidélité, & lui donne un abregé de ſa vie.

LE Kaimakam m'a mandé que tu dois remplir en Italie le poſte qu'y occupoit le Juif Donaja. Il m'a auſſi inſtruit des autres choſes qui regardent ta charge. Je ſuis ravi qu'on ait trouvé un Muſulman capable de remplir un poſte de cette importance & que nous n'ayons pas toûjours beſoin d'avoir recours aux Juifs pour ſervir le Grand Seigneur, Empereur des vrais Fidéles. Quoi qu'il y ait des gens de cette Nation qui ne manquent ni d'honnêteté, ni de fidélité, il vaut encore mieux ſe paſſer d'eux. 1659

Nous ſommes inconnus l'un à l'autre; mais il eſt de nôtre interêt que nous faſſions promptement connoiſſance, & que nous entretenions un commerce mutuel de lettres, afin de pouvoir ſervir nôtre grand Maître, ſans tomber en contradiction dans les avis que nous donnerons. Il y a vingt ans que je ſuis ici, ſans avoir fait une fauſſe démarche dans les affaires de mon Souverain, quoique j'en aye fait beaucoup dans mes propres affaires. Cependant j'ai eu mille traverſes & mille dangers à eſſuyer; ma fidelité m'a fait ſouffrir à Paris pluſieurs mois de priſon, pendant que d'un autre côté mes ennemis me perſecutoient à Conſtantinople comme ſi j'avois été un traître & un infidéle.

Ce ſont des croix qui ſuivent la vie humaine, & qu'il eſt impoſſible d'éviter. Elles ſont auſſi naturelles que le vent ou la pluye. Tout ce que nous pouvons faire eſt, de ménager prudemment & habile-

1659. ment les accidens, & de nous tirer d'affaires du mieux que nous pouvons. Mais sur tout, nous devons être nos propres Bourreaux, plûtôt que de trahir le moindre des secrets qui nous ont été confiez.

Je ne doute pas que les Ministres de l'heureuse Porte ne t'ayent donné les mêmes instructions. Ce que je t'en dis n'est seulement que pour te confirmer dans les sentimens de fidélité & de diligence où tu est. Ecris-moi avec la même franchise, & que rien ne t'oblige d'être en quelque reserve avec un esclave aussi-bien que toi. Nous suivons tous deux le Prophête, nous adorons le même Dieu, nous le servons de la même maniere, & nous avons une égale veneration pour l'Alcoran. Nous ne travaillons que pour un même Maître; & quoi que nos postes soient differens, soyons unis comme amis d'affection & d'interêt. Ne laissons point corrompre nôtre integrité par des petites passions, & prenons garde que l'envie ne nous apprenne à nous traiter mal reciproquement.

Je ne sai d'où tu est, ni si tu est né de parens Mahometans ou Chrétiens. Tu me ferois très-grand plaisir de m'envoyer une histoire abregée de ta vie, & comment tu as appris l'Italien : car sans cela je ne croi pas qu'on t'eût envoyé en ce païs-là.

Pour moi je suis Arabe de naissance. J'ai été élevé au Serrail. De là je fus envoyé en mer, où je fus fait esclave par les Chrétiens & vendu en Sicile, où je souffris une ennuyeuse servitude. J'obtins enfin ma liberté, & après avoir été long-tems baloté par la fortune, je fus enfin envoyé ici pour y observer les démarches des Chrétiens, & sur tout les secrets mouvemens de cette Cour.

Je suis déja vieux, ayant prés de cinquante ans sur la tête. Cependant quoique mon corps soit affoibli, mon zéle pour la foi Musulmane & pour le service de mon Maître, n'a pas reçû la moindre diminution. Je suis toûjours le même, c'est-

à-dire, fidéle eſclave de la Porte, & ton ami 1639.
tant que tu ſeras le mien.

LETTRE LXXIV.

Au Kaimakam.

Jalouſie des Venitiens à l'égard des étrangers. Caractere des Italiens en general. Comparaiſon des Italiens & des François.

J'Ai de la joye d'aprendre que la place de Donaja ſoit remplie par un Muſulman, en qui la ſublime Porte peut avoir plus de confiance qu'en aucun Juif. Cela encouragera les vrais Fidéles, & cet exemple produira de bons effets. Car il n'y a point de Nation qui ſoit bien-aiſe de voir que ſon Prince donne à des étrangers les poſtes de confiance, lorſque ſes peuples ſont capables de les remplir. On regarde ordinairement cela comme un affront & comme un mépris, & les conſequences en ſont ſouvent fâcheuſes.

Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait parmi les Hebreux pluſieurs perſonnes qui ont de l'honnêteté & de la ſageſſe, du merite & de l'honneur, & de qui le Sultan ne reçoit pas de mediocres ſervices. Mais cela ne doit point diminuër la réputation de ceux qui ſont de la foi du Souverain. L'Arabie & la Turquie qui produiſent de bons Soldats, de prudens Politiques, & d'habiles Miniſtres.

Je ne connois point le caractere de Zeidi Alamanzi : je ne ſai s'il eſt Ture d'origine, ou enfant du tribut, fils de Chrétien ou Renegat volontaire. Cependant le choix qu'on en a fait me convainc, que

1659. l'infaillible Divan le croit propre à la charge qui lui est commise.

Il doit savoir la langue Italienne en perfection, ou du moins quelques autres langues des Nazariens : c'est le moyen de se rendre moins suspect à ceux chez qui il reside, qui sont les peuples de l'Europe les plus jaloux des étrangers. C'est un crime qu'on croit digne de la prison, qu'un Venitien ait des conversations trop frequentes & trop particulieres avec un étranger : car on craint qu'il ne s'établisse par ce moyen une dangereuse correspondance entre les Sujets mal-intentionnez & les ennemis de la Republique ; que les secrets de l'Etat ne soient trahis, & qu'on ne prenne des mesures pour le ruïner.

C'est aussi pour cette raison que les Venitiens ont défendu de porter la perruque dans leurs Etats, de peur que les scelerats & les traîtres ne s'en servissent pour se déguiser. Cependant il n'y a rien de plus commun en France & dans les autres païs de l'Europe, que des hommes parez de cheveux des femmes au lieu des leurs.

Quant à la Religion, je suis persuadé que les Venitiens ne l'inquieteront pas fort là-dessus, parce que ce n'est pas cela qui les inquiete eux-mêmes. Pourvû qu'il se dise Chrétien, & Chrétien Catholique, ils ne lui en demanderont pas davantage.

Les Italiens en general sont fort de l'humeur des anciens Romains. Leur exterieur est grave, & beaucoup plus composé que celui des François, qui paroissent ridicules par la legereté de leurs discours & de leurs actions. Les premiers sont pleins de sages préceptes de Morale, & d'Aphorismes politiques, qui leur servent comme de regle pour y conformer leur vie. Les autres n'affectent que l'esprit & une conversation brillante, & s'étudient plus à plaire aux femmes qu'aux hommes : toute leur ambition ne va qu'à la perfection des qualitez exterieures, & aux graces du corps, & ne font

pas grand cas des qualitez de l'esprit qui sont bien 1655.
plus à priser. En un mot ce sont de vrais singes & de vrais Comediens. Les Italiens au contraire sont d'un aspect venerable & d'une conduite majestueuse, d'un jugement solide & de grande étenduë. Si vous les voyez soûrire, rarement ou jamais les entendrez-vous rire. Mais la moindre chose fait braire les François comme des ânes. Les François deviennent amis, & chauds amis dés la premiere vûë; ces amitiez se fortifient par mille complimens; vous devenez leur Confesseur, & le dépositaire de tous les secrets. Cependant une seconde vûë éteint cette passion, & une troisiéme la fait renaître. C'est tout autre chose des Italiens: ils sont circonspects & lents dans le choix de leurs amis; mais quand ils s'attachent à quelqu'un, c'est pour jamais ne s'en détacher. Quand ils haïssent ils haïssent toûjours, & ne pardonnent jamais.

Mais il y a des exceptions à faire dans l'une & dans l'autre nation; & quoi que ce soit là leur caractere en general, il ne s'ensuit pas que tout le monde soit ainsi fait. La France a plusieurs personnes sages & savantes, & l'Italie plusieurs fous & idiots. Toutes les nations sont un bizarre mélange de vertus & de vices. La guerre, le commerce, les voyages, & autres occurences de la vie humaine, changent les dispositions naturelles, & démentent les plus exactes observations qu'on puisse faire. D'ailleurs le tems change toutes choses, & les François auront peut-être dans le siecle suivant les qualitez qu'on remarque aujourd'hui dans les Italiens. Car il n'y a rien de constant sous la Lune.

Zeidi trouvera de grands exemples de frugalité chez les Venitiens, pour ce qui regarde les dépenses necessaires de leurs personnes & de leurs familles; mais aussi de grandes magnificences pour tout ce qui regarde le public, que les Sujets de cette Republique servent gayement & de bon cœur.

Il y a des endroits en Italie plus remarquables

1659 que Venise pour ce qui est de la temperance. Le libertinage & la volupté y ont toute liberté. Les femmes & le vin y sont presqu'aussi communes que les Elemens. Cependant on remarque que les étrangers sont en general plus débauchez de ces deux sortes de débauches que les naturels. Dieu préserve Zeidi de cette tentation.

Si le hasard ou son devoir l'amene à Padouë, il ne doit pas faire trop long sejour dans cette pepiniere de Philosophes & de Medecins, de peur qu'ils ne commencent par anatomiser son ame, & par découvrir les secrets de sa commission, & qu'ils ne fassent ensuite un Squelete de son corps, comme ils ont fait d'un More, qu'ils ont disséqué tout vivant, pour voir peut-être si le sang des Mahometans circuloit comme celui des Chrétiens.

Ces Medecins Italiens sont extrêmement cruels. Ils s'imaginent que ce n'est pas un peché d'éprouver sur les pauvres des poisons & autres funestes drogues, afin de pouvoir mieux tenir les riches à la torture quand il leur plaît, & de faire par là mieux leurs affaires.

Je ne sai point où Zeidi a ordre de faire son sejour, ou quelles Villes il a à voir : Mais en quelque endroit qu'il aille, il sera necessaire de prendre beaucoup de précautions ; car les Italiens sont les gens du monde les plus cachez, les plus rusez, & les plus judicieux.

Mais j'oublie que le Divan qui connoît le caractere de toutes les Nations, & qui penetre les endroits les plus cachez du cœur, l'a choisi pour cet emploi.

Je mets donc la main sur la bouche avec une profonde humilité, & acquiesce à mes Superieurs, priant Dieu que le Grand Seigneur ait toûjours auprés de lui des fidéles & sages Ministres, & dans les païs étrangers des Agens qui ne soient pas Novices.

LETTRE LXXV.

A Guillaume Vopsel, Moine, en Autriche.

D'une ruë de Paris, qui s'appelle la ruë d'Enfer. Remarques sur la nature des êtres incorporels.

IL y a une ruë à Paris qui s'apelle la ruë d'Enfer. 1659.
On dit qu'on lui a donné ce nom, parce qu'au bout de cette ruë il y avoit autrefois une vieille maison possedée par les Diables. Ces Diables étoient si incommodes, qu'on trouve dans les Archives de Paris, que le Parlement rendit un Arrêt par lequel il étoit ordonné aux habitans de cette ruë d'abandonner leurs maisons & de faire fermer de muraille l'entrée de la ruë. Les Chartreux en chasserent depuis les Démons, & y bâtirent un Monastere. Si cette histoire est veritable, elle fait beaucoup d'honneur à cet Ordre, & en general à tous les Moines qui ont la puissance de chasser des esprits infernaux par leurs exorcismes. Mais j'ai tant oüi parler de maisons frequentées par des esprits que je ne sai ce que j'en dois croire.

D'ailleurs quand je considere la nature des êtres incorporels, il me semble qu'il est ridicule de s'imaginer qu'ils se fassent un plaisir de faire peur aux pauvres mortels, ou soient bien-aises de se confiner dans des vieilles maisons pour un divertissement bien mediocre, puisque selon les Philosophes anciens, le moindre être incorporel est beaucoup plus excellent que le corps le plus parfait, & qu'il peut être par tout. Il ne faut pas s'imaginer que ces êtres incorporels soient en certains tems locale-

1659. ment presens dans les corps, ils n'y sont seulement que par inclination ou par habitude. Et c'est ce qu'on entend par corps vivans. Comment veut-on donc que Charon soit dans une vieille machine pourrie de pierre & de bois, pour attirer & pour retenir les substances immaterielles ?

Il est certain que la nature de ces essences separées, est trés-éloignée de tous les êtres composez. J'ai été souvent embaraſſé en étudiant l'ame de l'homme. Quelquefois il me sembloit qu'elle ne diferoit de celles des brutes, que parce qu'elle étoit unie à un corps dont les organes étoient diferens ; ce qui faisoit que nous faisions connoître plus évidemment que les bêtes, que nous avions de la raison en ce que nous parlions & que nous agissions avec plus de justesse qu'elles. Cependant quand je considere de plus prés les operations de nôtre esprit, je ne puis m'empêcher de conclure, qu'il y a une extrême diference entre nos ames & celles des bêtes. J'ai observé avec plaisir l'excellence de l'entendement humain dans les fous & dans ceux qui songent. Lorsqu'ils sont revenus à eux-mêmes, comme nous disons ordinairement, ils racontent mille choses qu'ils ne savoient pas auparavant, & comprennent des choses qui sont au-dessus de leurs premieres imaginations.

Il me paroît donc plus raisonnable de dire, comme les Anciens, que l'ame est par tout, & n'est nulle part, que de dire qu'elle est renfermée & emprisonnée dans le corps, comme une bête feroce dans sa caverne, ou une liqueur dans une bouteille. Cependant par une inéfable production que l'ame ne doit qu'à elle-même, elle est dans toutes les parties du corps, comme la lumiere du Soleil est dans toutes les parties de l'air ; & l'ame peut se retirer aussi promptement que cette lumiere lorsqu'elle est couverte par un nuage. En un mot, je conçois que l'ame est un Agent trés-libre, qu'elle est ici, & là, & par tout ; & que comme elle s'est unie au corps par son propre choix, elle peut aussi le quitter quand bon lui semble.

Un

Un acte de contemplation bien suivi & bien poussé, nous transportera toi & moi à quelque heure au païs des invisibles, lorsque nous nous y occuperons avec resolution.

LETTRE LXXVI.

Au venerable Ibrahim, Cadilesquer de Romelie.

Entrevûë du Cardinal Mazarin & de Dom Loüis de Haro, Ministre d'Espagne au sujet de la Paix.

IL ne s'est pas passé une seule année depuis que je suis à Paris que je n'aye envoyé aux Ministres de 1659.
la Porte toûjours heureuse & toujours sublime, des Relations suivies de batailles, de sieges, d'assauts & autres évenemens militaires qui regardent la France & l'Espagne. Mais je croi que mes lettres rouleront à l'avenir sur d'autres matieres : car cette guerre qui a duré vingt-quatre ans, va selon toutes les aparences finir. Le Roi d'Espagne se lasse de perdre continuellement en Italie, en Flandres, & en Catalogne ; & celui de France est ce semble rassasié de victoires & de conquêtes perpetuelles. En un mot, ces deux puissans Monarques mettant à part leurs querelles, se préparent avec diligence à faire cette année une campagne d'amitié & d'amour.

Quoi qu'on soit en armes de part & d'autre, il ne se fait neanmoins aucuns actes d'hostilité. Le Cardinal Mazarin de la part de cette Couronne, & Dom Loüis de Haro de Gusman, premier Ministre d'Espagne, sont sur les frontieres des deux Royaumes en qualité de Plenipotentiaires pour leurs Maîtres respectifs pour conferer des moiens de faire une

1659. paix solide, & pour traiter en même tems du mariage du Roi de France avec l'Infante d'Espagne.

Toute l'Europe est surprise d'un changement si peu attendu. Les François & les Espagnols qui confinent les deux Royaumes ont peine à ajoûter foi à leurs sens, de voir que le commerce mutuel qui avoit été interrompu dés l'an 1635. c'est-à-dire, seize mois avant que j'arrivasse en cette Ville, soit maintenant rétabli sur la Frontiere.

Quoi que les choses soient ainsi disposées à la paix en Occident, cela n'empêche pas que les puissances du Nord, la Suede, le Danemark & la Pologne, ne se fassent toûjours la guerre avec toute la vigueur & toute l'animosité imaginable. L'Electeur de Brandebourg qui a pris le parti des Danois, a fait un grand changement dans les affaires. Car au lieu qu'auparavant la Fortune favorisoit ce semble les Suedois en tout, ils sont à present les perdans, & échoüent de tous côtez. En trois jours & deux nuits ils ont perdu quatre mille hommes devant les murailles de Copenhague, ce qui a obligé le Roi Gustave à lever le siege. Cependant le Duc de Brandebourg a repris Frederic-Odde, & a remis par ce moyen le Roi de Danemark en possession des Provinces de Holstein, de Jutland, & de Dithmarsie.

Les Hollandois se sont battus par mer avec les Suedois, & leur ont coulé à fond quatorze de leurs meilleurs Vaisseaux, sans ceux qu'ils ont pris & brûlez.

Ces évenemens ont obligé divers Princes à se rendre médiateurs de la paix, & il n'est pas hors d'apparence que nous ne voyons bien-tôt tous les Chrétiens bons amis Ce sera alors qu'il sera tems que les Musulmans se tiennnent sur leurs gardes.

Pour moi je ne manquerai pas à tâcher de découvrir les desseins des Infideles. La Porte sera informée dans le tems de ce que j'aurai apris Mais pour le reste je le laisserai à la prudence de mes Superieurs, & à la volonté de la destinée.

LETTRE LXXVII.

A Musu Abul-Yahian Alfaqui, Professeur en Theologie à Fez.

Du Zune ou livre de Doctrine. De la pieté d'Omar Eben-Abdil-Aziz, neuvième Calife.

LE portrait que le grand & illustre Abdel Melec Muli Omar, Président des Présidens, glorieux ornement de l'ancienne literature, l'oracle de l'Afrique, & le restaurateur de la verité, m'a fait de ta profonde sagesse & science me remplit de veneration & d'amour sacré. Je suis ravi d'apprendre, que dans un tems où la Theologie Musulmane a souffert tant d'innovations, il y ait encore un homme qui ose, & qui puisse soûtenir contre tous opposans non-seulement la primitive & originale verité, apportée du Ciel par les mains de l'Ange Gabriel; mais aussi les vrayes & indubitables paroles, les Sermons, les conseils, & les actions du Prophête pendant son sejour sur la terre, & son commerce avec les mortels, avant sa transfiguration dans les Jardins du repos éternel. Tu est l'Enoc & le Hermes Trismegiste du siecle.

J'ai vû plusieurs copies du Zune, ou livre de Doctrine, chacune prétendant contenir le Sisteme complet de la divine Philosophie, sortie de la bouche sacrée de nôtre incomparable & saint Legislateur, & attestée par la sainte Agecha sa femme, & mere des Fideles, aussi-bien que par ses dix Disciples. Cependant ces copies different & pour le sens, & pour la maniere des expressions.

1739. J'ai lû le livre intitulé *Dahif*, ou *Imparfait* ; qui contient les vies de ses autres femmes ; comme aussi les manuscrits intitulez *Mancof*, ou *Fragmens* qui ne sont qu'un recüeil des Sentences choisies, des Aphorismes, & des Paraboles de l'Envoyé de Dieu. Mais tous ces écrits n'ont pour se soûtenir d'autre autorité, que le crédit de quelques savans Ecrivains, qui n'ont point eu de familiarité avec le Favori de Dieu, qui vivoient seulement de son tems, & qui n'ont écrit que par oüi dire.

J'ai vû enfin divers parchemins de Zaquini, ou prétenduës traditions d'Abu-Beker, d'Omar, & d'Othman : mais ce sont des pieces que je regarde comme falsifiées ; corrompuës, & pleines d'erreurs.

Que dirai-je ? Le zéle d'Omar Emen Abdil-Aziz neuviéme Calife de la Tribu de Meroüan, ne m'est pas inconnu. Je sai qu'il a eu une singuliere pieté, qui ne peut point se comparer à celle des Têtes couronnées. On dit que ce saint Calife étant décendu du Trône dans le tems qu'il y fut instalé, prit la robe qu'il portoit, & en fit une aumône à un pauvre, & que durant tout le cours de son regne, il ne dépensa pour lui que deux piastres par jour. Il étoit si resigné à la Providence, (vertu admirable dans un Empereur souverain) qu'étant malade de la maladie qui finit sa vie, & solicité à prendre une medecine, il répondit, » Je n'en ferai rien : si » j'étois sûr que pour me guerir il ne falut que » porter mon doigt à mon oreille, je ne voudrois » pas le faire : car le lieu où je vais est plein de » santé & de biens.

Ce Calife étoit un prodige d'humilité, & sa charité le rendit toûjours pauvre. Moslema Ebn Abdil Melec dit, qu'étant allé voir Omar couché sur son lit de mort, il le trouva sur une couche composée de feüilles de palmier, & de quatre ou cinq peaux qui lui servoient d'oreiller, ses habits

sur lui, & sur la peau une chemise sale. Moslema 1659.
voyant cela en eut de la douleur, & se tournant vers sa sœur Phatema, Imperatrice, lui dit. D'où vient que le Grand Seigneur, le Souverain « des Fidéles, paroît en si mauvais état ? Elle ré- « pondit, aussi vrai que tu est vivant, il a donné « aux pauvres tout ce qu'il avoit, & même le lit « qu'il avoit sous lui, sans s'être reservé que ce que « tu vois pour couvrir sa nudité. Moslema ne pût « alors s'empêcher de fondre en larmes, & dit ; Dieu te fasse misericorde sur misericorde, saint « Empereur ; car tu as penetré nos cœurs de la « crainte de sa divine Majesté. Aussi ce Calife a- « t-il été mis au nombre des saints.

Ce fut lui qui prévoyant les contestations & les disputes des Musulmans, l'obscurité & la confusion des differentes copies du *Zune* ou livre de Doctrine, assembla à Damas un Divan composé de tous les Mollahs & hommes savans de l'Empire. Il donna ordre que tous les manuscrits du Zune qui étoient en nature, fussent portez à l'assemblée, avec défenses sous peine de mort d'en retenir un seul. Cela étant fait, il fit choisir à la pluralité des voix six personnes éminentes par leur savoir & par leur pieté. Ces six hommes eurent ordre de tirer des diferentes copies du Zude, ce qui leur paroîtroit avoir été dit par le Prophête sur ce monde & sur le monde à venir, & d'en composer un livre chacun. Cela ayant été fait comme il le souhaitoit, il fit brûler tous les vieux livres dans un champ prés de Damas.

Nonobstant tous les soins religieux que ce Calife prit pour établir la premiere pureté de ces écrits, les Musulmans tomberent bien-tôt dans de nouvelles disputes, sur le sens de ces copies corrigées du Zune. De-là sont venuës les quatre principales Sectes, sur lesquelles sont fondées une infinité d'autres petites Sectes & de divisions qui partagent les vrais Croyans.

1659. Je ne saurois donc m'empêcher d'avoir une joye secrete des mesures que les membres de vôtre celebre College ont prises pour discerner la veritable Doctrine & les paroles du saint Prophête, d'avec les écrits supposez, & d'aplaudir hautement & de tout mon cœur à la methode que vous avez suivie. On ne peut pas mieux s'y prendre que de comparer tous les livres que nous avons, & réduire les matieres de revelation divine à l'analogie de l'Alcoran, celles de Philosophie & de Morale à l'experience & à la raison. Car enfin ne faut-il pas être impie pour croire que le divin Apôtre ait voulu nous persuader des choses incompatibles avec la raison humaine, ou avec l'expresse volonté de Dieu ? Je jure par l'ame de Pithagore que Mahomet n'a rien dit que de raisonnable & de clair à un esprit exempt de préjugez. Mais la plûpart de ces Sectaires sont infatuez. Ils se forment de fausses idées de Dieu & de son Prophête, & croyent mériter le Paradis par leur stupidité.

Reverend Alfaqui, j'ai beaucoup d'autres choses à te dire, & plusieurs questions à te proposer, mais le tems & le service du Grand Seigneur me forcent de finir tout court, & de te souhaiter une felicité parfaite.

LETTRE LXXVIII.

A Dinet Golou son Ami, à Constantinople.

Combien il est difficile de se défaire des impressions de la jeunesse, & combien l'Espion fit de fautes contre l'usage des François d'abord qu'il fut à Paris.

JE ris quelquefois quand je fais reflexion combien j'étois embaraſſé d'abord que je fus à Paris, pour me conformer aux manieres des Nazariens, & à ma mode particuliere de cette Ville. Tu ſais que nous avions autre choſe à faire à Palerme qu'à apprendre à faire la reverence, & autres formalitez des Occidentaux. La captivité abat l'eſprit, & un eſclave n'a le tems de ſonger qu'à faire ſa tâche, & plaire à ſon Patron. Il tourne à cela tout ſon ſoin & toute ſon étude, & il n'a pas loiſir de ſonger à quelque choſe de plus noble : il n'a ni le monde ni le courage de faire des projets, ou de profiter du preſent par rapport à l'avenir : il a même de la peine à eſperer d'être jamais heureux. Voilà l'état où j'étois à Palerme, & je ſuis perſuadé que tu n'étois guere mieux. 1659.

Cependant malgré la rigueur avec laquelle j'étois traité, nonobſtant les coups de bâton & de pied, les contuſions & les bleſſures que je recevois de mon barbare maître, qui me mettoit quelquefois hors d'état de lui faire aucun ſervice le jour, & de prendre aucun repos la nuit, je me reſolus de dérober quelque tems pour le donner aux livres. Je me levois matin, & me couchois tard, & ne perdois pas un moment lorſque je pouvois le donner à l'étude. La connoiſſance que j'avois faite avec nôtre ami le Charpentier Sicilien me ſervit beaucoup en cela : car s'il t'en ſouvient il avoit pluſieurs vieux & bons livres. Il me

1659. préta Plutarque, Polibe, Strabon, Pline, & autres Historiens. Comme j'étois affamé de sciente, je devorai tous ces livres, & plusieurs autres, avec une extréme avidité. Aprés avoir été racheté je passai quelque tems aux Academies, où j'apris les tours embarrassez de la Logique, c'est-à-dire à me servir des Modes & des Figures, & à attacher un impertinent argument à la queuë d'un autre. Je fis aussi un Cours de Philosophie, & d'autres sciences. Je n'étois pas à l'égard des hommes dans une entiere ignorance, car la lecture de l'histoire aprend mieux que tout autre chose les affaires du monde. La Philosophie n'est pas un médiocre secours pour cela, puisqu'elle nous méne à la consideration des divers temperamens des gens, nous fait remarquer leurs dispositions & singularitez personnelles, les humeurs & les coûtumes particulieres à telle & telle nation. Car ces choses dépendent souvent de la difference du Climat, de la nature du terroir, des qualitez de l'air, & de la maniere dont on se nourrit.

Mais ni l'histoire, ni la Philosophie, ne pûrent éfacer les impressions de la jeunesse, ou me faire oublier les manieres ausquelles j'avois été élevé. Je portai à Paris, s'il faut ainsi dire, l'Arabie & Constantinople. Et comme je ne m'étois pas accoûtumé durant ma captivité en Sicile à dissimuler ni la profession ni les mœurs des Musulmans, je me trouvai fort embarrassé de ma contenance d'abord que je fus à Paris.

Combien de fois ai-je pensé me découvrir en prononçant le sacré *Bismillah*, ou en me mettant à table pour manger, ou en portant un verre d'eau à la bouche, ou en commençant quelque action importante? J'ai pensé mille fois faire la même chose en prononçant le *Handillah* aprés le repas, ou lorsqu'il arrivoit quelque chose qui m'obligeoit à loüer Dieu.

Quand je rencontrois en ruë des personnes de ma connoissance, j'oubliois que j'avois un chapeau sur

la tête; & au lieu de l'ôter comme font les Francs, je 1615.
mettois la main sur ma poitrine, & me penchois quelquefois si bas, que mon chapeau tomboit de ma tête avant que je m'aperçûsse de mon erreur.

Si j'étois obligé de parler à une personne de qualité, j'étois sur le point de prendre le bord de son juste-au-corps, ou de sa robe, & de le baiser pour marquer mon respect, comme on fait en Orient quand on saluë les Grands. A peine même pouvois-je m'empêcher quelquefois de me mettre à genoux, & de me prosterner jusqu'à terre devant le Cardinal de Richelieu & les autres Ministres. Tout cela cependant passoit pour rusticité & pour manque d'éducation aux manieres de la Cour, qui aprend toutes ces pointilles. On me prenoit pour une espece de païsan Moldave, sans me soupçonner d'autre chose. Peut-être aussi rioit-on de mes irregularitez, & les regardoit-on comme un caprice de la nature de celui du Philosophe Pasicles qui venant saluer un grand Capitaine, & la ceremonie de ces tems-là voulant qu'il touchât le genou du Capitaine, il porta la main sur ses genitoires. Le Capitaine regardant cela comme un affront, & lui ayant retiré la main avec des paroles mépriſantes: « Quoi ! répondit le Philosophe, est-ce que cette partie ne t'apartient pas aussi-bien qûe tes genoux ? « Je fais souvent diversion à ma mélancolie, en considerant combien j'ai fait de fautes de cette nature, non par ignorance, ou par un caprice singulier, mais par pure équivoque & par oubli.

Je fus long tems à pouvoir faire mes doigts à se servir à table de coûteau & de fourchete, selon l'usage universel de ces païs Occidentaux. Ce n'est pas la même chose en Orient, où comme tu sais on ne se sert pour manger que des doigts & des dents. De-là vient que j'avois quelquefois de la peine à m'empêcher de mettre la main au plat; ce qui passe en France pour une grosse incivilité. Aprés que je me fus accoûtumé à ces instrumens de volupté, & que j'eus apris à couper les viandes à la mode, neanmoins

1659. je ne les avois pas plûtôt mises sur mon assiette que je quittois ces outils comme inutiles, & déchirois ce que j'avois pris avec les doigts & la dent; mangeant à la Turque, comme parlent les François, c'est-à-dire en Musulman.

Personne pourtant ne me soupçonna, & toutes les irregularitez que je faisois passoient pour un effet des barbares coûtumes de Moldavie, mon prétendu païs. Quoi qu'il paroisse quelque chose de plus propre & de plus délicat dans la maniere de manger des François, j'y trouve neanmoins trop de molesse & trop de luxe pour la préferer à celle des Orientaux, qui me paroit bien plus simple & plus naturelle. Les François mêmes ne nous condamneroient pas en cela comme Barbares, ainsi qu'ils font ordinairement, s'ils consideroient seulement que cette negligence sied fort bien aux gens d'épée, & que leurs Generaux lors qu'ils sont en campagne, affectent la négligence pour tout ce qui regarde le corps.

Il est constant que les anciens Romains qui subjuguerent la plus grande partie du monde, ne tomberent dans la délicatesse & dans la magnificence qu'aprés qu'ils furent tombez dans la corruption, & que leur Empire eut commencé à décliner. On trouve dans nos Annales que Sultan Selim ayant assiegé une certaine place dont le nom m'est échapé, le Gouverneur envoya des Commissaires pour capituler: Ces Commissaires trouverent le Sultan à dîner, n'ayant pour tout régal que deux ou trois oignons, un peu de sel & de pain.

Nos histoires raportent aussi, que le fidele Omar, Successeur du Prophéte, étant prés de Jerusalem avec son armée, le Prince Nazarien qui commandoit dans la place, envoya un Espion au camp des Musulmans pour observer leur discipline, & l'informer au juste du caractere du General. L'Espion obeït aux ordres de son maître. Il fut quelque tems au camp des Arabes; & aprés son retour, voici comme il parla au Gouverneur.

Il seroit inutile de te raconter tout ce que j'ai remarqué au sujet des soldats ? Il te sera aisé de comprendre par ce que je vais te dire du General, de quelle maniere vit le soldat. Chacun lui obeït & l'imite en tout avec beaucoup de silence & de modestie. J'ai vû le Prince Omar à la tête de son armée, monté sur un chameau, le visage basané & hâlé, vêtu d'une veste de coton de Perse, ceint d'un baudrier de cuir auquel pendoit son cimeterre, & portant le havre-sac comme le moindre soldat. Je l'ai vû tirant de son sac de vieilles croutes de pain, secoüant des épis de millet qui y étoient attachez, & disant *au nom de Dieu*, il en a fait son repas gayement. Il a bû ensuite de l'eau qu'il avoit dans une bouteille de cuir qui pendoit à son côté : Et quand il eut fait il dit, *loüé soit Dieu.* Toute son armée a fait son repas de la même maniere avec une modestie & un ordre que je n'avois jamais vû ci-devant, & que je ne saurois jamais bien exprimer. 659.

Le Prince entendant cela demeura long-tems immobile & surpris. Ensuite se tournant vers les anciens & vers les principaux du peuple qui se trouverent presers, il leur dit : » Il faut rendre la place à ces gens, car le Ciel leur est favorable. Leur Prophéte & leur loi les obligent à la temperance, à la frugalité, à l'obeïssance, & à la modestie. Ces vertus sont des démarches assurées qui menent à la victoire & à l'Empire. D'ailleurs mes Ancêtres m'ont laissé par tradition, qu'il sortira d'Arabie un peuple faisant profession d'une nouvelle Loi & d'une nouvelle Religion, qui détruira toutes les nations qui l'ont précedé. Il subjuguera la Palestine & l'Egipte, & y bâtira des Mosquées, où il fera retentir ses prieres avec un bruit pareil à celui que font les Abeilles dans leurs ruches. L'Empire de ce peuple s'étendra depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, & jusqu'aux extrémitez de la terre. C'est ce que j'ai apris de mes Ancêtres, & que je croi à present sur le point d'arriver. Il seroit donc inutile de vouloir res-

1659. fister à des gens que le Ciel a destinez à vaincre.

Ceux qui étoient presens n'approuverent pas le conseil de ce sage Nazarien. Cela n'empêcha pourtant pas qu'il ne députât à Omar, duquel il obtint des conditions favorables à lui & à ceux qui lui appartenoient.

Tu diras que je me suis bien écarté de mon premier sujet, qui ne regardoit que moi, & non aucun des premiers Califes. Mais il est impossible d'empêcher nôtre esprit de faire des écarts. Il y a des gens qui disent que nos pensées sont attachées ensemble comme les chaînons d'une chaîne; & qu'une idée étant liée à l'autre dans nôtre memoire, nous les passons en revûë de rang & à la file, chacune à son tour, lorsque nous pensons, ou que nous refléchissons. Dieu sait comment cela se fait. Ce qu'il y a de sûr est, que quand j'écris à mes amis je ne m'attache point aux fleurs & à la politesse, comme si je composois une Oraison; mais suivant ma premiere intention, je donne l'essor à mon esprit, ensorte qu'une pensée & une expression en amene une autre.

Je te disois tantôt combien j'étois mal habile d'abord dans les ceremonies & formalitez des Francs qui diferent beaucoup de celles des Orientaux. J'étois aussi embaraſſé lorsqu'il me faloit aborder quelqu'un qu'un âne le seroit s'il vouloit joüer du lut, pour parler comme le proverbe Romain. Cependant le tems & l'usage m'ont rendu tout cela familier & aisé. Il me semble à present que je suis un franc Nazarien quant à l'exterieur. Je vais à la Cour & à l'Eglise comme les Chrétiens; nous sommes les mêmes gens à ne regarder que les dehors: mais Dieu sait que mon cœur est tout autre chose. Je ne serai jamais dans mon élement & ne ferai jamais rien selon mon penchant naturel, tant que je serai absent de la societé des vrais croyans.

En un mot je suis contraint de faire comme le Renard, qui se voyant environné de chasseurs & de chiens, aboye comme les derniers, & s'échape par ce moyen à la faveur de sa voix contrefaite.

LETTRE LXXIX.

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

D'un homme qui le suivoit pas à pas dans les ruës de Paris, & ses aprehensions là-dessus.

IL n'y a point de vieux usurier infidéle qui soit 1659.
possédé de plus de craintes & de plus de soupçons que je le suis de l'heure qu'il est. Mon logis m'est plus ennuyeux que ne seroit une prison. Quand je sors je ne suis pas plus à mon aise. Il me semble que tous ceux que je rencontre sont ou des Accusateurs ou des Juges, & il y en a qui me font autant de peur que des Bourreaux. Le jour mon imagination est une furie qui me tourmente, & la nuit je m'éfraye par de tristes visions. Je ne songe qu'aux tortures, aux rouës, aux scies, aux gibets, & autres instrumens de la cruauté humaine. Ou bien je m'imagine que je suis dans un sombre Donjon, condamné par ordre de l'Etat à des tourmens insuportables. Je me represente le Cardinal Mazarin à mes côtez comme un Inquisiteur d'Espagne, qui me menace de la maniere du monde la plus tirannique, de peines entierement inconnuës aux damnez mêmes, en cas que je ne veüille pas confesser ce que je suis, & reveler les secrets qui m'ont été confiez.

Le sujet de ces terreurs qui se presentent continüellement à mon esprit, est qu'il y a quatre ou cinq jours que je ne puis sortir, qu'un homme que je ne me souviens pas d'avoir jamais vû ci-devant, ne me suive par tout. En quelqu'endroit de Paris que j'aille, je le vois à quelque distance de moi. Si je m'arrête, il s'arrête. Si je retourne sur mes pas, le voilà d'abord à mes talons. J'ai fait tout ce que j'ai pû

1659. pour me dérober à sa vûë, soit en me cachant dans la foule, ou en passant au travers des Eglises, mais tout cela a été inutile, & je rencontre toujours le même visage. Il me suit comme mon ombre. Ni carosse, ni bateau, ni la terre, ni l'eau, ni maison, ni petite ruë, ne peut me délivrer des yeux de cet homme, plus clairvoyant qu'Argus, & plus leger que Mercure. Il est fort ruse à ce métier-là, & comme un joüeur de gobelets il a l'adresse de se dérober à mes yeux quand il veut, & d'y reparoître incontinent aprés. S'il arrive que je le perde dans l'obscurité, je ne manque jamais de le retrouver le lendemain dans mon quartier, ou aux environs.

Voilà ce qui me cause tant d'embarras & qui me donne mille inquietudes. Je ne sai que penser de cet homme. Il me vient quelquefois dans l'esprit, que c'est un Emissaire du Cardinal Mazarin qui a ordre de prendre garde à mes mouvemens, aux maisons où je vais, aux gens que je frequente, & de remarquer toutes mes démarches. Je me confirme dans ce soupçon, quand je fais reflexion à mon emprisonnement précedent, & à ce qui en fut la cause. J'allai voir hier le Juif Echimilia, & mon homme me suivit jusqu'à la porte. Quoi que ma visite fut de deux grosses heures, je ne fus pas sorti, & n'eus pas plûtôt fait cent pas, que je l'aperçûs derriere moi marchant negligemment, les bras croisez, & les yeux en terre, comme s'il n'eut rien sû. Ces circonstantes sont convainquantes, & ne permettent pas, ce semble, de douter qu'il ne soit employé par le Cardinal Mazarin, ou par quelqu'autre, pour déterrer mes affaires.

D'un autre côté, quand je considere que si le Cardinal me soupçonnoit, il prendroit un chemin plus court, il me feroit arrêter dans ma chambre, & se saisiroit de mes papiers qui feroient ma condamnation, cette pensée s'évanoüit, & je ne sai ce que j'en dois croire.

Je me ressouviens ensuite que je rencontrai au-

trefois mon maître de Sicile, qui tâcha de soûlever 659.
contre moi la populace de Paris ; mais que la fortune me délivra non-seulement des mains de cet homme, & de la fureur de cette canaille, mais même jetta mon ennemi dans le malheur où il avoit voulu me faire tomber. Quand je fais reflexion à cette avanture, j'ai du penchant à croire, que le Sicilien peut être revenu à Paris, & que m'ayant vû entrer ou sortir de mon logis, il songe aux moyens de se venger de moi, & se sert pour en venir à bout du secours de cet homme. Peut-être dis-je en moi-même prendra-t-il son tems pour me faire poignarder, ou casser la tête d'un coup de pistolet ; ou peut-être aussi songera-t-il à se défaire de moi par quelque voye moins tumultueuse, & plus maligne. Peut-être cherche-t-il à me tendre des pieges, & à me faire un crime d'Etat. J'ai mille pensées sur cela, & je ne sai ce que j'en dois conclure. Je ne fais pas grand cas de moi-même, & je me soucie peu de prolonger une miserable vie. Tout le bien que je puis esperer en ce monde ne seroit pas capable de m'obliger à éviter le coup de la mort par aucune action indigne d'un Philosophe & d'un honnête homme ; mais ce que je dois au Grand Seigneur, & les services qu'il espere de moi, me font souhaiter de vivre, jusques à ce que j'aye rempli mes devoirs, & que je sois de retour à Constantinople avec honneur. Je me mettrai alors fort peu en peine de passer dans le monde inconnu, où tous les mortels ont & auront un repos éternel : Car il n'y a en celui-ci que tracas & chagrin.

Cependant je ne sai ce que je dois faire en cette occasion ; si je dois parler à cet homme, ou si je dois dissimuler mon soupçon ; s'il est plus sûr de se raporter de l'évenement à la Providence generale, ou de sacrifier à mon repos celui qui me cause tant d'inquietude. J'aurois pû m'en défaire aisément sans faire grand bruit ; mais je crains les reproches que me feroit ma conscience, s'il m'arrivoit de tuër un

1659. homme sans sujet, qui est une chose que l'Alcoran défend expressément. D'ailleurs j'aurois toujours peur d'être découvert. Je me trouve donc fort embarassé faute d'amples instructions sur des cas de cette nature. Je suis las de revenir à la charge sur des choses que j'ai si souvent insinuées aux Ministres de la Porte, qui ne m'ont jamais fait une réponse positive. Cependant je ferai ce que la raison m'inspirera ; & pour l'évenement je m'en reposerai sur la Providence.

Les affaires de ce monde, heureux Ministre, sont pleines de tours & de détours où l'on ne voit goute. Nous avons tous besoin d'un guide pour nous conduire au travers de tant de labirinthes. Veüille le Tout-puissant nous assister toutes les fois que nous serons acrochez ou déconcertez à force de dificultez.

LETTRE LXXX.

A Abdel Melec Muli Omar, Président du College des Sciences, à Fez.

Il se plaint des frequens chagrins que lui cause son emploi.

J'Ai reçû ta venerable lettre avec un transport de joie. Je l'ai baisée, je l'ai portée trois fois à mes paupieres & mise autant de fois sur ma poitrine. J'en ai rompu les cachets avec modestie & avec respect, & mes yeux avides ont devoré l'écrit plein d'une profonde sagesse, d'Aphorismes & de sentences dignes d'être gravées en lettre d'or. C'est alors que j'ai beni l'heure de ma naissance, & le premier moment où j'eus l'honneur de te connoître & de devenir de tes amis. Tu est l'illustre modéle de ceux qui aiment les sciences celebre par ton savoir, & par ta probité; le Prince des Alfaquis & Docteurs ; la Couronne de la

sage assemblée des Philosophes,& l'Oracle du siecle. 1659.

Gloire soit à Dieu, qui n'a ni commencement ni fin ; qui seul possede la grandeur infinie, & la vie éternelle, & qui est adoré par les habitans du Ciel, de la terre, & de l'enfer. Benits soient Michel, Gabriel, Israphiel, Ithuriel, Jeremiel, Harsmariel, & tous les autres heureux Ministres de la divine Majesté ; comme aussi les Anges de la terre. Paix aux vrais Croyans sur la terre, & salut aux Démons & aux damnez, aprés qu'ils auront achevé leurs peines en enfer, & que le tems de la colere du Tout-puissant sera expiré.

Une charité universelle dilate mon cœur, & j'embrasse avec amour toutes les creatures de Dieu. Ta lettre arrivée à propos a produit tous ces bons éfets en moi. Dans le moment que je l'ai reçüe, j'étois plongé dans une si profonde mélancolie, qu'à peine avois-je des sentimens de tendresse pour aucune chose du monde, non pas seulement pour moi-même. Ces accés de mélancolie me prennent souvent, parce que c'est un effet de mon temperament.

Dans ces momens-là la vie me paroît un fardeau insuportable, & le bruit des mortels une vaine fatigue. Mes sens qui dans d'autres tems me donnent du plaisir & de la joye, sont alors les instrumens de mon angoisse & de mes peines. Tout ce que je vois & que j'entens me donne du dégoût. Je regarde avec horreur la nourriture qui m'est necessaire. Ni les plus douces odeurs, ni les plus charmans concerts de la plus excellente musique, ne sauroient me mettre de meilleure humeur, que le Soleil n'éclipse la lumiere de mon imagination occupée, & n'en chasse toute pensée brillante. C'est alors que mon ame se repose : C'est alors que sortant de mon corps par maniere de dire, elle entre dans une sombre valée de visions, & se divertit d'innocentes idées. M'étant ainsi diverti d'un amas confus de monstreuses essences, & de chimeres, je rentre dans mon corps & me réveille en soûpirant, fâché de ne pou-

1659. voir pas demeurer plus long-tems dans ce monde imaginaire, où je souhaiterois faire un sejour éternel, préferablement à celui-ci, où l'on a tant de chagrins réels à essuyer. Ainsi mon angoisse revient avec le jour. La lumiere m'est plus ennuyeuse que les tenebres, & le jour qui apporte la joye aux autres hommes, est pour moi quelque chose de plus terrible que la nuit, & l'ombre de la mort.

Je me plains aux Elemens, mais ils ne m'écoutent ni ne me regardent. Il semble que toute la Nature se rit de mon affliction, & que les bêtes des champs triomphent de moi. Quant aux hommes, il n'y en a point ici qui ne soient Infidéles, mes ennemis déclarez, & gens par consequent auſquels je ne puis pas confier mes chagrins. Je regarde au reste comme quelque chose de honteux, de faire mon confesseur d'une femme, fut-ce ma propre mere, qui est à Paris, & qui me voit tous les jours.

Dans ce triste état aprés m'être préparé par les purifications que la loi ordonne, je m'adresse au Tout-puissant que je ne sai où trouver. Son essence est impenetrable, & fuit la peine de l'homme. Je l'appelle à haute voix par ses quatre-vingt dix-neuf adorables noms; mais je n'en reçois point de réponse. Je repete ses incomprehensibles attributs; mais tout cela ne me sert de rien. En un mot, je dis & fais tout ce que la loi commande, que le Prophéte conseille, que les saints hommes recommandent, ou que ma raison m'inspire comme étant le vrai moyen de me rendre le Ciel favorable, & d'obtenir le remede à ma calamité: Mais je ne trouve aucune consolation. A ce que je puis juger, je ne suis pas mieux écouté que cet Espagnol, qui ne sachant de quel formulaire de priere se servir, recita les vingt-quatre lettres de l'Alphabet, priant Dieu d'en former des paroles qui pûssent bien exprimer les necessitez du Supliant.

Quand je suis fatigué des devotions parlantes,

j'ai recours à la contemplation. J'examine ma vie passée, & trouve que je suis la source de ma mélancolie, pour n'avoir pas exactement obeï à la loi du Prophête, aux préceptes des Anciens, & aux mouvemens de ma conscience : Et tout cela pour être fidéle au Grand Seigneur, & pour avoir voulu compter sur la dispense du Moufti. Je te demande donc, est-il permis de se rendre coupable de mille vices, pour me bien aquiter d'une seule vertu ? Ou si je dois croire, qu'en des cas de cette nature le Moufti a pouvoir de revoquer les commandemens exprés & positifs de nôtre saint Legislateur ? Si les Musulmans doivent ne faire scrupule ni de l'infidélité ni de la profanation quand il s'agit de rendre service à l'Empire des Fidéles ? Ou si la verité a besoin pour se soûtenir de mensonges & de parjures ? 1659.

Je tremble quand je songe à la confusion où je serai, lorsque le Prophête me reprochera, que j'ai préferé la faveur des hommes à la bienveillance du Ciel. Je ne sai ce que je dois faire. Plût à Dieu fussé-je dans les deserts brûlans de la Libie ou dans les solitudes d'Egipte les moins frequentées, n'ayant pour toute compagnie que des Dragons, & autres horribles monstres de l'Afrique, plû ôt que d'être dans un poste qui me fait trouver un Enfer sur la terre, & me fait souffrir la moitié des tourmens que souffrent actuellement les ames damnées ?

Mais s'il paroît dans cette pensée trop d'extravagance & de desespoir, permets-moi au moins de me souhaiter à Fez, pour me convaincre par mes yeux du beau portrait que tu me fais de l'incomparable Musa Abul Yahyan. Je lui ai écrit dans l'esperance d'avoir l'honneur de son amitié, & de sa correspondance.

Que la liberté que j'ai prise de te parler de mon chagrin, ne t'empêche point de m'écrire. Mais sois assûré, qu'à quelque heure que tu voudras m'accorder une lettre, fussé-je à l'agonie, tu me ressuscíteras.

LETTRE LXXXI.

Au Kaimakam.

Des Trembleurs en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & autres parties de l'Europe.

1659 LEs Nazariens sont tout à-fait fertiles en nouvelles Religions. L'Europe est un desert couvert de Sectes & d'heresies monstrueuses. Chaque siecle produit de nouveaux prétendus Prophêtes, & gens à revelations. L'erreur est polifique, & multiplie infiniment, pendant que la verité demeure toûjours la même, & est compriſe en peu de regles.

Il est sorti depuis peu d'Angleterre, d'Hollande, d'Allemagne, & autres païs Septentrionaux, un certain peuple qui se vante d'avoir une nouvelle commiſſion de Dieu, de prêcher la verité éternelle, de reformer les erreurs & les vices du genre humain, & de conduire les hommes dans la seule & infaillible voye du salut. Leur exterieur est simple, hardi, & uniforme, ne faisant pas plus de ceremonies ou de complimens aux perſonnes de la premiere qualité, qu'aux vulgaires, & à celles du rang le plus inferieur.

Ils s'apellent *la vraie semence, les décendans de Jacob, les Juifs de la promeſſe, des Iſraëlites ſans fraude*, & se donnent plusieurs autres vains titres : Mais en general on les apelle Quacres ou Trembleurs.

On dit que le Chef de cette secte se dit le Meſſie ; & qu'il est fait de corps & de viſage comme Jesus fils de Marie : Ou du moins on remarque qu'il reſſemble en tout au portrait que Publius Lentulus en envoya de Judée au Senat Romain, du tems qu'il

Etoit Gouverneur de cette Province. De là vient 1653.
que ſes ſectateurs ne font aucune difficulté de l'appeller *Jeſus, la beauté des dix mille, le fils unique de Dieu, le Prophète qui doit ſceller toutes choſes, le Prince de paix, le Roi d'Iſraël, le Juge, la conſolation, & l'eſperance du monde.*

Quand il marche ſes Diſciples le ſuivent nud tête; ce qui eſt comme tu ſais une marque de reſpect parmi les Francs; cependant ils ne le découvrent jamais pour aucun mortel. Il va à cheval, pendant que ceux qui l'accompagnent vont devant, derriere, & à côté de lui, étendant leurs habits dans le chemin par où il paſſe. Les pieds de ſa bête ne marchent que ſur la ſoye, ou autres riches étofes. Lors qu'on entre dans quelque Ville, les gens de ſa ſuite chantent à haute voix ſes loüanges, le proclamant fils de David, & heritier des divines promeſſes.

Tous ſes ſectateurs prétendent être Prophêtes, ſe vantent d'avoir des lumieres extraordinaires & des extaſes, où ils prédiſent l'avenir, & cenſurent les vices des Superieurs & des plus grands Princes avec une hardieſſe qui a peu d'exemples. En un mot, ils prêchent par tout, que Dieu travaille à jetter les fondemens d'une nouvelle Monarchie, qui détruira toutes les Monarchies du monde, & qui n'aura jamais de fin.

Cela cauſa des ombrages aux Etats où demeurent ces nouveaux Prédicateurs, & c'eſt ce qui fait qu'on les perſecute par tout. Cependant ils paroiſſent ſouffrir avec beaucoup de conſtance, & fort attachez à la doctrine qu'ils prêchent.

Ils reſſemblent, ſelon moi, à une ſecte de Muſulmans, qui ſoûtiennent que Jeſus fils de Marie reviendra ſur la terre: Qu'il ſe mariera & aura des enfans. Qu'il ſera oint Roi des Nations qui croyent en un ſeul Dieu, & qu'il regnera quarante ans dans ce glorieux état. Qu'aprés cela il ſubjuguera l'Antechriſt, & qu'enſuite viendra la diſſolution de tou-

1659. tes choses. Cependant les Croyans Orthodoxes rejettent ce sentiment comme fabuleux. Et il ne sert de rien d'alleguer en sa faveur le verset de l'Alcoran, où il est dit, *tu verras Mahomet, revenir ton Seigneur sur les nuées :* Car il ne s'agit là que de la glorieuse décente que Moïse, Jesus, & Mahomet feront du Paradis, accompagnez d'Enoc, d'Elie, & des cent vingt-quatre mille Prophêtes, pour assembler les Elûs au jour du jugement.

Si tu veux que je te dise ce que je pense de ces nouveaux Religionaires de l'Europe, & de leur Chef, je te dirai que je regarde le dernier comme un imposteur, & ses sectateurs comme des extravagans ou des furieux. Ce sont précisément des gens du caractere de ceux qui suivirent Moseileima du tems de nôtre saint Legislateur. Ce Moseileima fut un imposteur Arabe, qui voulut s'ériger en Prophête, & se mit en tête de composer un livre comme l'Alcoran. Mais comme il s'étoit infatué d'une vaine arrogance, il n'y eut dans ses écrits ni verité, ni élegance, ni équité de son côté, ni jugement en lui & en ceux de son parti. Et lui & eux en un mot furent tous taillez en pieces dans la valée d'Akreb par les troupes d'Abu-Bacrossadic, premier Calife.

Quant à ces Seducteurs modernes, ce ne sont point des gens de main, mais au contraire des gens simples & bons à rien, qui aiment mieux aquerir des richesses par une vie obscure, que de se rendre fameux par quelque heroïque entrepriſe. Ils s'apliquent en general ou au commerce, ou aux Mécaniques; & on remarque qu'ils sont fort ponctuels dans leurs manieres d'agir, gens de peu de paroles dans leurs marchez, modestes & composez en tout, sobres pour la vie, & de grande frugalité en toutes choses. En un mot, ils ont une industrie singuliere, n'épargnent ni travail ni peine pour grossir leurs richesses; au reste si subtils & si laborieux, qu'ils tireroient, s'il étoit possible, de l'or de la poussiere. Je ne sai personne qui les surpasse en

cela, si ce n'est les Juifs & Banjans. * Les premiers sont les plus artificieux de tous les hommes; & les derniers si fins & si rusez, qu'ils tromperoient le Diable. 1659.

Mais ces choses ne marquent pas une Religion pure : Car la Religion ne prescrit que les moyens de garantir l'ame de la contagion des choses de la terre, & de s'unir à la divinité, qui est son principe.

Adieu, illustre Kaimakam. Je souhaite que toi & moi aprés avoir long-tems couru & erré dans ce bas monde, puissions enfin nous rencontrer au centre de toutes choses.

LETTRE LXXXII.

Au même.

De la paix concluë entre la France & l'Espagne. Mariage du Roi de France & de l'Infante d'Espagne. Elargissement du Duc de Lorraine. Rétablissement du Prince de Condé.

J'Ecrivis il y a quelques mois au Cadilesquer de Romelie, dépositaire des canons de l'Empire; & interpréte de la loi de la justice. Je lui mandai les avances qu'on faisoit en vûë de conclure un traité de paix entre la France & l'Espagne. Je puis t'assurer aujourd'hui que cette paix est concluë, & que le traité a été signé par les Plenipotentiaires des deux Puissances interessées.

Il n'est pas necessaire de repeter ce que j'ai déja écrit en détail aux Grands de la sublime Porte. Mes lettres sont toutes publiques & enregistrées au Divan. Cependant tu ne trouveras peut-être pas mau-

* *Ce sont certains Idolâtres des Indes Orientales. Vid. Mer.*

1659. vais, que je t'entretienne des pointilles & des bagatelles que les Ministres Infidéles ont eu à discuter avant que de conclure une affaire qui décide de l'interêt & de la gloire de leurs Maîtres, du bonheur des deux Royaumes, & en general du repos de tout l'Occident.

La riviere de Bidassoa qui sort des Pirenées forme une petite Isle qu'on apelle l'Isle des Faisans, au milieu de laquelle on a tiré une ligne qui separe la France d'avec l'Espagne. Cette Isle fut choisie par les deux Ministres pour y tenir leurs conferences. Chacun avoit son pont pour entrer dans la partie de l'Isle qui apartenoit à son Maître. Sur la ligne de separation on a bâti une grande chambre pour les conferences, avec deux portes, l'une du côté du logement du Cardinal Mazarin sur les terres de France, & l'autre du côté de l'apartement de Dom Loüis de Haro sur les terres d'Espagne.

Chacun de ces Ministres étoit accompagné de divers Princes & Grands des deux Cours, & de plus de soixante autres personnes de qualité. Les ponts & la chambre des conferences étoient gardez par un corps de quatre cents Chevaux & Fantassins. En un mot, toutes choses ont été ménagées avec tant de moderation & de bonheur, que le Maréchal de Grammont a été envoyé en Espagne en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, & y a été reçû avec beaucoup de civilité & d'honneur.

Le sujet de sa negotiation étoit le mariage de son Maître avec l'Infante d'Espagne. Il agit & parla si bien, qu'il eut bien-tôt le consentement du Roi Catholique. Dés lors le Maréchal n'approcha de l'Infante qu'avec des soûmissions extraordinaires, la regardant déja comme Reine de France. Peu de tems aprés le contrat de mariage & le traité de paix furent mutuellement signez au grand contentement des Sujets des deux Princes, qui étoient ravis de changer les peines & les calamitez de la guerre, pour les douceurs & les avantages de la paix.

Il

Il ne sera pas inutile d'inserer ici quelques-uns des articles dont on est convenu. C'est une chose digne d'être sçuë du Suprême Divan. Le Roi d'Espagne relâche le Duc de Lorraine, & le Roi de France rétablit le Prince de Condé dans la libre possession & joüissance de tous ses biens, honneurs, dignitez, & privileges, en qualité de premier Prince du Sang; & lui donne outre cela le gouvernement des Provinces de Bourgogne & de Bresse. 1659.

Peu de tems avant que ces actes fussent signez, le jeune Prince d'Espagne qui n'avoit pas encore douze mois, mourut subitement. J'ai ci-devant parlé de la naissance de ce Prince, & des magnificences extraordinaires qui furent faites en cette occasion par le Roi son Pere, & par ses Ambassadeurs dans les Cours étrangeres. Ces Infideles paroissent en tout coup passionnez pour la gloire du monde, qui passe tout au plus aussi rapidement qu'une ombre, pour ne pas dire qu'elle est quelque chose de moins considerable.

Je suis surpris de la hardiesse avec laquelle le Bassa d'Alep s'est rebellé, & s'est mis en tête d'usurper l'Empire à la faveur d'une imposture aussi mal inventée, que l'est celle de vouloir se faire passer pour le fils d'Amurat. Cependant il semble qu'il n'a pas laissé de faire sous ce prétexte des progrez considerables. Les uns se sont joints à lui par pur amour pour la nouveauté, d'autres ont été emportez par la peur, & le peu qui ont embrassé ses interêts l'ont fait par pur mécontentement, & dans l'esperance d'ameliorer leur fortune. Les peuples de la campagne sont en general oprimez par leurs Gouverneurs, & il n'est pas surprenant qu'ils prennent les armes pour un homme qui leur promet de les delivrer de cette oppression. C'est-là le prétexte ordinaire de toutes les innovations qui se font dans l'Etat. Le Soldat aussi est privé de sa paye, & prêt par consequent à combattre sous le premier General qui a le plus d'argent. Les mécontens non plus ne man-

1659. quent pas alors parmi les Grands, pour fomenter & favoriser la rebellion.

Tout cela vient de la mauvaise conduite des premiers Ministres, qui sont seuls responsables des fausses démarches qui se font dans l'Etat.

Illustre Kaimakam, le gouvernement Ottoman est en desordre. Je souhaite que la destinée ne le mette pas en pieces; ce qui paroît le vrai moyen de le réformer.

LETTRE LXXXIII.

A Hamet Reis Effendi premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Il le felicite sur son élevation à cette dignité. Mort du Roi de Suede & du Duc d'Orleans.

1660. JE te souhaite toute la joye imaginable dans ta nouvelle dignité: Cependant je ne sai lequel est le plus heureux de toi ou de ton Predecesseur. C'est à la verité un grand honneur, accompagné d'un grand profit, de servir dans le poste où tu est le plus puissant & le plus invincible Monarque de la terre: Mais il y a en même tems à essuyer une infinité de peines, de fatigues, & de dangers. L'heureux Muzlu est à present delivré de toutes ces choses, & elles te sont tombées en partage.

Pour lui je ne puis que l'estimer heureux d'avoir eu permission de se retirer à la campagne, à couvert de la foule & du tracas de la Ville, & des embarras des affaires d'Etat, qui étouffent les plaisirs de l'ame les plus innocens & les plus naturels. Le voila rentré dans l'entiere joüissance des Elemens & de soi-même, au lieu qu'auparavant les perpe-

cuels tracas de la Cour le privoient absolument de 1660.
l'un & de l'autre de ces avantages. Un homme perd insensiblement à la Cour ses plus cheres affections : L'esprit s'égare au milieu de tant d'interêts : Mille inquietudes, mille soucis le tiennent continuellement à la torture ; le divisent, le dissipent, & le déchirent par maniere de dire.

D'ailleurs supposé que ton Predecesseur eut été aussi exempt de ces distractions qu'un Santon, la seule necessité d'être toûjours en Ville suffisoit pour le rendre miserable. Je regarde un homme ainsi confiné, comme un prisonnier au large, & sa condition ne me paroît guere meilleure que celle d'un homme qui est sur le point d'être enterré tout vif.

Il est vrai que Constantinople surpasse toutes les autres Villes du monde pour les agrémens de sa situation. Les maisons sont agreablement mêlées avec de beaux jardins, & les ruës rafraichies d'un vent frais qui vient de la mer. Il paroît de loin une Ville bâtie dans un bois, où l'on peut l'apeller une forêt composée de Minarets & de Ciprez. Les terrasses font un aspect agreable, d'où l'on découvre les campagnes & les montagnes voisines. C'est un plaisir de la regarder du côté de la mer, & de voir cette infinie varieté de bâteaux & de Navires à la voile, qui vont d'un port à l'autre : De voir les autres divertissemens qui se font sur mer ; le charmant mélange de Palais, de bocages, & de jardins, le Serrail & les villages qui enrichissent les bords opposez. O Reine des Villes, la Maîtresse des Royaumes, la gloire des Nations, la commandante, & l'asile de toute la terre ! Heureux & trois fois heureux serois-je moi-même, si l'on me faisoit la faveur de retourner dans son enceinte, & qu'on me permît de changer la societé des Infideles pour celle des vrais Croyans.

Combien de fois ne languis-je point de voir les riches Croissants, les triomphantes livrées des Ottomans, au faîte des Minarets de la Ville Imperiale ?

1760. Combien de fois ne me souhaité-je point prosterné sur les Tapis des sacrées Mosquées, dans les dévotes assemblées des Fidelles, adorant l'Eternel qui est parfaitement Saint ? Au lieu de cela je suis contraint d'aller aux Temples des Idolâtres, de me mettre à genoux & de me prosterner devant des Trônes & des Statuës ; de me joindre exterieurement aux Infidelles, & de prier devant des choses qui n'ont ni vie, ni sentiment, ni vertu.

Que j'envie l'heureuse condition du moindre Artisan de Constantinople, qui a tous les jours le bonheur de se nourrir des bons alimens de l'Orient, & de boire du delicieux Sorbet, ou de l'eau teinte avec le jus des riches fruits de la Grece ! Au lieu de cela, je suis contraint de manger des viandes défenduës par nôtre saint Prophête, & de rendre mon ame execrable par une nourriture impure & profane, où bien il faut se résoudre à mourir de faim. Les incirconcis sont plus abominables que les corbeaux & les vautours, car comme ces oiseaux immondes il n'y a point d'impureté qui ne soit pour eux une délicatesse. Pour couvrir leur soüillure ils corrompent leur Evangile, & prétendent que le Messie même l'a tolerée : Comme si ce saint Prophête qui obeït si exactement à la loi de Moïse, & qui s'est proposé en exemple à ses adorateurs, étoit capable de contredire à ses divins préceptes, & à sa propre pratique, en recommandant l'impureté & le libertinage. Non, l'admirable fils de Marie a été l'homme du monde le plus sobre & le plus austere, & a prêché ces vertus aux autres, & par ses paroles & par ses actions. En effet il a souvent expressement déclaré à ses Disciples, *Qu'il n'étoit point venu pour abolir la Loi, mais pour l'épurer & la perfectionner.*

Il fut circoncis huit jours aprés qu'il fut né, suivant le commandement de Moïse, & la constante pratique des enfans d'Israël. En un mot, tant qu'il a vécu il ne s'est jamais détourné des traditions de ses Peres, les Anciens de la maison de Jacob.

A la verité il a souvent parlé contre les superstitions des Pharisiens qui aboliſſoient la loi dans des points eſſentiels, en introduiſant des ceremonies vaines & inutiles : Mais il n'a jamais rien dit contre aucuns préceptes poſitifs, comme étoient ceux qui limitoient le choix que les Juifs devoient faire des viandes pures d'avec les impures. Ainſi les Chrétiens ſe trompent de ſe faire accroire qu'il leur a permis de manger de tout indifferemment ſans circonſpection & ſans reſerve. 1660.

De là vient qu'ils mangent de la chair de pourceau, des reptiles, & que le ſang eſt de toutes leurs ſauces. Ils ne font point ſcrupule de manger des choſes qui ſont mortes d'elles-mêmes, & ſe régalent auſſi volontiers des bêtes qui ont été étouffées ou étranglées, que de celles qui ont été tuées en prononçant le nom de Dieu. On ne trouve aux boucheries que des proviſions du premier ordre ; & il faudroit que celui qui ne voudroit pas manger des choſes qui ſont en abomination aux Muſulmans, ſe contentât de manger des herbes. Ainſi je regarde cela comme un de mes plus grands malheurs ; de là vient auſſi que je brule d'envie de retourner à Conſtantinople.

Cependant aprés tout, je me croirois beaucoup plus heureux encore ſi je pouvois avoir la liberté d'aller paſſer le reſte de mes jours dans le païs de ma naiſſance ; tant j'admire la vie champêtre & la ſolitude. Auſſi eſt-ce pour cette raiſon que je regarde ton Prédeceſſeur comme un homme heureux de joüir comme il fait des douceurs de la retraite, où il a la liberté de reſpirer, & le privilege de ſe ſouſtraire aux vaines importunitez & crieries des mortels.

Il y a neanmoins une eſpece de felicité dans ton emploi, & l'on ne peut pas t'appeller miſerable, tant que tu t'aquiteras bien de ton devoir, & que tu auras la bienveillance de ton Souverain.

1660 Je vois par ta lettre que tu as envie de savoir les caracteres des Etats étrangers ; que tu souhaites d'être instruit des differens interêts des Princes Nazariens, des intrigues des Cours d'Occident, des ouvertures de paix & de guerre, & des differentes loix, maximes, & coûtumes des peuples. Les frequentes conversations que tu as avec les Ambassadeurs à la Porte, te fourniront sur cela une infinité de bonnes remarques. Mais puisque tu veux avoir les miennes, j'obeïrai dans la suite au commandement que tu me fais. Aussi-bien est-ce trop d'ouvrage pour une seule lettre.

Je te dirai à present, & tu peux l'enregistrer comme une nouvelle certaine, que la Paix entre la France & l'Espagne a été ratifiée par les deux Rois, & solennellement publiée dans leurs Etats avec une joye & une magnificence inexprimable. Il est certain aussi que le Roi de Suede est mort, aussi-bien que le Duc d'Orleans oncle du Roi de France ; ce qui a diminué en quelque maniere la joye des François pour la Paix generale. Certainement il y a dans les affaires un mélange de bien & de mal également bizarre. Nôtre felicité n'est jamais pure. La mort marche d'un pas égal, & frape aussi hardiment à la porte du Palais des Rois, qu'à celles des chaumieres des plus vils esclaves.

Le devoir d'un homme sage est d'être toûjours resigné aux ordres de la Providence, & préparé à toute sorte d'évenemens facheux ; car pour les agreables ils sont toûjours bien reçûs.

LETTRE LXXXIV.

A Dinet Golou.

Contre les petites superstitions des Mahometans. De Jesus & de Moïse en Egipte.

M'Entretiendrai je avec toi au travers d'un verre de bon vin, comme Horace avoit de coûtume de faire avec ses amis ? Otons le masque pour quelque tems, & parlons à cœur ouvert. Je suis persuadé que tu n'as pas moins de veneration que moi pour nôtre saint Prophête ; & que tu as été élevé dans toutes les tendresses de la pieté que nos Molahs apellent les délicatesses de la loi divine. Nous avons eu soin l'un & l'autre de nous lever avant le Soleil, & de faire tous les matins nos oraisons à demi extasiez, c'est-à-dire demi dormans & demi éveillez. C'est un point qui est sans contredit necessaire à la pieté. Nous n'avons pas été moins soigneux d'observer les autres quatre heures de priere. Nous aurions regardé tous deux comme une négligence indévote, si nous avions vu à terre un morceau de papier, & que nous ne nous fussions pas baissez pour le ramasser, en ôtant la bouë par respect, & baisant la table rase sur laquelle on a de coûtume d'écrire le nom de Dieu : Comme si l'on n'eut pas marqué le même respect d'empêcher d'être profanez le bois, la pierre, la toile, & telles autres choses sur lesquelles on peut imprimer les misterieux caracteres. Je pourois même ajoûter les sables, qui selon quelques-uns furent les premiers livres du monde. S'ils ne furent pas les premiers, nous sommes assurez qu'on s'en servoit dans les premiers siecles pour ecrire, & qu'on tiroit sur la surface de la ter-

1660 re des figures perceptibles. Témoin le vieux Philosophe qui après son naufrage ayant été jetté sur une côte inconnuë, découvrit incontinent les mœurs des habitans par le moyen de certaines impressions Mathematiques qu'il trouva sur les sables; car il conclud que ces impressions étoient des vestiges d'humanité & de vertu. Mais pour revenir à la Religion, disons que nous avons obeï aux instructions de nos Peres & Tuteurs, & n'avons point manqué de zele pour l'observation de toutes les pointilles de la pieuse tradition. Nous avons jeûné, prié, nous nous sommes lavez, nous avons donné l'aumône aux tems ordonnez, & de la maniere que la loi prescrit. Ce sont, j'en conviens de loüables exercices: mais il me semble que ce ne sont pas les parties solides & essentielles de la vraye Religion. Je hais l'hipocrisie & les dévotes aparences de ceux qui croyent jouër Dieu par de vaines ceremonies & par un exterieur composé. Il vaudroit beaucoup mieux s'accommoder des ceremonies idolâtres de Bachus, si je puis avec justice leur donner cette épithete, & faisant les saouls à l'honneur du vin, il seroit mieux de proferer de prétendus blasphêmes, & de reformer le modele de l'Univers. Pour moi j'aimerois mieux faire tout cela, & davantage encore, que de me duper moi-même par de vaines esperances de gagner le Paradis, en faisant bien le personnage de dévot Comedien.

Je ne serois pas bien aise que tu crusses, que ce que je viens de dire procede du mépris que j'ai pour l'éternelle Majesté.

Je jure par les Cieux, & par toutes les immortelles beautez du Firmament, que je n'ai point de faculté qui ne soit pleine de reconnoissance & de veneration pour Dieu, & qui ne brûle des flâmes d'un amour sacré pour cette adorable source de toutes choses. En un mot, mon dessein est seulement de garentir mes amis des attentats de fraudes pieuses, & de les mettre au dessus du pieux burlesque de nos Molahs & Moufcis.

Croi, cher Diner, qu'il y a un Dieu, une cause pre- 1669.
miere, un juge équitable qui préside sur le monde. Croi aussi à son Prophète, le Saint, le bien aimé Mahomet, & le Favori du Tout-puissant. Aye aussi quelque foi pour ces autres Envoyez. Ne regardons point Hali comme un homme qui n'avoit point de dévotion interieurement. Il étoit Musulman, & a été le quatriéme Calife, quoi que selon nôtre Theologie ses Sectateurs soient heretiques & damnez. Si la Justice avoit eu lieu, peut-être auroit-il été le premier des Vicaires, mais son absence suspendit son élevation. Je renvoye tout cela au Jugement dernier. Cependant je reconnois que j'en ai dit trop peu pour un Sheiai,* & trop pour un Sunni.

Je ne sai pas aussi pourquoi nous n'avons point de veneration pour la memoire de Mercure, d'Orphée, de Cadmus, de Meliſſe, de Faune, & autres Sages & Legislateurs anciens, qui ont instruit les nations de la terre des misteres de la Religion, qui leur ont enseigné d'adorer un Dieu Souverain, de croire l'immortalité de l'ame, & de faire de bonnes actions.

Il est vrai que les ceremonies de leur culte n'étoient pas comme les nôtres, & qu'elles étoient peut-être soüillées de l'insoûtenable adoration des images. Leurs Autels fumoient du sang des bêtes égorgées, & quelquefois du sang des victimes humaines qui y étoient immolées. Mais ces barbares ceremonies ne furent point instituées par les premiers Oracles de la Religion, par des esprits éclairez, & par des Ambassadeurs que Dieu eut envoyez au monde. Elles s'introduisirent par degrez à la faveur de la corruption des tems, de l'avarice des Ecclesiastiques, & de la superstition des peuples. Et autant que nous en pouvons juger, nos Historiens n'ont pas dit en cela la verité en gens desinteressez.

Il y a une envie naturelle entre gens de differentes

* *Secte de Mahometans de Perse, opposée à celle des Sunnis ou Mahometans Turcs. Vid. Mor.*

1660. maisons & nations. Nous & nos peres qui décendons d'Abraham du côté d'Ismaël, & les Juifs qui en décendent aussi du côté d'Isaac, avons été trop favorables aux décendans de ce cheri de Dieu. Nous faisons tous vanité de nôtre illustre genealogie, & principalement les Juifs, qui croyent qu'il n'y a point de gens au monde qui leur soient comparables, soit pour l'antiquité & pour la noblesse, soit pour l'innombrable multitude de leurs freres. Ils ne considerent point qu'ils sont dispersez par toute la terre comme des brebis qui n'ont point de Berger : qu'il ne leur est pas permis de posseder une coudée de terre qu'ils puissent dire à eux en propre : qu'ils sont l'objet du mépris, de la haine, & de la raillerie de toutes les nations ; & de plus infames, vagabonds, usuriers, esclaves, & les vils ministres des voluptez des autres hommes : gens sans nom & sans caractere ; & enfin dans leur état present les plus corrompus & les plus contemptibles de tous les enfans d'Adam, si l'on en excepte les Cafars d'Ethiopie, qui se nourrissent des boyaux & de l'ordure des bêtes.

Il est vrai que les Ancêtres des Juifs ont fait belle figure dans le monde du tems de Salomon & de leurs autres Rois victorieux pendant qu'ils furent en possession de la Palestine. Dans ces tems-là même ils furent neanmoins souvent humiliez & faits esclaves par les Rois de Babilone, de Perse, & d'Asirie, & ensuite entierement subjuguez par les Grecs, jusques à ce qu'ils furent enfin totalement ruïnez par les Romains, qui pillerent leurs Villes, brûlerent leur Temple, & dépeuplerent entierement leur païs.

Si nous montons plus haut, & que nous allions jusques à leur celebre sortie hors d'Egipte, dont leurs Historiens font tant de bruit, & qu'ils accompagnent de tant de miracles fabuleux, nous trouverons que les Auteurs Egiptiens, & ceux des autres nations, gens d'aussi grande autorité que Joseph, ou tout autre Historien Juif, en ont parlé avec beaucoup de mépris, & ont fait d'eux un gor-

trait peu avantageux. Manethon Prêtre Egiptien les apelle une troupe de gens sales & lepreux, & dit qu'ils furent chassez du païs par Amenophis qui regnoit alors; & qu'ils s'en allerent en Sirie sous la conduite de Moïse Prêtre Egiptien. Charemon Auteur celebre parmi les Grecs raporte à peu prés la même chose. Il dit que sous le regne d'Amenophis, deux cents cinquante mille lepreux furent bannis d'Egipte, & en sortirent sous la conduite de Tisithen & de Peteseth, c'est-à-dire Moïse & Aaron. Quoique les autres Ecrivains varient sur le nom du Roi qui regnoit alors en Egipte, tous neanmoins disent unanimement que les Israëlites étoient un vilain peuple, tout couvert de gale & d'apostumes infectes, & regardé comme l'écume & l'ordure de la nation Egiptienne. Tacite Historien Romain d'une autorité inconteſtable, ajoûte que Moïse l'un des lepreux exilez, étant un homme d'esprit & qui avoit parmi eux de la réputation, voyant l'accablement & la confusion de ses freres, les pria d'avoir bon courage, & de ne se confier ni aux Dieux des Egiptiens, ni aux Egiptiens mêmes; mais de se fier seulement en lui & d'obeïr à ses conseils; qu'il étoit envoyé du Ciel pour être leur conducteur, pour les tirer de la calamité sous laquelle ils gemissoient, & pour les proteger contre tous leurs ennemis. Sur cela le peuple ne sachant que faire, s'abandonna entierement à sa conduite. Dés lors il fut leur Capitaine & leur Legislateur; il les fit passer par les deserts d'Arabie, où ils commirent de grands vols & brigandages, passerent au fil de l'épée les hommes, les femmes & les enfans, brûlerent les Villes, & ruïnerent tous les lieux où ils pûrent mettre le pied. Que pourroit-on dire de pis, cher Dinet, d'une troupe de voleurs & de bandits? 1660

Moïse est en Paradis, & je ne parle de son nom qu'avec un profond respect, car il étoit le plus grand des anciens Prophêtes. Cependant permets-moi d'avoir quelque égard pour ma raison. Il étoit homme

1660. aussi-bien que moi, & sujet par consequent aux foibles de la nature humaine. Ils eut l'avantage d'être élevé au College des Prince du Roi à Memphis; avantage dont aucun de ses freres ne pouvoit se vanter. Permets-moi de te dire franchement & sans déguisement ce que je pense. La Magie & l'Astrologie étoient alors les seules sciences à la mode; & comme Moïse étoit parfaitement bien versé dans tous les misteres & secrets de la sagesse des Egiptiens, il ne lui fut pas dificile d'inspirer de la veneration & de l'atachement pour sa personne aux enfans de Jacob rustiques & ignorans; & de leur faire embrasser dans l'opression où ils étoient, la discipline qu'il voulut.

Si je parle ainsi librement ne crois pas pour cela que je sois un infidéle ou un Athée. J'en ai entendu dire bien davantage à quelques-uns de nos Mollahs dans leurs conversations particulieres. C'est une crainte superstitieuse de n'oser pas se servir de la raison, qui aprit au Prophête Moïse même les moyens de faire des conquêtes, & de s'aquerir une réputation immortelle.

Je ne suis point ambitieux, & je ne voudrois point te faire aspirer à une grandeur illegitime. Mais soyons toûjours nous-mêmes, c'est-à-dire hommes; ne nous en laissons point imposer aux fables des Ecrivains interessez, & n'en croyons point le premier fou qui nous viendra debiter des choses déraisonnables. Il est certain qu'avant les Israëlites il y avoit sur la terre plusieurs Nations & grands Prophêtes, qui n'étoient point de la posterité d'Ibrahim. La date des Olimpiades est beaucoup plus certaine, à un jour, & même à une heure prés, que l'Egire des Israëlites. La premiere se démontre par les éclipses de Soleil & de Lune, entrelacée qu'elle est dans le corps de l'histoire payenne: mais l'autre est défectueuse en ce point capital, & exposée à mille disputes parmi les Ecrivains.

Cher ami, ne nous laissons point embarasser toi & moi à des disputes de rien, & ne nous attachons

point à des choſes frivoles ; mais adorant un ſeul 1660.
Dieu, & croyant ce qui eſt raiſonnable, poſſedons nos ames en paix & en tranquilité.

LETTRE LXXXV.

Au Kaimakam.

Reception du Prince de Condé à la Cour de France. Quelques endroits de ſa vie.

APrés une longue inimité, le Prince de Condé eſt enfin rentré en grace, & en eſt redevable au Roi d'Eſpagne. J'ai déja dit dans quelques-unes de mes précedentes que les deux Couronnes en étoient convenuës dans le traité de paix comme d'un équivalent pour l'élargiſſement du Duc de Lorraine demandée par le Roi de France. Cela vient d'être executé, & le Prince rebelle a été reçû avec beaucoup de careſſes du Roi, de la Reine-Mere, du Cardinal Mazarin, & de toute la Cour.

Ce Prince paſſe pour le plus vaillant homme du ſiecle, & a été déclaré tel il y a long-tems par le Maréchal de Turenne, qui n'eſt pas un Capitaine de mediocre caractere, ſoit pour la tête ou pour le bras. Le Prince de Condé étoit autrefois extrêmement aimé des François ; mais ſon humeur inconſtante & ſauvage, & les triſtes ſuites des guerres civiles changerent pour quelque tems leur affection en indifference, en froideur, & en mauvaiſe volonté. Mais ce n'eſt plus à preſent la même choſe.

Lui & ſon frere le Prince de Conti ont été rarement d'un même avis, ayant été ſouvent Chefs de partis contraires durant la minorité de ce Roi. Comme Conti eſt boſſu, Condé le ſatiriſoit d'ordinaire, & le menaçoit d'aplanir ſon dos raboteux avec ſon épée.

Il eſt certain que le Prince de Condé étoit dans ſa jeuneſſe rude & prodigue ; mais à preſent il commen-

1660. ce à revenir de tout cela. Du vivant de son Pere on l'apelloit le Duc d'Anguien. Pour dauber l'avarice du bon homme, il avoit de coûtume de prendre d'une main plusieurs poignées d'or, & d'en remplir une bourse, disant, *c'est ce que fait mon Pere.* Prenant ensuite la bourse de l'autre main, il la détournoit, & répandant l'or parmi ses Favoris, il disoit, *voilà mon humeur.*

Passant un jour à pied dans une Ville de France, du gouvernement de son Pere, le Magistrat, qui étoit un vieillard, vint le recevoir, & commença à le haranguer avec le plus d'éloquence qu'il pût. Mais le Prince étant de bonne humeur, profita d'une basse reverence que le bon homme lui fit, sauta par-dessus sa tête, & s'arrêta derriere lui. Le Magistrat qui ne s'étoit point aperçû du saut, se tourna gravement du côté du Prince, & lui fit une nouvelle reverence, mais moins profonde que la premiere. Le Prince leger le prenant à demi penché, & lui mettant les mains sur ses épaules, sauta par-dessus lui une seconde fois : ce qui empêcha de prononcer la harangue que le bon homme avoit meditée, & donna beaucoup à rire aux spectateurs.

Il aimoit beaucoup les femmes étant jeune, & prenoit un plaisir singulier à débaucher des Religieuses ; ce qui donna lieu à la Reine-Mere de lâcher contre lui quelques traits satiriques ; & une fois entr'autres qu'il lui disoit que les Suisses faisoient de grands desordres ; qu'il y en avoit qui entroient dans des Convens de Religieuses & violoient la chasteté de ces saintes filles. » Si vous me disiez, » lui répondit la Reine, qu'ils sont entrez dans des » caves, je n'aurois pas de peine à vous croire ; car » les Suisses sont reconnus pour des ivrognes. Mais » pour galantiser des Religieuses, personne n'a mieux » la mine de le faire que le Duc d'Anguien.

Tout ce que je viens de dire n'empêche pas neanmoins qu'il ne soit à present un homme sage, un bon General, & qu'il n'ait eu le bonheur de ren-

trer dans les bonnes graces de son Souverain. 1660.

Cette Cour en un mot est si transportée de joye du mariage du Roi avec l'Infante, qu'elle oublie toutes les injures passées. Il n'y a point de crimes qui ne soient mis sous les pieds ; & le Diable même seroit bien reçû aux nôces, pourvû qu'il voulut être de bonne affaire & de bonne societé.

Les nôces ne sont encore faites que par Procureur. Mais on fait ici de grands préparatifs pour donner la derniere main à la ceremonie.

Il n'est pas aisé de deviner quelles seront les suites de ce mariage & de cette paix ; mais je crains que les Chrétiens ne forment des desseins contre la Porte Ottomane, à present que tous les Princes de l'Europe sont en paix.

Illustre Kaimakam, ne regarde pas comme un songe ce que je te dis ici. Car les Infidéles, je te le repete encore, font des machinations contre nous.

LETTRE LXXXVI.

Au même.

Charles II. Roi d'Angleterre, remonté sur le Trône.

JE suis persuadé que ce ne sera pas moi qui t'apprendrai les premieres nouvelles d'un grand changement, d'une révolution surprenante qui vient d'arriver en Angleterre. Sache donc que celui dont j'ai si souvent parlé sous le nom de Roi des Ecossois, fils aîné de Charles I. & legitime heritier des Royaumes Bretons, que j'apellerai desormais Charles II. est remonté sur le Trône de ses Peres, sans violence ni effusion de sang, & cela par le consentement unanime & par les desirs ardents de ses Sujets.

Ce jeune Prince exilé a erré durant douze ans dans

1660. les Cours étrangeres, & a entendu parler de douze changemens differens arrivez dans ses Etats durant son absence; chaque changement ayant produit une nouvelle forme de gouvernement. Les rebelles ont lû & relû la politique d'Aristote, & parcouru les differens modéles proposez par Platon & autres Philosophes, qui ont traité des Republiques, pour trouver ce qui convenoit le mieux aux besoins & au genie de la nation Angloise. Il n'y a point d'espece d'Aristocratie, de Democratie, & d'Oligarchie, qu'ils n'ayent mis en usage pour soûtenir la forme du gouvernement, dont ils avoient changé la base, qui étoit une Monarchie hereditaire. Tous leurs travaux & projets ont été inutiles, & ils auroient aussi-tôt bâti un château en l'air, que de trouver ce qu'ils cherchoient. Les Anglois enfin se trouvant fort desunis & fort affoiblis par les guerres civiles, par les impositions, & autres effets ordinaires à l'usurpation & la tirannie, n'ont pas crû pouvoir empêcher la ruine entiere de la Nation, qu'en rappellant comme ils ont fait leur Roi legitime, qui est la pierre angulaire sur laquelle est fondée la prosperité & la puissance de l'Angleterre.

Il y a une circonstance remarquable dans ce changement, c'est que le Souverain de l'Angleterre mit pied à terre & fit son entrée triomphante dans cette Isle, le même jour qu'il étoit né. Cela me rapelle un fait dont j'ai entendu parler à Paris, qui est que le jour de sa naissance on avoit vû une étoile brillante, le Soleil étant précisément sur le Meridien. Les Astrologues de ce tems-là firent sur cela plusieurs prédictions à son avantage: & ceux d'aujourd'hui qui sont témoins de son heureux retour dans ses Etats, disent qu'il arrivera quelque chose de plus grand encore.

Il n'y a que Dieu seul qui sache ce qui est dans le sein de l'avenir; & quand aux Musulmans, ils n'ont aucun sujet de se réjoüir de la grandeur des Princes Infidéles. Cependant une étoile paroissant en plein

Midi, sur le lieu précisément où une grande Reine 1660.
étoit en travail d'un Prince, est un signe qui présage quelque chose d'extraordinaire. Ce fut un même signe qui rendit la naissance du Messie si illustre, quoi qu'à cela prés elle fut assez obscure. Les Mages d'Orient guidez par une telle étoile, vinrent & trouverent Marie la Mere de Jesus, dans une étable, & l'enfant Prophête couché dans une créche, au lieu de berceau. Aussi nous dit-on que les éclipses de Soleil présagent le malheur ou la mort des grands personnages, & que tous les autres prodiges, soit du Ciel ou de la Terre, dénotent quelque chose.

Mais que ces observations soient vrayes ou fausses, il est toûjours certain, que le Prince exilé est retourné dans ses Etats avec beaucoup de pompe & d'avantage. Je me serois reproché comme une grande negligence, d'avoir laissé partir un Courier sans te donner avis d'une révolution qui a surpris toute l'Europe, & qui selon toutes les apparences va changer la face des affaires de la plûpart des Princes & Etats Chrétiens.

D'ailleurs je sai que l'Angleterre a un Ambassadeur à l'auguste Porte, qui décide les querelles de toutes les nations de l'Europe. Il y a aussi quantité de Marchands Anglois à Constantinople. Ils peuvent être broüillez les uns avec les autres. Les uns sont pour les Rebelles; les autres pour leur Roi. Ainsi cette révolution étant publique, ce sera le vrai moyen de pacifier les démélez de cette nature, suivant la raison, l'équité, & la gloire de la sublime Porte. Car ce Roi fait déja plus belle figure qu'aucun de ses Prédecesseurs, & partant son amitié ne doit pas être mépriſée.

Tu dois prendre ce soin, toi qui est le Subdelegué du Subdelegué de Dieu.

LETTRE LXXXVII.

A Mehemet Eunuque relegué au Grand Caire en Egipte.

Il fait éclater sa mélancolie par plusieurs pensées bizarres & extraordinaires. Proprietez du vin.

1660. QUe ne suis-je renfermé dans la plus sombre & obscure voute d'une des Piramides du voisinage de la Ville où tu demeures ! Que ne puis-je m'entretenir avec les esprits des Rois d'Egipte! Que ne puis-je embrasser les Démons, & courre le *Gerit* avec les *Hobgoblins* & tous les esprits nocturnes autour du tombeau de Cheops, ou traverser les funestes galeries, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ! Que ne puis-je parcourir le nid des Chauve-souris, des Orfraies, des Harpies, & autres monstres ailez, qui sont des productions des excremens des ames humaines, ou du moins des carcasses salées, qui y sont en dépôt, les unes avant le déluge de Noé, & les autres aprés, si ce qu'on en dit est veritable ! Dieu sait si cela est ou non : Pour moi il ne m'importe. Mais j'ai une violente passion de voir si aprés les recherches de tant de voyageurs, je ne pourrois pas découvrir quelque chose dans ces antiques monumens. Ma mélancolie est si singuliere, que je ne puis la divertir qu'en faisant societé avec les morts, ou en ayant un million de malins esprits dansans autour de moi leurs chansons infernales, & grimaçans comme les singes de l'enfer. Qu'un tel passe-tems me feroit rire ! Un divertissement de cette nature soulageroit ma rate, & me remettroit de bonne humeur.

N'y a-t-il point d'autres êtres que ceux qui sont 1660.
tous les jours exposez à nos sens ? Ou la Nature est-elle plus pauvre que l'imagination de l'homme, qui peut se former une idée d'une infinité de creatures qu'elle n'a jamais vûës ? Je suis dégoûté des objets & des plaisirs que fournissent les Elemens, & partant je voudrois fort m'aller rafraîchir dans un nouveau monde.

Mais, cher Mehemet, quand je regarde le Ciel & que je considere la Lune & les Etoiles ; lorsque mes yeux se perdent dans la vaste étenduë du firmament, & que mon esprit ne trouve point de bornes à l'Univers ; je rentre alors en moi-même, plein d'humilité & de confusion d'avoir fait des reproches au Tout-puissant, & d'avoir mal parlé de ses ouvrages. Ils paroissent tous beaux & parfaits, & le moindre atome est assez grand pour loger mille ames. Il n'y a rien dans la Nature qui ne soit touchant & plein d'agreables merveilles ; Cependant il y a certains tems où je ne saurois m'empêcher de tomber dans ces accés hipocondriaques. Je suis quelquefois le plus bouru & le plus mélancolique de tous les hommes. Je prens tout de travers, & je regarde tout par un faux cristal ; cependant je me persuade que j'ai raison, & que je vois toutes choses telles qu'elles sont naturellement. Cette noire & fâcheuse passion est tellement subtile & artificieuse, qu'elle m'ôte le goût des plus grands biens. S'il étoit possible que cette peste fut admise au Ciel, il est certain qu'elle feroit un Enfer du Paradis, & autoriseroit en quelque maniere la fiction des anciens Poëtes, qui ont introduit parmi les Dieux l'usage du Nepenthé, pour appaiser leur colere, & les mettre de bonne humeur.

Je ne sais quelle sorte de boisson étoit ce Nepenthé : Mais je sai bien que mon Nepenthé est un bon verre de vin de Languedoc, vin aussi excellent & aussi délicieux que les vins de Tenedos & de Mitilene. Je pouvois autrefois me vanter d'avoir un autre moyen

1660. pour vaincre ma mélancolie, c'étoit de donner batailles à mes penſées en pleine campagne : Mais à preſent ce n'eſt plus cela. Je ſuis contraint d'avoir recours aux ſtratagêmes & aux embuſcades, & de ſurprendre ces vilains & odieux monſtres dans leurs retranchemens, pour les en faire ſortir par le vin, par les femmes, par la muſique, & autres divertiſſemens. J'enſevelis tout mon ſouci dans un profond ſommeil; ce qui ne manque jamais d'arriver quand on a bû vigoureuſement & à cœur ouvert. Je me réveille enſuite gai comme une alouëte, & auſſi jeune que ſi j'avois paſſé par les mains de Medée.

Que ſert-il d'affecter une ſainteté exterieure, pendant que le cœur eſt tout prêt à crever de malice, d'orgüeil, d'ambition, d'avarice, & de mille autres vices? Le vin bû à propos guerit toutes ces maladies de l'ame; d'un miſerable en fait un liberal, d'un cruel un tendre, d'un brutal & d'un opiniâtre, un civil & un complaiſant, & enfin d'un lion un agneau, & d'un vautour un pigeon. Il a la vertu de transformer l'ame, & de lui donner des qualitez toutes divines.

Pourquoi donc nous aſtreindre à des loix qui n'ont jamais été obſervées par ceux qui les ont faites? Tous les Philoſophes ont été de bons compagnons, & nôtre ſaint Prophête même bûvoit ſecrettement du jus de la grape. Nos Empereurs & nos Grands n'en font pas moins. La ſeule raiſon pour laquelle ils le défendent à leurs ſujets, eſt, de peur qu'ils ne deviennent trop ſages & ne ſe mettent en devoir de ſecoüer le joug. En effet le vin éleve l'eſprit, & donne tant de hardieſſe, qu'un eſclave croit être un grand Seigneur. A faute de cette liqueur, toutes les nations où le vin ne croît pas, ont inventé quelque boiſſon qui pût guerir la mélancolie, & rendre le cœur joyeux. Les Chinois font du vin de Ris. On a en mon païs une autre liqueur qui enivre, compoſée de certaines racines. On s'en ſert auſſi en certains endroits

de la Perse. Dans ces Provinces Occidentales on 1666
fait diverses sortes de liqueurs fortes, composées de froment, d'orge, de miel, & autres ingrediens. Et l'on fait aussi du vin de pommes, de poires, de cerises, de raisins secs, & autres fruits. Je te dis, cher Ami, que nous ne subsisterions point si nous ne donnions quelquefois à la nature un nouveau ferment pour la degager de la matiere grossiere.

Cependant usons-en avec moderation, & nous souvenons que Dieu nous a donné ces choses pour maintenir nôtre santé, & non pas pour la ruiner. En un mot, cher Mehemet, soyons joyeux & sages.

LETTRE LXXXVIII.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Remarques sur certaines circonstances de la vie d'Henri IV. Roi de France.

JE me suis donné de la peine; j'ai lû quantité de memoires de vieux Courtisans, & je me suis entretenu avec plusieurs personnes qui peuvent se souvenir des tems d'Henri IV. & tout cela pour obeïr à tes ordres, & te faire le plaisir de t'envoyer quelques remarques sur la vie de ce Prince, qui tout petit qu'il étoit de taille, avoit neanmoins comme un autre Alexandre, une ame grande, qui lui a fait faire des actions si illustres, qu'elles lui ont aquis le titre de Grand, & l'ont fait regarder comme l'arbitre de toute l'Europe.

On remarque qu'il a toûjours été malheureux en femmes: Cependant on raporte une circonstance de Marguerite de Valois sa premiere femme, qui contredit, ce semble, à cette observation.

1560. Il étoit Protestant, & seulement Roi de Navarre, lorsque le fameux massacre de Paris se fit. Il devoit y être envelopé avec tous les autres de sa Religion. Mais comme il s'en défioit, il n'entendit pas plutôt les Assassins qui venoient à sa chambre, où il étoit avec la Reine, qu'il se cacha sous ses jupes à la faveur d'une chaise percée sur laquelle elle se mit. Les scelerats étant entrez demanderent où étoit le Roi. Elle répondit avec beaucoup d'assurance d'esprit, *qu'il l'avoit quittée tout en colere.* Ils parurent satisfaits de sa réponse, & se retirerent sans faire autre mal. C'est ce qui donna lieu à cette plaisanterie si commune en ce tems-là : *La chemise de la Reine Marguerite a sauvé la vie au Roi Henri.*

Cette femme a été apellée la Minerve & la Venus de la France, à cause de son savoir & de ses amours. Elle ne refusoit rien à ses Amans, & avoit presque toûjours avec elle quelque homme de lettres. En un mot le Roi Henri se regardoit comme cocu reconnu; aussi la répudia-t-il. On apelloit Catherine de Medicis sa mere & elle, la quatriéme Futre de l'Enfer.

On dit que la Reine Catherine avoit beaucoup de commerce avec les Sorciers & Magiciens, qui lui faisoient voir dans un miroir enchanté, ceux qui regneroient en France à l'avenir. Elle vit d'abord Henri IV. ensuite Loüis XIII. aprés lui Loüis XIV. & enfin une troupe de Jesuites qui devoient abolir la Monarchie, & gouverner eux-mêmes. Ce miroir se voit encore aujourd'hui dans le Palais du Roi.

On dit qu'Henri IV. n'eut jamais une heure de repos avec sa seconde femme, si ce n'est quand elle dormoit. Ils en venoient souvent aux coups. Elle l'épargnoit quelquefois si peu des mains & des ongles, même étant couchez, qu'il a été contraint d'abandonner le terrein, & de gagner une autre chambre. On a accusé ce Prince d'avoir manqué de reconnoissance pour ses plus fidéles serviteurs, & de liberalité pour tout le monde. On disoit communément de son Prédecesseur Henri III. *qu'il par-*

rageoit son Royaume avec ses fidèles serviteurs & amis. 1660.

Mais Henri IV. n'aimoit à partager avec personne, rien de tout ce qu'il pouvoit garder avec quelque bienséance.

Cependant il étoit trés-obligeant avec ses Maîtresses. Il les aimoit avec tant de passion que cela lui a fait faire plusieurs irregularitez. Il étoit si éperduement amoureux de la Marquise de Verneuil, qu'il signa de son sang une promesse de mariage. Le Duc de Sulli, l'un de ses Favoris, l'ayant vûë entre les mains du Roi, eut un zele si violent, je pourrois même dire si imprudent, qu'il la déchira. Le Roi choqué d'une si grande hardiesse lui dit en faisant son serment ordinaire, *Ventre saint gris, Sulli, tu es fou. Il est vrai*, Sire, répondit Sulli, *Mais plût à Dieu le fusse-je seul!* Voulant dire par là que le Roi l'étoit aussi. Il donna une autrefois cinquante mille écus à une Dame pour coucher une nuit avec elle.

Il y a plusieurs années que j'ai parlé de la mort de ce Prince en écrivant aux Ministres de la Porte. J'ai maintenant à t'entretenir d'une circonstance que je ne savois pas alors.

Le Vice-Roi de Navarre accompagné de divers Gentilshommes se promenant dans les prairies de Pau, capitale de la Navarre, où passe la riviere de Gave; les vaches, dont il y avoit grand nombre dans ces prairies, coururent tout à coup se précipiter dans la riviere, où elles se noyerent. Le Vice-Roi surpris d'un tel évenement écrivit le jour & l'heure que ce prodige étoit arrivé; ce qui se trouva précisément le même tems à une minute prés, où le Roi Henri IV. avoit été poignardé dans son carosse par Ravaillac; comme le Vice-Roi en fut incontinent convaincu par les lettres qu'il reçût de la Cour pour l'informer de cette Tragedie.

Tout cela peut être pur hasard, autant que j'en puis juger, mais il y a quantité de simptômes d'ailleurs. Quant à l'homme il ne se connoît pas soi-

1660. même, & les secretes operations de son ame lui sont cachées. Comment donc peut-il connoître la nature des autres choses, & être bien informé des dispositions occultes des bêtes ? Le moindre vermisseau ou insecte déconcerte nos plus exactes recherches, & nôtre esprit se perd dans la contemplation de ces petites parties. Les êtres les plus muets & les plus inanimez publient hautement le ridicule du savoir dont nous nous piquons. Chaque atome dans la Nature se moque de nôtre meilleure Philosophie. Qui peut donc prétendre de penetrer les misteres de la Providence, ou suivre les traces de l'éternelle destinée ? Les Historiens parlent diversement de ce parricide. Il y en a qui disent que le scelerat a eu l'approbation de la Cour de Rome, & qu'il a été mis au rang des Martirs. Il est certain qu'il souffrit la mort la plus horrible que l'esprit humain pût inventer pour punir une trahison qu'on ne sauroit mettre en paralelle. Il semble que les Juges qui l'examinerent eurent peur ou honte de divulguer ce qu'ils entendirent de sa propre bouche, puisqu'ils s'obligerent par serment à un secret éternel. Ravaillac lui-même reconnut qu'il avoit entrepris deux autres fois de tuër le Roi, mais qu'il avoit été repoussé par ceux de sa suite, qui avoient soupçonné à ses yeux qu'il avoit un mauvais dessein.

Sage Mehemet, Dieu préserve nôtre glorieux Sultan de la rage des mutins, d'un Medecin Juif, & des disgraces communes à la vie humaine ; & puisse enfin la diligence de ses serviteurs le mettre à couvert des brusques coups d'un assassin desesperé.

LETTRE LXXXIX.

A Mustapha, Barbier du Grand Seigneur.

Des magnificences extraordinaires qui se firent à Paris lorsque le Roi & la Reine nouvellement mariez y firent leur entrée.

CEtte Ville est maintenant aussi pleine de tintamarre & de flambeaux, que le sont certaines Villes d'Asie lorsqu'il arrive une éclipse de Lune, ou que l'est Constantinople durant le jeune du Ramezan. Il est prés de minuit, & cependant on entend encore un bruit si confus, composé des acclamations des peuples, du son des cloches, du bruit des Tambours, des Trompettes, & autres instrumens de Musique, du tonnerre du Canon, des fusées, & autres feux d'artifice, qu'il n'y a personne qui ne croye être à une bataille ou à un siege.

Le sujet de tout cela est l'entrée publique du Roi & de la Reine nouvellement mariez, qui n'étoient pas venus à Paris depuis leur mariage. Il n'y a point de langue, point de plume qui puisse bien exprimer l'inimitable pompe & magnificence qui a paru aujourd'hui, soit dans le train du Roi & de la Reine, soit dans les préparatifs qu'on avoit fait pour les recevoir. L'éclat de l'argent, de l'or, & des bijoux, ébloüissoit les yeux de toutes parts. J'aurois souhaité qu'une armée de Musulmans eut eu tant de richesses à piller. Cependant pour augmenter la gloire de cette journée il y avoit quarante mille Bourgeois & Gardes du Roi sous les armes.

Le Roi avec sa nouvelle Epouse a paru sur un Trône magnifique, tout brillant d'or & de diamans. Il

1660. étoit exaussé, & on y montoit par plusieurs degrez. Sur ces degrez étoient placez les Princes du Sang, les Ducs & Pairs du Royaume, & autres Grands & Nobles, comme aussi les Princesses, Duchesses, & Dames de la premiere qualité.

C'a été au pied de ce Trône qu'ont été faites une infinité de Harangues & de Felicitations par le Clergé & Moine de tous les ordres; par les Ecoliers & par diverses societez d'Artisans. Mais ce qu'il y avoit de plus surprenant étoit une fille étrangere qui a prononcé plusieurs Oraisons en Latin, en Grec, en François, & en Espagnol, dans lesquelles elle a loüé les exploits heroïques du Roi, ses progrez admirables, la grandeur de sa sagesse, de son courage, & de ses autres vertus, qu'elle a pris pour sujet de son Panegirique. Elle n'a pas moins loüé l'incomparable beauté de la Reine, son illustre naissance, & les grandes qualitez de son esprit. Elle a fini par des considerations sur la joye qu'avoit toute l'Europe d'un si illustre mariage, & de l'union des deux plus puissantes Couronnes de la Chrétienté.

Elle a fait tout cela avec tant de grace & de modestie qu'elle a attiré les yeux & les oreilles de tous les spectateurs. On dit qu'elle a extremement plû au Roi, & beaucoup plus à la Reine qui n'avoit jamais trouvé jusqu'ici une si savante fille.

Il y a plusieurs années que les Dames de France se sont apliquées à l'étude des Langues & de la Philosophie. Il n'en est pas de même en Espagne, où les hommes traitent le beau Sexe avec trop de rigueur pour lui donner une telle liberté. Les Espagnols sont aussi durs à l'égard des femmes, que le peuvent être les Mores, dont on dit qu'une grande partie de cette nation est décenduë. Chaque païs de l'Europe a souffert de grands changemens par les courses & les conquêtes des Mores, des Gots, des Huns, & des Vandales. Aussi est-il dificile dans une si grande confusion de sang étranger de marquer l'origine de quelque nation de l'Europe que ce soit. Aussi est-il

vrai que les Européens n'ont pas eu de leurs genealogies le même soin que nos Arabes. 1669.

Quoiqu'il ne serve de rien, Illustre Aga, de décendre d'un sang noble, à moins qu'on n'herite des vertus de ses Ancêtres, aussi-bien que de leurs qualitez & de leurs richesses, cependant il y a du plaisir & de l'avantage d'avoir l'histoire de sa maison, afin que lisant le caractere & les heroïques actions de nos Peres, nous y trouvions des motifs pour tâcher non seulement de les imiter, mais aussi d'ajoûter quelque chose à la gloire de la Tribu d'où nous décendons.

LETTRE XC.

A Dinet Golou.

D'un tremblement de terre arrivé à Paris.

JE ne sai si je finirai la lettre que je commence, ou si je l'acheve, je ne sai si ce sera sur ou sous la terre. Je ne puis cependant m'empêcher de t'écrire, cher ami, quoi qu'autant que j'en puis juger il soit fort possible que mon papier & moi, la maison où je suis logé, & en general cette belle Ville, soyons transportez dans un autre païs avant que le matin vienne. Il est même possible que cet instant même envoie aux champs Elisées une nouvelle colonie de François, & que Paris avec tous ses magnifiques Palais décende dans le païs des ombres; qu'au lieu des rivages de la Seine il se trouve sur les bords de l'Acheron ou de Stig, & qu'il change les airs frais de la campagne pour les souphres étoufans de l'enfer. En un mot nous avons senti ce soir les préludes d'un terrible tremblement de terre, qui n'a pourtant encore fait aucun mal.

Quand je demeurois en Asie, le tremblement de

1660. terre y étoit presque aussi commun que la révolution annuelle de l'Eté & de l'Hiver : Et nous n'en étions non plus allarmez, que des éclairs, de la grêle, ou de la pluye. D'ailleurs un Musulman encourageoit l'autre, & la foi generale des vrais Croyans nous persuadoit tous que nous devions être résignez à la volonté de Dieu, & aux decrets de la Providence éternelle, soit pour le plaisir ou pour la douleur, soit pour le bien ou pour le mal, soit pour la vie ou pour la mort. Mais il y a long-tems que j'ai perdu l'habitude de ces convulsions du globe, n'en ayant senti aucune depuis plus de vingt-deux ans, & d'ailleurs je suis tellement separé de la societé des fideles, que comme le reste du monde, & même comme les infideles, je suis devenu peureux, facile à surprendre, n'ayant qu'une raison bien foible ; & peu ou point de foi.

Mon esprit & mon corps ont été également ébranlez d'abord que je me suis vû chancelant dans ma chambre, & que j'ai senti branler le plancher sous mes pieds, & faire un mouvement si singulier que ni l'art ni la force ne sauroient jamais imiter. J'ai conclu d'abord que c'étoit un tremblement de terre, mais je n'ai sçû comment faire pour tenir mon esprit dans l'indifference. La mort sous toute autre figure ne me fait pas la moindre peur, mais je n'aime pas à être ainsi enterré tout vivant dans le tems qu'on s'y attend le moins. Il m'a paru horrible d'être précipité tout à coup dans un tombeau inconnu, & sans savoir où je m'arrêterois. J'aurois pû tomber dans quelque lac tenebreux ; peut-être aussi aurois-je été me beigner dans un fleuve de feu, ou me briser sur quelque rocher : Car qui peut dire comment sont faites les cavernes soûterraines, ou quelle sorte d'apartemens il y a sous la surface de la terre ? Nous marchons sur un merveilleux édifice, sur un globe plein de secrets épouventables. Si c'est la nature, ou la destinée, la providence, ou le hasard, qui produit les crevasses qui se font en divers

endroits de la terre, c'est ce qu'on ne se met guere 1666.
en peine d'examiner, tant qu'on est dans le peril; Une si terrible chûte déconcerteroit le meilleur Philosophe du monde, & ruïneroit tous ses raisonnemens. Je suis sûr qu'il me fâcheroit beaucoup d'être ainsi dépoüillé de mon esprit en un moment. De-là vient que je suis surpris de la vanité d'Empedocle, qui se précipita dans les flâmes du Mont-Etna, en vûë seulement de passer pour un Dieu, s'il faut croire ce qui s'en dit ordinairement. Cela me donne sujet de conclure, que ce Philosophe fit ce saut perilleux dans quelqu'autre vûë: en effet il y a apparence que ce grand Philosophe ne pouvoit pas regarder une vaine renommée comme son bonheur éternel. Aristote prit une route plus aisée. Ce Philosophe rebuté de son ignorance de ne pouvoir comprendre le flux & reflux de la mer, s'y jetta, à ce qu'on dit, & y finit toutes ses recherches. Mais j'ai de la peine à croire que ce Philosophe fut assez fou pour cela. Je juge des autres suivant l'experience que j'ai faite de moi-même. Je me soucie aussi peu de la mort que personne; cependant je ne voudrois pas me précipiter avec tant d'extravagance. J'aime bien à faire de nouvelles experiences; mais je n'aime pas celles qui nous privent sans ressource des moyens d'en faire d'autres.

Nous avons ici nouvelle d'un tremblement de terre, qui renversa une partie des monts Pirenées, quelques jours avant qu'il se fit sentir ici. Mais il y eut peu de gens qui fissent attention à cet évenement. Les maux éloignez ne font peur à personne. Cependant ceux que nous sentons nous font fondre en larmes. Pour moi j'en tire cet avantage, que je me confirme dans mon indolence, & m'accoûtume à ne rien craindre. Je dis que c'est un avantage, & je suis persuadé que j'ai raison; car tous mes soins, toutes mes aprehensions, & toute ma prévoyance, ne sçauroient me mettre à couvert des coups du Tout-puissant.

LETTRE XCI.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Remarques sur le Regne de Loüis XIII.

QUoi que j'aye été long-tems sans t'écrire, tu me ferois injustice de conclure que j'ai oublié mon devoir, ou que je ne me mets guere en peine d'obliger un si illustre ami. J'ai beaucoup de choses à faire, & ainsi j'ai besoin de bien ménager mon tems, & de partager mes heures en sorte que le Grand Seigneur soit servi, le Divan informé de tous les évenemens de consequence, & l'attente de chaque Ministre remplie.

Je te parlai dans ma précedente de certaines circonstances remarquables de la vie d'Henri IV. J'ai aujourd'hui à t'entretenir du Régne de Loüis XIII. son fils. Le Maréchal d'Ancre, le Duc de Luines, & le Cardinal de Richelieu le partageoient successivement avec lui. Le premier étoit le Favori de la Reine Mere, le second celui du Roi, & le troisiéme étoit le Maître absolu du Roi, de la Reine, & du Royaume.

Il est vrai que durant la minorité du Roi, Marie de Medicis veuve d'Henri IV. eut l'administration du Royaume, & régna d'une maniere arbitraire. Mais les Princes du Sang & les autres Grands ne pouvant souffrir d'être gouvernez par une femme, conspirerent contre elle. Du nombre des conspirateurs furent le Prince de Condé, Pere du Prince de Condé d'aujourd'hui, & le Duc de Boüillon. Le premier étoit un homme entreprenant, & capable de toutes sortes d'actions où il falloit de la va-

leur : Et le dernier étoit un fin & rusé Politique. 1660.

Leurs Cabales ne furent pas si secretes, que la Reine ne fut informée de leurs assemblées ; & le Duc de Boüillon fut le premier qui s'apperçût que son parti étoit trahi. Il en eut avis de bonne part dans le tems qu'il étoit avec le Prince de Condé, & autres Grands, au lieu d'un Rendez-vous secret qu'ils s'étoient donnez. Il en avertit les autres, & les exhorta tous à pourvoir à leur sureté par la fuite, de peur qu'ils ne fussent arrêtez sur le champ. Mais après qu'ils lui eurent repliqué, que la Reine n'entreprendroit jamais une chose dont le succez étoit si douteux, il se leva, & prit congé en leur parlant de la maniere suivante. « Vous pouvez, Messieurs, en user comme il vous plaira. Pour « moi je me retire, & m'en vais de ce pas monter « à cheval en bas de soye pour gagner Sedan au plus « vîte. S'ils m'obligent à user dans cet exil une paire de bas, je leur ferai user, je jure, mille paires « de botes. «

Cela arriva comme il l'avoit dit, & le dénouëment de tout cela fut un diminutif de guerre civile. Car la Reine fut obligée de lever une armée pour réduire ce Prince : Pour les autres de son parti ils furent arrêtez aussi-tôt que la Cour eut été avertie qu'il s'étoit sauvé.

Pendant ces troubles les Mores furent chassez d'Espagne, au nombre de six cents mille. Partie de ceux qui demeuroient proche les côtes s'en allerent par mer en Afrique. Les autres qui étoient plus enfoncez dans le païs se mirent en devoir de traverser les monts Pirenées, & delà dans les Provinces Meridionales de la France, offrant au Vice-Roi de Navarre un Ducat par tête s'il vouloit leur donner des Passeports. Le Vice-Roi ayant eu la curiosité de voir ces voyageurs, & les trouvant tous en guenilles & presque nuds, pâles & défigurez, comme des gens qui viennent de l'autre monde, en eut pitié, & leur donna passage

1660. *gratis*. « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'exige tant » d'argent de ces miserables qui sont entierement » abandonnez.

Mais il semble que sa compassion étoit inutile; car ces Musulmans trop fins pour lui ayant sali & déchiré leurs habits, sauverent leur or & leurs Bijoux: ce qui fit qu'on railla le Vice-Roi de sa facilité, & qu'on l'apella ami des Gabaonites.

Je paroîtrois trop partial de satiriser ce Prince, dont la generosité merite des loüanges. Mais je ne saurois m'empêcher de rire de la ruse des Mores, qui s'exemptèrent de payer par ce moyen non-seulement le tribut ordinaire qu'on exigeoit des passans, mais aveuglerent si bien les Infideles qu'ils ne se douterent jamais qu'ils eussent de plus grandes richesses; ce qui ayant été sû, les Mores n'eussent peut-être pas porté en Afrique une piece d'argent chacun.

Ce passage m'a paru digne de n'être pas ignoré de toi, puisqu'il ressemble en partie à la sortie des Israëlites hors d'Egipte, à cela prés que les Mores ne pillerent & ne volerent pas les Espagnols, comme firent les enfans de Jacob les Egiptiens la veille de leur départ. Ce fait quoi qu'il en soit peut te donner quelque plaisir.

Je t'ai parlé du Maréchal d'Ancre au commencement de cette lettre. J'y reviens pour te dire qu'on l'a compare à Sejan, soit pour sa vie, soit pour sa mort. Il avoit les mêmes vertus & les mêmes vices, & eut aussi le même sort: Aprés que la populace eut traîné son corps par les ruës, il fut enfin mis en pieces.

Veux-tu savoir comment le Duc de Luines se mit en faveur? ce fut par l'ingratitude. Ce Duc & son frere étoient si pauvres d'abord qu'ils vinrent à la Cour, qu'ils n'avoient qu'un manteau á eux d'eux, & par consequent ils ne pouvoient sortir que l'un aprés l'autre. Cependant un certain Seigneur les ayant recommandez au Roi com-

me d'excellens Fauconniers, ils entrerent en fa- 1660
veur. Mais ils abuserent de la bonté de leur Patron, & dirent malicieusement au Roi tant de choses contre lui & contre ceux de sa Maison, qu'ils le firent bannir de la Cour. Aprés quoi ils furent les maitres de tout.

Le Cardinal de Richelieu vint ensuite, & parvint à la dignité de premier Ministre. J'en ai beaucoup parlé dans mes précedentes lettres aux Grands de la Porte, que tu trouveras dans les Regiſtres. J'ajoûterai seulement ici une circonſtance dont je n'ai encore rien dit; qu'il étoit trop ambitieux pour croire qu'il fut un bon juge des vers. Il donna deux mille sequins à un Poëte pour une penſée ingenieuſe ſur ſa cotte d'armes, quoi qu'il n'y eût que ſept mots. Il donna à un autre une dignité Eccleſiaſtique de mille livres de revenu par an, pour l'avoir comparé au premier mobile. Mais il en fit chaſſer un autre à coups de bâton pour n'avoir pas voulu changer un mot de ſon Poëme, qui n'étoit pas du goût du Cardinal.

Ce Miniſtre étoit extrêmement vindicatif. De tout ce que cette paſſion lui a fait faire, rien n'a été plus relevé & ne lui a fait plus de tort, que la mort de Monſieur de Thou, que ce Cardinal fit décoler pour ſe venger de ſon Pere, qui dans une hiſtoire generale qu'il avoit compoſée, avoit fait un vilain & abominable portrait d'un Richelieu. L'Hiſtorien étoit le fameux de Thou, dont je ſuppoſe que tu as entendu parler.

Pour ce qui eſt de Loüis XIII. même, il a paſſé pour un Prince fort diſſimulé, qui faiſoit des careſſes extraordinaires à ceux qu'il vouloit perdre tout à coup. De-là vint qu'on diſoit en proverbe de ſon tems, quand on voyoit qu'il careſſoit quelque Grand; *ſon affaire eſt faite.* On ne ſauroit diſconvenir que ce Prince n'eût beaucoup d'eſprit, & même de la ſageſſe: cependant on a remarqué qu'il prenoit plaiſir à pluſieurs petites actions indécentes à la Majeſté

1660. Royale. Il employoit une grande partie de son tems à la Peinture, & envoyoit querir les plus fameux Maîtres pour examiner ses ouvrages. Il n'avoit pas moins d'attachement pour la Musique, & quelquefois il avoit l'ambition de passer pour bon Cuisinier. Il fit une fois un grand pâté de sa propre main, & le remplit de venaisons qui ne sont bonnes que pour les Infideles, c'est-à-dire de chair de Chien, de Loup, de Renard, & autres abominables animaux, dont il n'est pas permis à un vrai Fidele de manger. Il fit servir ce pâté à un régal qu'il donna à quelques-uns de ses Courtisans, qui pour faire honneur à la manufacture du Roi, mangerent avidement de l'horrible pâté, & loüerent avec profusion l'adresse du Patissier, pendant qu'il se divertissoit à rire de ce qui se disoit. Il avoit plusieurs caprices de la même nature, qui le rendirent mépriſable & ridicule à tous les Grands de son Royaume. En un mot il étoit plus respecté chez les étrangers que dans ses Etats; & il en étoit redevable à la prudence du Cardinal de Richelieu que l'on a regardé à juste titre comme le vrai genie de la France.

Tout ce que je viens de dire de ce Monarque fait voir, illustre Ministre, qu'il étoit homme, & qu'il n'y a personne qui puisse être toûjours sage. Mais les folies des Princes se remarquent plus que celles des autres hommes.

LETTRE XCII.

A Muhammed dans le desert.

Du tremblement de terre arrivé à Paris, & autres lieux de France.

PUisse l'Ange de la Paix tendre son Pavillon à l'entrée de l'heureuse caverne où tu fais ta résidence. Puisse ton ame sentir une joye calme & pure, & joüir éternellement d'une tranquilité divine; pendant que les autres hommes ont à soûtenir des inquietudes & des frayeurs perpetuelles, des troubles & des divisions, des passions au dedans, & des furies au dehors; pendant en un mot qu'ils ont continuellement à craindre les uns des autres, aussi-bien que d'eux-mêmes, & des Elemens dont ils sont composez.

Homme cheri de Dieu, Favori des Anges, l'objet des soins du Ciel, & les plus cheres delices de la Providence. La main du Tout-puissant est sur toi, soit que tu t'assées, ou que tu marches, toûjours prête à te mettre à couvert des calamitez qui menacent ce bas monde, & à t'enlever en Paradis, où t'attend la Societé des Justes.

Il y a eu depuis peu en ces quartiers un tremblement de terre, qui a jetté toute la France dans une grande consternation, étonné tout le monde, & donné beaucoup à penser aux Sages. Les Habitans des Pirenées, qui sont certaines montagnes qui separent la France d'avec l'Espagne, en sentirent les premiers effets. Il y fit un grand fracas, renversa plusieurs Bains medecinaux, plusieurs maisons, & fit perir je ne sai combien de centaines de personnes. Une Mosquée ou Eglise fut engloutie, & enfin revomie ailleurs se planter dans un autre lieu aussi entiere

1660. & aussi ferme qu'elle étoit auparavant. Tout le monde regarde cela comme un grand miracle, & principalement les François qui y trouvent leur compte. Cette Eglise avoit fait naître une dispute entr'eux & les Espagnols : chacun prétendoit en être maître, comme étant autrefois précisément sur la ligne de separation. Mais la querelle est présentement vuidée : car cette convulsion du Globe l'a transportée à près de demie-lieuë de sa premiere situation du côté des terres de France. Les Ecclesiastiques François relevent cet évenement, & le regardent comme une preuve visible de la justice de leurs prétentions, & les peuples le croyent ce semble volontiers.

Pour moi je ne juge pas ainsi des tremblemens de terre, & je suis persuadé au contraire qu'ils sont aussi naturels que les vents que personne ne sauroit attirer dans aucun parti ou factions, à moins que de vouloir croire les contes qu'on fait des Magiciens de la Laponie. Je suis persuadé que le monde est beaucoup plus ancien que la plûpart des gens ne s'imaginent : que les embrasemens & les inondations y ont fait divers changemens, & qu'il va bien-tôt tomber dans une autre révolution. Je croi que le feu originaire qui est au centre du monde, ayant consumé par degrez ce qui s'est trouvé devant lui, s'est presque rendu à la superficie, & a allumé toutes les mines de souphre, & autres matieres combustibles qu'il a trouvé à son passage. Que ces feux mangeans & consumans tous les jours leurs voutes, & s'approchant aussi quelquefois de ces vastes receptacles où sont contenuës les eaux soûterraines qui sont plus voisines de la superficie, échaufent ces Lacs, qui venant ensuite à se rarefier, & à former des vapeurs, qui se trouvant enfermées, tâchent à se faire passage avec une extréme violence : & c'est ce qui cause ces enlevemens & tremblemens de la superficie qui éfrayent si fort les hommes. Mais quand cela

arrive la cause en est fort profonde, & il la faut 1666.
chercher bien loin de nous. Car dans les endroits où la surface est peu profonde, la terre durant ces agitations du monde s'ouvre ordinairement & s'enfonce avec tout ce qui se trouve au-dessus. C'est ainsi que des Villes entieres ont été englouties. On prévoit aisement le danger par un petit tremblement de terre, des maisons, des arbres, des hommes, & de tout ce qui se rencontre à portée; car alors la convulsion est ordinairement fatale. Mais lorsque le mouvement est pesant, grave, & regulier, c'est un signe que la cause & le danger sont éloignez. Ceci est d'autant plus évident, que le tremblement se fait sentir plus loin. Car on ne sauroit s'empêcher de convenir que plus cette agitation est proche du centre, plus sa violence s'étend sur la circonference. Ceci est apuyé sur une demonstration Mathematique; ainsi il n'est pas necessaire que j'en dise davantage à un homme qui est consommé dans les sciences.

Une reflexion que je croi juste est, qu'encore que nous n'ayons rien à craindre de ces tremblemens de terre éloignez, tant qu'ils demeureront dans cet éloignement, neanmoins comme nous ne savons s'ils ne s'aprocheront pas bien-tôt de nous, & que nous ne pouvons pas savoir au juste où & quand ils arriveront, & jusqu'où ils s'étendront, il s'ensuit par une consequence naturelle, que puisque ce sont des choses inévitables, & que tout l'esprit humain ne sauroit trouver moyen d'empêcher que la terre ne s'ouvre, & n'engloutisse tout ce qui se rencontre en ces endroits-là, nous devons ne nous mettre guere en peine de quelle mort nous mourions. Nous devons borner tous nos soins à vivre comme des hommes, c'est-à-dire selon la raison. Car soit que nos ames nous survivent ou non, ce sera quelque chose de consolant de mourir en paix, & remplis de nôtre propre innocence.

Fin du quatriéme Tome.

TABLE

DES LETTRES ET MATIERES de ce quatriéme Volume.

LETTRE PREMIERE.

AU Moufti. *Il se plaint de n'avoir pas d'assez amples instructions sur diverses choses, & le consulte en particulier sur le jeûne du Ramezan.* pag. 5

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. *Remarques sur la mort du Roi des Romains. Epitaphes curieuses.* 9

A Muhammed Hodgia, venerable Hermite de la caverne pleine de merveilles. *De ses infirmitez. Passage remarquable de Clearque, devot d'Asie.* 13

Au Kaimakam. *Siege de Stenai & d'Arras. Illustre exemple de valeur & de magnanimité de la garnison de Merdin.* 19

A Dinet Golou. *Pour lui aprendre comme il passe le jour de sa naissance. Reflexions sur la vanité des hommes à cet égard.* 24

Au Selictar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur. *Stenai rendu, & Arras secouru. Remarques sur les signes qui précederent la mort du Roi des Romains. La Reine Christine vient à Anvers.* 27

A Pestelli Hali son frere, grand Maître des

Doüanes, à Constantinople. *Il l'exhorte à ménager le tems, & à ne pas l'employer au jeu. Avanture d'un Capitaine Chinois.* 32

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Il se plaint de la vieille rancune que Reinan Bassa avoit contre lui, &c.* 27

Au venerable Moufti. *De la maladie du Pape, & de sa derniere volonté. Caractere de Dona Olimpia sa Belle-Sœur. Guerres des Moscovites & des Polonois. Pertes du Grand Seigneur par mer.* 39

A Pestelli Hali son frere, grand Maître des Doüanes du Grand Seigneur. *Il lui mande qu'Ououmiche sa mere & son Cousin Fousi sont arrivez à Paris.* 43

Au Juif Donaja, prisonnier à Rome. *Il le blâme de se mêler de la Religion des Romains, & lui donne un moyen pour s'évader.* 48

A Mehemet autrefois Eunuque Page dans le Serrail, & maintenant relegué au Grand Caire en Egipte. *Que le vin est permis. Dispute sur cela entre Noé & le Diable. De la prison de Joseph. Du pais d'Alphion. Histoire d'Agar mere d'Ismaël, & autres matieres.* 52

A Kerker Hassan, Bassa. *Mort du Pape. Ambition du Clergé Romain.* 58

Au Kaimakam. *Il blâme Kisur Dragmelec, Secretaire des affaires des Nazariens, de ne lui donner pas à tems les avis qui lui seroient necessaires. Violente peste en Moscovie. Des Boëmiens ou Egyptiens.* 61

Au même. *Divers sentimens sur l'origine des Boëmiens. Du Conclave, & du Cardinal de Rets.* 65

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. *Histoire de Helal Medecin Arabe, d'Avicenne, & de Thabets Ebn Abrahim.* 69

A Asis, Bassa. *De la peine extraordinaire que l'Electeur de Saxe avoit fait souffrir à un homme du Wirtemberg qui lui avoit tué une bête fauve. Avanture d'un Capitaine Arabe.* 74

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. *Continuation du sujet précedent. Remarques sur les Indiens, & sur la Loi de Moïse.* 78

A Dgebé Nasir, Bassa. *Des Sectes & des divisions des Chrétiens, & principalement des guerres que les Catholiques & les Protestans se font en Piémont.* 81

A Guillaume Vopsel, Moine d'Autriche. *Du Tombeau du Roi Childeric. L'Espion lui fait present d'un Cabinet de curieuses antiquitez.* 84

A l'Illustrissime & Invincible Visir Azem, à la Porte. *Au sujet d'un secret qu'il en avoit reçû, & de la necessité d'envoyer un Ambassadeur en France pour poursuivre cette affaire.* 88

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. *Il lui conseille de n'être pas si devot, & de suivre gayement ses affaires.* 91

A Mustapha Lulu Beamrilla, homme de loi. *Il raisonne contre les fausses idées de la Resurrection, communes aux Mahometans & aux Chrétiens. De l'apparition des os en Egipte.* 93

A Soliman Kusir Aga, Gouverneur des Eunuques noirs. *De l'élevation du Bassa d'Alep à la dignité de premier Visir.* 96

Au très-illustre Visir Azem, à la Porte. *Il le felicite de sa nouvelle dignité, & lui demande récompense pour l'avoir autrefois accusé au Divan d'entretenir correspondance avec les Venitiens.* 99

A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire. *Il se moque de certains contes des Egiptiens, & fait en abregé la relation du voyage de Domingo Gonsales à la Lune.* 102

A Zornezan Mustapha, Bassa de la mer. *Il lui souhaite de bons succés contre les Venitiens. Caractere abregé de cette nation. Conquête de la Jamaïque par les Anglois. De Cromwel Protecteur de l'Angleterre. Leopold-Ignace-Joseph élu Roi des Romains.* 105

A Pesselli Hali son frere, grand Maître des Doüanes du Grand Seigneur. *Eloge de son Cousin Fousi. Son voyage en Moscovie. Il le prie de le recommander à Kerker Hassan Bassa. Remarques de Fousi sur l'Egipte.* 109

A Ismaël Kaidar Cheik, homme de Loi. *Des courses de la Reine Christine dans l'Europe. Libelle Italien trouvé à la main de Pasquin.* 113

Au même. *D'une nouvelle étoile qui paroissoit en Europe. Sentiment des Juifs sur cette étoile, & de leur Messie. Rebellion du fils du dernier Visir Azem. Traité de paix conclu entre les François & les Anglois.* 115

A son Cousin Soliman, à Scutari. *Il censure son inquietude, & l'exhorte par divers grands exemples à suivre son métier. Historiette de Diogene & de Platon.* 119

A Melec Amet. *D'un More baptisé à Paris. De frere Ottoman de Malte, & de Dom Philippe fils du Dey de Tunis. Artifice du Cardinal Mazarin pour empêcher le Roi de Suede & l'Electeur de Brandebourg de se liguer contre le Roi Casimir.* 123

A Sedrec Al' Girawn, premier Treforier du Grand Seigneur. *Il le felicite sur sa nouvelle dignité. De Keinan Bassa que les Tartares trouverent sur un fumier en Moscovie, n'étant encore qu'un enfant. De la derniere sedition de Constantinople.* 128

Au même. *Comment la chambre de l'Espion fut visitée, & comment il sauva ses papiers.* 133

A Dinet Golou. *Du hazard & de l'origine du mal. Des Deistes Européens, & de l'ancienne fraternité dans laquelle vivoient les anciens Arabes.* 139

A Nazin Eschref, ou Prince des Emirs, à la Porte. *De la peste qui faisoit de grands ravages à Rome, à Naples, & païs circonvoisins. Les Espagnols secourent Valenciennes, & battent*

les François. Le Juif Donaja meurt à Rome. 144
A Melec Amet. *D'un étrange accident arrivé prés de Paris.* 147
A Zornezan Mustapha, Beglierbei d'Erz'ram. *Il le felicite de s'être retiré des embarras & des dangers du Serrail. Reflexions sur les Auteurs des derniers troubles de Constantinople.* 148
Au trés-celebre & trés-illustre Mahomet, Visir Azem, à la Porte. *Il le felicite de son élevation, lui fait present des portraits du Roi de France, du Cardinal Mazarin, de la Reine de Suede, & autres, & d'une douzaine de Montres de sa façon. Reception de la Reine Christine à la Cour de France.* 151
A Abrahim Eli Zeid Hodgia, Prédicateur du Serrail. *Traité de Mahomet, Prophète des Ottomans, avec les Chrétiens. Passages Prophetiques de Mahomet. Conte d'une image noire en Espagne.* 155
A Murat, Bassa. *Mort du Roi de Portugal. Couronnement de son fils. Peu de bonne foi du Comte d'Harcourt à l'égard du Roi de France. Bravoure du Maréchal de la Ferté.* 159
A Hebatolla Mir Argun, Superieur du Convent des Dervis, à Cogni en Natolie. *De Condoleance sur la mort de Bredodin son Prédecesseur. Il lui envoye la vraie éfigie du Messie. Abregé de l'histoire de Jean-Baptiste.* 161
A Selim Al Mosel, venerable Imaum de la Mosquée de sainte Sophie. *De Christophe Colomb qui fit la premiere découverte de l'Amerique. Lima & Calao, deux Villes du Perou, ruinées par le tremblement de terre, & par le feu du Ciel.* 167
A Mustapha, Bassa. *D'Ismaël Bir Couli Can, Ambassadeur de Perse, à la Porte.* 171
A Mehemet Eunuque, relegué en Egipte. *Il lui apprend la mort de Soliman Kustir Aga. Antiquité des Piramides. Vision du Roi Saurid.*

Autre d'Aclimon grand Prêtre. Il soutient l'éternité du monde. 174

Au trés-venerable Moufti. *Il le felicite sur son élevation à cette dignité, & lui propose comme un grand avantage de faire traduire des histoires en langue Turque. Discours sur les anciens Arabes & Scithes.* 182

Au Kaimakam. *Mort de l'Empereur d'Allemagne. Mauvais état de l'Empire. Factions des Electeurs. But du Cardinal Mazarin.* 187

A Raba Mahomet, General des forces Ottomanes, au camp prés d'Andrinople. *Des affaires de Babilone & de Perse. Troubles en Europe. Horrible embrasement du Mont Etna en Sicile.* 189

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. *Il s'étend sur la succession des premiers Califes, Abubeker, Omar, & Othman, & semble favoriser Hali le Prophéte des Persans.* 193

A Cara Mustapha, Bassa. *De l'Isle de Tenedos & des guerres de Troye. Folie d'Ajax de se tuër soi-même. Dix-sept Vaisseaux de guerre Espagnols brulez ou coulez à fond par les Anglois sous le commandement de l'Amiral Blake.* 196

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. *Démélé entre l'Electeur de Baviere & le Prince Palatin sur la regence de l'Empire.* 200

A Melec Amet. *Des transports & extases. Avanture de Salech, Medecin Indien.* 203

Au Kaimakam. *Mommedi rendu aux François. Discours du Gouverneur Espagnol au Roi. Desavantages des Turcs en Candie.* 207

Au Juif Nathan Ben Saddi, à Vienne. *Abregé de la Vie & des Miracles de Mahomet.* 212

A Dicheu Hussein Bassa. *Démélé de l'Ambassadeur de France & d'Espagne à la Haye. Nouvelles de Dannemark, de Portugal, de Munster, & de la Cour d'Allemagne.* 217

A Dinet Golou. *Il se plaint de la reserve & du*

silence de ſes amis, condamne les diſputes des Muſulmans, & nie que Dieu ait un corps & des paſſions comme nous. 220

A l'Aga des Janiſſaires. *Frederics-Odde pris d'aſſaut par les Suedois. Entrevûë du Roi de Pologne & de l'Electeur de Brandebourg. Les François & les Anglois prennent Mardick* 225

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. *Du Franc-arbitre & de la Prédeſtination. Digreſſion à l'occaſion d'une ſubite tempête accompagnée de tonnerres & d'éclairs.* 228

A Muſtapha, Baſſa. *La Reine Chriſtine condamne à la mort un de ſes Domeſtiques. Mécontentement des Juriſconſultes.* 233

A Muſtapha, Barbier du Grand Seigneur. *Naiſſance de l'Infant. Magnificences extraordinaires de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Haye.* 235

A Peſtelli Hali ſon frere, grand Maître des Doüanes du Grand Seigneur, à Conſtantinople. *De ſa mere & de ſon Couſin Fouſi. Des Piramides & des Momies, avec quelques remarques ſur le Nil.* 238

Au Kaimakam *Sentence prononcée par les Venitiens contre Girolamo Loredano, & Giovanni Contarini. Exemples de juſtice ſur les Traîtres. Grandes inondations en Allemagne & en Flandres.* 245

A ſon Couſin Soliman, à Conſtantinople. *Il le blâme d'être trop devot. Diverſité des ſentimens des Philoſophes au ſujet de l'ame.* 248

A Aſis, Baſſa. *Entrevûë des Rois de Dannemark & de Suede, & la paix qui s'en enſuivit.* 252

Au Mouſti. *Il lui parle du projet d'un certain Jeſuite qui s'étoit mis en tête de reformer le Chriſtianiſme.* 254

A Abdel Melec Muli Omar, Preſident du College des Sciences, à Fez. *Relation abregée de ſon éducation, & de ſa maniere d'étudier du tems qu'il étoit en Sicile. De Porphire.* 259

A Murat, Bassa. *Les prennent Dunkerque, & en mettent les Anglois en possession. Maladie du Roi de France. Son rétablissement.* 263

A Mahammed Hermite du mont Uriel en Arabie. *De ses passions & de ses vices. Il dit aussi en passant quelque chose de ses vertus.* 265

A Achmet Padichani Culligiz, Bassa. *Pour le feliciter d'avoir succedé à Darnish Mehemet, Bassa. Election d'un nouvel Empereur d'Allemagne. Mort de Cromwel. Dessein des François sur Ostende.* 271

A Pestelli Hali son frere, grand Maître des Doüanes du Grand Seigneur, à Constantinople. *Des païs situez sur le Pole Arctique, & de la nature du froid. Des Ouvrages que les Septentrionnaux bâtissent sur la glace. Des monumens funebres de leurs anciens Heros.* 277

A Zeidi Alamanzi, Marchand, à Venise. *Il l'exhorte à la fidélité, & lui donne un abregé de sa vie.* 281

Au Kaimakam. *Jalousie des Venitiens à l'égard des étrangers. Caractere des Italiens en general. Comparaison des Italiens & des François.* 283

A Guillaume Vopsel, Moine en Autriche. *D'une ruë de Paris qui s'apelle la ruë d'Enfer. Remarques sur la nature des êtres incorporels.* 287

Au venerable Ibrahim, Cadilesquer de Romelie. *Entrevuë du Cardinal Mazarin & de Dom Loüis de Haro premier Ministre d'Espagne au sujet de la paix.* 289

A Musu-Abul Yahyan Alfaqui, Professeur en Theologie, à Fez. *Du Zune ou livre de Doctrine. De la pieté d'Omar Ebn Abdil Aziz, neuviéme Calife.* 291

A Dinet Golou son ami, à Constantinople. *Combien il est difficile de se défaire des impressions de la jeunesse, & combien l'Espion fit de*

fautes contre l'usage des François d'abord qu'il fut à Paris. 295

Au Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *D'un homme qui le suivoit pas à pas dans les ruës de Paris, & ses apprehensions là-dessus.* 301

A Abdel Melec Muli Omar, Président du College des Sciences, à Fez. *Il se plaint des frequens chagrins que lui cause son emploi.* 304

Au Kaimakam. *Des Tremblemens en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & autres parties de l'Europe.* 308

Au même. *De la paix concluë entre la France & l'Espagne. Mariage du Roi de France & de l'Infante d'Espagne. Elargissement du Duc de Lorraine. Rétablissement du Prince de Condé.* 311

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Il le felicite sur son élevation à cette dignité. Mort du Roi de Suede & du Duc d'Orleans.* 314

A Dinet Golou. *Contre les petites superstitions des Mahometans. De Jesus & de Moïse en Egipte.* 319

Au Kaimakam. *Reception du Prince de Condé à la Cour de France. Quelques endroits de sa vie.* 325

Au même. *Charles II. Roi d'Angleterre remonté sur le Trône.* 327

A Mehemet Eunuque relegué au Grand Caire en Egipte. *Il fait éclater sa mélancolie par plusieurs pensées bizarres & extraordinaires. Proprietez du vin.* 330

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Remarques sur certaines circonstances de la vie d'Henri IV. Roi de France.* 333

A Mustapha, Barbier du Grand Seigneur. *Des magnificences extraordinaires qui se firent*

à Paris, lorsque le Roi & la Reine nouvellement mariez, y firent leur entrée. 337
A Dinet Golou. *D'un tremblement de terre arrivé à Paris.* 339
A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Remarques sur le Regne de Loüis XIII.* 342
A Muhammed dans le desert. *Du tremblement de terre arrivé à Paris, & autres lieux de France.* 347

Fin de la Table.

Universitäts BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
Universit
Du